COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTÉRAIRES.

PAR MM. AUGUIS, CLOGENSON, DAUNOU,
LOUIS DU BOIS, ÉTIENNE, CHARLES NODIER, ETC.

CORRESPONDANCE.

TOME XVI.

PARIS
DELANGLE FRÈRES.
MARIUS AMYOT, LIBRAIRE,
RUE SAINT-JULIEN, N° 5, DERRIÈRE L'HOTEL-DIEU.

M. DCCC. XXXI.

CORRESPONDANCE.

LETTRE MMMDCLVII.

A M. P. ROUSSEAU,

A BOUILLON.

1er octobre 1763.

Je peux vous assurer, monsieur, que je partage vos peines autant que j'estime votre journal; il m'a fait tant de plaisir, que depuis un an c'est le seul que je fasse venir, et que j'ai renvoyé tous les autres: soyez encore très sûr qu'on a arrêté pendant plus d'un mois tous les imprimés qui venaient de Genève. La lettre d'un homme qui porte votre nom peut en avoir été la cause; on peut encore avoir eu d'autres raisons. Je me servirai de l'adresse que vous me donnez, dès que j'aurai quelque chose qui pourra convenir à votre greffe. Il y a un excellent ouvrage qui paraît à Lyon depuis quelques jours, sous le titre d'Avignon; c'est une Lettre d'un avocat à l'archevêque de Lyon, concernant la légitimité du prêt à intérêt*; on y con-

* Par M. Prost de Royer, avocat à Lyon. Voyez la lettre qui suit celle-ci.

fond l'insolence fanatique de quelques Pères de l'Oratoire, chargés aujourd'hui de l'éducation de la jeunesse lyonnaise. Ces énergumènes, plus intolérants et plus intolérables que les jésuites, voulaient faire regarder l'intérêt de l'argent comme un péché, et immoler Lyon au jansénisme. Je vais écrire à l'auteur pour l'engager à vous envoyer l'ouvrage par la voie de M. Naudet. Je ne sais si vous savez que six cents citoyens de Genève ont fait coup sur coup quatre protestations contre le jugement du Conseil qui a fait brûler l'*Émile* de Jean-Jacques; ils disent qu'un citoyen de Genève est en droit de tourner en ridicule la religion chrétienne tant qu'il veut, et qu'on ne peut le condamner qu'après avoir conféré amiablement avec lui. Cela est assez plaisant dans la ville de Calvin: un temps viendra où il arrivera la même chose dans la ville où l'on prétend que Simon Barjone a été crucifié la tête en bas.

LETTRE MMMDCLVIII.

A M. PROST DE ROYER,

AVOCAT A LYON.

A Fernei, 1er octobre.

Je vous remercie, monsieur, du plus court et du meilleur livre qu'on ait écrit depuis long-

temps*. La raison et l'éloquence l'ont dicté; on ne peut y répondre que par du fanatisme et du galimatias. Je ne doute pas que votre archevêque ayant, comme vous, beaucoup d'esprit et de lumières, ne soit entièrement de votre avis dans le fond de son cœur. Il est trop bon citoyen pour soutenir une absurdité qui ruinerait l'état. Des systèmes établis dans des temps de ténèbres doivent disparaître dans notre siècle; et vous aurez la gloire d'avoir détruit le plus pernicieux des préjugés. Il faut avouer que nous avons encore beaucoup de lois absurdes et contradictoires! on les doit à l'esprit monacal qui a régné trop longtemps. Il est également triste et honteux pour nos tribunaux d'être réduits à éluder ce que sans doute ils voudraient abolir; mais on trouve la superstition en possession de la maison, on n'ose pas l'en chasser tout d'un coup, et on se contente d'y loger avec elle.

Ce que vous dites des cinq talents qui devaient en produire cinq autres m'a toujours frappé: mais j'avoue que cet intérêt à cent pour cent m'avait paru un peu trop fort. Cela fait voir qu'il y a bien des choses qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre.

Il est très vrai, monsieur, que MM. Tronchin

* Sur le *Prêt à intérêt*.

et Camp me donnent quatre pour cent du peu d'argent qu'ils ont à moi; M. le cardinal de Tencin en tirait cinq: et si monsieur votre archevêque fait bien, il en tirera autant, attendu qu'au bout de l'année il donnera aux pauvres vingt-cinq mille livres au lieu de vingt mille.

LETTRE MMMDCLIX.

A M. DAMILAVILLE.

4 octobre.

Mon cher frère, voici d'abord un paquet qu'on m'a envoyé de Hollande pour vous.

A l'égard de mademoiselle Clairon, il importe peu qu'elle mérite ou non l'attention qu'on a de lui envoyer ce que vous savez: elle est intéressée à décrier ce qui condamne son état; et, quoi que puissent penser ses amis sur les gens de lettres, ils pensent uniformément sur l'objet dont nous nous occupons; ils sont très capables de répandre, sans se compromettre, ce qui doit percer peu à peu dans l'esprit des honnêtes gens. Je vous avoue, mon cher frère, que je sacrifie tout petit ressentiment, tout intérêt particulier à ce grand intérêt de la vérité. Il faut assommer une hydre qui a lancé son venin sur tant d'hommes respectables par leurs mœurs et par leur science. Vos amis, et

sur-tout votre principal ami, doivent regarder cette entreprise comme leur premier devoir, non pas pour se venger des morsures passées, mais pour se garantir des morsures à venir, pour mettre tous les honnêtes gens à l'abri, en un mot, pour rendre service au genre humain. Il est clair qu'il faut nettoyer la place avant de bâtir, et qu'on doit commencer par démolir l'ancien édifice élevé dans des temps barbares. Les petits ouvrages que vous connaissez peuvent servir à cette vue : je pense que c'est sur ces principes qu'il faut travailler. Les ouvrages métaphysiques sont lus de peu de personnes, et trouvent toujours des contradicteurs; les faits évidents, les choses simples et claires sont à la portée de tout le monde, et font un effet immanquable.

Je voudrais que votre ami[1] eût assez de temps pour travailler à rendre ce service; mais il a un ami[2] qui est actuellement à sa terre, et qui a tout ce qu'il faut pour venger la vertu et la probité si long-temps outragées. Il a du loisir, de la science et des richesses; qu'il écrive quelque chose de net, de convaincant; qu'il le fasse imprimer à ses dépens, on le distribuera sans le compromettre; je

[1] Diderot, fort occupé de l'*Encyclopédie*. (L. D. B.)

[2] Helvétius, qui passait une grande partie de son temps à sa terre de Voré, dans le Perche (aujourd'hui arrondissement de Mortagne, département de l'Orne). (L. D. B.)

m'en chargerai, il n'aura qu'à m'envoyer le manuscrit : cet ouvrage sera débité comme les précédents que vous connaissez, sans éclat et sans danger. Voilà ce que votre ami devrait lui représenter.

Parlez-lui, engagez-le à obtenir une chose si aisée et si nécessaire. On se donne quelquefois bien des mouvements dans le monde pour des choses qui ne valent pas celle que je vous propose. Employez, votre ami et vous, toute la chaleur de vos belles ames, dans une chose si juste.

Je demande pardon à frère Thieriot, c'est-à-dire à frère indolent, d'être aussi indolent que lui, et de ne lui point écrire; mais je compte que ma lettre est pour vous et pour lui.

J'aime mieux, pour une inscription, deux vers que quatre; ce distique:

> Il chérit ses sujets comme il est aimé d'eux;
> Heureux père entouré de ses enfants heureux,

n'est peut-être pas vrai aujourd'hui; mais il peut l'être avant que la statue soit érigée, quand toutes les remontrances du Parlement seront oubliées.

A-t-on imprimé le *Plaidoyer* contre les Bernardins? Si vous l'avez, mon cher frère, je vous supplie de me l'envoyer. Plût à Dieu que vous pussiez m'envoyer aussi quelque édit qui abolit les Bernardins!

Je ne peux trop vous remercier de la bonté que vous avez eue de faire parvenir mes mémoires et mes lettres à l'avocat au Conseil. Je vous supplie de lui faire tenir encore cette lettre.

Je ne sais si j'aurai jamais la consolation de vous voir, et si je vous aimerai plus que je ne vous aime.

Voici encore un petit mot pour M. Helvétius; je ne sais où il est; je vous recommande ce petit mot.

LETTRE MMMDCLX.

A M. HELVÉTIUS.

4 octobre.

Mon frère, le hasard m'a remis sous les yeux le décret de la Sorbonne et le réquisitoire de maître Omer[1]. Je vous exhorte à les relire, pour vous exciter à la vengeance en regardant votre ennemi. Je ne crois pas qu'on ait entassé jamais plus d'absurdités et plus d'insolences, et je vous avoue que je ne conçois pas comment vous laissez triompher l'hydre qui vous a déchiré. Le comble de la douleur, à mon gré, est d'être terrassé par des ennemis absurdes. Comment n'employez-vous pas tous

[1] Contre le livre *de l'Esprit*. (L. D. B.)

les moments de votre vie à venger le genre humain, en vous vengeant? Vous vous trahissez vous-même, en n'employant pas votre loisir à faire connaître la vérité. Il y a une belle histoire à faire, c'est celle des contradictions : cette idée m'est venue en lisant l'impertinent décret de la Sorbonne. Il commence par condamner cette vérité que toutes les idées nous viennent par les sens, qu'elle avait adoptée autrefois, non parcequ'elle était vérité, mais parcequ'elle était ancienne. Ces marauds ont traité la philosophie comme ils traitèrent Henri IV, et comme ils ont traité la bulle, que tantôt ils ont reçue, et qu'ils ont tantôt condamnée.

Ces contradictions règnent depuis Luc et Matthieu, ou plutôt depuis Moïse. Ce serait une chose bien curieuse que de mettre sous les yeux ce scandale de l'esprit humain. Il n'y a qu'à lire et transcrire; c'est un ouvrage très agréable à faire; on doit rire à chaque ligne. Moïse dit qu'il a vu Dieu face à face, et qu'il ne l'a vu que par-derrière; il défend qu'on épouse sa belle-sœur, et il ordonne qu'on épouse sa belle-sœur; il ne veut pas qu'on croie aux songes, et toute son histoire est fondée sur des songes.

Enfin, dans chaque page, depuis la *Genèse* jusqu'au concile de Trente, vous trouvez le sceau du mensonge.

Cette manière d'envisager les choses est palpable, piquante et capable de faire le plus grand effet. Ne seriez-vous pas charmé qu'on fit un tel ouvrage? Faites-le donc, vous y êtes intéressé; vous devez décréditer ceux qui vous ont traité si indignement.

Si l'idée que je vous propose n'est pas de votre goût, il y a cent autres manières d'éclairer le genre humain. Travaillez, vous êtes dans la force de votre génie; je me charge de l'impression, vous ne serez jamais compromis.

Adieu; soyez sûr que votre Fontenelle n'eût jamais été aussi empressé que moi à vous servir.

LETTRE MMMDCLXI.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Fernei, 6 octobre.

Me voilà, monsieur, redevenu taupe. Votre excellence saura que, dès qu'il neige sur nos belles montagnes, mes yeux deviennent d'un rouge charmant, et que j'aurais très bon air aux Quinze-Vingts. Cela me donne quelquefois de petits remords d'avoir bâti et planté entre le mont Jura et les Alpes; mais enfin l'affaire est faite, et il faut faire contre neige bon cœur, aussi bien que contre fortune.

Il n'y a pas moyen de disputer contre votre excellence. Je vous ai promis quelque chose pour le mois d'avril; eh bien! attendez donc le mois d'avril : vous m'avouerez que cet argument est assez bon. Si vous avez commandé votre soupé pour dix heures, devez-vous gronder votre cuisinier de ce qu'il ne vous fait pas souper à huit? Cependant je ne désespère pas d'avoir l'honneur de vous donner de petites étrennes. Vous autres ministres vous êtes discrets, et il y a plaisir de se confier à vous; il y en aurait bien davantage à vous faire sa cour.

Il est à croire qu'un ambassadeur à Turin a lu *le Vicaire savoyard* de Jean-Jacques; et votre excellence est trop bien instruite des grands événements de ce monde, pour ignorer que la moitié de la ville de Genève a pris le parti de Jean-Jacques contre le Conseil de cette auguste république. On a parlé pendant quelques moments d'avoir recours à la médiation de la France. J'aurais fait alors une belle brigue pour tâcher d'obtenir que vous eussiez daigné venir mettre la paix dans mon voisinage. J'aurais voulu aussi que madame l'ambassadrice partageât ce ministère; les Génevois, en la voyant, auraient oublié toutes leurs querelles.

Je prie vos excellences de me conserver toujours leurs bontés, et d'agréer le respect du quinze-vingts V.

LETTRE MMMDCLXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 octobre.

Je ne me pique, mon cher et illustre maître, d'être ni aussi sublime que Platon, s'il est vrai qu'il soit aussi sublime qu'on le prétend, ni aussi obscur qu'il me paraît l'être; vous me faites donc trop d'honneur de me comparer à lui. A l'égard de celui que vous appelez Denys de Syracuse, et que vous avouez valoir un peu mieux, je crois que s'il était réduit à se faire maître d'école comme l'autre, les généraux et les ministres feraient bien de se mettre en pension chez lui. Ce qu'il y a de certain, c'est que je suis plus affligé que je ne puis vous dire, que le protecteur et le soutien de la philosophie ne soit pas bien avec tous les philosophes : que ne donnerais-je point pour que cela fût! Il m'a écrit, peu de jours avant mon départ, une lettre pleine d'amitié, par laquelle il me marque qu'il laissera la présidence vacante jusqu'à ce qu'il me plaise de venir l'occuper. Il m'a donné son portrait, m'a très bien payé mon voyage, et m'a témoigné beaucoup de regrets de me voir partir. Ma satisfaction eût été parfaite si j'avais pu me trouver à Potsdam avec vous.... Mais.... que je suis fâché de ce qui s'est passé! Ce que je puis vous assurer, c'est que vous êtes regretté de tout le monde, le marquis d'Argens à la tête, qui est assurément bien votre serviteur et votre ami. Il ne dit pas la même chose, ni les autres non plus, du défunt président *, à qui Dieu fasse paix.

Je n'ai point repassé par chez vous, parceque je comptais

* Maupertuis.

vous voir en allant en Italie; mais des raisons de santé et d'affaires m'obligent à différer ce voyage; en tout cas, ce n'est que partie remise : croyez que je ne préfère pas les rois à mes amis. Je ne suis point étonné que ce que vous savez soit bafoué à Genève comme à Paris par les gens raisonnables. Je ne serais pas fâché non plus que Jean-Jacques, tout fou qu'il est, fût réhabilité, pour l'honneur de la bonne cause qui a servi de prétexte à la persécution qu'il a éprouvée. Nous avons lu à Sans-Souci *le Catéchisme de l'honnête Homme*, et nous en avons jugé comme vous, le révérend père abbé à la tête. Vous avez raison; je suis bien peu zélé, et je me le reproche; mais songez donc que le bon sens est emprisonné dans le pays que j'habite :

> En quoi peut un pauvre reclus
> Vous assister? Que peut-il faire,
> Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
> LA FONTAINE, liv. VII, fab. III.

Savez-vous que Jean-George Le Franc, frère de Jean-Simon Le Franc, vient de faire une grosse *Instruction pastorale* contre nous tous? Il m'a fait l'honneur de me l'envoyer; je l'ai renvoyée au libraire, et j'ai écrit à l'auteur en deux mots que sûrement c'était une méprise, et que ce présent n'était pas pour moi. J'avais projeté, pour toute réponse, de lui faire une chanson sur l'air :

> Monsieur l'abbé, où allez-vous?
> Vous allez vous casser le cou;
> Vous allez sans chandelle, etc.

Achevez le reste, mon cher maître; il me semble que *vous allez sans chandelle* est assez heureux. Adieu, mon cher et illustre philosophe; celui que je viens de quitter l'est plus que jamais en tous sens, et me l'a rendu aussi en tous sens plus encore que je ne l'étais. Je ne veux plus penser, comme

l'*Ecclésiaste*, qu'à me moquer de tout en liberté; ce n'est pas que Jean-George Le Franc n'assure que vous n'avez pas entendu l'*Ecclésiaste*, mais j'en crois plutôt vos commentaires que les siens. Adieu; je vous embrasse mille et mille fois.

LETTRE MMMDCLXIII.

A M. DAMILAVILLE.

9 octobre.

J'aime tendrement mon frère, parcequ'il n'est point tiède, et qu'il est sage. Voici des brochures qu'on lui adresse de Hollande pour l'abbé de la Rive, il y a aussi un exemplaire pour moi, mais je ne l'ai pas encore lu; je ne sais ce que c'est, la poste part.

LETTRE MMMDCLXIV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Fernei, 11 octobre.

Je vous jure, madame, que je suis aveugle aussi; n'allez pas me renier. Il est vrai que je ne le suis que par bouffée, et que je ne suis pas encore parvenu à être absolument digne des Quinze-Vingts. J'ai d'ailleurs pris mon parti depuis longtemps sur tout ce qu'on peut voir et sur tout ce

qu'on peut entendre; et c'est ce qui fait que je ne regrette guère dans Paris que vous, madame, et le très petit nombre de personnes de votre espèce.

Je suis persuadé que madame la duchesse de Luxembourg[1] est partie pour la vie éternelle avec de grands sentiments de dévotion; et cela est bien consolant. Vivez gaiement, madame, avec quatre sens qui vous restent: quatre sens et beaucoup d'esprit sont quelque chose.

C'est vous qui êtes très clairvoyante et non pas moi; vous voyez sur-tout à merveille le ridicule de la façon d'écrire d'aujourd'hui. Le style qui est à la mode me porte plus que jamais à écrire avec la plus grande simplicité.

Il n'est pas juste que vous soyez sans *Pucelle*. Je vais prendre si bien mes mesures que vous en aurez une incessamment. Il y a quelquefois de petits morceaux assez curieux qui me passent par les mains, mais je ne sais comment faire pour vous les envoyer. Et vous, madame, comment feriez-

[1] * Première femme du duc de Luxembourg née Colbert Seignelai; mère de la princesse de Robecque. Elle était sœur du duc de Villeroi: elle avait eu de son premier mari (le duc de Boufflers) un fils qui mourut à Gênes de la petite-vérole. Walpole s'exprime ainsi dans une lettre de 1756 sur madame de Luxembourg: « Elle a été fort « jolie, fort adonnée au plaisir, et fort malicieuse. Sa beauté est « passée; elle n'a plus d'amants, et craint l'approche du diable. »
(L. D. B.)

vous pour vous les faire lire? Ces petits ouvrages sont pour la plupart d'une philosophie extrêmement insolente, qui ferait trembler votre lecteur. On ne peut guère confier ces rogatons à la poste.

Si vous aimiez l'histoire, vous auriez un amusement sûr pour le reste de votre vie; mais j'ai peur que l'histoire ne vous ennuie. J'essaierai de vous faire parvenir un petit morceau dans ce genre qui vous mettra au fait de bien des choses : cela est court, et n'est point du tout pédant.

Le grand malheur de notre âge, madame, c'est qu'on se dégoûte de tout. Une *Pucelle* amuse un quart d'heure, mais on retombe ensuite dans la langueur; on vit tristement au jour la journée; on attend que quelqu'un vienne chez nous par oisiveté, et qu'il nous dise quelque nouvelle à laquelle nous ne nous intéressons point du tout. On n'a plus ni passion ni illusion; on a le malheur d'être détrompé; le cœur se glace, et l'imagination ne sert qu'à nous tourmenter.

Voilà à-peu-près notre état, et quand, avec cela, on a perdu les deux yeux, il faut avouer qu'on a besoin de courage. Vous en avez beaucoup, madame, et il est soutenu par la société de vos amis.

Je vous prie de dire à M. le président Hénault que je lui serai bien sincèrement attaché pour

tout le reste de ma vie; je l'estime infiniment a tous égards. Ma grande querelle avec lui sur *François II* ne roule point du tout sur le fond de l'ouvrage, qui me plaît beaucoup, mais sur quelques embellisements que je lui demandais, en cas qu'il fit réimprimer l'ouvrage.

On m'a parlé d'une tragédie de *Saül et David* qui est dans ce goût; elle est traduite, dit-on, de l'anglais; cette pièce est fort rare. Si vous pouvez vous la procurer, elle vous amusera un quart d'heure, sur-tout si vous vous souvenez de l'histoire hébraïque qu'on appelle la *Sainte Écriture*. Les hommes sont bien bêtes et bien fous.

Adieu, madame; prenez-les pour ce qu'ils sont, et vivez aussi heureuse que vous le pourrez, en les méprisant et en les tolérant.

LETTRE MMMDCLXV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

11 octobre.

Le second livre *des Machabées*, livre écrit très tard, et que saint Jérôme ne regarde point comme canonique, n'a rien de commun avec la loi des Juifs. Cette loi consiste dans le *Décalogue*, dans le *Lévitique*, dans le *Deutéronome*, et elle passe

chez les Juifs pour avoir été écrite quinze cents ans avant le Livre *des Machabées*.

Vouloir conclure qu'une opinion qui se trouve dans *les Machabées* était l'opinion des Juifs du temps de Moïse, serait une chose aussi absurde que de conclure qu'un usage de notre temps était établi du temps de Clovis. Il est indubitable que la loi attribuée à Moïse ne parle en aucun endroit de l'immortalité de l'ame, ni des peines et des récompenses après la mort. La secte des pharisiens n'embrassa cette doctrine que quelques années avant Jésus-Christ; elle ne fut connue des Juifs que long-temps après Alexandre, lorsqu'ils apprirent quelque chose de la philosophie des Grecs dans Alexandrie. Au reste, il est clair que les livres *des Machabées* ne sont que des romans; l'histoire y est falsifiée à chaque page; on y rapporte un traité prétendu fait entre les Romains et les Juifs, et voici comme on fait parler le sénat de Rome dans ce traité:

« Bénis soient les Romains et la nation juive sur « terre et sur mer, à jamais! et que le glaive et l'en- « nemi s'écartent loin d'eux! »

C'est le comble de la grossièreté et de la sottise de l'écrivain d'attribuer ainsi au sénat romain le style de la nation juive. Il y a quelque chose de plus ridicule encore, c'est de prétendre que les Lacédémoniens et les Juifs venaient de la même

origine. Les livres *des Machabées* sont remplis de ces inepties. On y reconnaît à chaque page la main d'un misérable Juif d'Alexandrie qui veut quelquefois imiter le style grec, et qui cherche toujours à faire valoir sa petite nation. Il est vrai que, dans la relation du prétendu martyre des Machabées, on représente la mère comme pénétrée de l'espérance d'une vie à venir. C'était la créance de tous les païens, excepté les épicuriens.

C'est insulter à la raison de se servir de ce passage pour faire accroire aux esprits faibles et ignorants que l'immortalité de l'ame était énoncée dans les lois judaïques. M. Warburton, évêque de Worcester, a démontré, dans un très savant livre[1], que les récompenses et les peines après la vie furent un dogme inconnu aux Juifs pendant plusieurs siècles. De là on conclut évidemment que si Moïse fut instruit de cette opinion si utile à la canaille, il fut bien malavisé de n'en pas faire la base de ses lois; et, s'il n'en fut pas instruit, c'était un ignorant indigne d'être législateur.

Pour peu qu'un homme ait de sens, il doit se rendre à la force de cet argument. S'il veut d'ailleurs lire avec attention l'*Histoire des Juifs*, il verra sans peine que c'est de tous les peuples le plus grossier, le plus féroce, le plus fanatique, le plus

[1] *La Divine légation de Moïse*, 1737. (L. D. B.)

absurde. Il y a plus d'absurdité encore à imaginer qu'une secte née dans le sein de ce fanatisme juif est la loi de Dieu et la vérité même; c'est outrager Dieu, si les hommes peuvent l'outrager. J'espère que mon cher frère fera entendre raison à la personne que l'on a pervertie.

J'oubliais l'article de la *Pythonisse:* cette histoire n'a rien de commun avec la créance des peines et des récompenses après la mort; elle est d'ailleurs postérieure à Moïse de plus de six cents ans. Elle est empruntée des peuples voisins des Juifs, qui croyaient à la magie, et qui se vantaient de faire paraître des ombres sans attacher à ce mot d'ombre une idée précise: on regardait les mânes comme des figures légères ressemblantes aux corps; enfin la Pythonisse était une étrangère, une misérable devineresse: mais, si elle croyait à l'immortalité de l'ame, elle en savait plus que tous les Juifs de ce temps-là, etc.

Je me flatte que mon cher frère saura bien faire valoir toutes ces raisons. Je l'exhorte à détruire, autant qu'il pourra, la superstition la plus infame qui ait jamais abruti les hommes et désolé la terre.

J'embrasse tendrement mon cher frère, je m'intéresse à tous ses plaisirs; mais le plus grand de tous, et en même temps le plus grand service est d'éclairer les hommes; mon cher frère en est plus

capable que personne; je lui serai bien tendrement attaché toute ma vie.

LETTRE MMMDCLXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 octobre.

Puisque mes anges me mandent que les ennemis de la *Gazette littéraire* ont pris le parti d'aller à la campagne, voici une petite note pour cette gazette; elle pourra amuser mes anges. M. Arnaud étendra et embellira mon texte; je me borne à donner des indications.

Je répète à mes anges qu'il doit m'être arrivé au paquet d'Angleterre M. le duc de Prâlin*. Si on ne me fait pas parvenir mes instruments, avec quoi veut-on que je travaille? On ne peut pas rendre des briques quand on n'a point de paille, à ce que disaient les Juifs, quoique je n'aie jamais vu faire de briques avec de la paille.

Mais qui donc sera honoré du ministère de la typographie? M. de Malesherbes n'avait pas laissé de rendre service à l'esprit humain, en donnant à la presse plus de liberté qu'elle n'en a jamais eu.

* Cette phrase, qui n'est pas intelligible, se trouve ainsi dans toutes les éditions. Il faut sans doute lire, *adressé à* M. le duc de Prâlin.

Nous étions déja presque à moitié chemin des Anglais, car nous commencions à tâcher de les imiter en tout; mais nous sommes bien loin de leur ressembler.

J'ai toujours oublié de réfuter ce que mes anges disent de la dame libraire de l'Académie. Elle ne devait pas, en convolant en secondes noces, violer le dépôt que les Cramer avaient remis entre ses mains. Un libraire peut aisément faire banqueroute pour avoir imprimé des livres qui ne se vendent point; mais un argent dont on est dépositaire n'est pas un objet de commerce: ainsi il me paraît que les Cramer ont très grande raison de se plaindre. Manger l'argent d'autrui, et donner en paiement des livres dont personne ne veut, est un étrange procédé.

Quoi qu'il en soit, le *Corneille* devrait déja être imprimé, et il ne l'est pas. Ce n'est pas moi assurément qui suis en retard; vous savez que je vais toujours vite en besogne. J'aurais fait imprimer le *Corneille* en six mois, si je m'étais mêlé de la presse. Je songe toujours que la vie est courte, et qu'il ne faut jamais remettre à demain ce qu'on peut faire aujourd'hui. J'espère pourtant que vous aurez pour vos étrennes le recueil des belles et des détestables pièces de Pierre Corneille.

M. de Chauvelin l'ambassadeur prétend que je dois lui faire confidence de quelque chose pour

le mois d'avril; je lui ai répondu que, si je lui ai promis pour le mois d'avril, je lui tiendrai parole dans ce temps-là. Vous m'avouerez qu'un ministre n'a pas à se plaindre quand on observe fidèlement les traités à la lettre.

Votre petite conjuration va-t-elle son train?

Respect et tendresse.

LETTRE MMMDCLXVII.

DE CATHERINE II [1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

J'ai mis sous les vers du portrait de Pierre-le-Grand que

[1] * Sophie-Auguste-Dorothée, princesse d'Anhalt-Zerbst, impératrice de Russie, sous le nom de Catherine II Alexiowna, fut surnommée grande par ses contemporains qui ne seront pas démentis par la postérité. Née à Stettin en 1729, mariée en 1745 au duc de Holstein-Gottorp qui en 1762 prit le nom de Pierre III, monta sur le trône et fut étranglé. Leur fils Paul Pétrowitz périt aussi de mort violente, en 1801, comme leur petit-fils Alexandre en 1825. Il semblerait que ce serait pour le trône de Russie que Juvénal aurait composé ces vers :

« Ad generum Cereris sine cæde et vulnere pauci
« Descendunt reges, et siccâ morte tyranni. »

Quoi qu'il en soit, la grande Catherine se fit absoudre du meurtre de son mari par un règne glorieux et brillant, par de bonnes lois, par d'utiles conquêtes, et par la culture des lettres. Elle contribua beaucoup à l'augmentation de puissance de ses états. C'est en parlant d'elle que Voltaire a dit :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

M. de Voltaire m'a envoyés par M. de Balk : *Que Dieu le veuille!*

Et en effet elle ne négligea rien pour l'introduire dans son empire et pour l'y faire prospérer. Ses lettres et ses bienfaits furent un double encouragement qui lui gagna les cœurs et lui conquit l'estime de l'Europe éclairée. Il est vrai de dire qu'elle surpassa Pierre-le-Grand, qu'elle n'avait eu d'abord l'ambition que d'imiter et de continuer. Sa politique et ses victoires aplanirent pour ses successeurs l'abaissement des Balkans et la route de l'occident de l'Europe. On sait qu'elle avait fait de grands efforts pour déterminer le comte d'Artois (Charles X) à tirer l'épée et à reconquérir le trône de France; mais la lâcheté et l'incapacité du prince secondèrent mal les vues de la Tzarine : c'est ce dont nous a convaincus le comte de Vauban dont les Mémoires instructifs ont été d'autant plus répandus que le dernier gouvernement mit plus de soin à en détruire les exemplaires versés dans le commerce.

Après un règne de trente-cinq ans Catherine mourut d'apoplexie en 1796.

Au milieu des travaux du trône, de la politique et de la guerre, malgré les fêtes et les voyages, au sein de la vie la plus voluptueuse, Catherine sut trouver quelques instants pour les lettres et la philosophie : elle composa plusieurs ouvrages, rédigea d'après Montesquieu et Beccaria de profondes instructions, traduisit une partie du *Bélisaire* de Marmontel (le chapitre XII), fit des comédies, et écrivit des lettres à plusieurs philosophes.

Sa correspondance avec Voltaire, commencée en 1763, dura jusqu'à la mort de ce grand homme. Recueillie par les éditeurs de Kehl, elle avait paru sans lacune dans leur belle édition, lorsque Catherine chargea le baron de Grimm de les engager à faire quelques suppressions (qui toutefois n'eurent lieu que dans l'in-8°). La négociation fut conduite par le gouvernement français. Voici la note qu'écrivit Beaumarchais sur le plat d'un exemplaire : « Ce volume « paraphé par le baron de Grimm, chargé de réclamer auprès du « roi Louis XVI, de la part de l'impératrice de Russie, les cartons « qu'elle desirait que l'on fît dans ses Lettres à Voltaire, est celui « qui a été envoyé à Pétersbourg, et, après que les phrases à re-

J'ai commis un péché mortel en recevant la lettre adressée au géant * : j'ai quitté un tas de suppliques, j'ai retardé la fortune de plusieurs personnes, tant j'étais avide de la lire. Je n'en ai pas même eu de repentir. Il n'y a point de casuistes dans mon empire, et jusqu'ici je n'en étais pas bien fâchée. Mais voyant le besoin d'être ramenée à mon devoir, j'ai trouvé qu'il n'y avait point de meilleur moyen que de céder au tourbillon qui m'emporte, et de prendre la plume pour prier M. de Voltaire, très sérieusement, de ne me plus louer avant que je l'aie mérité. Sa réputation et la mienne y sont également intéressées. Il dira qu'il ne tient qu'à moi de m'en rendre digne ; mais en vérité, dans l'immensité de la Russie, un an n'est qu'un jour comme mille ans devant le Seigneur. Voilà mon excuse de n'avoir pas encore fait le bien que j'aurais dû faire.

Je répondrai à la prophétie de J. J. Rousseau [1] en lui donnant, j'espère, aussi long-temps que je vivrai, un démenti fort impoli. Voilà mon intention ; reste à voir les

« trancher ont été soulignées par l'impératrice elle-même, a été « renvoyé ici où M. de Montmorin exigea, au nom du roi, que tous « les endroits, soulignés par S. M. l'impératrice et paraphés par son « ministre Grimm, fussent cartonnés, et les cartons retranchés en- « voyés à l'impératrice qui paierait les frais de tout. Rien n'a été « payé par elle. » C'est sans doute ce qui détermina Beaumarchais à ne pas faire mettre de cartons à l'édition in-12. Nous ferons remarquer les suppressions dont il s'agit, dans les lettres où elles avaient été faites : c'est une attention que n'ont pas eue nos prédécesseurs, et que nous croyons devoir ne pas omettre. (L. D. B.)

* M. Pictet, Génevois d'une très grande taille, était alors à Pétersbourg. On n'a point trouvé la lettre dont M. de Voltaire l'avait chargé pour l'impératrice. Les vers sont sans doute les mêmes que ceux de la lettre MMDCCCCLXXXVII.

[1] Dans le *Contrat social* (chap. VIII), Rousseau dit entre autres choses remarquables sur la Russie : « L'empire de Russie voudra subjuguer l'Europe, et sera subjugué lui-même. » (L. D. B.)

effets. Après cela, monsieur, j'ai envie de vous dire : *Priez Dieu pour moi.*

J'ai reçu aussi, avec beaucoup de reconnaissance, le second tome de *Pierre-le-Grand.* Si dans le temps que vous avez commencé cet ouvrage, j'avais été ce que je suis aujourd'hui, j'aurais fourni bien d'autres mémoires. Il est vrai qu'on ne peut assez s'étonner du génie de ce grand homme. Je vais faire imprimer ses lettres originales, que j'ai ordonné de ramasser de toutes parts. Il s'y peint lui-même. Ce qu'il y avait de plus beau dans son caractère, c'est que, quelque colérique qu'il fût, la vérité avait toujours sur lui un ascendant infaillible : et pour cela seul il mériterait, je pense, une statue.

Je regrette aujourd'hui, pour la première fois de ma vie, de ne point faire de vers ; je ne peux répondre aux vôtres qu'en prose, mais je peux vous assurer que, depuis 1746, que je dispose de mon temps, je vous ai les plus grandes obligations. Avant cette époque je ne lisais que des romans, mais par hasard vos ouvrages me tombèrent dans les mains ; depuis je n'ai cessé de les lire, et n'ai voulu d'aucuns livres qui ne fussent aussi bien écrits et où il y eût autant à profiter. Mais où les trouver? Je retournai donc à ce premier moteur de mon goût et de mon plus cher amusement. Assurément, monsieur, si j'ai quelques connaissances, c'est à lui seul que je les dois. Mais, puisqu'il se défend par respect de me dire qu'il baise mon billet, il faut par bienséance que je lui laisse ignorer que j'ai de l'enthousiasme pour ses ouvrages. Je lis à présent l'*Essai sur l'Histoire générale :* je voudrais savoir chaque page par cœur, en attendant les *Œuvres du grand Corneille,* pour lesquelles j'espère que la lettre de change est expédiée. CATERINE.

LETTRE MMMDCLXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

17 octobre.

Mon cher frère, vous savez que je m'adresse à vous pour le spirituel et pour le temporel. Voici une lettre pour M. Mariette, qui regarde l'un et l'autre: je vous supplie de lire le paquet; vous y verrez qu'on ne laisse pas de trouver dans ce siècle-ci de la protection contre la sainte Église, mais qu'il y a toujours de grandes précautions à prendre contre elle, malgré cette protection même.

Plusieurs personnes me parlent du *Mandement* du sieur évêque du Pui, frère du célèbre Pompignan; voudriez-vous bien avoir la bonté de me le faire venir? il faut bien lire quelque chose d'édifiant. Saurin a-t-il fait imprimer sa tragédie?

Buvez à ma santé, je vous prie, avec frère Thieriot, et ne m'oubliez pas auprès des autres frères; mais sur-tout conservez-moi une amitié qui me console de n'être pas à portée de m'entretenir avec vous. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCLXIX.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Fernei, 18 octobre.

Je présume que votre excellence a déja fait l'acquisition d'un nouvel enfant, que madame l'ambassadrice se porte à merveille, et que vous n'êtes occupé que de vos ouvrages, qui en vérité valent mieux que les miens.

Dès que vous aurez du loisir, j'enverrai donc à votre excellence ce qu'elle croit que je lui dois depuis le mois d'avril; mais je vous avertis, monsieur, que ce n'est que de la prose; et voici de quoi il est question.

Lorsque la veuve Calas présenta sa requête au Conseil, l'horreur que tout le monde témoigna contre le parlement de Toulouse fit croire à plusieurs personnes que c'était le temps d'écrire quelque chose d'approfondi et de raisonné sur la tolérance. Une bonne ame se chargea de cette entreprise délicate, mais elle ne voulut point publier son écrit, de peur qu'on n'imaginât que l'esprit de parti avait tenu la plume, et que cette idée ne fît tort à la cause des Calas. Peut-être l'ouvrage n'est-il pas indigne d'être lu par un homme d'état.

J'aurai l'honneur de vous le faire tenir dans quelques jours.

Il y a aussi une petite brochure qui sert de supplément à l'*Histoire universelle*[1]. Il y aurait de l'indiscrétion à vous l'envoyer par la poste, et je ne prendrai cette liberté que sur un ordre précis.

Voilà pour tout ce qui regarde le département de la prose. A l'égard du département des vers, je ne peux rien envoyer qu'en 1764; et si je meurs avant ce temps-là, vous serez couché sur mon testament pour un paquet de vers.

Je présente mes respects à madame l'ambassadrice, à monsieur votre fils aîné et à monsieur son cadet.

LETTRE MMMDCLXX.

A M. DAMILAVILLE.

29 octobre.

J'ai reçu, mon cher frère, l'inlisible ouvrage du digne frère du sieur de Le Franc de Pompignan: je sais bien qu'il ne mérite pas de réponse; cependant on m'assure qu'on en fera une qui sera courte, et qu'on tâchera de rendre plaisante. Tout

[1] * *Remarques sur l'Histoire générale ou Supplément à l'Esprit sur les mœurs*. Cet ouvrage venait de paraître. (L. D. B.)

ce qui est à craindre, c'est que le public ne soit las de se moquer des sieurs Le Franc de Pompignan.

Heureux nos frères que leurs ennemis soient si ennuyeux!

Je vous demande en grace de vouloir bien envoyer le paquet ci-joint à son adresse.

Frère Protagoras se contente de rire de *l'infame;* il ne l'écrase pas, et il faut l'écraser.

Écr. l'inf..., vous dis-je.

LETTRE MMMDCLXXI.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Fernei, 3 novembre.

J'avais donc bien deviné, et vos deux excellences doivent être fort contentes. Je me réjouis d'un bonheur que je ne connais qu'en idée; c'est à de vieux laboureurs comme moi qu'il faudrait des enfants, un ambassadeur n'en a pas tant besoin. Ne pouvant en avoir par moi-même, j'en fais faire par d'autres; mademoiselle Corneille, que j'ai mariée, va me rendre ce petit service, et me fera grand-père dans quelques mois.

Je voudrais bien, monsieur, avoir quelque chose de prêt pour amuser madame l'ambassa-

drice, lorsqu'elle sera quitte de toutes les suites de couche, et sur-tout de visites, de compliments. Je ne vous ai envoyé que de l'histoire. Un Anglais, qui doit passer par Turin, vous aura sans doute remis un petit paquet.

On fit partir il y a six semaines, par les muletiers, quelques volumes; mais comme vous ne m'en avez jamais accusé la réception, je commence à douter que les muletiers aient été fidèles. On dit même qu'il y a dans Turin des gens plus infidèles que les muletiers, qui saisissent tous les livres, sans respecter l'adresse; mais je suis bien éloigné de croire qu'on ose ainsi violer le droit des gens. A tout hasard, ma ressource est dans les Anglais. Il y en a un qui part dans quinze jours, et qui vous apportera encore de la prose.

Toujours de la prose! me direz-vous; oui sans doute, car nous ne sommes pas en 1764. Et pourquoi attendre l'année 1764? c'est que les vers ne se font pas si aisément qu'on pense; c'est qu'il faut du temps pour les corriger; c'est qu'on ambitionne extrêmement de vous plaire, et que, pour y réussir, on lime autant qu'on le peut son ouvrage. Pardonnez la lenteur aux vieillards, c'est leur apanage. Ne croyez point qu'on fasse des vers comme vous faites des enfants. Vous avez choisi pour vos ouvrages le plus beau sujet du monde. Il n'en est pas de même de moi; je lutte

contre les difficultés; j'ai plus tôt planté mille arbres que je n'ai fait mille vers. Voilà mon papier fini, mes yeux refusent le service.

Mille tendres respects.

LETTRE MMMDCLXXII.

A M. DAMILAVILLE.

4 novembre.

Mon cher frère et mes chers frères, vous avez bien raison de dire que les peuples du Nord l'emportent aujourd'hui sur ceux du Midi; ils nous battent et ils nous instruisent. M. d'Alembert se trouve dans une position qui me paraît embarrassante; le voilà entre l'impératrice de Russie et le roi de Prusse, et je le défie de me dire qui a le plus d'esprit des deux. Jean-Jacques, dans je ne sais lequel de ses ouvrages, avait dit que la Russie redeviendrait bientôt esclave, malheureuse et barbare. L'impératrice l'a su; elle me fait l'honneur de me mander que tant qu'elle vivra elle donnera très impoliment un démenti à Jean-Jacques. Ne trouvez-vous pas comme moi cet *impoliment* fort joli? sa lettre est charmante; je ne doute pas qu'elle n'en écrive à M. d'Alembert de plus spirituelles encore, attendu qu'elle sait très bien se proportionner.

Gardez-vous bien, je vous en supplie, de solliciter mademoiselle Clairon pour faire jouer *Olympie;* c'est assez qu'on la joue dans toute l'Europe, et qu'on la traduise dans plusieurs langues: on vient de la représenter à Amsterdam et à La Haie avec un succès semblable à celui de *Mérope;* on va la jouer à Pétersbourg. Laissez aux Parisiens l'Opéra-Comique et les réquisitoires. La France est au comble de la gloire, il faut lui laisser ses lauriers. Le *Mandement* du digne frère de Pompignan m'a paru un ouvrage digne du siécle. On m'a montré pourtant une petite réponse[1] d'un évêque son confrère; il me paraît que ce confrère n'entre pas assez dans les détails; apparemment qu'ils les a respectés, et que l'évêque du Pui s'étant retiré dans le sanctuaire, on n'a pas voulu l'y souffleter.

Mes chers frères, *écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCLXXIII.

A M. DAMILAVILLE.

6 novembre.

Mon cher frère, je vous prie de me mander si vous avez reçu quelques paquets depuis deux mois. Il me semble que vous avez dû en recevoir deux. On me parle toujours d'une réponse

[1] *Instruction pastorale de l'humble évêque d'Alétopolis.* (FACÉTIES.)

d'un évêque à l'évêque du Pui. Je ne sais pas ce que c'est; mais si elle me tombe entre les mains, je ne manquerai pas de vous l'envoyer.

Permettez qu'en attendant je vous adresse ce paquet qui regarde le temporel; je vous demande en grace de l'envoyer à M. Mariette après l'avoir lu.

J'ai bien plus à cœur les progrès de la raison humaine; je me flatte qu'on a fait rendre à madame de Boufflers [1], à madame de Chaulnes [2] et même à mademoiselle Clairon, certains petits ouvrages: il faut cultiver tout doucement la vigne du Seigneur.

J'embrasse mon frère et mes frères. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCLXXIV.

A M. DAMILAVILLE.

Autre importunité pour cher frère.

Autre petit mémoire pour M. Mariette dans mon affaire contre la sainte Église.

Il y a pour mon cher frère un paquet chez M. d'Argental. La vigne se cultive. *Écr. l'inf....*

[1] La marquise, mère du chevalier de Boufflers, morte en 1787. (L. D. B.)

[2] Anne-Josephe Bonnier, duchesse de Chaulnes, savante, voluptueuse et dévote par intermittence; morte vers 1787. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCLXXV.

A M. COLLINI.

A Fernei, 7 novembre.

Mon cher ami, je suis actuellement très affligé des yeux. On n'a pas soixante-dix ans impunément dans un pays de montagnes. L'honneur dont vous me dites que S. A. E. pourrait me gratifier serait une consolation pour moi dans ma chétive vicillesse; je serais plus flatté du titre de votre confrère que d'aucun autre*. Je vous supplie de présenter mon profond respect et ma reconnaissance à monseigneur l'électeur. Je lui ai écrit pour lui dire combien j'admire son établissement, mais je n'ai pas osé lui demander d'en être.

L'édition de *Pierre Corneille*, dont j'ai été obligé de corriger toutes les épreuves pendant deux années, m'a retenu indispensablement à Fernei et aux Délices. Ce travail assidu, qui n'a pas été le seul, n'a pas peu contribué à la fluxion horrible que j'ai sur les yeux. Mon cher ami, quoi qu'en

* Je lui avais mandé que l'électeur venait d'établir à Manheim une Académie des sciences, et que ce souverain desirait qu'il en fût membre honoraire. Son altesse électorale avait daigné m'y admettre. (*Note de M. Collini.*)

dise Cicéron, *de Senectute*, la fin de la vie est toujours un peu triste. Je vous embrasse.

LETTRE MMMDCLXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 novembre.

Il ne s'agit pas tous les jours, mes divins anges, de conspirations et d'assassinats. Je mets pour cette fois à l'écart les Grecs et les Romains, et je ne songe qu'aux dîmes.

Voici une lettre de M. le premier président du parlement de Bourgogne, qui sans doute est conforme à celle qu'il a écrite à M. le duc de Prâlin. J'ignore s'il est convenable que le roi fasse enregistrer aujourd'hui, au parlement de Bourgogne, les traités de Henri IV. Tout ce que je sais, c'est que je demande la protection de M. le duc de Prâlin, et qu'il est nécessaire que notre cause soit remise par-devant le Conseil, qui ci-devant l'avait évoquée à lui. Les enregistrements n'empêcheraient pas probablement le Parlement de juger selon le droit commun. Il pourrait dire : Nous avons déja jugé cette affaire depuis plus de cent ans; le Conseil s'en est emparé depuis; nous nous en tenons à notre premier arrêt, antérieur d'un siècle à l'enregistrement que nous fesons aujourd'hui,

et cet enregistrement ne peut préjudicier au droit commun, qui décide en faveur des curés contre les seigneurs.

Vous m'avouerez qu'alors ma cause, qui est très importante, serait très hasardée. Il est plus simple, plus court, plus naturel, que le Conseil d'état retienne à lui l'affaire qui était entre ses mains, et qui n'en est sortie que par un arrêt par défaut subrepticement obtenu.

C'est sur quoi, mes anges, je vous demande votre protection auprès de M. le duc de Prâlin, et j'écris en conformité à M. Mariette, mon avocat au Conseil.

Vous me direz que voilà un vrai style de dépêches, et que je suis un étrange homme : voilà trois parlements du royaume que j'ai un peu saboulés, Paris, Toulouse et Dijon ; cependant aucun n'a donné encore de décret de prise de corps contre moi, comme contre le beau M. Dumesnil.

Cette aventure de M. Dumesnil n'est-elle pas bien singulière? et ne sommes-nous pas dans le siècle du ridicule, après avoir été, dans le temps de Louis XIV, dans le siècle de la gloire? De grace, donnez-moi un petit mot de consolation, en me parlant de vos roués et de vos assassinats. Mes anges, vivez heureux.

Respect et tendresse.

LETTRE MMMDCLXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Je présente encore à mes anges un exemplaire de *la Tolérance*, et je les supplie de le prêter à mon frère Damilaville. J'en ai fort peu d'exemplaires, et Paris n'en aura de long-temps. Je me flatte que M. le duc de Prâlin et mes anges protégeront cet ouvrage. M. le duc de Choiseul me mande qu'il en est enchanté, ainsi que madame de Gramont et madame de Pompadour. Peut-être qu'un jour ce livre produira le bien dont il n'aura d'abord fait voir que le germe. L'approbation de mes anges et de leurs amis sera d'un grand poids. Je ne sais si je leur ai mandé que je connais des millionnaires qui sont prêts à revenir avec leur argent, leur industrie, et leurs familles, pour peu que le gouvernement voulût avoir pour eux la même indulgence seulement que les catholiques obtiennent en Angleterre. Mais en France on entend toujours raison bien tard.

J'enverrai incessamment les *Remarques sur l'Histoire générale* à ce M. Hume, cousin de cet autre Hume, charmant auteur de *l'Écossaise*. Ce Hume me plaît d'autant plus qu'il a été qualifié d'athée dans le *Journal encyclopédique*. Je sens bien, mes

anges, qu'il faut qu'un Français fasse les avances avec un Anglais; ces messieurs doivent être fiers. Je ne fonde pas leur orgueil sur ce qu'ils nous ont pris le Canada, la Guadeloupe, Pondichéri, Gorée, et qu'avec environ dix mille hommes ils ont rendu les efforts des maisons d'Autriche et de Bourbon impuissants; mais sur ce qu'ils disent ce qu'ils pensent, et qu'ils l'impriment. Il est vrai que j'agis à-peu-près avec la même liberté qu'un Anglais, mais je ne fais qu'usurper le droit qu'ils ont, et partant, je leur dois toute sorte de respect.

Permettez, mes anges, que je fourre ici pour frère Damilaville un paquet dans lequel il n'y a point de méprise.

Je me mets plus que jamais à l'ombre de vos ailes.

N. B. Il est bien vrai qu'on critiqua autrefois,

> Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains;
> RACINE, *Mithridate*, act. V, sc. V.

mais il est encore plus vrai que ce vers est admirable.

LETTRE MMMDCLXXVIII.

A M. THIERIOT.

8 novembre.

Mon frère, vous pouvez avoir eu des convulsions à Paris, mais sûrement vous n'êtes pas devenu convulsionnaire. Je me flatte qu'à présent votre corps se porte aussi bien que votre ame.

Les *Lettres de Henri IV*, que vous m'envoyez, sont conformes à mon manuscrit. Elles sont très curieuses et figureront à merveille dans l'histoire de ce monde.

Le plat libelliste qui se déchaîne contre cette histoire ne ressemble guère à un docteur de Sorbonne. Il a tout l'air d'un Patouillet et d'un Caveirac. Comment ce cuistre[1] aurait-il imprimé sa guenille à Avignon? Comment un sorboniqueur aurait-il pris le parti du jésuite Daniel? En tout cas, si on lit le libelle, tout ce qui concerne les faits mérite une réponse, et elle est faite. Si on ne le lit pas, ma réponse est inutile.

Nous avons joué *le Droit du Seigneur*, et très bien et en bonne compagnie. Vous devriez vous remuer, si vous pouvez, pour le faire jouer à Paris.

[1]* Au lieu de *cuistre* on lit *culture* dans les deux éditions du recueil de M. Jacobsen. (L. D. B.)

Je voudrais que vous m'eussiez vu faire le bailli et le prêtre, car j'ai été hiérophante dans *Olympie*. Cette dernière pièce m'a plus coûté à faire qu'à jouer, et l'ouvrage de six jours est devenu l'ouvrage d'une année entière. On la représentera à Paris quand M. d'Argental le décidera : je ne suis pas pressé. Les Cramer impriment à présent le second volume de *Pierre-le-Grand*, sans oublier Pierre Corneille. Je vous dis toutes les nouvelles de l'école. S'il y en a de Paris, souvenez-vous de votre frère. Madame Denis et *Cornélie-Chiffon* vous font mille compliments. Je vous prie instamment de m'envoyer une note des petits déboursés que mon frère Damilaville a bien voulu faire pour moi. Je me flatte que Dieu vous a fait la grace de placer en bonnes mains les choses édifiantes dont vous étiez chargé en partant du pays des infidèles. Ne soyez ni paresseux ni tiède.

LETTRE MMMDCLXXIX.

A M. DAMILAVILLE.

9 novembre.

Voici ce qu'on a donné à un frère pour amuser les frères. Ne citons jamais aucun frère ; vivons unis en Platon, en Bayle, en Marc-Antoine, et sur-tout *écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCLXXX.

A M. GOLDONI.

A Fernei, 9 novembre.

Aimable peintre de la nature, vous avez, la France et vous, tant de charmes l'un pour l'autre, que je serai mort avant que vous puissiez revenir en Italie, et passer par mes petites retraites.

Je ne vous ai point encore envoyé les rêveries qu'on a imprimées sous mon nom, et qui courent le monde. La raison en est que je lis vos ouvrages, et que plus je les lis, moins j'aime les miens; mais aussi je vous en aime davantage : cependant j'aurai soin de vous payer mon tribut, tout indigne qu'il est de vous.

J'ai eu l'honneur de voir vos ambassadeurs vénitiens; ils sont venus sur ma Brenta; je les ai reçus de mon mieux. Il me vient quelquefois des Italiens fort aimables, et ils ne servent qu'à vous faire desirer davantage. Je reçois quelquefois des nouvelles de votre ami le sénateur de Bologne, qui est aussi le sénateur de Melpomène et de Thalie. Je vois qu'il est constant dans son goût pour le théâtre, et que par conséquent Dieu le bénira toujours.

Vivez heureux où vous êtes; et, quand vous

repassérez les Alpes, souvenez-vous qu'entre elles et le mont Jura il y a un bassin d'environ quarante lieues, où demeure le plus constant de vos admirateurs, qui demande place au rang de vos amis.

LETTRE MMMDCLXXXI.

A M. DAMILAVILLE.

16 novembre.

Cette petite plaisanterie est trop peu de chose, et a été faite trop à la hâte. Une bonne ame prépare un ouvrage plus étendu, plus salé et plus utile; on doit servir la bonne cause et la patrie, tant qu'on respire. Je m'unis, dans ces sentiments, à mon cher frère et à tous les frères.

Il n'est pas mal que l'ennuyant et ignorant méchant homme, auteur d'un mauvais livre, reçoive la lettre ci-jointe en attendant mieux; il verra du moins qu'il n'a pas affaire à des ingrats. Mandez-moi, je vous prie, mon cher frère, si vous avez reçu plusieurs paquets; il y en a deux qui doivent vous être arrivés par Lyon : en faites-vous quelque usage?

Embrassez nos frères, et *écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCLXXXII.

A M. DAMILAVILLE.

17 novembre.

Mon cher frère, vous devez avoir reçu plusieurs paquets de moi, et vous en recevrez encore. Votre petit billet du 12 vient de m'être rendu. Vous me dites que la nymphe Clairon a reçu une brochure; c'est sans doute un Cramer qui la lui a envoyée; mais vous devez en avoir beaucoup par M. d'Argental et par d'autres voies. Je vous supplie de me mander si tout cela est parvenu entre vos mains. Il y a sur-tout une lettre pour M. Mariette, qui m'inquiéte beaucoup: c'est au sujet de mon affaire des dîmes. Je vous l'adressai il y a environ quinze jours. L'affaire presse beaucoup, et il serait bien triste que cette lettre fût perdue.

Quant au digne frère de l'auteur des chansons hébraïques, on nous fait espérer une instruction très pastorale, qui sera plus approfondie et meilleure que celle de l'évêque d'Alétopolis. Sitôt qu'elle pourra me parvenir, je ne manquerai pas de vous en faire part; mais, au nom de Dieu, mandez-moi si vous avez reçu des nouvelles de Lyon, de Besançon et de M. d'Argental depuis un

mois. Je vous suis attaché plus que jamais. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCLXXXIII.

A M. DAMILAVILLE.

19 novembre.

Mon cher frère saura que voilà tout ce qu'on a pu trouver pour le présent; qu'on lui a depuis plus de quinze jours adressé un gros paquet par les anges; qu'on lui enverra sans faute tout ce qu'on pourra découvrir; qu'on craint toujours quelque anicroche pour les paquets; qu'on lui adressa, pendant le voyage de Fontainebleau, sous l'enveloppe des anges, un paquet dans lequel il y avait une lettre pour M. Mariette; qu'on craint fort que cette lettre ne soit pas parvenue; qu'il a dû recevoir aussi d'autres paquets par différentes voies; qu'on ne sait plus à quel saint se vouer; qu'on se recommande à mon cher frère et aux prières de tous les frères. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCLXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 novembre.

Mes chers anges, j'écrivais à M. Hume, lorsque j'ai été prévenu par sa lettre. Je lui envoie ces *Remarques sur l'Histoire générale*, que vous n'avez pas désapprouvées. J'y joins un nouvel exemplaire pour vous, qui pourrait aussi amuser M. le duc de Prâlin, si ses dépêches lui laissaient le temps de lire.

J'y joins un très petit morceau pour la *Gazette littéraire*; il vous paraîtra assez curieux.

Mon neveu du Grand-Conseil me mande que vous avez la bonté de me faire parvenir son *Histoire de Jeanne*; ce neveu-là a une belle vocation pour écrire l'histoire des catins; il se prépare de l'occupation pour toute sa vie.

Comme je ne peux pas le payer en même monnaie, je lui envoie les *Remarques sur l'Histoire générale*, et le *Traité sur la Tolérance*, qui est, comme vous savez, d'un brave théologien que je ne connais pas. Je prends la liberté de m'adresser à vous pour lui faire tenir cette petite cargaison accompagnée d'une lettre qui est dans le paquet. J'abuse de vos bontés; mais vous m'avez accoutumé à l'ex-

cès de votre indulgence. Nous vous prions madame Denis et moi d'être plus que jamais les anges de Fernei. Nous n'avons pas un moment à perdre pour rappeler notre affaire au Conseil du roi; c'est le seul moyen de nous tirer d'embarras. Nous vous supplions de nous mander les intentions de M. le duc de Prâlin; cette affaire est pour nous de la dernière importance, toute la douceur de notre vie en dépend. Nous remettons notre destinée entre vos mains.

On parle d'une tragédie nouvelle qui a beaucoup de succès, et vous ne nous en dites rien. Vous croyez donc que nous ne nous intéressons pas au tripot? Un coquin de janséniste vient d'imprimer un gros volume contre le théâtre; les jésuites du moins ne se seraient pas rendus coupables de ce fanatisme. On nous a défaits des renards, et on nous a mis sous la dent des loups. Moi, je me mets toujours à l'ombre de vos ailes.

LETTRE MMMDCLXXXV.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Fernei, 26 novembre.

Agréez aussi, M. le Prince, avec les remerciements de ma nièce et de nos enfants, ceux d'un vieillard; car tous les âges sont également sensi-

bles à votre mérite. Il est vrai que je ne peux plus jouer la comédie; mais il en est de ce plaisir comme de tous ceux auxquels il faut que je renonce : je les aime fort dans les autres; ma jouissance est de savoir qu'on jouit. Je desire plus que je n'espère de vous revoir entre nos montagnes; l'apparition que vous y avez faite nous a laissé des regrets qui dureront long-temps. Nous serions trop heureux si nous étions faits pour vous posséder, comme nous le sommes pour vous aimer et pour vous respecter. Le vieux malade s'acquitte parfaitement de ces deux devoirs.

LETTRE MMMDCLXXXVI.

A M. DAMILAVILLE.

Novembre.

Frère très cher, le voyageur qui vous rendra cette lettre est M. Turrettin, petit-fils à la vérité d'un prêtre, mais d'un prêtre tolérant. Le petit-fils vaut encore mieux que le grand-père : il est philosophe et aimable. Agréez ce *Traité de la Tolérance*; ayez-en pour le style, je ne vous en demande pas pour le fond. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCLXXXVII.

A M. MARMONTEL.

1er décembre.

Enfin, mon cher confrère, je puis vous appeler de ce nom. Voilà ce que je desirais depuis si long-temps. Jugez de la joie de madame Denis et de la mienne! Voilà notre Académie bien fortifiée; les fripons et les sots n'auront pas désormais beau jeu. Le jour de votre réception[1] sera un grand jour pour les belles-lettres. Je ne peux vous exprimer le plaisir que nous ressentons ici.

LETTRE MMMDCLXXXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

1er décembre.

Mon cher frère, voici encore quelques *Quakers** qui me sont parvenus je ne sais comment.

[1] Marmontel fut reçu à l'Académie française le 22 décembre 1763, malgré l'opposition de quelques grands seigneurs, entre autres du duc de Choiseul-Prâlin qui avait figuré dans la fameuse parodie contre le duc d'Aumont; parodie de *Cinna*, et qui valut à Marmontel, qui n'en était pas l'auteur, onze jours de Bastille et la privation d'une pension de 15 à 18,000 fr. de rente. (L. D. B.)

* *Lettres d'un Quaker.* (FACÉTIES.)

Comme il faut un peu s'amuser en fesant la guerre, je joins à ce paquet un conte à dormir debout, que vous n'aurez peut-être pas le temps de lire; mais frère Thieriot en aura le temps après avoir fait sa méridienne, ou pour faire sa méridienne.

Il y a ici une lettre bien importante pour M. Mariette, que je recommande à la bonté de mon frère. Il y en a aussi d'autres qu'on peut mettre à la petite poste, le tout en faveur de la bonne cause, que nous devons toujours avoir devant les yeux.

Avez-vous reçu une *Tolérance?* c'est un ouvrage pour les frères, et on croit que cette petite semence de moutarde produira beaucoup de fruit un jour; car vous savez que la moutarde et le royaume des cieux, c'est tout un.

Eh bien! que font les parlements? veulent-ils faire renaître le temps de la Fronde? ont-ils le diable au corps? Mais ce ne sont pas là nos affaires; notre grande affaire est *d'éc. l'inf....*

N. B. Ne pourriez-vous pas faire tenir adroitement un *Quaker* à Merlin ou à Cailleau? Il pourrait imprimer icelui. Il est sûr qu'il faut *écr. l'inf...*, mais sans se compromettre.

LETTRE MMMDCLXXXIX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

1er décembre.

L'aveugle fait ce qu'il peut pour amuser l'aveugle. Le quinze-vingts des Alpes convient que les remontrances des parlements, leurs arrêts, leurs démissions, la pastorale de monseigneur du Pui, sont des choses fort amusantes; mais il croit que le présent conte[1] pourrait aussi faire passer un quart d'heure de temps, attendu (comme il est très bien dit dans ledit conte) que les soirées d'hiver sont longues. Il faut que les aveugles fassent des contes, ou qu'ils jouent de la vielle; car, si on avait perdu quatre sens, il n'y aurait autre chose à faire qu'à se réjouir avec le cinquième.

Les Alpes présentent leurs respects à Saint-Joseph. On suppose que M. le président Hénault jouit d'une parfaite santé; on l'assure du plus tendre et du plus véritable attachement.

[1] *Ce qui plaît aux Dames*. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCXC.

A M. BERTRAND.

3 décembre.

Je vais saisir, mon cher philosophe, une occasion d'écrire à monseigneur l'électeur Palatin, comme vous le desirez. Je souhaite autant que vous le succès de cette petite négociation. N'a-t-on pas imprimé à Berne les huit dissertations de M. Schmitt, qui lui ont valu huit couronnes? Je vous supplie de présenter mes respects et mes remerciements à votre Société d'Agriculture, qui a daigné m'admettre dans son corps. Mon potager mérite cette place, si je ne la mérite pas. Je mange au milieu de l'hiver les meilleurs artichauts et tous les meilleurs légumes. Je défriche et je plante; mais je vous assure que ces expériences de physique sont très chers. Le vrai secret pour améliorer sa terre, c'est d'y dépenser beaucoup.

Présentez toujours, je vous prie, mes tendres respects à M. et madame de Freudenreich, et me conservez votre amitié. V.

LETTRE MMMDCXCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 décembre.

J'avais déja écrit à Marmontel avant que madame Denis eût reçu la lettre du 25 novembre, et voici ce qui m'est arrivé.

Marmontel m'ayant mandé que M. Thomas s'était désisté en sa faveur, je ne doutai pas qu'il n'eût l'obligation de ce désistement aux bontés de M. le duc de Prâlin et aux vôtres [1]. Il m'avait juré les larmes aux yeux, dans son voyage aux Délices, qu'il n'avait aucune part aux traits insolents répandus dans cette misérable parodie [2]. Je vous écrivis pour lors. S'il avait depuis manqué le moins du monde ou à vous, ou à M. le duc de Prâlin, il serait trop coupable et trop indigne de la place qu'il a obtenue. Je ne lui ai écrit qu'une lettre de

[1]* Ce désistement de l'auteur de l'*Épître au Peuple* fut fort honorable pour lui : il lui fit perdre les bonnes graces du duc et la place qu'il tenait de ce seigneur. (L. D. B.)

[2]* Cette parodie était de Cury, intendant des Menus-Plaisirs, qui imputait la perte de sa place au duc d'Aumont. Tout innocent qu'il en était, Marmontel n'en fut pas moins mis à la Bastille pour n'avoir pas voulu faire connaître l'auteur de cette parodie qui était faite sur la belle scène d'Auguste avec Cinna et Maxime. C'était ainsi que sous Louis-le-Bien-Aimé on rendait justice. (L. D. B.)

félicitation fort simple, dans laquelle je lui paraissais persuadé de sa reconnaissance pour ses bienfaiteurs.

Vous devez avoir reçu, mes divins anges, des corrections que je crois nécessaires aux roués : je ne sais si elles leur paraissent aussi importantes qu'à moi.

Respect et tendresse.

LETTRE MMMDCXCII.

A M. MARMONTEL.

4 décembre.

Je vous ai écrit, mon cher confrère, par M. Damilaville, et vous avez dû recevoir un petit paquet. Je vous prie de ne point parler de tout cela : vous devez être assez occupé de votre réception. Mais, puisque M. Thomas s'est abstenu de concourir avec vous, je vous recommande et je vous supplie très instamment de dire très hautement que vous en avez l'obligation à M. le duc de Prâlin, et de lui faire présenter vos remerciements soit par M. Thomas, soit par quelque autre personne qui l'approche : vous pourriez même lui demander la permission de venir le remercier. Je ne vous parle pas ainsi sans de fortes raisons.

J'ajoute encore que vous ne feriez pas mal de

faire dire un mot à M. et madame d'Argental soit par M. de Mairan, soit par quelque autre personne de leur société. Pardonnez mon importunité au zèle et à la tendre amitié qui m'attachent à vous pour le reste de ma vie. Je remercie madame Geoffrin de vous avoir servi comme vous méritez de l'être. Madame Denis, qui s'intéresse à vous autant que moi, me charge encore de vous faire part de sa joie.

LETTRE MMMDCXCIII.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Fernei, le 4 décembre.

Mon cher et respectable confrère, celui qui vous grave n'entend pas mal ses intérêts : il est bien sûr que son burin deviendra célèbre sous la protection de votre plume. Je vous demande en grace que, si on met au bas de votre portrait ce petit vers,

Qu'il vive autant que son ouvrage!

on ajoute : *Par Voltaire et par le public.*

Il est bien triste que madame du Deffand ne puisse voir votre estampe.

La lumière est pour elle à jamais éclipsée;
Mais vous vous entendez tous deux.

L'imagination, le feu de la pensée,
Valent peut-être mieux
Que deux yeux.
Je me défais des miens, et j'en suis plus tranquille;
J'en ai moins de distractions.
Lorsque le cœur calmé renonce aux passions,
Deux yeux sont un meuble inutile.

Cela n'est pas tout-à-fait vrai, mais il faut tâcher de se le persuader. Mon espèce d'aveuglement est tout-à-fait drôle : une ophthalmie abominable m'ôte entièrement la vue quand il y a de la neige sur la terre, et je recommence quelquefois de voir honnêtement quand le temps se met au beau. Je vous prie, monsieur, vous qui avez de bons yeux (et cela doit s'entendre de plus d'une manière), de lire ce petit mémoire historique; vous y trouverez des choses curieuses.

J'ai envoyé à madame du Deffand un conte à dormir debout, qui est d'un goût un peu différent. Les aveugles s'amusent comme ils peuvent.

Tout le *Corneille* est imprimé; il y en a douze tomes. La *Bérénice* de Racine est à côté de celle de Corneille, avec des remarques; l'*Héraclius* espagnol est au-devant de l'*Héraclius* français; la *Conspiration de Brutus et de Cassius contre César,* de ce fou de Shakspeare, est après le *Cinna* de Corneille, et traduite vers pour vers et mot pour mot: cela est à faire mourir de rire.

Adieu, monsieur; conservez vos bontés au Vieux de la montagne.

LETTRE MMMDCXCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 décembre.

Mes divins anges sauront qu'un jeune M. Turrettin devait leur apporter des *Tolérances*, il y a environ quinze jours; que ce jeune Turrettin, d'ailleurs fort aimable, s'est arrêté à Lyon, et qu'il n'arrivera avec son paquet que dans quelques jours.

Je crois avoir dit à mes anges que cette petite requête de l'humanité et de la raison avait fort bien réussi auprès de madame de Pompadour et de M. le duc de Choiseul: c'est pourtant un ouvrage bien théologique, bien rabbinique. Mais, comme il ne faut pas être toujours enfoncé dans la *Sainte Écriture*, vous aurez des contes tant que vous en voudrez; vous n'avez qu'à dire.

Faites-moi donc un peu part de votre conspiration. Vous me traitez comme Léontine et Exupère en usent avec Héraclius; ils font tout pour lui, et ne lui en disent pas un mot. Mais c'est, à mon sens, un grand défaut, dans *Héraclius*, que ce prince reste là pendant cinq actes comme un

grand nigaud, sans savoir de quoi il s'agit. Mais je m'en remets entièrement à ma Léontine et à mon Exupère, et je vous donne même la préférence sur ces deux personnages.

Nous sommes enterrés sous la neige; c'est le temps de s'égayer, car la nature est bien triste. Je tâche de m'amuser et d'amuser mes divins anges. Je baise le bout de leurs ailes avec la plus grande dévotion.

LETTRE MMMDCXCV.

A M. DAMILAVILLE.

6 décembre.

Je croyais que vous aviez des *Tolérances*, mon très cher frère. Un jeune M. Turrettin de Genève s'est chargé d'un paquet pour vous. Il est digne de voir les frères, quoiqu'il soit petit-fils d'un célèbre prêtre de Baal. Il est réservé, mais décidé, ainsi que sont la plupart des Génevois. Calvin commence dans nos cantons à n'avoir pas plus de crédit que le pape. Le bon grain lève de tous côtés, malgré l'abominable ivraie qui couvre nos campagnes depuis si long-temps.

Vous avez sans doute vu la petite *Lettre du Quaker*. Je connaissais depuis long-temps le livre attribué à Saint-Évremont. Ce n'est pas assurément

son style, et Saint-Évremont d'ailleurs n'était pas assez savant pour composer un tel ouvrage. Il est de Du Marsais; mais il est fort tronqué et détestablement imprimé. Quand trouvera-t-on quelque bonne ame qui donne une jolie édition du *Meslier*, du *Sermon* et du *Catéchisme de l'honnête Homme?* Ne pourrait-on pas en faire tenir, sans se compromettre, au bon Merlin? Je ne voudrais pas qu'un de nos frères hasardât la moindre chose; mais quand on peut servir son prochain sans risque, on est coupable devant Dieu de se tenir les bras croisés.

Il doit vous arriver une *Tolérance* par une autre voie que celle que je prends pour vous écrire. Je suis zélé; mais j'aime à prendre quelques petites précautions, afin de ne point donner d'ombrage à la poste par de trop gros paquets, portant le timbre de Genève. On dit que toutes les affaires financières et parlementaires vont s'arranger.

Dieu soit béni!

Et vive le roi, et Pompignan!

Écr. l'inf....

LETTRE MMMDCXCVI.

A M. DAMILAVILLE.

7 décembre.

Mon cher frère, permettez que je vous envoie ces deux lettres ouvertes pour M. Cromelin, et pour M. Mariette, avec un gros mémoire pour vous, que je vous supplie de faire lire à M. Cromelin, quand vous l'aurez lu.

Je me flatte que vous avez reçu tout ce qui ne vous était pas encore parvenu, et que vous avez même *Ce qui plaît aux Dames*. Je vous embrasse le plus tendrement du monde. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCXCVII.

A M. BERTRAND.

Fernei, 8 décembre.

J'ai cru, mon cher monsieur, devoir écrire à M. de Mulinen; je vous renouvelle mes sincères remerciements, et vous prie toujours de les présenter à la société. J'espère bientôt pouvoir vous envoyer *la Tolérance;* M. Cramer m'a promis qu'il vous ferait tenir une *Histoire générale;* je voudrais pouvoir vous apporter tout cela moi-même.

J'ai écrit à monseigneur l'électeur Palatin. Ne doutez jamais ni de mon zèle ni de mon amitié. Ne m'oubliez point, je vous en supplie, auprès de nos amis. V.

LETTRE MMMDCXCVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 décembre.

J'ai, mon cher et illustre maître, des remerciements et des reproches tout à-la-fois à vous faire; les remerciements seront de grand cœur, et les reproches sans amertume. Je vous remercie donc d'abord de la *Lettre du Quaker*, que vous m'avez envoyée; c'est apparemment un de vos amis de Philadelphie qui vous a chargé de me faire ce cadeau-là; il ne pouvait choisir une voie plus agréable pour moi de me faire parvenir sa petite remontrance à Jean-George. Je ne sais si je vous ai dit que ce Jean-George (qui assurément n'est pas aussi habile à se battre contre le diable que l'était George son patron) a fait une réponse impertinente à la lettre par laquelle je lui mandais que j'avais renvoyé son *Instruction pastorale* à son libraire et à ses moutons. J'ai répondu à sa réponse, en lui prouvant très poliment qu'il était un sot et un menteur, et Jean-George, tout Jean-George qu'il est, n'a pas répliqué, quoique je ne lui parlasse pas, comme votre ami le quaker, le chapeau sur la tête, mais le chapeau sous le bras, en lui donnant à la vérité de grands coups de bâton. J'aurais bien envie de lui faire essuyer quelque petite humiliation publique; de lui donner en cinq ou six pages quelques petits dégoûts sur sa charmante *Instruction*. Il y donne assurément beau

jeu, et ne s'attend pas aux questions que je lui ferais; mais celles que lui fait notre ami le quaker me paraissent suffisantes pour l'occuper.

Je vous remercie de plus, mon cher philosophe, de vos excellentes *Additions à l'Histoire générale*, non seulement de celles que vous avez refondues dans l'ouvrage, mais de celles que vous avez données à part en un petit volume, et qui m'ont paru excellentes. L'ambassade de César aux Chinois, et l'arrivée du brame philosophe parmi nous, sont deux apologues admirables. Ce qu'il y a d'heureux, c'est que ces apologues, bien meilleurs que ceux d'Ésope, se vendent ici assez librement. Je commence à croire que la librairie n'aura rien perdu à la retraite de M. de Malesherbes. Il est vrai qu'on a fait aux gens de lettres l'honneur de les mettre dans le même département que les filles de joie, auxquelles j'avoue qu'ils sont assez semblables par l'importance de leurs querelles, l'objet de leur ambition, la modération de leur haine, et l'élévation de leurs sentiments; mais enfin il me semble que personne n'aura à se plaindre, si la presse, la religion et la coucherie sont également libres en France.

Venons à présent aux reproches. J'ai entendu parler d'un *Traité sur la Tolérance*, qui est aussi d'un de vos amis, à ce qu'on m'assure, et qui ne vient pas de Philadelphie; je demande cet ouvrage à tout ce que je vois, comme Iphigénie demande Achille, et je ne puis parvenir à l'avoir; et j'apprends que votre ami l'a envoyé à des gens qu'il ne devrait pas tant aimer que moi, et qui, sans me vanter, ne sont pas aussi dignes que moi de lire tout ce qui vient de lui. Dites, je vous prie, à votre ami qu'il n'est pas trop équitable dans ses préférences. Je pourrais faire là-dessus un long commentaire; mais les commentaires ne sont pas faits pour l'ami dont je parle; je m'en rapporte à ceux qu'il fera lui-même.

Voilà donc enfin Marmontel de l'Académie. J'en suis d'autant plus charmé que la querelle qu'on lui faisait au sujet de M. d'Aumont n'était qu'un prétexte pour ceux qui desiraient de l'exclure [1]. La véritable raison était sa liaison avec des gens qu'on a pris fort en haine, je ne sais pas pourquoi, à quatre lieues d'ici [*]; en un mot, avec les philosophes qui font aujourd'hui également peur aux dévots et à ceux qui ne le sont pas. L'affaire de Marmontel était comme celle des jésuites; il y avait une raison apparente qu'on mettait en avant, et une raison vraie que l'on cachait. Heureusement pour la philosophie tous les gens faits pour la craindre n'ont pas pensé de même. M. le prince Louis de Rohan, tout coadjuteur qu'il est de l'évêché de Strasbourg, a bien voulu en cette occasion être le coadjuteur de la philosophie, et lui a rendu, sans manquer à son état, tous les services imaginables: c'est par lui que vous avez aujourd'hui dans l'Académie française un partisan et un admirateur de plus. M. le prince Louis mérite en vérité la reconnaissance de tous les gens de lettres par la manière dont il sait les défendre et les servir dans l'occasion; et quand vous l'auriez préféré à moi, comme vous avez fait d'autres, pour lui envoyer l'ouvrage de votre ami sur la tolérance, bien loin de vous en faire des reproches, je vous en ferais des remerciements. Il faut, mon cher maître, que chacun de nous serve la bonne cause suivant ses petits moyens. Vous la servez de votre plume, et moi, à qui on n'en laisserait pas une sur le dos, si j'en fesais autant, je tâche de lui gagner des partisans dans le pays ennemi; et ces partisans ne seront point compromis, parcequ'ils ne doivent jamais l'être; mais ils recevront de moi,

[1] * On lui attribuait une parodie de la grande scène de *Cinna*, dans laquelle le duc d'Aumont jouait un rôle. (L. D. B.)

[*] Versailles.

de tous mes amis, et ils devraient recevoir de vous le tribut de reconnaissance que tous les êtres pensants leur doivent. A propos de la bonne cause, je vous apprendrai encore qu'on m'a fait d'indignes et odieuses tracasseries au sujet de mon voyage de Prusse; on m'a prêté des discours que je n'ai jamais tenus, et que je n'aurais rien gagné à tenir. J'en ai appelé au témoignage du roi de Prusse lui-même, et ce prince vient de m'écrire une lettre qui confondrait mes ennemis, s'ils méritaient que je la leur fisse lire. Vous savez apparemment qu'il y a actuellement à Berlin un fort honnête circoncis qui, en attendant le paradis de Mahomet, est venu voir votre ancien disciple de la part du sultan Moustapha. J'écrivais l'autre jour en ce pays-là que, si le roi voulait seulement dire un mot, ce serait une belle occasion pour engager le sultan à faire rebâtir le temple de Jérusalem. Cela nous vaudrait vraisemblablement une nouvelle instruction pastorale de Jean-George, où il nous prouverait que, quoique le temple fût rebâti à chaux et à ciment, le Christ n'en aurait pas moins dit la vérité. Que pensez-vous de ce projet? il me semble que l'exécution en serait très divertissante. Je m'étonne que vos bons amis les Turcs n'y aient pas encore pensé; cela prouve le grand cas qu'ils font de nos prophéties. Adieu, mon cher et illustre maître; aimez-moi, je vous prie, toujours. Il me semble que vous me négligez un peu; vous m'écrivez de petits billets, et vous ne m'envoyez presque rien. Je crains bien que celle-ci ne vous dégoûte d'en écrire de longues. Adieu; je vous embrasse mille fois.

P. S. Je ne parle point de tout ce qui se passe ici au sujet des déclarations, des édits, des impôts. Je laisse messieurs du Parlement se mêler de tout cela sans y rien entendre. Il y a deux de ces *messieurs* qui sont à Berlin; ils ont desiré de voir le roi de Prusse, et le roi n'y a consenti qu'après qu'ils ont assuré qu'ils n'avaient pas été d'avis de consulter

la Sorbonne sur l'inoculation, et de s'opposer à la liberté du commerce des grains. Il faut avouer que le Parlement et la Sorbonne n'ont point de reproches à se faire mutuellement.

LETTRE MMMDCXCIX.

A M. DAMILAVILLE.

11 décembre.

Vous devez à présent, mon cher frère, avoir reçu quelques *Tolérances*. Il est vrai qu'elles ont été bien reçues des personnes principales à qui les premiers exemplaires ont été adressés, dans le temps que M. Turrettin était chargé de votre paquet. Je crois même vous l'avoir déja dit; mais il faudra bien du temps pour que ce grain léve et ne soit pas étouffé par l'ivraie.

Vous savez sans doute que le livre attribué à Saint-Évremont est de Du Marsais, l'un des meilleurs encyclopédistes. Il est bien à desirer qu'on en fasse une édition nouvelle plus correcte. Je n'aime point le titre : *Par permission de Jean*, etc. L'ouvrage est sérieux et sage; il ne lui faut pas un titre comique.

Je vous supplie de vouloir bien m'envoyer encore un exemplaire, car j'ai marginé tout le mien suivant ma louable coutume.

Un libraire de Rouen, nommé Besongne, m'a

bien la mine d'avoir imprimé cet ouvrage; si on le lui renvoyait corrigé, il pourrait en faire une édition plus supportable.

Je reçois exactement ce qu'on m'envoie de Paris, mais je crois m'apercevoir que le timbre de Genève n'est pas toujours respecté chez vous. Les livres vous arrivent très difficilement par la poste, à moins qu'ils ne parviennent sous l'adresse des ministres; et c'est une liberté qu'on ne peut prendre que très rarement.

Vous avez dû recevoir, mon cher frère, un petit paquet pour amuser frère Thieriot.

Vous ai-je mandé que j'avais été fort content de *Warwick*, et que je conçois de grandes espérances de son auteur?

Ne pourriez-vous pas, mon cher frère, charger Merlin de me faire avoir le *Droit ecclésiastique*, composé par M. Boucher d'Argis? On dit que c'est un fort bon livre, et qu'il y a beaucoup à profiter. La nouvelle déclaration du roi, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, doit faire renaître la confiance, et rendre le roi et le ministère plus chers à la nation: il est évident que le roi ne veut que ce qui est juste et raisonnable; il veut payer les dettes de l'état, et soulager le peuple. J'ose espérer que cette déclaration donnera du crédit aux effets publics.

Mon cher frère, recevez mes tendres embrasse-

ments, et embrassez pour moi les frères. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCC.

A M. NOVERRE[1],

MAITRE DES BALLETS DE L'EMPEREUR.

J'ai lu, monsieur, votre ouvrage de génie*; mes remerciements égalent mon estime. Votre titre n'aunonce que la danse, et vous donnez de grandes lumières sur tous les arts. Votre style est aussi éloquent que vos ballets ont d'imagination. Vous me paraissez si supérieur dans votre genre, que je ne suis point du tout étonné que vous ayez essuyé des dégoûts qui vous ont fait porter ailleurs vos talents. Vous êtes auprès d'un prince qui en sent tout le prix.

Une vieillesse très infirme m'a seule empêché d'être témoin de ces magnifiques fêtes que vous embellissez si singulièrement. Vous faites trop d'honneur à *la Henriade* de vouloir bien prendre

[1]* *L'Almanach des Spectacles de Paris*, pour 1815, contient une notice sur Noverre dans laquelle on cite un fragment de cette lettre avec la date du 11 décembre 1763 qui me semble exacte. On était alors en paix, et le duc de Wurtemberg, chez lequel se trouvait Noverre, pouvait s'occuper de ballets à loisir. C'est donc à tort que dans les précédentes éditions on a classé cette lettre parmi celles de septembre 1760. (Clog.)

* *Lettres sur la Danse et sur les Ballets.*

le Temple de l'Amour pour un de vos sujets : vous ferez un tableau vivant de ce qui n'est chez moi qu'une faible esquisse. Je crois que votre mérite sera bien senti en Angleterre, parcequ'on y aime la nature. Mais où trouverez-vous des acteurs capables d'exécuter vos idées? Vous êtes un Prométhée; il faut que vous formiez des hommes, et que vous les animiez.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE MMMDCCI.

A M. DAMILAVILLE.

13 décembre.

Il doit vous arriver, mon cher frère, une *Tolérance* par Besançon, que vous ne recevrez que quelques jours après ce billet, et dont je vous prie de m'accuser la réception.

Il est arrivé un grand malheur : les Cramer avaient envoyé leur ballot à Lyon; vous pouvez juger s'il y avait des exemplaires pour vous et pour vos amis. Un M. Bourgelat, chargé de l'entrée des livres, n'a pas voulu laisser passer cette cargaison. On dit pourtant que ce Bourgelat est philosophe et ami de M. d'Alembert. Serait-il possible qu'il y eût de faux frères parmi les frères! Excitez bien vivement le zèle de Protagoras. Mandez-moi

si *la Tolérance* n'excite point quelques murmures.

Les Cramer ont été obligés de faire prendre à leur ballot un détour de cent lieues, qui est aussi périlleux que long.

Je vous embrasse dans la communion des fidèles.

Écr. l'inf....

LETTRE MMMDCCII.

A M. D'ALEMBERT.

13 décembre.

Mon très aimable et très grand philosophe, ne faites point de reproches à votre pauvre ami presque aveugle. Il n'a pas eu un moment à lui. Ce bon quaker, qui a voulu absolument écrire un mot d'amitié à Jean-George, ce rêveur qui a envoyé une ambassade de César à la Chine, et qui a fait venir en France un bramine du pays des Gangarides, cet autre fou, qui trouve mauvais que les hommes se détestent, s'emprisonnent pour des paragraphes, quelques autres insensés de cette espèce, ont pris tout mon temps.

Vous ne savez pas d'ailleurs combien il est difficile de faire parvenir de gros paquets par la poste. Trouvez-moi un contre-signeur qui puisse vous servir de couverture, et vous serez inondé de rogatons.

Je hasarde, par cet ordinaire, une *Tolérance* que j'envoie pour vous à M. Damilaville, qui a ses ports francs, mais dont on saisit quelquefois les paquets, quand ils sont d'une grosseur un peu suspecte. Les pauvres philosophes sont obligés de faire mille tours de passe-passe, pour faire parvenir à leurs frères leurs épîtres canoniques.

Que ces petites épreuves, mon cher frère, ne nous découragent point; n'en soyons que plus fermes dans la foi, et plus zélés pour la bonne cause. Dieu bénira tôt ou tard nos bonnes intentions; mais vous serez très coupable d'avoir enfoui votre talent, si vous ne faites pas à Jean-George une correction fraternelle à laquelle tous nos frères répandus dans différentes églises se sont attendus.

Les deux frères Simon Le Franc et Jean-George sont des victimes dévouées au ridicule, et c'est à vous de les immoler.

Je ne suis pas étonné qu'à votre retour de Berlin on vous ait fait tenir des discours dans lesquels vous vous moquez de Paris; cela prouve que les frondeurs veulent s'appuyer de votre nom, et que les frondés le craignent. On ambitionne votre suffrage, et il me semble que vous jouez un assez beau rôle.

Vous êtes comme les anciens enchanteurs, qui fesaient la destinée des hommes avec des paroles.

Je ne crois pas que Moustapha s'avise de faire rebâtir le temple des Juifs ; mais, quand vous voudrez, vous détruirez le temple de l'erreur à moins de frais. On m'a envoyé l'ouvrage de Du Marsais attribué à Saint-Évremont ; c'est un excellent ouvrage très mal imprimé. Je vous exhorte, mon très cher frère, à déterminer quelqu'un de vos amés et féaux à faire réimprimer ce petit livre, qui peut faire un bien infini. Nous touchons au temps où les hommes vont commencer à devenir raisonnables : quand je dis les hommes, je ne dis pas la populace, la grand'chambre, et l'assemblée du clergé, je dis les hommes qui gouvernent ou qui sont nés pour le gouvernement, je dis les gens de lettres dignes de ce nom. Despréaux, Racine et La Fontaine étaient de grands hommes dans leur genre ; mais en fait de raison, ils étaient au-dessous de madame Dacier.

Je suis enchanté que M. Marmontel soit notre confrère, c'est une bien bonne recrue ; j'espère qu'il fera du bien à la bonne cause. Dieu bénisse M. le prince Louis de Rohan ! J'envoie une *Tolérance* à M. le prince de Soubise, le ministre d'état, qui la communiquera à M. le coadjuteur. J'en ai très peu d'exemplaires ; l'éditeur a pris, pour envoyer à Paris ses ballots, une route si détournée et si longue, qu'ils n'arriveront pas à Paris cette année : c'est un contre-temps dont Dieu nous af-

flige; résignons-nous. Conservez-moi votre amitié; défendez la bonne cause, *pugnis, unguibus et rostro;* animez les frères, continuez à larder de bons mots les sots et les fripons. *Écr. l'inf....*

P. S. Vous remarquerez que, si vous n'avez pas de *Tolérance,* c'est la faute de votre ami Bourgelat, qui, dans son *Hippomanie*, a rué contre les Cramer. Ces Cramer, éditeurs de l'ouvrage du saint prêtre auteur de *la Tolérance*, n'ont pu obtenir de lui qu'il laissât passer les ballots par Lyon. Vous pensez bien que dans ces ballots il y a des exemplaires pour vous. Les pauvres Cramer ont été obligés de faire faire à leurs paquets le tour de l'Europe pour arriver à Paris. Le grand écuyer Bourgelat s'est en cela conduit comme un fiacre. S'il est un de nos frères, vous devez lui laver la tête et l'exhorter à résipiscence. Sur ce, je vous donne ma bénédiction, et vous demande la vôtre.

LETTRE MMMDCCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 décembre, jeudi au soir.

Je reçois une lettre céleste et bien consolante de mes anges, du 8 décembre. Je ne me plains plus, je ne crains plus; mais je n'ai plus de *Quakers*. Il

faudrait engager quelque honnête libraire à imprimer ce salutaire ouvrage à Paris.

Je rêverai à *Olympie*. Je demande quinze jours ou trois semaines; car actuellement je suis surchargé, et les yeux me font beaucoup de mal.

J'avertis par avance que maman n'est point de l'avis de M. de Thibouville; mais je prierai Dieu qu'il m'inspire, et s'il me vient quelque bonne pensée, je la soumettrai à votre hiérarchie.

Songeons d'abord aux conjurés et aux roués. Je commence à n'être pas si mécontent de cette besogne, et je crois que si mademoiselle Dumesnil jouait bien Fulvie, et mademoiselle Clairon pathétiquement Julie, la pièce pourrait faire assez d'effet. Cependant j'ai toujours sur le cœur l'ordre qu'on donne à Julie, au quatrième acte, d'aller prier Dieu dans sa chambre; c'est un défaut irremédiable. Mais où n'y a-t-il pas des défauts? Peut-être cet endroit défectueux rebutera mademoiselle Clairon; elle aimera mieux le rôle de Fulvie: en ce cas, Julie serait, je crois, à mademoiselle Dubois, et cet arrangement vaudrait peut-être bien l'autre.

Je suis enchanté que l'affaire de la *Gazette littéraire* soit terminée; mais je crains bien d'être inutile à cette entreprise; il faut lire plusieurs livres, et je deviens aveugle; heureusement un aveugle peut faire des tragédies; et, si les roués ne me dé-

couragent pas, vous entendrez parler de moi l'année prochaine.

Laissons là *Icile,* je vous en supplie; c'est un point sur un *i.* Ne me parlez point d'une engelure, quand le renvoi de Julie dans sa chambre me donne la fièvre double tierce.

Le *Corneille* est entièrement fini depuis longtemps; on l'aura probablement sur la fin de janvier. La petite nièce à Pierre avance dans sa grossesse, tantôt chantant, tantôt souffrant. Notre petite famille est composée d'elle, de son mari, d'une sœur et d'un jésuite; voilà un plaisant assemblage; c'est une colonie à faire pouffer de rire. Je souhaite que celle de M. le duc de Choiseul, à la Guiane (qui est, ne vous déplaise, le pays d'Eldorado), soit aussi unie et aussi gaie. La nôtre se met toujours à l'ombre de vos ailes, et je vous adore du culte d'hyperdulie; et, si les roués réussissent, j'irai jusqu'à latrie. Mettez-moi, je vous en conjure, aux pieds de M. le duc de Prâlin, pour l'année prochaine, et pour toutes celles où je pourrai exister.

LETTRE MMMDCCIV.

A M. D'ALEMBERT.

15 décembre.

Mon très aimable philosophe, c'est pour vous dire que l'ouvrage du saint prêtre sur *la Tolérance* ayant été très toléré des ministres et des personnes plus que ministres, et ayant même été jugé fort édifiant, quoiqu'il y ait peut-être quelques endroits dont les faibles pourraient se scandaliser, il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, mon cher frère, de vous supplier de donner une saccade et un coup d'éperon au cheval qui a rué contre *la Tolérance*, et qui l'a empêchée d'entrer en France par Lyon. Figurez-vous que ce ballot est actuellement sur l'avare mer, exposé à être pris par les Numides, avec qui nous sommes en guerre. Si votre ami, M. Bourgelat, avait un mors de votre façon, son allure deviendrait plus aisée. Les frères Cramer feraient au plus vite une nouvelle édition qu'ils enverraient en la cité de Lyon en guise d'un ballot de soie, et les fidèles jouiraient bientôt de l'œuvre honnête dont ils sont privés. Dieu sait quand vous recevrez votre exemplaire.

Je vous demande en grace de m'envoyer copie de la lettre dont vous avez honoré Jean-George.

Vous savez qu'on a imprimé un examen de notre sainte religion attribué à Saint-Évremont, et qui est de Du Marsais[1]. Je ne l'ai point vu ; mais, comme je sais que Du Marsais était un très bon chrétien, je souhaite passionnément que cet ouvrage soit entre les mains de tout le monde. Soyons toujours tendrement unis dans la communion des gens de bien ; lisons bien la Sainte Écriture, et *écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCV.

A M. DAMILAVILLE.

16 décembre.

Mon cher frère, je n'en ai plus : voilà mon reste. Puisse quelque zélé serviteur de Dieu et de monseigneur du Pui-en-Velai, quelque Merlin, quelque Besongne, imprimer à Paris cette correction fraternelle !

Si je puis trouver des *Tolérances*, je vous en ferai parvenir. Il faut espérer que le débit n'en sera pas défendu, puisque les ministres approuvent l'ouvrage, et que madame de Pompadour en a été

[1] C'est l'*Analyse de la Religion chrétienne*, dont il a été question plusieurs fois, et que Voltaire attribue tantôt à Saint-Évremont, tantôt à Du Marsais ; réimprimée dans le *Recueil nécessaire*, in-8°, 1 vol. Leipzig, 1765 ; et Londres (Amsterdam), 1776. (L. D. B.)

très contente. Un ministre même à dit que tôt ou tard cette semence porterait son fruit. Je ne sais pas quel est le saint homme auteur de ce petit traité; mais il me semble qu'il ne peut que rendre les hommes plus doux et plus sociables. Je défie même Omer de Fleuri de faire un réquisitoire contre cette homélie.

Il est vrai que *Ce qui plaît aux Dames* fait un assez plaisant contraste avec le livre de *la Tolérance:* aussi je vous ai adressé ce livre théologique comme à un de nos saints apôtres; et *Ce qui plaît aux Dames,* à frère Thieriot, qui n'est pas si zélé, et qu'il a fallu réveiller par un conte.

J'ai communiqué à frère Gabriel Cramer le contenu de votre dernière lettre; il vous rendra compte probablement, par cet ordinaire, du paquet dont vous lui parlez.

Il faut que vous sachiez d'ailleurs que je suis à deux lieues de Genève; que nous sommes quelquefois assiégés de neige, et que nous n'avons pas toujours nos lettres de bonne heure.

Conservez-moi votre amitié; embrassez tous les frères. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCVI.

A M. BAILLON,

INTENDANT DE LYON.

Béni soit l'*Ancien Testament* qui me fournit l'occasion de vous dire que de tous ceux qui adorent le *Nouveau*, il n'en est pas un qui vous soit plus dévoué que moi! Un descendant de Jacob, fripier comme tous ces messieurs, en attendant le Messie, attend aussi votre protection dont il a, pour le moment, plus de besoin. Les gens du premier métier de saint Matthieu qui fouillent les juifs et les chrétiens aux portes de votre ville, ont saisi je ne sais quoi dans la culotte d'un page israélite appartenant au circoncis qui a l'honneur de vous rendre ce billet en toute humilité. Je joins au basard mes *Amen* aux siens.

Je n'ai fait que vous entrevoir à Paris comme Moïse vit Dieu. Il me serait bien doux de vous voir face à face, si toutefois le mot de face est fait pour moi.

Conservez, s'il vous plaît, vos bontés à votre ancien et éternel serviteur, qui vous aime de cette affection tendre mais chaste qu'avait le religieux Salomon pour ses trois cents Sulamites.

LETTRE MMMDCCVII.

A M. DAMILAVILLE.

19 décembre.

Mon cher frère, pourquoi M. Bertin a-t-il quitté? est-ce M. de Laverdy qui a sa place? le roi aura-t-il plus d'argent? le public sera-t-il soulagé? Voilà des questions qu'on peut faire à un homme de finances; mais j'aime encore mieux vous parler de *la Tolérance* et de *Ce qui plaît aux Dames*. Peut-être n'est-il pas convenable qu'une bagatelle aussi gaie que le conte de messire Jean Robert paraisse dans le même temps qu'un ouvrage aussi sérieux que celui de *la Tolérance*. L'un ne ferait-il pas tort à l'autre, et ne dira-t-on pas que ces deux écrits sont des jeux d'esprit, et qu'un homme qui traite à-la-fois de la religion et des fées est également indifférent pour ces deux objets? Cette réflexion ne peut-elle pas faire quelque tort à la tolérance qu'on attend des plus honnêtes gens du royaume et des mieux disposés?

D'ailleurs, en imprimant le conte, n'est-ce pas lui ôter sa fleur, et vous priver du plaisir d'en être dépositaire? Vous êtes le maître absolu, faites comme vous voudrez; tâchez que mon nom ne soit pas à la tête du conte. Je vois bien que vous

me forcerez d'en faire de nouveaux, car un conte tout seul est trop peu de chose, et l'hiver est bien long. *Ce qui plaît aux Dames* est tiré en partie d'un vieux roman, et a même été traité en anglais par Dryden*. Tous les autres seront de ma façon et n'en vaudront pas mieux.

Je fais des vœux au ciel pour que le livre de Du Marsais devienne public. Je m'en remets à votre sagesse qui égale votre zèle. Ce livre, d'une morale saine, sera appuyé par quelques ouvrages de nos frères qui travaillent dans les pays étrangers. On sert de tous côtés la bonne cause, et si son ennemie *l'infame* subsiste encore chez les sots et chez les fripons, ce ne sera pas chez les honnêtes gens.

Que fait le tiède Thieriot? Embrassez, je vous prie, pour moi, le grand frère Platon que j'aime, et que j'honore comme je le dois. Si on imprime *le Quaker,* il ne faut pas oublier de mettre Shaftesbury, *petit-fils* et non fils du comte Shaftesbury, chancelier d'Angleterre.

C'est à la page 13 : « Celui que tu appelles le « héros du parti philosophiste était le fils du comte « Shaftesbury. »

Mettez à la place de ces mots: « Celui que tu

* *The Wife of Bath*, traduction en vers anglais de l'ancien conte *The Wife of Bath*, de Chaucer, qui lui-même l'avait pris de quelque romancier plus ancien que lui.

« appelles le héros du parti philosophiste était pe-
« tit-fils du comte Shaftesbury, grand-chancelier
« d'Angleterre. *Le grand'père n'était qu'un politique,
« le petit-fils était un philosophe,* » etc.

Pour mieux faire et pour vous épargner de la peine, mon cher frère, voici un exemplaire corrigé.

LETTRE MMMDCCVIII.

A M. DAMILAVILLE.

21 décembre.

On m'envoie de Languedoc cette chanson, sur l'air *de l'inconnu:*

> Simon Le Franc, qui toujours se rengorge,
> Traduit en vers tout le vieux Testament.
> Simon les forge
> Très durement;
> Mais pour la prose écrite horriblement,
> Simon le cède à son puiné Jean-George.

Cependant on me mande aussi de Paris que l'édition publique de la *Lettre du Quaker* pourrait faire grand tort à la bonne cause; que les doutes proposés à Jean-George sur une douzaine de questions absurdes, rejaillissent également contre la doctrine et contre l'endoctrineur; que le ridicule tombe autant sur les mystères que sur le prélat;

qu'il suffit du moindre Gauchat, du moindre Chaumeix, du moindre polisson orthodoxe, pour faire naître un réquisitoire de maître Omer; que cet esclandre ferait grand tort à *la Tolérance;* qu'il ne faut pas sacrifier un bel habit pour un ruban; que ces ouvrages sont faits pour les adeptes, et non pour la multitude.

C'est à mon très cher frère à peser mûrement ces raisons. Je me souviens d'un petit bossu qui vendait autrefois des *Mesliers* sous le manteau; mais il connaissait son monde et n'en vendait qu'aux amateurs.

Enfin je me repose toujours sur le zèle éclairé de mon frère; nous parviendrons infailliblement au point où nous voulions arriver, qui est d'ôter tout crédit aux fanatiques dans l'esprit des honnêtes gens; c'est bien assez, et c'est tout ce qu'on peut raisonnablement espérer. On réduira la superstition à faire le moindre mal qu'il soit possible. Nous imiterons enfin les Anglais, qui sont depuis près de cent ans le peuple le plus sage de la terre comme le plus libre.

Je n'entends pas parler de frère Thieriot. Je sais l'aventure des Bigots. Voilà le seul bigot qu'on ait puni. Pardon de cette mauvaise plaisanterie. Bonsoir, mon cher frère.

LETTRE MMMDCCIX.

A M. LE COMTE DE SARBETI.

Au château de Fernei, en Bourgogne.

Monsieur, je suis vieux, malade, surchargé d'inutiles travaux; voilà trois excuses de n'avoir pas répondu plus tôt à la lettre dont vous m'honorez. Je les trouve toutes trois assez désagréables, m'accommodant comme je peux des désagréments de la vieillesse de Corneille, qu'il faut pourtant faire imprimer, parceque le public, qui a plus de curiosité que de bon goût, veut recueillir les sottises comme les bons ouvrages. Je vois, monsieur, que vous aimez la vérité. Vous ne pardonnez sans doute à mes talents, que parceque vous avez vu combien cette vérité m'est chère. J'espère que vous en trouverez quelques unes dans la nouvelle édition de mon *Essai sur l'Histoire générale*. J'avais ébauché le genre humain, je me flatte à présent de l'avoir peint.

Je crois qu'en effet MM. Cramer, libraires, donneront un volume séparé de ces additions. Je leur laisse absolument tout le soin de la typographie auquel je n'ai nul intérêt. Le mien est de dire la vérité autant qu'il est en moi. Ma récompense est le suffrage des hommes de votre mérite.

Je suis avec les sentiments les plus respectueux, etc.

LETTRE MMMDCCX.

A M. DE LA HARPE.

22 décembre.

Après le plaisir, monsieur, que m'a fait votre tragédie*, le plus grand que je puisse recevoir est la lettre dont vous m'honorez. Vous êtes dans les bons principes; et votre pièce justifie bien tout ce que vous dites dans votre lettre. Racine, qui fut le premier qui eut du goût, comme Corneille fut le premier qui eut du génie; l'admirable Racine, non assez admiré, pensait comme vous. La pompe du spectacle n'est une beauté que quand elle fait une partie nécessaire du sujet; autrement ce n'est qu'une décoration. Les incidents ne sont un mérite que quand ils sont naturels, et les déclamations sont toujours puériles, sur-tout quand elles sont remplies d'enflures. Vous vous applaudissez de n'avoir pas fait des vers à retenir; et moi, monsieur, je trouve que vous en avez fait beaucoup de ce genre. Les vers que je retiens le plus aisément sont ceux où la maxime est tournée en sen-

* *Warwick.*

timent, où le poëte cherche moins à paraître qu'à faire paraître son personnage, où l'on ne cherche point à étonner, où la nature parle, où l'on dit ce que l'on doit dire; voilà les vers que j'aime : jugez si je ne dois pas être très content de votre ouvrage.

Vous me paraissez avoir beaucoup de mérite, attendu que vous avez beaucoup d'ennemis. Autrefois, dès qu'un homme avait fait un bon ouvrage, on allait dire au frère Vadeblé qu'il était janséniste, le frère Vadeblé le disait au père Le Tellier, qui le disait au roi. Aujourd'hui faites une bonne tragédie, et l'on dira que vous êtes athée. C'est un plaisir de voir les pouilles que l'abbé d'Aubignac, prédicateur du roi, prodigue à l'auteur de *Cinna*. Il y a eu de tout temps des Frérons dans la littérature; mais on dit qu'il faut qu'il y ait des chenilles, pour que les rossignols les mangent afin de mieux chanter.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE MMMDCCXI.

A M. DAMILAVILLE.

26 décembre.

Je souhaite à mon cher frère, pour l'an de grace 1764, une santé inébranlable; quelque excellente place dans la finance, qui lui laisse le loisir de se livrer aux belles-lettres. Je lui souhaite une vinée abondante dans la vigne du Seigneur avec l'extirpation de *l'infame.*

Je souhaite à mon frère Thieriot un zèle moins tiède. Que dites-vous de ce ronfleur-là, qui ne m'a pas dit seulement un mot du conte de *ma mère l'oie,* que je lui ai envoyé?

On parle de *l'Anti-financier*[1]; vaut-il la peine qu'on en parle? Je supplie mon cher frère de vouloir bien me l'envoyer. M. de Laverdi a-t-il déja changé tout le système des finances? Il me semble qu'on a banni quinze ou seize personnes avec le sieur Bigot. Pourquoi envoyer quinze ou seize citoyens dépenser leur argent dans les pays étrangers? Ce n'est pas les punir; c'est punir la France. Nous avons une jurisprudence aussi ridicule que tout le reste; cependant tout va et tout ira.

[1] * On attribue cette production très médiocre à Darigrand. Elle parut en 1763 à Amsterdam, en un petit volume in-8°. (L. D. B.)

S'il y a quelque chose de nouveau, je supplie mon cher frère de m'en faire part. Il est sur-tout prié de faire commémoration de moi avec frère Platon[1]. N'y a-t-il pas deux volumes de planches de l'*Encyclopédie* que l'on distribue aux souscripteurs? Briasson et compagnie m'ont oublié. J'attends cette *Encyclopédie* pour m'amuser et pour m'instruire le reste de mes jours.

Je vous embrasse le plus tendrement du monde.

Écr. l'inf....

LETTRE MMMDCCXII.

A M. BERTRAND.

Fernei, 26 décembre.

Je conviens avec vous que les juifs et les chrétiens ont beaucoup parlé de l'amour fraternel; leur amour ressemble assez par les effets à la haine: ils n'ont regardé et traité comme frères que ceux qui étaient habillés de leur couleur; quiconque portait leur livrée était regardé comme un saint; celui qui ne l'était pas était saintement égorgé en ce monde et damné pour l'autre. Vous croyez, mon

[1] * Au lieu de ces deux phrases on lit dans la *Correspondance littéraire* de Grimm : « Que fait le tiède Thieriot? embrassez, je vous « prie, pour moi le grand frère Platon que j'aime et que j'honore « comme je le dois. » (L. D. B.)

cher ami, que c'est de l'essence même du christianisme qu'il faut tirer toutes les preuves pour la nécessité de la tolérance; c'est cependant sur les préceptes et les intérêts de cette religion que les charitables persécuteurs fondent leurs droits cruels. Jésus-Christ me paraît, comme à vous, doux et tolérant; mais ses sectateurs ont été dans tous les temps inhumains et barbares: le parti le plus fort a toujours vexé le plus faible au nom de Jésus-Christ, et pour la gloire de Dieu. Lorsque nous vous persécutons, nous papistes, nous sommes conséquents à nos principes, parceque vous devez vous soumettre aux décisions de notre mère sainte Église. Hors de l'Église, point de salut. Vous êtes donc des rebelles audacieux; lorsque vous persécutez, vous êtes inconséquents, puisque vous accordez à chaque charbonnier le droit d'examen: ainsi vos réformateurs n'ont renversé l'autorité du pape que pour se mettre sur son trône. Aux décisions des conciles vous avez fièrement substitué celles de vos synodes. et Barneweldt a péri comme Jean Huss. Le synode de Dordrecht vaut-il mieux que celui de Treute? Qu'importe que l'on soit brûlé par les conseils de Léon X ou par les ordres de Calvin?

Quel remède à tant de folies et de maux qui désolent le meilleur des mondes? S'attacher à la morale, mépriser la théologie, laisser les disputes

dans l'obscurité des écoles où l'orgueil les a enfantées, ne persécuter que les esprits turbulents qui troublent la société pour des mots. *Amen! Amen!*

Le malade de Fernei, qui ne voudrait persécuter personne que les brouillons, embrasse tendrement l'hérétique charitable et bienfesant.

LETTRE MMMDCCXIII.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Fernei, 26 décembre.

Mon cher doyen, car M. le maréchal de Richelieu n'est que le doyen des agréments, et vous êtes le doyen de l'Académie, je vous souhaite des années heureuses depuis 1764 jusqu'en 1784. Pour moi, je n'espère que peu de jours. Vous savez qu'il a plu à Dieu de me faire d'une étoffe très faible et très peu durable. Je ne me suis jamais attendu à parvenir jusqu'à soixante-dix ans, dont j'ai l'honneur d'être affublé. Je m'attendais encore moins à passer gaiement ma vie entre le mont Jura et les Alpes, entre la nièce de Corneille et un jésuite qui s'est avisé d'être mon aumônier. Je suis bien aise de vous dire que je méne dans mon petit château la plus jolie vie du monde, et que je n'ai été véritablement heureux que dans cette re-

traite. Mademoiselle Corneille a été très bien mariée; toute sa famille est chez moi; on y rit du matin au soir. Son oncle est tout commenté et tout imprimé. On criera contre moi, on me trouvera trop critique, et je m'en moque; je n'ai cherché qu'à être utile, et, pour l'être, il faut dire la vérité. Quiconque veut critiquer tout est un Zoïle; quiconque admire tout est un sot. J'ai tâché de garder le milieu entre ces deux extrémités, et je m'en rapporterai à vous.

Madame Denis, mon cher doyen, vous fait bien ses compliments; et moi je vous fais mes condoléances : je pense avec chagrin que nous ne nous reverrons plus. Je suis devenu si nécessaire à ma petite colonie, que je ne puis plus la quitter, et probablement vous ne sortirez point de Paris. Soyez-y aussi heureux que la pauvre nature humaine le comporte. Consolez-moi par un peu de souvenir du chagrin d'être loin de vous; c'est la seule peine d'esprit dont je puisse me plaindre. Je ne vous écris pas de ma main, attendu qu'une grosse fluxion me rend aveugle depuis six mois. Me voilà comme Tirésie; mais je n'ai pas su les secrets des dieux comme lui, quoique je les aie cherchés long-temps. Adieu, mon cher doyen.

LETTRE MMMDCCXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 décembre.

Je vous prends au mot, mon cher et illustre maître, comme Fontenelle prenait la nature sur le fait. M. de La Reynière, fermier des postes, veut bien me servir de chaperon pour recevoir vos épîtres canoniques; faites-moi donc le plaisir de lui adresser dorénavant ce que vous voudrez bien m'envoyer. Je n'ai point reçu l'exemplaire de *la Tolérance* que vous m'annoncez. Tous les corsaires ne sont pas à Tétuan et sur la Méditerranée; cependant frère Damilaville me donne encore quelque espérance.

> Dieu conduise la barque, et la mène à bon port!
>
> REGNARD, *Folies amoureuses*, acte III, sc. IX.

J'ai écrit à frère Hippolyte Bourgelat. J'ai bien de la peine à croire qu'il soit coupable; car c'est un des meilleurs tireurs de la voiture philosophique, et assurément des mieux dressés, et qui ont le plus de cœur à l'ouvrage; mais il ignorait sans doute ce que ce ballot contenait; il se trouvait dans la circonstance critique du changement de ministre de la librairie, il n'a osé rien basarder, il a craint d'être mis en fourrière, et assurément la voiture y aurait perdu beaucoup: mais aussi pourquoi MM. Cramer n'ont-ils pas attendu huit jours? Puisque vous dites que l'ouvrage du saint prêtre sur *la Tolérance* a été toléré des ministres et des personnes plus que ministres, un petit mot dit de leur part à Hippolyte Bourgelat, qui ne se pique pas d'être plus intolérant qu'un ministre, aurait levé toute difficulté, et le

ballot serait présentement à Paris, au lieu qu'il est peut-être actuellement entre les mains du roi de Maroc, qui aimerait mieux un traité de la tolérance des corsaires que de celle des religions, et qui peut-être fera donner quelques centaines de coups de bâton de plus aux esclaves chrétiens pour apprendre à nos prêtres à vivre. S'il y a quelque pauvre Mathurin ou père de la Merci dans les prisons de Méquinez, vous m'avouerez qu'il se passerait bien de cette aubaine, que MM. Cramer lui auront value.

Je vous envoie de mémoire (car je n'en ai point gardé de copie) mon petit commerce avec Jean-George *; vous

* LETTRE DE M. D'ALEMBERT A M. L'ÉVÊQUE DU PUI.

MONSEIGNEUR,

On vient de m'apporter de votre part un ouvrage où je suis personnellement insulté. Je ne puis croire que votre intention ait été de me faire un pareil présent : c'est sans doute une méprise de votre libraire, à qui je viens de le renvoyer. J'ai l'honneur d'être, etc.

RÉPONSE DE L'ÉVÊQUE.

Ce n'est point par mon ordre, monsieur, que mon *Instruction pastorale* vous a été envoyée. Je vous le déclare volontiers, et je suis fâché de cette méprise puisqu'elle vous a déplu. Je le suis aussi de ce que vous vous regardez comme personnellement insulté dans un ouvrage où vous ne l'êtes pas.

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments les plus sincères, etc.

RÉPLIQUE.

Vous m'avez mis expressément, monseigneur, dans votre *Instruction pastorale*, au nombre des ennemis de la religion, que je n'ai pourtant jamais attaquée, même dans les passages que vous citez de mes écrits. J'avais cru qu'une imputation si publique et si injuste, faite par un évêque, était une insulte personnelle, sans parler des qualifications peu obligeantes que vous y avez jointes, et qui à la

verrez qu'il n'est pas long. Jean-George n'a pas répondu à la réplique, qui en effet était un peu embarrassante pour un sot et pour un fripon à qui on prouve géométriquement qu'il n'est pas autre chose. Sa réponse sera apparemment pour la prochaine instruction pastorale. Vous m'accusez d'enfouir mes talents, parceque je n'ai pas donné les étrivières, comme je le pouvais, à ce fanatique Aaron; prenez-vous-en au peu de sensation que sa rapsodie a faite à Paris. C'était lui donner une existence que de l'attaquer sérieusement; car, dans la position où je suis, je ne pouvais l'attaquer que de la sorte, et des plaisanteries auraient mal réussi, sur-tout après les vôtres. Au reste, ne m'accusez point, mon respectable patriarche, de ne pas servir la bonne cause; personne peut-être ne lui rend de plus grands services que moi. Savez-vous à quoi je travaille actuellement? à faire chasser de la Silésie la canaille jésuitique, dont votre ancien disciple n'a que trop d'envie de se débarrasser, attendu les trahisons et perfidies qu'il m'a dit lui-même en avoir éprouvées durant la dernière guerre. Je n'écris point de lettres à Berlin, où je ne dise que les philosophes de France sont étonnés que le roi des philosophes, le protecteur déclaré de la philosophie, tarde si long-temps à imiter les rois de France et de Portugal. Ces lettres sont lues au roi, qui est très sensible, comme vous le savez, à ce que les vrais croyants pensent de lui; et cette semence

vérité n'y ajoutent rien de plus. Quoi qu'il en soit, je vois par votre lettre combien votre libraire a été peu attentif à vos ordres, puisqu'il m'a expressément écrit que vous l'aviez chargé d'envoyer votre mandement à tous les membres de l'Académie française. Vous voyez bien, monseigneur, qu'il était nécessaire de vous avertir de cette petite méprise, dont je ne suis d'ailleurs nullement blessé, non plus que de l'insulte. J'espère qu'au moins en cela vous ne me trouverez pas mauvais chrétien. C'est dans ces dispositions que j'ai l'honneur d'être, monseigneur, votre, etc.

produira sans doute un bon effet, moyennant la grace de Dieu, qui, comme dit très bien l'Écriture, tourne le cœur des rois comme un robinet. Je ne doute pas non plus que nous ne parvinssions à faire rebâtir le temple des Juifs, si votre ancien disciple ne craignait de perdre à cette négociation quelques honnêtes circoncis, qui emporteraient de chez lui trente ou quarante millions.

Marmontel, dans son discours à l'Académie, a parlé de vous comme il le devait, et comme nous en pensons tous. Je me flatte, comme vous, que c'est une acquisition pour la bonne cause. Petit à petit l'Église de Dieu se fortifie.

Je ne connais point l'ouvrage de Du Marsais, dont vous me parlez. S'il est en effet aussi utile que vous le dites, je prie Dieu de donner à l'auteur, dans l'autre monde, un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix, comme s'exprime la très sainte messe. Mais ce que je connais, et ce qui m'a fait grand plaisir, ce sont deux jolis contes qui courent le monde, et qui seront, à ce qu'on m'assure, suivis de beaucoup d'autres. Que le Seigneur bénisse et conserve l'aveugle très clairvoyant à qui nous devons de si jolies veillées! Puisse-t-il faire long-temps de pareils contes, et se moquer long-temps de ceux dont on nous berce! Il y aurait encore bien d'autres choses dont il pourrait se moquer s'il le voulait; mais il a, car je suis en train de citer l'Évangile, la prudence du serpent, et peut-être aussi la simplicité de la colombe, en croyant de ses amis des gens qui n'en sont guère. Après tout, il est bon que la philosophie fasse flèche de tout bois, et que tout concoure à la servir, même les parlements, qui ne s'en doutent pas, et quelques honnêtes gens, qui la détestent; mais qui, tout en la détestant, lui sont utiles malgré eux.

> Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir?
>
> VOLTAIRE, *Zaïre*, acte II, sc. I.

Adieu, mon cher maître; je vous embrasse.

LETTRE MMMDCCXV.

A M. BERTRAND.

Fernei, 30 décembre.

Mon cher philosophe, tandis que le traité de *la Tolérance* trouve grace devant les catholiques, je serais très affligé qu'il pût déplaire à ceux mêmes en faveur desquels il a été composé. Il y aurait, ce me semble, peu de raison et beaucoup d'ingratitude à eux de s'élever contre un factum fait uniquement en leur faveur. Je ne connais point l'auteur de ce livre; mais j'apprends de tous côtés qu'il réussit beaucoup, et qu'on a même remis entre les mains des ministres d'état un mémoire qu'ils ont demandé pour examiner ce qu'on pourrait faire pour donner un peu plus de liberté aux protestants de France.

J'ai cherché dans ce livre s'il y a quelques passages contre les révélations; non seulement je n'en ai trouvé aucun, mais j'y ai vu le plus profond respect pour les choses mêmes dont le texte pourrait révolter ceux qui ne se servent que de leur raison. Si ce texte, mal entendu peut-être par ceux qui n'en croient que leurs lumières et à qui la foi manque, inspire malheureusement quelque indifférence, cette indifférence peut pro-

duire du moins un très grand bien, car on se lasse de persécuter pour des choses dont on ne se soucie point, et l'indifférence amène la paix.

Je crois qu'on a envoyé un exemplaire de cet ouvrage à M. de Correvon, qui l'avait demandé plusieurs fois. Il y a long-temps que je n'ai eu de ses nouvelles. Vous me ferez le plaisir de lui dire que cet ouvrage a fait la plus grande impression dans l'esprit de nos ministres d'état qui l'ont lu.

J'espère d'ailleurs que nous viendrons à bout de notre jésuite intolérant, qui ne veut pas qu'un huguenot réussisse dans une demande très naturelle et raisonnable à un prince catholique.

LETTRE MMMDCCXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 décembre.

Je mets sous les quatre ailes de mes anges ma réponse à notre ami Le Kain et aux comédiens ordinaires du roi; je les supplie de donner au féal Le Kain ces deux paperasses. Si je croyais que mes anges les conjurés eussent le dessein de faire passer *Olympie* avant les roués, j'y travaillerais sur-le-champ, quoique je ne sois guère en train; c'est à mes conjurés à me conduire, et à me dire ce qu'il faut faire. Je ne suis que l'instrument de leur

conspiration ; c'est à eux de me manier comme ils voudront.

Je fais toujours des contes de *ma mère l'oie*, en attendant leurs ordres. Il y a, je crois, une sottise dans le récit en petits vers de Théone la gaillarde[1]:

> Les dieux seuls *purent comparaître*
> A cet hymen précipité;

il faut:

> Les dieux seuls *daignèrent paraître*.

Car les dieux ne comparaissent pas. Je vous supplie donc de corriger cette sottise de votre main blanche. Vous m'allez demander pourquoi, étant lynx sur les fautes de mes contes à dormir debout, je suis taupe sur les défauts des tragédies? Mes anges, c'est qu'une tragédie est plus difficile à rapetasser qu'un conte. Il faut pour une tragédie un extrême recueillement; et j'ai à présent mon curé en tête. Il ne ressemble point du tout à l'hiérophante d'*Olympie*, qui négligeait le temporel; mon prêtre me poursuit avec une vivacité tout-à-fait sacerdotale, et je ne sais trop que répondre au parlement de Dijon. J'ai pris la liberté d'exposer ma doléance en peu de mots à M. le duc de Prâlin.

La Tolérance me tient aussi un peu en échec. Il y a un homme qui travaille à la cour en faveur des

[1] * Dans le conte des *Trois manières*. (L. D. B.)

huguenots, et qui probablement ne réussira guère. On me fait craindre que la race des dévots ne se déchaîne contre ma *Tolérance*: heureusement mon nom n'y est pas, et vous savez que j'ai toujours trouvé ridicule qu'on mît son nom à la tête d'un ouvrage; cela n'est bon que pour un mandement d'évêque : *Par monseigneur*, CORTIAT, *secrétaire*.

On dit que l'archevêque de Paris avait préparé un beau mandement, bien chrétien, bien séditieux, bien intolérant, bien absurde, et que le roi lui a fait supprimer sa petite drôlerie. Cela passe pour constant; mais vous vous gardez bien de m'en dire un mot. Vous oubliez toujours que je suis bon citoyen; vous croyez que je n'habite que le temple d'Éphèse et la petite île de Reno, auprès de Bologne, où mes trois maroufles firent leurs proscriptions.

Comment va la *Gazette littéraire?* Il me vient d'Angleterre des paquets énormes; mais qu'en ferai-je avec mes pauvres yeux? je ne sais où j'en suis. Dieu vous donne santé et longue vie!

Respect et tendresse.

LETTRE MMMDCCXVII.

A M. DAMILAVILLE.

31 décembre.

J'ignore, mon cher frère, si vous avez reçu en dernier lieu une *Tolérance* par Besançon, et une autre par l'adresse que vous m'avez donnée: l'un de ces deux paquets était pour frère Protagoras, à qui je vous supplie de faire rendre ce petit billet.

Je suis un peu effarouché de ce qu'on a retenu à la poste de Paris deux paquets que frère Cramer envoyait à M. de Trudaine et à M. de Montigni. Il est très vraisemblable qu'on écrira beaucoup contre l'ouvrage le plus honnête qu'on ait fait depuis long-temps, et peut-être la précaution que j'ai prise de le communiquer à la cour avant de le livrer au public, lui nuira plus qu'elle ne lui servira

Au reste, je pense que la fermentation au sujet des finances empêchera qu'on ne songe à la philosophie. Quand les hommes sont bien occupés d'une sottise, ils ne songent pas à en faire une autre: chaque impertinence a son temps. Celle de votre archevêque est-elle vraie? avait-il préparé un gros mandement dans le goût de celui du fou

du Pui-en-Velai? est-il vrai que le roi l'a menacé d'un petit martyre à Pierre-Encise, et que le mandement a été supprimé?

Mais ne verrai-je point *l'Anti-financier,* qui est supprimé aussi? Tous vos gros paquets, mon cher frère, m'arrivent, et les miens ne vous arrivent pas toujours. Il est plus aisé aux livres de sortir de France que d'y venir.

Vous ne m'avez pas dit un mot de frère Thieriot. L'amitié permet un peu de paresse; mais il abuse de cette permission: il n'est pas tolérant, il est indifférent, et l'oubli total n'est pas d'un cœur bien fait.

A demain le premier jour de l'année 1764, qui probablement produira autant de sottises que les précédentes, sans recourir à l'*Almanach de Liège*. *Écr. l'inf....*

P. S. Permettez-vous que je vous adresse cette lettre pour un homme très malheureux, dont le fils est plus malheureux encore? Ne pouvez-vous par ordonner qu'on la contre-signe dans votre bureau? L'adresse est dedans, sur un petit morceau de papier.

LETTRE MMMDCCXVIII.

A M. D'ALEMBERT.

31 décembre.

Mon cher philosophe, vous ne me dites point si vous avez reçu *la Tolérance*. Je ne sais plus où j'en suis. On a arrêté à la poste consécutivement deux exemplaires de cet ouvrage, que les Cramer envoyaient à M. de Trudaine et à M. de Montigni, son fils. Comment accorder cette rigueur avec l'approbation que madame de Pompadour et plus d'un ministre d'état ont donnée à ce petit livret, qui est si honnête? Deux paquets adressés à M. Damilaville sont restés entre les griffes des vautours. Il faut que le vôtre n'ait point échappé à leur barbarie, puisque je n'ai aucune nouvelle de vous : tout cela m'embarrasse. Je vois qu'on ne tolère ni la *Tolérance* ni les tolérants. On a beau se contraindre dans des matières si délicates, jusqu'au point d'être sage, les fanatiques vous trouvent toujours trop hardi, et peut-être dans ce moment-ci où les finances mettent tous les esprits en fermentation, on ne veut pas qu'ils s'échauffent sur d'autres objets.

On parlait d'un mandement de votre archevêque que le roi a fait, dit-on, supprimer amica-

lement; ce mandement n'était pourtant pas tolérant. De quelque côté que vous vous tourniez à Paris, vous avez de quoi exercer votre philosophie. Vous vous contentez de rire des sottises des hommes; ils ne méritent pas que vous les éclairiez: cependant il est toujours bon de couper de temps en temps quelques têtes de l'hydre, dussent-elles renaître. Ce monstre, en se souvenant du couteau, en est moins insolent; il voit que vous tenez la massue prête à l'écraser, et il tremble.

J'ai été si dégoûté depuis peu de ce qu'on appelle les choses sérieuses, que je me suis mis à faire des contes[1] de *ma mère l'oie*. J'en suis un peu honteux, à mon âge; mais ce qui convient à tous les âges, c'est de vous aimer et de vous admirer.

LETTRE MMMDCCXIX.

A M. LE DOCTEUR BIANCHI,

A RIMINI.

Vous avez prononcé, monsieur, l'éloge de l'art dramatique, et je suis tenté de prononcer le vôtre. Je regardai cet art, dès mon enfance, comme le premier de tous ceux à qui ce mot de *beau* est atta-

[1] Voltaire veut parler de *Ce qui plaît aux Dames* et de divers autres contes de ce genre qu'il publia quelques mois après, sous le titre de *Contes de Guillaume Vadé*. (L. D. B.)

ché. On me dira : *Vous êtes orfèvre, M. Josse*[1] ? mais je répondrai que c'est Sophocle qui m'a donné mes lettres de maîtrise, et que j'ai commencé par admirer avant de travailler.

Je vois avec plaisir que, dans l'Italie, cette mère de tous les beaux-arts, plusieurs personnes de la première considération, non seulement font des tragédies et des comédies, mais les représentent. M. le marquis Albergati Capacelli a fait des imitateurs. Ni vous, ni lui, ni moi, monsieur, ne prétendons qu'on fasse de l'Europe la patrie des Abdérites; mais quel plus noble amusement les hommes bien élevés peuvent-ils imaginer? De bonne foi, vaut-il mieux mêler des cartes, ou ponter un pharaon? c'est l'occupation de ceux qui n'ont point d'ame; ceux qui en ont doivent se donner des plaisirs dignes d'eux. Y a-t-il une meilleure éducation que de faire jouer Auguste à un jeune prince, et Émilie à une jeune princesse? On apprend en même temps à bien prononcer sa langue, et à la bien parler; l'esprit acquiert des lumières et du goût, le corps acquiert des graces : on a du plaisir, et on en donne très honnêtement. Si j'ai fait bâtir un théâtre chez moi, c'est pour l'éducation de mademoiselle Corneille; c'est un devoir dont je m'acquitte envers la mémoire du grand homme dont elle porte le nom.

[1] Molière, *L'Amour médecin*, acte I, sc. 1. (L. D. B.)

Ce qu'il y avait de mieux au collége des jésuites de Paris, où j'ai été élevé, c'était l'usage de faire représenter des pièces par les pensionnaires, en présence de leurs parents. Plût à Dieu qu'on n'eût eu que cette récréation à reprocher aux jésuites! Les jansénistes ont tant fait qu'ils ont fermé leurs théâtres. On dit qu'ils fermeront bientôt leurs écoles. Ce n'est pas mon avis; je crois qu'il faut les soutenir et les contenir; leur faire payer leurs dettes quand ils sont banqueroutiers; les pendre même quand ils enseignent le parricide; se moquer d'eux quand ils sont d'aussi mauvais critiques que frère Berthier. Mais je ne crois pas qu'il faille livrer notre jeunesse aux jansénistes, attendu que cette secte n'aime que le *Traité de la Grace*, de saint Prosper, et se soucie peu de Sophocle, d'Euripide et de Térence, quoique, par une de ces contradictions si ordinaires aux hommes, Térence ait été traduit par les jansénistes de Port-Royal. Faites aimer l'art de ces grands hommes (je ne parle pas des jansénistes, je parle des Sophocle). Malheur aux barbares jaloux à qui Dieu a refusé un cœur et des oreilles! Malheur aux autres barbares qui disent: On ne doit enseigner la vertu qu'en monologue; le dialogue est pernicieux! Eh! mes amis, si l'on peut parler de morale tout seul, pourquoi pas deux et trois? Pour moi, j'ai envie de faire afficher: On vous donnera mardi un *Ser-*

mon en dialogue, composé par le révérend père Goldoni.

N'êtes-vous pas indigné, comme moi, de voir des gens qui se disent gravement: Passons notre vie à gagner de l'argent; cabalons, enivrons-nous quelquefois; mais gardons-nous d'aller entendre *Polyeucte*, etc.

LETTRE MMMDCCXX.

A M. LE DUC DE PRALIN.

Fernei, décembre.

Monseigneur, je défie mes trente-neuf confrères de l'Académie de trouver des termes pour vous exprimer ma reconnaissance; ma nièce est dans le même embarras que moi. J'ai fait parvenir à mon ingrat curé les nouvelles de la protection que vous nous donnez. On lui a dit que le roi entendait garder ses traités avec ses voisins; il a répondu qu'il se... moquait des traités; qu'il aurait mes dîmes; qu'il plaidait au parlement de Dijon; que son affaire y était entamée depuis long-temps; qu'il m'enterrerait au plus tôt, et qu'il ne prierait point Dieu pour moi. Je sens bien, monseigneur, que je serai damné de cette affaire-là; mais il est si doux d'avoir votre protection dans ce monde, qu'on prend gaiement son parti pour l'autre. Je

suis bien sûr que vous soutiendrez votre dire avec le parlement de Bourgogne, s'il a la rage de juger comme Perrin Dandin, s'il prétend que l'affaire étant déja entamée au parlement, elle doit y rester. Vous nous permettrez bien alors de recourir à vos bontés, n'est-ce pas, monseigneur?

Vous voulez des assassinats, en voici une paire dans le paquet de M. d'Argental. Pendant que je vous envoie des tragédies, M. de Montpéroux vous fait sans doute le récit de la farce de Genève; vous verrez comme les enfants de Calvin ont changé. Il est assez plaisant de voir tout un peuple demander réparation pour Jean-Jacques Rousseau. Ils disent qu'il est vrai qu'il a écrit contre la religion chrétienne; mais que ce n'est pas une raison assez forte pour oser donner une espèce d'assigné pour être ouï, à un citoyen de Genève; que si un citoyen de Genève trouve la religion chrétienne mauvaise, il faut discuter ses raisons modestement avec lui, et ne pas le juger sans l'avoir entendu, etc.

Vous entendrez parler bientôt de la cité de Genève, et je crois que vous serez obligé d'être arbitre entre le peuple et le magistrat; car vous êtes garant des lois de cette petite ville comme du traité de Westphalie. Cela vous amusera, et vous aurez le plaisir d'exercer vos talents de pacificateur de l'Europe.

A propos, monseigneur, ceci n'est pas une dépêche de Rome moderne; ce n'est pas un mémoire sur les diètes de Pologne; ce ne sont pas des nouvelles des deux frères qui se disputent la Perse; ce n'est pas un détail des sottises de ce pauvre Grand-Mogol, c'est votre conjuration*, ce sont vos roués, c'est une attrape qui vous amusera. Je ne vous dirai point que cela fera fondre en larmes, je mentirais; mais cela peut attacher, cela fera raisonner, et vous serez amusé; et un ministre a souvent besoin de l'être.

Vous pèserez, quand il en sera temps, l'importance extrême dont il est de mettre la conspiration sous le nom d'un jeune novice jésuite qui, grace à la bonté du Parlement, est rentré dans le monde, et qui comme Colletet et tant d'autres, attend son dîner du succès de son ouvrage. Je m'imagine que les girouettes françaises tournent actuellement du côté des jésuites; on commence à les plaindre; les jansénistes ne font point de pièces de théâtre, ils sont durs, ils sont fanatiques, ils seront persécuteurs, on les détestera; on aimera passionnément un pauvre petit diable de jésuite qui donnera l'espérance d'être un jour un Le Mierre, un Colardeau, un Dorat. Je persisterai toujours à croire qu'il faut donner un nom à ce jeune jésuite; le public aime à se fixer. Si on ne

* *Le Triumvirat.*

nomme personne, on me nommera, et tout sera perdu.

Mais pourquoi ne faites-vous pas faire une tragédie à M. Thomas? Quel homme a écrit avec plus de force que lui? quel homme a plus d'idées? Il est jeune, et j'ai besoin d'un coadjuteur.

Enfin, monseigneur, vous ne nous abandonnerez pas, madame Denis et moi, dans notre querelle avec la sainte Église. Nous espérons que vous voudrez bien vous damner pour nous; rien n'est plus beau que d'aller au diable pour faire du bien aux gens qu'on protége.

Agréez, je vous en conjure, mon attachement, ma reconnaissance et mon profond respect.

Le Vieux de la montagne.

LETTRE MMMDCCXXI.

A M. LE DUC DE PRALIN.

FRAGMENT.

Permettez que je vous informe de ce qui vient de m'arriver avec M. Mackartney, gentilhomme anglais, très jeune et pourtant très sage; très instruit, mais modeste; fort riche et fort simple; et qui criera bientôt en parlement mieux qu'un autre. Il m'a nié que vous eussiez des bontés pour moi. Je me suis échauffé : je me suis vanté de votre protection; il m'a répondu que, si je disais vrai,

je prendrais la liberté de vous écrire : j'ai les passions vives. Pardonnez donc, monseigneur, au zéle, à l'attachement et au profond respect du vieux montagnard.

LETTRE MMMDCCXXII.

A M. LE MARQUIS DE VOYER[1].

Je ne sais, monsieur, ce que vous entendez par *le fruit de mes veilles*, dans le billet que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je ne suis plus en âge de veiller, et encore moins de sacrifier mon sommeil à des bagatelles. Je ne suis point l'auteur de la petite lettre sur milord Bolyngbrocke[2]. Je l'ai cherchée pour obéir à vos ordres, et j'ai eu beaucoup de peine à la trouver; la voici. Je suis très aise d'avoir eu cette occasion de vous marquer à quel point j'aime à vous obéir. Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien présenter mes respects à M. le comte d'Argenson et à M. le marquis de Paulmi, et de recevoir les miens avec la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée.

VOLTAIRE.

[1] Fils du comte d'Argenson; né le 20 septembre 1722. C'est à lui qu'on a l'obligation de l'introduction des chevaux anglais. Il mourut le 18 septembre 1782, lieutenant-général et gouverneur de la Saintonge et de l'Aunis. (L. D. B.)

[2] C'est sans doute la *Défense de milord Bolyngbrocke*, publiée en 1752. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCXXIII.

A M. THIERIOT.

Mon ancien ami, si M. Simon Le Franc de Pompignan n'eût point épuisé tous les éloges qu'il a fait faire dans la magnifique église de son village, je compilerais, compilerais, compilerais éloges sur éloges, pour louer les succès que mademoiselle Dubois a eus dans ma tragédie de *Tancrède*. Je ne connaissais pas cette aimable actrice; ce que vous m'en écrivez me charme. Je tremblais pour le Théâtre-Français; mademoiselle Clairon est prête à lui échapper. Remercions la Providence d'être venue à notre secours.

Si les suffrages d'un vieux philosophe peuvent encourager notre jeune actrice, faites-lui dire, mon ancien ami, tout ce que j'ai dit autrefois à l'immortelle Le Couvreur. Dites-lui qu'elle laisse crier l'envie, que c'est un mal nécessaire : c'est un coup d'aiguillon qui doit forcer à mieux faire encore. Dites-lui sur-tout d'aimer. Le théâtre appartient à l'amour; ses héros sont enfants de Cythère. Dites-lui de mépriser les éloges de Jean Fréron et des auteurs de cette espèce. Que le public soit son juge : il sera constamment son admirateur.

LETTRE MMMDCCXXIV.

A M. DAMILAVILLE.

1er janvier 1764.

Je reçois la belle lettre ironique de mon cher frère, du 25 décembre, avec la lettre de Thieriot et *Ce qui plaît aux Dames*, et *l'Éducation des Filles*[1]. Cette *Éducation des Filles* était destinée à figurer avec d'autres éducations, car nous avons aussi élevé des garçons. Il est vrai que je m'amuse cet hiver à faire des contes pour réjouir les soirs ma petite famille. Mais frère Cramer a fait une action abominable de copier chez moi *l'Éducation des Filles* et de l'envoyer à Paris : il ne faut pas fatiguer le public. Je me souviens trop

. . . . Que La Serre
Volume sur volume incessamment desserre[2].

[1] Deux contes en vers qui font partie de ceux que Voltaire publia en 1764 sous le pseudonyme de Guillaume Vadé. (L. D. B.)

[2] Vers 19 et 20 de *Chapelain décoiffé*, parodie attribuée à Boileau. Saint-Amant avait dit, dans *le Poëte crotté* :

Et depuis ce même La Serre,
Qui livres sur livres desserre.

C'est ce que rappelle Loret, dans sa *Muse historique*, 21 mars 1665 :

Le fameux monsieur de La Serre
Qui livres sur livres desserre,
Comme le feu sieur Saint-Amant
L'a dit autrefois plaisamment.

(L. D. B.)

Et frère Thieriot, à qui d'ailleurs je fais réparation d'honneur, m'écrit fort sensément qu'il faut user de sobriété.

Vous ne manquerez pas de contes, mes frères; vous en aurez, et de très honnêtes; un peu de patience, s'il vous plaît.

Au reste, votre lettre du 25 est encore plus consolante qu'ironique. Je vois qu'on ne brûle ni l'*Évêque d'Aléthopolis*, ni *Quaker*, ni *Tolérance*[1]. Mais avez-vous vu l'arrêt du parlement de Toulouse contre le duc de Fitz-James[2]? Je vous l'envoie, mes frères; la pièce est rare, et vaut mieux qu'un conte.

Vous remplissez mon ame d'une sainte joie, en me disant que le *Saint-Évremont*[3] perce dans le monde; il fera du bien malgré les fautes horribles d'impression. Béni soit à jamais celui qui a rendu ce service aux hommes!

On parle beaucoup d'une œuvre toute diffé-

[1] De ces trois ouvrages de Voltaire le dernier fut condamné à Rouen le 3 février 1766. (L. D. B.)

[2] Il avait été décrété de prise de corps par le parlement de Toulouse dont le décret fut cassé par le parlement de Paris le 30 décembre 1763, à la majorité de 77 voix contre 63. (L. D. B.)

[3] *Examen de la religion dont on cherche l'éclaircissement de bonne foi*, 1745, in-12. Cet ouvrage du lieutenant de La Serre reparut en 1761 sous les titres, 1° de *La Vraie religion démontrée par l'Ecriture sainte*, traduction de l'anglais de Gilbert Burnet; 2° d'*Examen de la religion*, etc. (qui était l'intitulé primitif), attribué à M. de Saint-Évremont. (L. D. B.)

rente; c'est le mandement de votre archevêque. On le dit imprimé clandestinement comme les *Contes* de La Fontaine, et on dit qu'il ne sera pas si bien reçu. Pourrai-je obtenir un de ces mandements, et un *Anti-financier?* Si, par hasard, vous aviez mis par écrit vos idées sur la finance, je vous avoue que j'en serais plus curieux que de tous les *Anti-financiers* du monde. Je m'imagine que vous avez des vues plus saines, et des connaissances plus étendues que tous ceux qui veulent débrouiller ce chaos.

J'apprends que le parlement de Dijon vient de défendre, par un arrêt, de payer les nouveaux impôts; j'avoue que je suis bien mauvais serviteur du roi, car j'ai tout payé.

Adieu, mon cher frère; Saint-Évremont est un très grand saint.

LETTRE MMMDCCXXV.

A M. GUI DUCHESNE,

LIBRAIRE A PARIS.

Aux Délices, 1er janvier.

Le dessein que vous me communiquez, monsieur, de faire une jolie édition de *la Henriade*, sera, je crois, approuvé, parceque notre nation, devenue de jour en jour plus éclairée, en aime

Henri IV davantage. J'ai été toujours étonné qu'aucun littérateur, aucun poëte du temps de Louis XIII et de Louis XIV n'eût rien fait à la gloire de ce grand homme. Il faut du temps pour que les réputations mûrissent.

Le bel éloge de Maximilien de Sulli, par M. Thomas, a rendu le grand Henri IV plus cher à la nation : ainsi je pense que vous prenez le temps le plus favorable pour réimprimer *la Henriade*, et que l'amour pour le héros fera pardonner les défauts de l'auteur. Je n'étais pas digne de faire cet ouvrage quand je l'entrepris, j'étais trop jeune; et à présent je suis trop vieux pour l'embellir.

La dédicace que vous voulez bien m'en faire m'est très honorable; mais, en me dressant ce petit autel, je vous prie d'y brûler en sacrifice votre *Zulime* et votre *Droit du Seigneur*, que vous avez imprimés sous mon nom, et qui ne sont point du tout mon ouvrage. Vous avez été trompé par ceux qui vous ont donné les manuscrits, et cela n'arrive que trop souvent; c'est le moindre des inconvénients de la littérature.

Quant aux souscriptions pour le *Corneille*, arrangez-vous avec l'éditeur de Genève; je ne me suis mêlé que de commenter et de souscrire : tout ce que je sais, c'est que l'édition est finie. J'ai fait mes commentaires avec une entière impartialité,

sachant bien que les belles pièces de Corneille n'ont pas besoin de louanges, et ses fautes ne font aucun tort à ce qu'il a de sublime.

On m'a envoyé de Paris un conte intitulé *Ce qui plaît aux Dames.* J'y ai trouvé *remormora* pour *remémora*, *frange* pour *fange*, une rime oubliée, et d'autres fautes; je ne crois pas que l'imprimeur s'appelle Robert Estienne.

Je suis, de tout mon cœur, monsieur, votre très humble, etc.

LETTRE MMMDCCXXVI.

A M. MARMONTEL.

4 janvier.

Mon cher confrère, il y a un endroit de votre beau discours qui m'a bien fait rougir. Tout le reste m'a paru très digne de vous, et la fin m'a attendri. Vous donnez un bel exemple aux gens de lettres en rendant les lettres respectables. Je ne désespère point de voir tous les vrais philosophes unis pour se défendre mutuellement, pour combattre le fanatisme, et pour rendre les persécuteurs exécrables au genre humain. Apprenez-leur, mon cher ami, à bien sentir leurs forces. Ils peuvent aisément diriger à la longue tous ceux qui sont nés avec un esprit juste. Ils répandent

insensiblement la lumière, et le siècle sera bientôt étonné de se voir éclairé.

Quoi! des fanatiques auraient été unis, et des philosophes ne le seraient pas! Votre discours, aussi sage que noble, et qui en fait entendre plus que vous n'en dites, me persuade que les principaux gens de lettres de Paris se regardent comme des frères. La raison est leur héritage. Ils combattront sagement pour leur bien de famille. J'en connais qui ont un très grand zéle, et qui ont fait beaucoup de bien sans éclat.

Vous ne me dites rien sur M. le duc de Prâlin et sur M. d'Argental. Croyez-moi; faites-moi l'amitié de m'écrire quelques mots que je puisse leur envoyer, afin qu'ils puissent connaître vos sentiments qui ne se sont jamais démentis.

Si j'avais l'honneur d'être le moins du monde en relation avec M. le prince de Rohan, je prendrais la liberté de lui écrire pour le remercier des obligations que vous lui avez; c'est-à-dire que je lui ai. Je vous supplie de lui présenter ma respectueuse reconnaissance.

Que tout ceci soit entre nous: les profanes ne sont point faits pour les secrets des adeptes.

LETTRE MMMDCCXXVII.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Fernei, 6 janvier.

Non seulement j'ai craint de vous importuner, monseigneur, mais je n'ai pu vous importuner. Mes fluxions sur les yeux ont si fort augmenté, que je suis devenu un petit Tirésie, ou un petit Tobie. Le Vieux de la montagne ne sera pas long-temps le vieux de la montagne; mais, pour égayer la chose, je me suis mis à faire des contes et à les dicter : il y en a un qu'on a imprimé à Paris aussi mal que *les Quatre Saisons*. Je n'ai point osé l'envoyer à un prince de la sainte église romaine. Je l'aurais autrefois présenté à Babet, et je l'aurais priée d'y jeter quelques unes de ses fleurs. Mais si votre éminence veut s'amuser d'un conte plus honnête, je lui en enverrai un pour ses étrennes; elle n'a qu'à dire. Je ne peux et ne dois vous parler que de belles-lettres; ainsi je prendrai la liberté de vous demander si vous avez lu le discours de votre nouveau confrère à l'Académie. Il m'a paru qu'il y avait de bien belles choses dans l'Éloge du duc de Sulli, qui, après avoir rendu de grands services à la France, alla vivre à la campagne, et finit sa belle vie comme Scipion à Linternes.

La campagne est un port d'où l'on voit tous les orages[1].

« Suave mari magno turbantibus æquora ventis, etc. »
LUCRÈCE, liv. II, v. 1.

On m'envoie de Paris une *Lettre d'un honnête Quaker à un frère du célèbre M. de Pompignan;* je ne sais si votre éminence l'a vue; c'est une réponse très courte à un gros ouvrage; mais tout cela est déja oublié : et que n'oublie-t-on pas! toutes les pièces nouvelles sont déja hors de la mémoire des hommes. Il n'en est pas de même de celles de Pierre Corneille; l'édition est entièrement finie: votre éminence aura incessamment ses exemplaires. Elle a vu, par quelques échantillons, dans quel esprit j'ai travaillé. Je n'ai voulu être ni panégyriste ni censeur: je n'ai songé qu'à être utile. C'est précisément en ne songeant qu'à cela qu'on s'attire quelquefois des reproches : mais je suis endurci; mon cœur ne l'est certainement pas; il est plein de l'attachement le plus respectueux pour votre éminence.

[1] * Voltaire fait ici allusion à l'exil du cardinal qui à cette époque obtint la permission de reparaître à la cour, d'où, au bout de quelques jours, il retourna à son abbaye. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCXXVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Fernei, 6 janvier.

Je ne m'étonne plus, madame, que vous n'ayez pas reçu la *Jeanne* que je vous avais envoyée par la poste, sous le contre-seing d'un des administrateurs. Aucun livre ne peut entrer par la poste en France sans être saisi par des commis, qui se font, depuis quelque temps, une assez jolie bibliothéque, et qui deviendront en tous sens des gens de lettres. On n'ose pas même envoyer des livres à l'adresse des ministres. Enfin, madame, comptez que la poste est infiniment curieuse; et, à moins que M. le président Hénault ne se serve du nom de la reine pour vous faire avoir une *Pucelle*, je ne vois pas comment vous pourrez parvenir à en avoir des pays étrangers.

Je m'amusais à faire des contes de *ma mère l'oie*, ne pouvant plus lire du tout. Je ne suis pas précisément comme vous, madame; mais vous souvenez-vous des yeux de l'abbé de Chaulieu, les deux dernières années de sa vie? figurez-vous un état mitoyen entre vous et lui; c'est précisément ma situation.

Je pense avec vous, madame, que, quand on

veut être aveugle, il faut l'être à Paris; il est ridicule de l'être dans une campagne avec un des plus beaux aspects de l'Europe.

On a besoin absolument, dans cet état, de la consolation de la société. Vous jouissez de cet avantage; la meilleure compagnie se rend chez vous, et vous avez le plaisir de dire votre avis sur toutes les sottises qu'on fait et qu'on imprime.

Je sens bien que cette consolation est médiocre; rarement le dernier âge de la vie est-il bien agréable; on a toujours espéré assez vainement de jouir de la vie; et à la fin, tout ce qu'on peut faire c'est de la supporter. Soutenez ce fardeau, madame, tant que vous pourrez; il n'y a que les grandes souffrances qui le rendent intolérable.

On a encore, en vieillissant, un grand plaisir qui n'est pas à négliger, c'est de compter les impertinents et les impertinentes qu'on a vus mourir, les ministres qu'on a vu renvoyer, et la foule de ridicules qui ont passé devant les yeux. Si de cinquante ouvrages nouveaux qui paraissent tous les mois il y en a un de passable, on se le fait lire, et c'est encore un petit amusement. Tout cela n'est pas le ciel ouvert, mais enfin on n'a pas mieux, et c'est un parti forcé.

Pour M. le président Hénault, c'est tout autre chose; il rajeunit, il court le monde, il est gai, et il sera gai jusqu'à quatre-vingts ans, tandis que

Moncrif et moi nous sommes probablement fort sérieux. Dieu donne ses graces comme il lui plaît.

Avez-vous le plaisir de voir quelquefois M. d'Alembert? non seulement il a beaucoup d'esprit, mais il l'a très décidé, et c'est beaucoup; car le monde est plein de gens d'esprit qui ne savent comment ils doivent penser.

Adieu, madame; songez, je vous prie, que vous me devez quelque respect; car si dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois, je suis assurément plus que borgne; mais que ce respect ne diminue rien de vos bontés.

Il y a long-temps que je suis privé du bonheur de vous voir et de vous entendre; je mourrai probablement sans cette joie. Tâchons, en attendant, de jouer avec la vie; mais c'est ne jouer qu'à colin-maillard.

LETTRE MMMDCCXXIX.

A M. DUCLOS.

6 janvier.

Quelque répugnance que j'aie toujours eue, monsieur, à mettre mon nom à la tête de mes ouvrages, et quoique aucune de mes dédicaces n'ait été accompagnée de la formule ordinaire d'une lettre; quoique cette formule m'ait paru toujours

très peu convenable, et que j'en sois l'ennemi déclaré; cependant puisque l'Académie veut cette pauvre formule, inconnue à tous les anciens, puisqu'elle veut mon nom, elle sera obéie[1].

Je suppose que M. Cramer vous a envoyé sous enveloppe, à l'adresse de M. Janel, le livre que vous demandez. Je sais que plusieurs personnes considérables, dont quelques unes sont connues de vous, en ont été assez contentes. Mais je doute que cette requête[2], présentée par l'humanité à la puissance, obtienne l'effet qu'on s'est proposé; car je ne doute pas que les ennemis de la raison ne crient très haut contre cet ouvrage. L'auteur, quel qu'il soit, fera plus de cas de votre suffrage qu'il ne craindra leurs clameurs. Quel homme est plus en droit que vous, monsieur, d'opposer sa voix aux cris des fléaux du genre humain?

[1]* Voltaire dédia à l'Académie française ainsi qu'elle le desirait, les *Commentaires sur Corneille*, qui parurent cette année en 12 vol. in-8°. (L. D. B.)

[2]* Le *Traité de la Tolérance*. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCXXX.

A M. DAMILAVILLE.

7 janvier.

Gabriel ne tâtera plus de mes contes, ils ne courront plus Paris. Ces petites fleurs n'ont de prix que quand on ne les porte pas au marché; mon cher frère a raison.

J'ai été enchanté du discours de M. Marmontel, quoiqu'il y ait un endroit qui m'ait fait rougir. Il a pris, avec une habileté bien noble et bien adroite, le parti de nos frères contre les Pompignan. Tout annonce, Dieu merci, un siècle philosophique; chacun brûle les tourbillons de Descartes avec l'*Histoire du peuple de Dieu*, du frère Berruyer. Dieu soit loué!

Il y a long-temps que je n'ai reçu de lettres de M. et de madame d'Argental. Je ne sais plus de nouvelles ni des belles-lettres, ni des affaires. Frère Thieriot écrit quatre fois par an, tout au plus. On me dit que le parlement de Grenoble est exilé. Le roi paraît mêler à sa bonté des actions de fermeté; d'un côté il cède à ce que les remontrances des parlements peuvent avoir de juste; de l'autre il maintient les droits de l'autorité royale.

Je crois que la postérité rendra justice à cette conduite digne d'un roi et d'un père.

On m'assure toujours que le mandement de l'archevêque de Paris est imprimé clandestinement, et qu'on en a vu plusieurs exemplaires. Si vous pouvez, mon cher frère, me procurer une de ces *Instructions pastorales* et un *Anti-financier,* vous me soulagerez beaucoup dans ma misère. Je suis entouré de frimas, accablé de rhumatismes. Mes yeux vont toujours fort mal, mais je me ferai lire ces deux ouvrages, que j'attends avec impatience de vos bontés fraternelles.

Je ne sais rien de nouveau non plus du théâtre; mais ce qui me touche le plus, c'est le beau projet que Dieu vous a inspiré à vous et à vos amis, et ce beau projet est... *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCXXXI.

A M. BERTRAND,

PREMIER PASTEUR, A BERNE.

8 janvier.

Je ne cesserai, mon cher monsieur, de prêcher la tolérance sur les toits, malgré les plaintes de vos prêtres et les clameurs des nôtres, tant qu'on ne cessera pas de persécuter. Les progrès de la raison sont lents, les racines des préjugés sont

profondes. Je ne verrai pas sans doute les fruits de mes efforts; mais ce seront des semences qui peut-être germeront un jour.

Vous ne trouverez pas, mon cher ami, que la plaisanterie convienne dans les matières graves. Nous autres Français nous sommes gais; les Suisses sont plus sérieux. Dans le charmant pays de Vaud, qui inspire la joie, la gravité serait-elle l'effet du gouvernement? Comptez que rien n'est plus efficace pour écraser la superstition que le ridicule dont on la couvre. Je ne la confonds point avec la religion, mon cher philosophe. Celle-là est l'objet de la sottise et de l'orgueil, celle-ci est dictée par la sagesse et la raison. La première a toujours produit le trouble et la guerre; la dernière maintient l'union et la paix. Mon ami Jean-Jacques ne veut point de comédie, et vous ne voulez pas être amusé par des plaisanteries innocentes. Malgré votre sérieux, je vous aime bien tendrement.

LETTRE MMMDCCXXXII.

A M. D'ALEMBERT.

8 janvier.

Enfin je me flatte qu'il vous parviendra deux exemplaires de cette *Tolérance* non tolérée, à-peu-

près dans le temps que vous recevrez ma lettre. Je me garderai bien, mon très cher philosophe, de faire adresser un exemplaire à M. de La Reynière; on lui saisirait son exemplaire tout comme aux autres. Figurez-vous que ceux qui étaient envoyés directement par la poste à M. de Trudaine et à M. de Montigni, son fils, n'ont jamais pu leur parvenir. Vous direz qu'à la poste M. de La Reynière est bien plus grand seigneur que M. de Trudaine; désabusez-vous, s'il vous plaît : un exemplaire adressé à M. Bouret, le puissant Bouret, l'intendant des postes Bouret, l'officieux Bouret, a été saisi impitoyablement.

Vous trouverez peut-être, par le calcul des probabilités, combien il y a à parier au juste que les prêtres et les cagots l'ont emporté dans cette affaire sur les ministres d'état les mieux intentionnés, et sur les personnes les plus puissantes. Vous conclurez qu'il y a tant de querelles en France sur les finances, qu'on n'entend point, que le ministère craint de nouvelles tracasseries sur la religion, qu'on entend encore moins. Le nom de celui à qui on attribue malheureusement le *Traité sur la Tolérance* effarouche les consciences timorées. Vous verrez combien elles ont tort, combien l'ouvrage est honnête; et vous, qui citez si bien et si à propos la Sainte Écriture, vous en trouverez les passages les plus édifiants fidèlement recueillis.

Je vous suis très obligé de votre petit commerce épistolique avec Jean-George : voilà un impudent personnage. Je vous trouve bien bon de le traiter de monseigneur; aucun de nos confrères ne devrait donner ce titre au frère de Pompignan. Les évêques n'ont aucun droit de s'arroger cette qualification, qui contredit l'humilité dont ils doivent donner l'exemple. Ils ont eu la modestie de changer en monseigneur le titre de révérendissime père en Dieu, qu'ils avaient porté douze cents ans.

Pour Jean-George, il n'est assurément que ridiculissime. Je vous prie, mon cher philosophe, de vous amuser à lire la lettre que mon petit secrétaire a écrite au grand secrétaire du célèbre Simon Le Franc de Pompignan, frère aîné de Jean-George *. Vous direz comme Marot :

> Monsieur l'abbé et monsieur son valet
> Sont faits égaux, tous deux comme de cire.
>
> *Épigrammes.*

L'ouvrage, qui est en partie de Du Marsais, et qu'on attribue à Saint-Évremont, se débite dans Paris, et je suis étonné qu'il ne soit point parvenu jusqu'à vous. Il est écrit à la vérité trop simplement; mais il est plein de raison. C'est bien dommage que cette raison funeste, qui nous égare si

* Voyez Facéties.

souvent, s'élève avec tant de force contre la religion chrétienne. Ce livre n'est que trop capable d'affermir les incrédules et d'ébranler la foi des plus croyants.

Vous voulez donc, mon grand philosophe, vous abaisser jusqu'à chasser les jésuites de Silésie. Je n'ai pas de peine à croire que vous réussissiez dans cette digne entreprise; mais vous n'aurez pas le plaisir de chasser des jésuites français : il y a long-temps que Luc s'est défait d'eux. Il n'y a plus en Silésie que de gros vilains jésuites allemands, ivrognes, fripons et fanatiques, qui ne sont pas assurément les favoris du philosophe de Sans-Souci.

Continuez, je vous prie, à m'aimer un peu, à vous moquer des sots, à faire trembler les fripons; et si vous faites jamais ce voyage d'Italie que vous projetiez, de grace, passez par chez nous.

LETTRE MMMDCCXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 janvier.

Il faut que j'importune encore mes anges. Je viens de lire le livre de l'*Anti-financier*, et il me

fait trembler pour celui de *la Tolérance;* car si l'un dévoile les iniquités des financiers, l'autre indique des iniquités non moins sacrées. Il n'est plus permis d'envoyer une *Tolérance* par la poste; mais je demande comment un livre qui a eu le suffrage de mes anges, de M. le duc de Prâlin, de M. le duc de Choiseul, de madame la duchesse de Gramont et de madame de Pompadour, peut être regardé comme un livre dangereux. Je suis toujours incertain si mes anges ont reçu mes paquets; si ma réponse à l'aréopage comique leur est parvenue; s'ils ont été contents des *Trois manières;* s'ils conduisent toujours leur conspiration. Je les accable de questions depuis quinze jours. Je sais bien que les cérémonies du jour de l'an, les visites, les lettres, ont occupé leur temps, et je ne leur demande de leurs nouvelles que quand ils auront du loisir; mais alors je les supplie de me mettre un peu au fait de toutes les choses sur lesquelles j'ai fatigué leur complaisance.

Je ne sais encore si la *Gazette littéraire* est commencée; mais ce qui me fâche beaucoup, c'est que, si mes yeux guérissent, la cure sera longue, et je ne serai de long-temps en état de servir M. le duc de Prâlin; s'ils ne guérissent pas, je ne le servirai jamais. Celui de mes anges qui ne m'écrit point me laisse toujours dans l'ignorance sur ses yeux et sur l'état de sa santé; et l'autre qui

m'écrit ne me dit pas un mot de ce qui m'intéresse le plus.

N'avez-vous pas été frappés de l'énergie avec laquelle l'*Anti-financier* peint la misère du peuple et les vexations des publicains? Mais il est, ce me semble, comme tous les philosophes, qui réussissent très bien à ruiner les systèmes de leurs adversaires, et qui n'en établissent pas de meilleurs.

Je finis ma lettre et ma journée par la douce espérance que je serai consolé par un mot de mes anges.

LETTRE MMMDCCXXXIV.

A MADAME LA DUCHESSE DE GRAMONT.

Madame, vous m'avez permis de prendre la liberté de vous écrire quelquefois. M. l'abbé de Voisenon, qui ne laisse pas d'être sérieux quand il le faut, m'a assuré très sérieusement que vous receviez mes lettres avec bonté, et il faut qu'il vous connaisse bien, car il vous regarde comme le modèle du goût, de la raison et de la bienfesance.

Je me crois bien autorisé aujourd'hui à profiter de cette permission que vous me donnez. Voici, madame, un Suisse, un Hollandais auprès de qui je veux me faire valoir: je lui fais accroire que

vous daignerez souffrir ma lettre. Je suis, comme vous savez, Suisse aussi, et ma vanité est de passer pour votre protégé. Je vous supplie, madame, de ne me pas désavouer auprès de M. Constant. Il est vrai qu'il est fils d'un général qui s'est battu quarante ans contre nous. Il est vrai qu'il est colonel en Hollande. Mais, madame, il est si Français, il a tant de talents, il est si aimable, que je veux qu'il ait grande opinion de moi.

C'est mon excessif orgueil qui vous attire mon importunité. Pardonnez à la faiblesse humaine, et recevez avec votre bonté ordinaire les sentiments de la reconnaissance et du profond respect avec lequel je serai toute ma vie, madame, votre très humble, très obéissant et très obligé serviteur, VOLTAIRE.

LETTRE MMMDCCXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 janvier.

Je suis affligé que le tyran du *tripot* se brouille avec vous. Voilà un beau sujet de guerre; cela est bien ridicule, bien petit. Ah! que de faiblesses chez nous autres humains! Mais existe-t-il un *tripot?* on dit qu'il n'y a plus que celui de l'Opéra-Comique, et que c'est là que tout l'honneur de la France s'est réfugié.

Autre sujet d'affliction, mais légère : la discorde est toujours à Genève. Rousseau a trouvé le secret d'allumer le flambeau du haut de sa montagne, sans qu'en vérité il y ait le moindre fondement à la querelle. Le peuple est insolent et le Conseil faible ; voilà tout le sujet de la guerre. Le plaisant de l'affaire c'est, comme je l'ai déja dit, que le peuple de Calvin prétend qu'un citoyen de Genève a le droit d'écrire tant qu'il veut contre le christianisme, sans que le Conseil soit en droit de de le trouver mauvais ; et, pour rendre la farce complète, les ministres du saint Évangile sont du parti de Jean-Jacques, après qu'il s'est bien moqué d'eux. Cela parait incompréhensible, mais cela est très vrai. Il faudrait cette fois recourir à la médiation de Spinosa. Ce petit magot de Rousseau a écrit un gros livre contre le gouvernement, et son livre enchante la moitié de la ville. Il dit, en termes formels, qu'il faut avoir perdu le bon sens pour croire les miracles de Jésus-Christ. Malheureusement il m'a fourré là très mal-à-propos. Il dit au Conseil que j'ai fait le *Sermon des Cinquante*. Ah ! Jean-Jacques, cela n'est pas du philosophe : il est infame d'être délateur ; il est abominable de dénoncer son confrère, et de le calomnier aussi injustement. En un mot, mon cher ange, vous pouvez compter qu'on est aussi ridicule dans mon voisinage qu'on l'était à Paris du temps des

billets de confession; mais le ridicule est d'une espèce toute contraire.

LETTRE MMMDCCXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 janvier.

Je ne sais qui me tient que je ne... me plaigne de mes anges; si je m'en croyais, je ferais... des remontrances à mes anges, je leur dirais... leur fait; mais je veux bien encore suspendre mon juste courroux pour cette poste; je fais plus,

> Je t'ai comblé de *vers*, je t'en veux accabler.
> CORNEILLE, *Cinna*, acte V, sc. dern.

Je me suis aperçu que le cinquième acte de leur conspiration demandait encore quelques touches; qu'il y avait des morceaux trop brusques qui n'avaient pas leur rondeur nécessaire; que quelques vers étaient faibles, trop peu énergiques, trop communs. Je me suis souvenu sur-tout que mes anges, dans le temps qu'ils m'aimaient, dans le temps qu'ils m'écrivaient, me disaient que Julie, en parlant à Octave, ressemblerait trop à Junie parlant à Néron[1].

[1]* Dans le *Britannicus* de Racine. (L. D. B.)

Enfin hier, ne fesant plus de contes, je repris ce cinquième acte en sous-œuvre; et, au lieu de fatiguer les conjurés de quantité de petites corrections qu'il faudrait porter sur leur ancien exemplaire, je leur envoie un cinquième acte bien propre. Mais que les conjurés prennent bien garde, qu'ils se souviennent qu'on connaît l'écriture de mon secrétaire, et qu'ils risqueraient d'être découverts! Ainsi, selon leur grande prudence, ils feront transcrire le tout par une main inconnue et fidèle, ou, s'ils veulent, je leur en ferai faire une autre copie. Mais, selon leur grande indifférence, ils me laissent dans ma grande ignorance sur tout ce que je leur ai demandé, sur les paquets que je leur ai envoyés, sur leur santé, sur leurs bontés, sur la *Gazette littéraire*, sur un paquet qui est venu pour moi d'Angleterre, à l'adresse de M. le duc de Prâlin.

Respect, tendresse et douleur.

LETTRE MMMDCCXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 janvier.

C'est donc aujourd'hui le 13 de janvier; c'est donc en vain que j'ai envoyé des mémoires, des contes, des livres, des vers, des actes. Je languis

sans réponse depuis le 22 de décembre; je meurs; les anges m'ont tué par leur silence. Le silence est le juste châtiment des bavards. Je meurs, je suis mort. Un *De profundis*, s'il vous plaît, à V.

LETTRE MMMDCCXXXVIII.

A M. BERTRAND.

Fernei, 13 janvier.

Je vous prie, mon cher philosophe, de relire la fable d'Ésope ou de La Fontaine, dans laquelle on introduit un héron qui refuse pour son dîner une carpe et une tanche, et qui se trouve trop heureux de manger un goujon. Il est si rare de trouver des acheteurs d'une marchandise de cabinet, que je vous conseille de saisir l'occasion qui se présente. Si cette occasion manquait, vous ne la retrouveriez plus. Saisissez-la, croyez-moi:

. . . . « Connobbi pur l'inique corti. »
LE TASSE, *Jérusalem Délivrée*, c. VII, st. 12.

On peut changer d'avis d'un jour à l'autre, et alors vous vous repentiriez bien de n'avoir pas accepté ce qu'on vous a offert. Songez qu'il y a des jésuites à Manheim.

Adieu, mon cher philosophe; ne m'oubliez pas

auprès de M. et de madame de Freudenreich, et comptez que je suis à vous pour la vie. V.

LETTRE MMMDCCXXXIX.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Fernei, 13 janvier.

Vous voulez donc, monsieur, que les aveugles vous écrivent; mais Tirésie et le vieux bon homme Tobie écrivaient-ils? Que pouvaient-ils mander? que pouvaient-ils dire? Les pauvres gens étaient sûrement bien empêchés. Quand Tobie aurait écrit trois ou quatre fois à un sénateur de Babylone qu'une hirondelle lui avait chié dans les yeux, pensez-vous que le sénateur eût été bien réjoui des bavarderies de Tobie? Vous dirai-je que nous avons beaucoup de neige sur nos montagnes, que je me traîne avec un bâton au coin du feu, que je fais ce que je peux pour guérir mes yeux, et que je n'en peux venir à bout; que mon théâtre est fermé, qu'il faut que je m'accoutume à toutes les privations? Dieu vous préserve de jamais tomber dans cet état! Heureusement vous êtes encore jeune; vous avez l'occupation des affaires et l'amusement des plaisirs: voilà tout ce qu'il faut à l'homme. Conservez long-temps tous vos avantages; gouvernez Bologne pendant l'hiver, et le

théâtre pendant l'été. Jouissez de la vie; je supporte la mienne; et, tant qu'elle durera, je vous serai bien tendrement attaché.

LETTRE MMMDCCXL.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 15 janvier.

Ce que j'ai d'abord de plus pressé, mon très cher et très respectable maître, c'est de justifier frère Hippolyte Bourgelat, qui, comme je m'en doutais bien, n'est point coupable, ainsi que vous le verrez par la lettre qu'il m'a écrite à ce sujet, et dont je vous envoie copie. J'espère que M. Galatin échappera aux griffes des vautours, et que je pourrai lire enfin cette *Tolérance* dont nosseigneurs de la rue Plâtrière* qui ont presque autant d'esprit que nosseigneurs du Parlement, me privent avec une cruauté si intolérable. La vérité est que ceux qui ont lu le livre ne se soucient guère qu'on le lise, et que les fanatiques qui en ont eu vent craignent qu'il ne soit lu. Voilà la solution du problème que vous me proposez sur le calcul des probabilités. Et, pour vous le rendre en termes algébriques, je vous dirai, aussi éloquemment que l'abbé Trublet pourrait le faire, que la *haine* étant plus forte que l'*amour*, est *à fortiori* plus forte que l'*indifférence; et voilà ce qui fait que votre fille est muette*[1].

Si je n'avais pas donné du monseigneur à Jean-George, il aurait fait imprimer ma lettre, et mis contre moi tous les

* Les commis de la poste aux lettres.

[1] * MOLIÈRE, *Le Médecin malgré lui*, acte II, sc. VI. (L. D. B.)

monseigneurs et les *monsignori* de l'Europe ; mais un évêque s'appelle monseigneur, comme un chien, Citron [1]. Le point essentiel, c'est d'avoir prouvé à monseigneur qu'il est un sot et un menteur; c'est ce que je me flatte d'avoir démontré. Quoi qu'il en soit, je vous promets, s'il m'écrit encore, de l'appeler mon révérend père, et de l'avertir qu'il a en moi un fils bien mal morigéné. Je ne désespère pas de lui en dire quelque chose un jour plus solennellement que je n'ai fait, au risque d'être excommunié au Pui-en-Velai.

Tandis que j'écris des lettres obscures [2] à ce plat monseigneur, il en est un qui mérite ce titre mieux que lui, et à qui vous devriez écrire une lettre ostensible, pour le remercier, au nom de nous tous, de la manière honnête dont il se conduit avec les gens de lettres : c'est M. le prince Louis de Rohan, qui serait certainement très flatté de recevoir de vous cette marque d'estime, et d'autant plus flatté qu'il n'a aucune liaison avec vous. Si vous pouviez même joindre à votre lettre quelques vers (vous en faites bien pour MM. Simon et George Le Franc), le tout n'en irait que mieux. Vous devez bien être sûr qu'il a pour vous tous les sentiments que vous pouvez desirer, et qu'il n'est pas du nombre des fanatiques qui ont mis dans leurs intérêts les commis de la poste.

A propos d'Académie, ne croyez pas que moi et quelques autres de vos amis exigions la plate souscription de *très humble et très obéissant serviteur* *: la pluralité l'a emporté, et je pense qu'attendu le sot public le contraire eût peut-être fait tenir de plats discours, et que vous ferez mieux de

[1] * Dans *les Plaideurs* de Racine. (L. D. B.)

[2] * Allusion à l'ouvrage anonyme de Reuchlin, et autres intitulés : *Epistolarum obscurorum virorum volumina duo*, 1593. Francfort-sur-le-Mein. (L. D. B.)

* Dans la dédicace des *Commentaires sur Corneille.*

suivre l'usage; mais, à l'égard de votre nom, il me paraît indispensable pour vous, pour l'Académie, pour le public et pour Corneille.

Je ferai chercher ce livre de Du Marsais, dont je n'ai aucune connaissance; c'était un grand serviteur de Dieu. Je me souviens du compliment qu'il fit au prêtre qui lui apporta les sacrements, et qui venait de l'exhorter: « Monsieur, je vous remercie; cela est fort bien; il n'y a point « là-dedans d'alibiforains. » Je vous remercie de mon côté de la lettre de votre secrétaire à celui de Simon Le Franc. Je ne doute point qu'en la lisant Simon Le Franc ne s'écrie :

« Quid domini facient, audent cum talia fures? »
VIRG., ecl. III.

Je vous remercie aussi d'avance de tous les contes de *ma mère l'oie*, que je compte à présent recevoir de la première main; car je n'imagine pas que l'intolérance s'étende jusqu'à empêcher les oies de conter, à moins que la philosophie, dont ils ont tant de peur, ne s'avise de se comparer aux oies du Capitole, à qui les Gaulois se repentirent bien de n'avoir pas coupé le cou.

Voilà l'archevêque de Paris qui voudrait bien rejoindre le cou des jésuites avec leur tête, que les Gaulois du Parlement en ont séparée. Il a fait pour leur défense un grand diable de mandement qui va, dit-on, être dénoncé; et on ajoute que l'auteur pourrait aller à la Conciergerie, si le roi n'aime mieux l'envoyer à La Roque[1]. En attendant, le Parlement travaille à de belles remontrances sur l'affaire de M. de Fitz-James; ils prétendent que cela sera fort beau, et qu'ils pourront dire du gouvernement comme M. de Pour-

[1]* Terre du frère de Christophe de Beaumont. (L. D. B.)

ceaugnac : « Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien « son fait [1]. »

Que dites-vous du nouveau contrôleur-général [2] ? auriez-vous cru, il y a six ans, que les jansénistes parviendraient à la tête des finances? Comme ils se connaissent en convulsions, on a cru apparemment qu'ils seraient plus propres à guérir celles de l'état, et à empêcher les Anglais de nous donner une autre fois des coups de bûche. Et du cardinal de Bernis, qu'en pensez-vous? croyez-vous qu'après avoir fait le poëme des *Quatre Saisons*, il revienne encore à Versailles faire la pluie et le beau temps? L'éclaircissement, comme dit la comédie, nous éclaircira; et moi, j'attends tout en patience, sûr de me moquer de quelqu'un et de quelque chose, quoi qu'il arrive.

Je n'ai point eu depuis quelque temps de nouvelles de votre ancien disciple. Dieu veuille qu'il envoie les jésuites allemands prêcher et s'enivrer hors de chez lui!

Adieu, mon cher maître; envoyez-moi tout ce que vous ferez, car j'aime vos ouvrages autant que votre personne. Ménagez vos yeux et votre santé, et continuez à rire aux dépens des sots et des fanatiques. Marmontel engraisse à vue d'œil, depuis qu'il est de l'Académie; ce n'est pourtant pas la bonne chère qu'on y fait.

[1]* MOLIÈRE, *Pourceaugnac*, acte I, sc. VI. (L. D. B.)

[2]* De Laverdi. On assurait alors qu'il avait déja fait pour vingt millions d'économies; mais ses belles promesses ne se réalisèrent pas : il est vrai que la cour était un gouffre sans fond qui s'élargissait sans cesse. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCXLI.

A MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLACH.

Au château de Fernei, par Genève, 17 janvier.

Madame, votre altesse sérénissime a été touchée de l'horrible aventure des Calas. Ce procès d'une famille protestante qui redemande le sang innocent va bientôt être jugé en dernier ressort; je mets à vos pieds cet ouvrage consacré aux vertus que vous pratiquez. Si votre altesse sérénissime daigne envoyer quelques secours pour subvenir aux frais qu'une famille indigente est obligée de faire, cette générosité sera bien digne de votre altesse sérénissime, et tous ceux qui ont pris en main la cause de ces infortunés vous regarderont dans l'Europe comme leur principale bienfaitrice. Souffrez que je sois ici leur organe, en vous renouvelant le profond respect avec lequel je suis, madame, de votre altesse sérénissime, etc.

LETTRE MMMDCCXLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 janvier.

J'étais mort, comme vous savez; la lettre de mes anges, du 12 janvier, ne m'a pas tout-à-fait ressuscité, mais elle m'a dégourdi. Il y a eu certainement trois paquets détenus à la poste. On ne veut absolument point de livres étrangers par les courriers; il faut subir sa destinée; mais avec ces livres on a retenu le conte des *Trois manières*[1], qui était adressé à M. de Courteilles; et ce qu'il y a de plus criant, de plus contraire au droit des gens, c'est que ce conte manuscrit était tout seul de sa bande, et ne fesait pas un gros volume. Le roi ne peut pas avoir donné ordre qu'on saisît mon conte; et, s'il l'a lu, il en aura été amusé, pour peu qu'il aime les contes.

Je soupçonne donc que ce conte est actuellement entre les mains de quelque commis de la poste qui n'y entend rien. Comment fléchir M. Janel? Est-il possible que la plus grande consolation de ma vie, celle d'envoyer des contes par la poste, soit interdite aux pauvres humains? Cela fait saigner le cœur.

[1] L'un des *Contes de Guillaume Vadé*. (L. D. B.)

Ce qui m'émerveille encore, c'est que M. le duc de Prâlin n'ait point reçu de réponse de monsieur le premier président de Dijon. Cette réponse serait-elle avec mon conte? J'ai supplié M. le duc de Prâlin de vouloir bien faire signifier ses volontés à mon avocat Mariette. Il fera ce qu'il jugera à propos.

Mais quoi! la conspiration des roués s'en est donc allée en fumée? J'ai envoyé en dernier lieu un cinquième acte des roués; il est sans doute englouti avec mon conte. La pièce des roués me paraissait assez bien; la conspiration allait son train. Ce cinquième acte me paraissait très fortifié; mais, s'il est entre les mains de M. Janel, que dire? que faire? M. le duc de Prâlin ne pourrait-il pas me recommander à M. Janel comme un bon vieillard qu'il honore de sa pitié? Je suis sûr que cela ferait un très bon effet.

Par où, comment enverrai-je une *Olympie* rapetassée qu'on me demande? M. Janel me saisira tous mes vers.

M. Le Franc de Pompignan envoie par la poste autant de vers hébraïques qu'il veut, et moi je ne pourrai pas envoyer un quatrain! et mes paquets seront traités comme des étoffes des Indes!

Vous me parlez, mes divins anges, de distribution de rôles; mais auparavant il faut que la pièce soit en état, et j'enverrai le tout ensemble.

Mes anges peuvent être persuadés que je leur ai écrit toutes les postes depuis un mois, sans en manquer une, et toujours sous l'enveloppe de M. de Courteilles; qu'ils jugent de ma douleur et de mon embarras!

On m'a mandé d'Angleterre qu'il m'était venu un gros paquet de livres pour la *Gazette littéraire*. Je n'entends pas plus parler de ce paquet que de mon conte; je n'entends parler de rien, et je reste dans la banlieue de Genève, tapi comme un blaireau.

Je n'ai point du tout été la dupe de tous les bruits qui ont couru sur une représentation à Versailles, et j'ai jugé que cette représentation n'aurait pas beaucoup de suite.

Je me mets sous les ailes de mes anges, dans l'effusion et dans l'amertume de mon cœur.

N. B. Remarquez bien que depuis un mois je n'ai reçu d'eux qu'une lettre.

Remarquez encore que j'approuve de tout mon cœur l'idée du père Corneille. Je vais écrire, ou plutôt faire écrire (car mes yeux refusent le service), à Gabriel Cramer, à Genève, qu'il s'arrange avec les distributeurs des exemplaires à Paris, pour que le père Corneille en porte à qui il voudra. Il sera sans doute très bien accueilli du roi.

LETTRE MMMDCCXLIII.

A M. DAMILAVILLE.

18 janvier.

Il faut se résigner, mon cher frère, si les ennemis de la tolérance l'emportent : *Curavimus Babylonem, et non est sanata; derelinquamus eam*[1]. Il n'y aura jamais qu'un petit nombre de philosophes et de justes sur la terre.

Je vous remercie de l'*Anti-financier*. L'ouvrage est violent, et porte à faux d'un bout à l'autre. Comment un conseiller au Parlement peut-il toujours prononcer la chimère de son impôt unique, tandis qu'un autre conseiller, devenu contrôleur-général, est indispensablement obligé de conserver tant d'autres taxes? De plus, on confond trop souvent dans cet ouvrage le Parlement, cour supérieure à Paris, avec le Parlement de la nation, qui était les états-généraux. Je vois que dans tous les livres nouveaux on parle au hasard; Dieu veuille qu'on ne se conduise pas de même!

Je suis bien aise d'amuser les frères de quelques notes sur *Corneille*, en atttendant qu'ils aient l'édition. Je voudrais que nos philosophes les Dide-

[1] Jérémie, chap. LI, v. 9. (L. D. B.)

rot, les d'Alembert, les Marmontel, vissent ces remarques. Je pense qu'ils seront de mon avis, et j'en appelle au sentiment de mon cher frère.

Je le remercie du *Droit ecclésiastique* qu'il m'a fait parvenir par l'enchanteur Merlin. On dit que Lambert est en prison; et, ce qui est étrange, ce n'est pas pour avoir imprimé les malsemaines de Fréron.

On a beaucoup parlé à Paris du retour du cardinal de Bernis; on l'a regardé comme un grand événement, et c'en est un fort petit. Mais est-il vrai que vingt-quatre jésuites du Languedoc se sont choisi un provincial? est-il vrai que votre Parlement demande au roi l'expulsion de tous les jésuites de Versailles? est-il vrai qu'on tient au Parlement l'affaire de l'archevêque sur le bureau, et qu'on s'expose à l'excommunication mineure et majeure?

Je ne peux plus que faire des vœux pour la tolérance; il me paraît qu'il n'y en a plus guère dans le monde. Les ennemis sont ardents, et les fidèles sont tièdes. Je recommande notre petit troupeau à vos soins paternels.

J'ai toujours oublié de demander à frère d'Alembert ce qu'était devenu le pauvre frère de Prades. N'en savez-vous point de nouvelles? Prions Dieu pour lui, et *écr. l'inf*.... Priez aussi Dieu pour moi, car je suis bien malade.

LETTRE MMMDCCXLIV.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Fernei, 18 janvier.

« Huc quoque *clara tui* pervenit fama triumphi,
« Languida quo fessi vix venit aura noti. »
OVID., ex Ponto, II, 1.

Le philosophe de Vic-sur-Aisne est donc actuellement le philosophe de Paris-sur-Seine, car il sera toujours philosophe, et il connaîtra toujours le prix des choses de ce monde.

Je fais, monseigneur, mes compliments à votre éminence, et c'est assurément de bon cœur: je vous avais parlé de contes pour vous amuser, mais il n'est plus question de contes de *ma mère l'oie.* J'avais soumis à vos lumières certain drame barbare que j'ai *débarbarisé* tant que j'ai pu, et sur lequel, *motus:* il n'est plus question vraiment de bagatelles. Vous devez être accablé de nouveaux amis, de serviteurs zélés, qui ont tous pris la part *la plus vraie, la plus tendre;* qui ont eu l'attachement *le plus inaltérable,* qui *ont été pénétrés,* qui *seront pénétrés,* etc., etc., etc.; et votre éminence de sourire.

Si vous n'êtes pas toujours à Versailles, n'irez-vous pas quelquefois à l'Académie? Tant mieux:

vous y serez le protecteur des *Remarques* impartiales sur Corneille. Vous aimez les choses sublimes; mais vous n'aimez pas le galimatias, les pensées alambiquées et forcées, les raisonnements abstrus et faux, les solécismes, les barbarismes; et certes vous faites bien.

Monseigneur, quelque chose qu'il arrive, aimez toujours les lettres: j'ai soixante-dix ans, et j'éprouve que ce sont de bonnes amies; elles sont comme l'argent comptant, elles ne manquent jamais au besoin. Que votre éminence agrée le tendre respect du Vieux de la montagne; honorez-le d'un mot de souvenir, quand vous aurez expédié la foule.

P. S. Puis-je avoir l'honneur de vous envoyer un *Traité sur la Tolérance,* fait à l'occasion de l'affaire des Calas, qui va se juger définitivement au mois de février? Ce n'est pas là un conte de *ma mère l'oie;* c'est un livre très sérieux; votre approbation serait d'un grand poids. Puis-je l'adresser en droiture à votre éminence, ou voulez-vous que ce soit sous l'enveloppe de M. Janel, ou voulez-vous que je ne vous l'envoie point *du tout?*

LETTRE MMMDCCXLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 20 janvier.

Ce n'est pas un petit renversement du droit divin et humain que la perte d'un conte à dormir debout, et d'un cinquième acte qui pourrait faire le même effet sur le parterre, qui a le malheur d'être debout à Paris. J'ai écrit à mes anges gardiens une lettre ouverte que j'ai adressée à M. le duc de Prâlin; j'adresse aussi mes complaintes douloureuses et respectueuses à M. Janel, qui, étant homme de lettres, doit favoriser mon commerce. Je conçois après tout que, dans le temps que l'*Anti-financier* causait tant d'alarmes, on ait eu aussi quelques inquiétudes sur l'*Anti-intolérant*[1]; ce dernier ouvrage est pourtant bien honnête, vous l'avez approuvé. MM. les ducs de Prâlin et de Choiseul lui donnaient leur suffrage; madame de Pompadour en était satisfaite. Il n'y a donc que le sieur évêque du Pui et ses consorts qui puissent crier. Cependant, si les clameurs du fanatisme l'emportent sur la voix de la raison, il n'y a qu'à suspendre pour quelque temps le débit

[1] Le *Traité de la Tolérance*. (L. D. B.)

de ce livre, qui aurait le crime d'être utile; et, en ce cas, je supplierais mes anges d'engager frère Damilaville à supprimer l'ouvrage pour quelques mois, et à ne le faire débiter qu'avec la plus grande discrétion. Ah! si mes anges pouvaient m'envoyer la petite drôlerie de l'hiérophante de Paris, qu'ils me feraient plaisir! car je suis fou des mandements depuis celui de Jean-George. Mes anges me répondront peut-être qu'ils ne se soucient point de ces bagatelles épiscopales; qu'ils veulent qu'Olympie meure au cinquième acte, que c'est là l'essentiel; je leur enverrai incessamment des idées et des vers: mais pourquoi avoir abandonné la conspiration? pourquoi s'en être fait un plaisir si longtemps pour y renoncer? Si vous trouvez les roués passables, que ne leur donnez-vous la préférence que vous leur aviez destinée? Si vous trouvez les roués insipides, il ne faut jamais les donner. Répondez à ce dilemme: je vous en défie; au reste, votre volonté soit faite en la terre comme au ciel! Je me prosterne au bout de vos ailes.

N. B. J'ai écrit une lettre fort bien raisonnée à M. le duc de Prâlin sur les dîmes.

Respect et tendresse.

LETTRE MMMDCCXLVI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernei, 24 janvier.

J'ai des remerciements à faire à monseigneur mon héros de la pitié qu'il a eue du sieur Ladouze, incendié à Bordeaux; et, si j'osais, je prendrais encore la liberté de lui recommander ce pauvre Ladouze; mais mon héros n'a besoin des importunités de personne, quand il s'agit de faire du bien.

On a ri, de Grenoble à Gex, d'une lettre de M. le gouverneur de Guienne à M. le commandant de Dauphiné, dans laquelle il demande quelle est l'étiquette quand on pend les gouverneurs de province. J'espère qu'en effet on finira par rire de tout ceci, selon la louable coutume de la nation. Je ris aussi, quoique un pauvre diable de quinze-vingts ne soit pas trop en joie.

On n'a pu envoyer à monseigneur le maréchal les exemplaires cornéliens, attendu qu'on n'a pas encore les estampes, que la liste des souscripteurs n'est pas encore imprimée, et qu'il y a toujours des retardements dans toutes les affaires de ce monde.

Je crois que M. le cardinal de Bernis finira par

être archevêque; mais d'Alembert doute qu'ayant fait *les Quatre Saisons*, il fasse encore la pluie et le beau temps.

On prétend que l'électeur Palatin se met sur les rangs pour être roi de Pologne. Je le trouve bien bon, et je suis fort fâché, pour ma part, qu'il veuille se ruiner pour une couronne qui ne rapporte que des dégoûts.

Je me mets aveuglément aux pieds de mon héros.

LETTRE MMMDCCXLVII.

A M. COLLINI.

A Fernei, 26 janvier.

Les pauvres aveugles écrivent rarement, mon cher ami; non seulement les fenêtres se bouchent, mais la maison s'écroule. J'ai travaillé pendant deux ans à l'édition de *Corneille;* tous les détails de cette opération ont été très fatigants; je n'ai pu m'absenter un moment pendant tout ce temps-là; et à présent que je pourrais respirer en fesant ma cour à LL. AA. EE., me voilà dans mon lit ou au coin de mon feu, dans une situation assez triste. Vous connaissez ma mauvaise santé, l'âge de soixante-dix ans n'est guère propre à rétablir mes forces. Je vous prie de me mettre aux pieds de

monseigneur l'électeur; il y a long-temps qu'il n'a daigné me consoler par un mot de sa main; je ne lui en suis pas assurément moins attaché avec le plus profond respect, et je porte toujours envie à ceux qui ont le bonheur d'être à sa cour. Je vous embrasse bien tendrement. Les lettres d'un malade ne peuvent être longues.

LETTRE MMMDCCXLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 27 janvier.

Dites-moi donc, mes anges, si vous avez enfin reçu un cinquième acte et un conte. Une certaine inquisition se serait-elle étendue jusque sur ces bagatelles? et quand le lion ne veut pas souffrir de cornes dans ses états, faut-il encore que les lièvres craignent pour leurs oreilles? L'aventure de *la Tolérance* me fait beaucoup de peine. Je ne peux concevoir qu'un ouvrage que vous avez tant approuvé puisse être regardé comme dangereux. Je n'ai d'ailleurs, et je ne veux avoir d'autre part à cet ouvrage que celle d'avoir pensé comme vous. Il y a trop de théologie, trop de sainte Écriture, trop de citations, pour qu'on puisse raisonnablement supposer qu'un pauvre feseur de contes y ait mis la main. Je me borne à conseiller à l'au-

teur de supprimer cet ouvrage en France, si *la Tolérance* n'est pas tolérée par ceux qui sont à la tête du gouvernement. Mais enfin, quand madame de Pompadour en est satisfaite, quand MM. les ducs de Choiseul et de Prâlin témoignent leur approbation, quand M. le marquis de Chauvelin joint son enthousiasme au vôtre, qui donc peut proscrire un livre qui ne peut enseigner que la vertu?

Si le roi avait eu le temps de le lire chez madame de Pompadour, l'auteur oserait se flatter que sa majesté n'en aurait pas été mécontente, et c'est sur la bonté du cœur du roi qu'il fonde cette espérance.

Monsieur le chancelier, dans les premiers jours d'un ministère difficile, aurait-il abandonné l'examen de ce livre à quelqu'un de ces esprits épineux qui veulent trouver du mal par-tout où le bien se trouve avec candeur et sans politique?

Enfin pourquoi a-t-on retenu à la poste de Paris tous les exemplaires que plusieurs particuliers de Genève et de Suisse avaient envoyés à leurs amis, sous les enveloppes qui paraissent devoir être les plus respectées? Cette rigueur n'a commencé qu'après que les éditeurs ont eu la circonspection dangereuse d'en envoyer eux-mêmes un exemplaire à monsieur le chancelier, de le soumettre à ses lumières, et de le recommander à sa protection. Il se

peut que les précautions qu'on a prises pour faire agréer le livre soient précisément ce qui a causé sa disgrace. Mes chers anges sont très à portée de s'en instruire. On peut parler ou faire parler à monsieur le chancelier. Je les conjure de vouloir bien s'éclaircir et m'éclairer. Tout Suisse que je suis, je voudrais bien ne pas déplaire en France. Je cherche à me rassurer en me figurant que, dans la fermentation où sont les esprits, on ne veut pas s'exposer aux plaintes de la partie du clergé qui persécute les protestants, tandis qu'on a tant de peine à calmer les parlements du royaume. Si ce qu'on propose dans *la Tolérance* est sage, on n'est pas dans un temps assez sage pour l'adopter. Pourvu qu'on ne sache pas mauvais gré à l'auteur, je suis très content, et j'attends ma consolation de mes anges.

On me mande que plusieurs évêques font des mandements, à l'exemple de M. de Beaumont, et qu'ils iront tenir un concile à Sept-Fonts. Je ne sais si le rappel de tous les commandants est une nouvelle vraie. Je m'en tiens aux événements, et je n'y fais point de commentaires comme sur Corneille. Les graveurs seuls empêchent que l'édition de Corneille n'arrive.

Mais, encore une fois, pourquoi abandonner votre conspiration? est-ce le ton d'aujourd'hui de commencer une chose pour ne pas la finir?

Je vous salue de loin, mes divins anges, et je crois que ces mots *de loin* sont bien convenables dans le temps présent; mais je vous salue avec la plus vive tendresse.

LETTRE MMMDCCXLIX.

A M. DAMILAVILLE.

27 janvier.

Vos lettres, mon cher frère, sont une grande consolation pour le quinze-vingts des Alpes; elles me font voir combien les philosophes sont au-dessus des autres hommes. Il me semble que vous voyez les choses comme il faut les voir.

Il est certain que les inondations ont arrêté quelquefois les courriers; mais il n'est pas moins vrai que les premières personnes de l'état n'ont pu recevoir de *Tolérance* par la poste. Vous savez qu'on me fait trop d'honneur en me soupçonnant d'être l'auteur de cet ouvrage; il est au-dessus de mes forces. Un pauvre feseur de contes n'en sait pas assez pour citer tant de pères de l'Église avec du grec et de l'hébreu.

Quel que soit l'auteur, il paraît qu'il n'a que de bonnes intentions. J'ai vu des lettres des hommes les plus considérables de l'Europe qui sont entiè-

rement de l'avis de l'auteur depuis le commencement jusqu'à la fin; mais il y a des temps où il ne faut pas irriter les esprits, qui ne sont que trop en fermentation. J'oserais conseiller à ceux qui s'intéressent à cet ouvrage, et qui veulent le faire débiter, d'attendre quelques semaines, et d'empêcher que la vente ne soit trop publique.

Je vous remercie bien de l'exploit du marquis de Créqui*. Voilà, de tous les exploits qu'ont faits les Français depuis vingt ans, le meilleur assurément. Cela vaut mieux que tous les mandements que vous pourriez m'envoyer. Christophe à Sept-Fonts[1] aura l'air d'un martyr, et j'en suis fâché; mais on se souviendra que *non Sept-Fonts, sed causa facit martyrem*[2]. Les mandements des autres évêques ne feront pas, je crois, un grand effet dans la nation; mais le rappel des commandants, le triomphe des parlements, etc., sont une énigme dont je ne puis ou n'ose deviner le mot. C'est le combat des éléments, dont les yeux profanes ne peuvent découvrir le principe.

Je me flatte qu'enfin l'épidémie des remontrances va cesser comme la mode des pantins. Mais

* Voyez la lettre MMMDCCLVIII.

[1]* Il n'alla pas en exil à l'abbaye de Sept-Fonts qu'il avait d'abord choisie : il préféra La Trappe, et le roi y consentit le 20 janvier. (L. D. B.)

[2]* Tertullien dit : Non pœna sed causa facit martyrem. (L. D. B.)

celle de l'Opéra-Comique subsistera long-temps; c'est là le vrai génie de la nation.

Voici un petit billet pour frère Thieriot. Je crains bien qu'il ne tâte aussi de la banqueroute de ce notaire[1]. C'était une chose inouïe autrefois qu'un notaire pût être banqueroutier; mais depuis que Mazade, Porlier, conseillers au Parlement, Bernard, maître des requêtes, ont fait de belles faillites, je ne suis plus étonné de rien. Ce maître Bernard, surintendant de la maison de la reine, beau-frère du premier président de la première classe du Parlement de France, et monsieur son fils, l'avocat-général, ont emporté à madame Denis et à moi environ quatre-vingt mille livres, et M. le président Molé a toujours été si occupé des remontrances sur les finances, qu'il a toujours oublié de me faire rendre justice de monsieur son beau-frère.

Est-il vrai que M. de Laverdi a déja fait beaucoup de retranchements dans les dépenses publiques et dans les profits de quelques particuliers? Si cela est, il sauve quelques écus, mais il doit des millions.

Je ne sais aucune nouvelle du tripot de la Comédie, ni des autres tripots qui se croient plus essentiels. Je serai affligé si la pièce de frère Saurin

[1]* Le notaire Des Hayes venait de faire une banqueroute que l'on portait à trois millions. (L. D. B.)

essuie un affront, c'est un des frères les plus persuadés; je souhaite qu'il soit un des plus zélés. Frère Helvétius est-il à Paris? Tâchez d'avoir quelque chose d'édifiant à me dire touchant le petit troupeau. Cultivez la vigne, mon cher frère, et *écr. l'inf*....

LETTRE MMMDCCL.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 27 janvier.

Oui, je perds les deux yeux; vous les avez perdus,
O sage du Deffand! est-ce une grande perte?
Du moins nous ne reverrons plus
Les sots dont la terre est couverte.
Et puis tout est aveugle en cet humain séjour;
On ne va qu'à tâtons sur la machine ronde.
On a les yeux bouchés à la ville, à la cour;
Plutus, la Fortune, et l'Amour,
Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq sens nous sommes dégarnis,
Nous en possédons quatre; et c'est un avantage
Que la nature laisse à peu de ses amis,
Lorsqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vu mourir les papes et les rois;
Nous vivons, nous pensons; et notre ame nous reste.
Épicure et les siens prétendaient autrefois
Que ce sixième sens était un don céleste
Qui les valait tous à-la-fois.
Mais quand notre ame aurait des lumières parfaites,
Peut-être il serait encor mieux

Que nous eussions gardé nos yeux,
Dussions-nous porter des lunettes.

Vous voyez, madame, que je suis un confrère assez occupé des affaires de notre petite république de Quinze-Vingts. Vous m'assurez que les gens ne sont plus si aimables qu'autrefois; cependant les perdrix et les gelinottes ont tout autant de fumet aujourd'hui qu'elles en avaient dans votre jeunesse; les fleurs ont les mêmes couleurs. Il n'en est pas ainsi des hommes; le fond en est toujours le même, mais les talents ne sont pas de tous les temps; et le talent d'être aimable, qui a toujours été assez rare, dégénère comme un autre. Ce n'est pas vous qui avez changé, c'est la cour et la ville, à ce que j'entends dire aux connaisseurs. Cela vient peut-être de ce qu'on ne lit pas assez les *Moyens de plaire* de Moncrif. On n'est occupé que des énormes sottises qu'on fait de tous côtés:

Le raisonner tristement s'accrédite[1].

Comment voulez-vous que la société soit agréable avec tout ce fatras pédantesque?

Vraiment on vous doit l'hommage d'une *Pucelle*. Un de vos bons mots est cité dans les notes de cet ouvrage théologique*. Il n'y a pas moyen de

[1] Vers du conte *Ce qui plaît aux dames*. (L. D. B.)

* Sur saint Denis, qui portait sa tête dans ses mains, et la baisait tendrement. Voyez les notes de *la Pucelle*, chant Ier.

vous l'envoyer, comme vous dites, sous le couvert de la reine; on n'aurait pas même osé l'adresser à la reine Berthe. Mais sachez que dans le temps présent il est impossible de faire parvenir aucun livre imprimé des pays étrangers à Paris, quand ce serait le *Nouveau Testament*. Le ministre même dont vous me parlez ne veut pas que j'envoie rien, ni sous son enveloppe, ni à lui-même. On est effarouché, et je ne sais pourquoi.

Prenez votre parti. Si dans quinze jours je ne vous envoie pas *Jeanne* par quelque honnête voyageur, dites à M. le président Hénault qu'il vous en fasse trouver une par quelque colporteur. Cela doit coûter trente ou quarante sous; il n'y a point de livre de théologie moins cher.

Je suis fâché que votre ami soit si couru; vous en jouissez moins de sa société; et c'est une grande perte pour tous deux. J'achève doucement ma vie dans la retraite et dans la famille que je me suis faite.

Adieu, madame; courage; *fesons de nécessité vertu :* savez-vous que c'est un proverbe tiré de Cicéron?

LETTRE MMMDCCLI.

A M. MARMONTEL.

28 janvier.

Puisque les choses sont ainsi, mon cher ami, je n'ai qu'à gémir et à vous approuver. Vous rendrez du moins justice à mes intentions; je voulais qu'aucune voix ne manquât à vos triomphes. Ce que vous m'apprenez me fait une vraie peine. Je me consolerai si la littérature jouit à Paris de la liberté, sans laquelle elle ne peut exister, si la philosophie n'est point persécutée, si une secte affreuse de rigoristes ne succède pas aux jésuites, si le petit lumignon de raison que vous contribuez à ranimer dans la nation ne vient pas bientôt à s'éteindre. On dit qu'un pédant de l'université écrit déja contre *l'Esprit des Lois*. Le principal mérite de ce livre est d'établir le droit qu'ont les hommes de penser par eux-mêmes. Voilà les vraies libertés de l'Église gallicane qu'il faut que votre aimable coadjuteur de Strasbourg soutienne. Il y aura toujours en France une espèce de sorciers vêtus de noir qui s'efforceront de changer les hommes en bêtes; mais c'est à vous et à vos amis à changer les bêtes en hommes. On dit que ce Bougainville, à qui un homme de tant de mérite

a succédé, n'était en effet qu'une très méchante bête; que c'était lui qui avait accusé Boindin d'athéisme, et qui l'avait persécuté même après sa mort. Si cela est, ce malheureux, connu seulement par une plate traduction d'un plat poëme, méritait quelques restrictions aux éloges que vous lui avez donnés. Il se trouve que l'auteur et le traducteur étaient persécuteurs.

L'auteur de l'*Anti-Lucrèce*[1] sollicita l'exclusion de l'abbé de Saint-Pierre, et le translateur prosaïque[2] de l'*Anti-Lucrèce* priva Boindin de l'éloge funèbre qu'il lui devait. Cet *Anti-Lucrèce* m'avait paru un chef-d'œuvre quand j'en entendis les quarante premiers vers récités par la bouche mielleuse du cardinal; l'impression lui a fait tort. J'aime mieux un de vos *Contes moraux* que tout l'*Anti-Lucrèce*. Vous devriez bien nous faire des contes philosophiques, où vous rendriez ridicules certains sots et certaines sottises, certaines méchancetés et certains méchants; le tout avec discrétion, en prenant bien votre temps, et en rognant les ongles de la bête quand vous la trouverez un peu endormie.

Faites mes compliments à tous nos frères qui composent le *pusillum gregem*[3]. Que nos frères

[1] Le cardinal de Polignac. (L. D. B.)
[2] Bougainville. (L. D. B.)
[3] Évangile de saint Luc, ch. XII, v. 32. (L. D. B.)

s'unissent pour rendre les hommes le moins déraisonnables qu'ils pourront; qu'ils tâchent d'éclairer jusqu'aux hiboux, malgré leur haine pour la lumière : vous serez bénis de Dieu et des sages.

Madame Denis et moi nous vous serons toujours bien attachés.

LETTRE MMMDCCLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 29 janvier.

Mes anges trouveront ici un mémoire qu'ils sont suppliés de vouloir bien donner à M. le duc de Prâlin. On dit qu'ils sont extrêmement contents du nouveau mémoire de Mariette en faveur des Calas. Je crois que leur affaire sera finie avant celle des dîmes de Fernei. Melpomène, Clio, et Thalie, c'est-à-dire les tragédies, l'histoire, et les contes, n'empêchent pas qu'on ne songe à ses dîmes, attendu qu'un homme de lettres ne doit pas être un sot qui abandonne ses affaires pour barbouiller des choses inutiles.

Je sais la substance du mandement de votre archevêque; mais je vous avoue que je voudrais bien en avoir le texte sacré. On dit que l'exécuteur des hautes-œuvres de *messieurs* a brûlé la Pastorale de monseigneur. Si monsieur l'exécuteur a lu

autant de livres qu'il en a brûlé, il doit être un des plus savants hommes du royaume.

Mons du Pui-en-Velai n'a pas les mêmes honneurs : il voudrait bien être lu, dût-il être brûlé. L'historiographe des singes aura beau jeu quand il écrira l'histoire du temps.

Je suppose que mes anges ont reçu mes deux derniers mémoires envoyés à M. de Courteilles. Je cours toujours après mon cinquième acte et après mon conte, et je vois que les enfers ne rendent rien.

J'ai reçu une lettre de M. de Thibouville. Le Kain m'a écrit aussi, et je suis fâché qu'il soit dans le secret de la conspiration.

Je ne réponds à personne; je n'envoie rien; mes raisons sont qu'on joue *Castor et Pollux ;* qu'on va jouer *Idoménée;* qu'on est fou de l'Opéra-Comique; qu'il faut du temps pour tout, et que j'attends les ordres de mes anges, me prosternant sous leurs ailes.

LETTRE MMMDCCLIII.

A M. LE COMTE DE VALBELLE[*].

Ferney, 30 janvier.

Je prie celui qui éternise les traits de mademoiselle Clairon sur le bronze, comme ses talents le sont dans les cœurs, de vouloir bien agréer mes très humbles remerciements. J'espère que mes yeux me permettront bientôt de reconnaître des traits qui sont si chers au public. Je me consolerai, en voyant la figure de Melpomène, du malheur de ne la pas entendre, et je respecterai toujours les monuments de l'amitié.

LETTRE MMMDCCLIV.

A M. D'ALEMBERT.

30 janvier.

Mon illustre philosophe m'a envoyé la lettre d'Hippias-*B*[1]. Cette lettre *B* prouve qu'il y a des

[*] Le comte de Valbelle avait fait graver un très beau portrait de mademoiselle Clairon en Médée.

[1*] *Lettre d'un ingénieur de province pour servir de suite à l'Ami des Hommes.* Ouvrage anonyme de Bourgelat, créateur de l'hippiatrique en France. (L. D. B.)

T [1], et que la pauvre littérature retombe dans les fers dont M. de Malesherbes l'avait tirée. Ce demi-savant et demi-citoyen d'Aguesseau était un *T:* il voulait empêcher la nation de penser. Je voudrais que vous eussiez vu un animal nommé *Maboul;* c'était un bien sot *T*, chargé de la douane des idées sous le *T* d'Aguesseau. Ensuite viennent les sous-*T*, qui sont une demi-douzaine de gredins dont l'emploi est d'ôter, pour quatre cents francs par an*, tout ce qu'il y a de bon dans les livres.

Les derniers *T* sont les polissons de la chambre syndicale; ainsi je ne suis pas étonné qu'un pauvre homme qui a le privilège des fiacres à Lyon ne veuille pas s'exposer à la colère de tant de *T* et de sous-*T*. J'avoue qu'il ne doit pas risquer ses fiacres pour faire aller Gabriel Cramer en carrosse.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, mon cher philosophe, que l'auteur de *la Tolérance* est un bon prêtre, un brave théologien, et qu'il y aurait une injustice manifeste à m'attribuer cet ouvrage. Je conseille à l'auteur de ne le pas publier sitôt; il n'est pas juste que la raison s'avise de paraître au milieu de tant de remontrances, de mandements, d'opéras-comiques, qui occupent vos compatriotes.

On dit qu'un naturaliste fait actuellement l'*His-*

[1] * Des tyrans. (L. D. B.)

* A cette époque les gages de censeur ou commis à la douane de la pensée étaient de quatre cents francs par an.

toire des Singes. Si cet auteur est à Paris, il doit avoir d'excellents mémoires.

Je ne sais encore si le *carnifex* de *messieurs* a brûlé la Pastorale de monseigneur. Que vous êtes heureux! vous devez rire du matin au soir de tout ce que vous voyez. Vous avez assurément l'esprit en joie; vous m'avez écrit une lettre charmante.

Je crois que l'auteur des *Quatre Saisons*[1] ne fera la pluie et le beau temps que dans un diocèse. Il a la rage d'être archevêque; j'en suis bien fâché. Je lui dirais volontiers:

> « Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido. »
>
> VIRG., *Georg.*, I.

Au milieu de toute votre gaieté, tâchez toujours d'écraser l'*inf...;* notre principale occupation dans cette vie doit être de combattre ce monstre. Je ne vous demande que cinq ou six bons mots par jour, cela suffit; il n'en relèvera pas. Riez, Démocrite; faites rire, et les sages triompheront. Si vous voyez frère Damilaville, il peut vous faire avoir le livre de Du Marsais, attribué à Saint-Évremont. Quand vous n'aurez rien à faire, écrivez-moi; vos lettres me prolongeront la vie: je les relis vingt fois, et

[1] Bernis, nommé à l'archevêché d'Albi le 30 mai 1764, auteur d'un petit poëme bien brillanté intitulé *les Quatre Saisons ou les Georgiques françaises*. C'est le poëme le moins géorgique qui existe. (L. D. B.)

mon cœur se dilate. Une lettre de vous vaut mieux que tout ce qu'on écrit depuis vingt ans.

Je vous aime comme je vous estime.

LETTRE MMMDCCLV.

A M. DAMILAVILLE.

30 janvier.

Je demeure toujours persuadé avec vous, mon cher frère, que ce temps-ci n'est pas propre à faire paraître le *Traité sur la Tolérance*. Je n'en suis point l'auteur, comme vous savez, et je ne m'intéressais à cet ouvrage uniquement que par principe d'humanité. Ce même principe me fait desirer que l'ouvrage ne paraisse point. C'est un mets qu'il ne faut présenter que quand on aura faim. Les Français ont actuellement l'estomac surchargé de mandements, de remontrances, d'opéras-comiques, etc. Il faut laisser passer leur indigestion.

Est-il vrai, mon cher frère, qu'on a mis en lumière, au bas de l'escalier du Mai, la Pastorale de monseigneur? L'auteur sera assurément inséré dans le Martyrologe romain. Tout ceci ne fait pas de bien à l'*inf*.... Nos plus grands ennemis combattent pour la bonne cause, sans le savoir. Tout ce que je crains, c'est qu'un esprit de presbytérianisme ne s'empare de la tête des Français, et alors

la nation est perdue. Douze parlements jansénistes sont capables de faire des Français un peuple d'atrabilaires. Il n'y a plus de gaicté qu'à l'Opéra-Comique. Tous les livres écrits depuis quelque temps respirent je ne sais quoi de sombre et de pédantesque, à commencer par *l'Ami des Hommes*, et à finir par *les Richesses de l'État*. Je ne vois que des fous qui calculent mal.

Vous m'aviez promis le livre du *lourd* Crévier. Je vous demande en grace de le joindre aux *Fonctions du Parlement*. Je souhaite que le livre attribué à Saint-Évremont, dont vous m'avez régalé, puisse être sur toutes les cheminées de Paris. Il a beau être farci de fautes d'impression, il fera toujours beaucoup de bien. *Écr. l'inf., écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCLVI.

A M. DE CHAMFORT.

Janvier.

Je saisis, monsieur, avec vous et avec M. de La Harpe, un moment où le triste état de mes yeux me laisse la liberté d'écrire. Vous parlez si bien de votre art, que, si même je n'avais pas vu tant de vers charmants dans la *Jeune Indienne*[1],

[1]* Jolie comédie de Chamfort. (L. D. B.)

je serais en droit de dire : Voilà un jeune homme qui écrira comme on fesait il y a cent ans. La nation n'est sortie de la barbarie que parcequ'il s'est trouvé trois ou quatre personnes à qui la nature avait donné du génie et du goût, qu'elle refusait à tout le reste. Corneille, par deux cents vers admirables répandus dans ses ouvrages; Racine, par tous les siens; Boileau, par l'art, inconnu avant lui, de mettre la raison en vers; un Pascal, un Bossuet, changèrent les Welches en Français; mais vous paraissez convaincu que les Crébillon et tous ceux qui ont fait des tragédies aussi mal conduites que les siennes, et des vers aussi durs et aussi chargés de solécismes, ont changé les Français en Welches. Notre nation n'a de goût que par accident; il faut s'attendre qu'un peuple qui ne connut pas d'abord le mérite du *Misanthrope* et d'*Athalie*, et qui applaudit à tant de monstrueuses farces, sera toujours un peuple ignorant et faible qui a besoin d'être conduit par le petit nombre des hommes éclairés. Un polisson comme Fréron ne laisse pas de contribuer à ramener la barbarie; il égare le goût des jeunes gens, qui aiment mieux lire pour deux sous ses impertinences que d'acheter chèrement de bons livres, et qui même ne sont pas souvent en état de se former une bibliothéque. Les feuilles volantes sont la peste de la littérature.

J'attends avec impatience votre *Jeune Indienne;* le sujet est très attendrissant. Vous savez faire des vers touchants; le succès est sûr; personne ne s'y intéressera plus que votre très humble et obéissant serviteur.

LETTRE MMMDCCLVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

1er février.

Le mot *episcopos*, évêque, ne renferme pas le mot hébreu, *prêcheur, apôtre, envoyé à Jérusalem.* Ce ne fut qu'à la fin du premier siècle et au commencement du second qu'on distingua les *episcopois*, les *presbytériens*, les *pistois*, les *diacres*, les *catéchumènes* et *énergumènes*. Il n'est fait aucune mention, dans les *Actes des Apôtres*, du voyage de Simon Barjone à Rome. Justin est le premier qui ait imaginé la fable de Simon Barjone et de Simon le magicien à Rome. Nulle primauté ne peut être dans Barjone, puisque Paul s'éleva contre lui sans en être repris par personne.

Il est clair, depuis les premiers siècles jusqu'aujourd'hui, que l'Église grecque, beaucoup plus étendue que la nôtre, n'a jamais reconnu la primatie de Rome. Saint Cyprien, dans ses lettres

aux évêques de Rome, ne les appelle jamais que frères et compagnons.

Quant au *Pentateuque*, ces mots : *Au-delà du Jourdain; Le Cananéen était alors en ce pays-là; Le lit de fer d'Og, roi de Bazan, est le même qui se trouve aujourd'hui en Rabbath; Il appela tout ce pays Bazan, et le village de Jaïr jusqu'aujourd'hui; Abraham poursuivit ses ennemis jusqu'à Dan; Avant qu'aucun roi ait régné sur Israël :* tous ces passages et beaucoup d'autres prouvent que Moïse n'est point l'auteur de ces livres; puisque Moïse n'avait pas passé le Jourdain, puisque le Cananéen était de son temps dans le pays, etc. Le grand Newton et le savant Le Clerc ont démontré la vérité de ce sentiment.

Cette fausse citation, *et il sera appelé Nazaréen*, n'est pas la seule; et, pendant deux siècles entiers, tout est plein de citations fausses et de livres apocryphes. On poussa l'impudence jusqu'à supposer ces vers acrostiches de la sibylle Érythrée[1] :

> Avec cinq pains et trois poissons
> Il nourrira cinq mille hommes au désert;

[1]* La sibylle Érythrée est celle des dix principales sibylles dont parle Apollodore l'Érythréen comme étant sa compatriote. Elle annonça aux Grecs la prise et la destruction de Troie. Eusèbe la fait naître beaucoup plus tard : il prétend qu'elle vivait sous le règne de Romulus. Ce n'est pas ici le cas de rapporter sur la sibylle ou les sibylles Érythrées les témoignages des anciens : ils ne sont guère d'accord, pas plus sur ce point que sur tant d'autres qui sont beaucoup plus importants. (L. D. B.)

Et, en ramassant les morceaux qui resteront,
Il remplira douze paniers.

Voilà une petite partie de ce qu'on peut répondre aux questions dont monsieur l'abbé veut bien honorer son serviteur et son ami. Monsieur l'abbé ne peut rendre un plus grand service aux hommes qu'en favorisant la nouvelle édition du curé de But et d'Étrepigni en Champagne [1].

Monsieur l'abbé devrait avoir reçu un sermon qui lui avait été adressé en droiture; mais il y a trop de curieux dans le monde : il faudra, quand il voudra écrire à son serviteur, qu'il fasse passer ses lettres par la couturière à laquelle on adresse celle-ci.

On fait mille tendres compliments à monsieur l'abbé.

LETTRE MMMDCCLVIII.

A M. DAMILAVILLE.

1er février.

Mon cher frère, je n'ai point été trompé dans mes espérances. Le réquisitoire de maître Omer est un des plus plats ouvrages que j'aie jamais lus. Il n'y a pas quatre lignes qui soient écrites en

[1] Jean Meslier. (L. D. B.)

français, et son style pédantesque est digne de lui. Je suppose, par les citations, que le mandement de maître Beaumont est aussi ennuyeux que le discours de maître Omer.

De tout ce que j'ai vu depuis dix ans sur toutes ces pauvretés qui ont agité tant d'énergumènes, je ne connais de raisonnable que la déclaration qui impose silence à tous les partis. Le roi me paraît très sage, mais il me paraît le roi des Petites-Maisons. Qu'on se donne un peu la peine de se retracer dans l'esprit un tableau fidèle de tout ce qui s'est fait depuis les billets de confession jusqu'à l'arrêt du parlement de Toulouse, qui défend qu'on reconnaisse le commandant du roi pour commandant; qu'on aille ensuite chez le directeur des Petites-Maisons prendre un relevé de tout ce qui s'y est fait et dit depuis dix ans; et ce n'est pas pour les Petites-Maisons que je parierai.

Heureux, encore une fois, ceux qui cultivent en paix et en liberté les belles-lettres, loin de tant de fous, et qui préfèrent Cicéron et Démosthène à Beaumont et Omer!

J'ai bonne opinion du contrôleur-général, parcequ'on n'entend point parler de lui. Le plus sage ministre est toujours celui qui donne le moins d'édits. Je n'aimerais pas un médecin qui voudrait guérir tout d'un coup une maladie invétérée.

Je crois, mon cher frère, que M. le duc de Prâlin rapportera bientôt au Conseil mon affaire des dîmes. J'espère que je me moquerai alors du concile de Latran, qui excommunie les particuliers possesseurs de dîmes inféodées. J'ai plusieurs causes assez agréables de damnation par-devers moi. Il est vrai que j'ai un peu les yeux d'un excommunié, et je ne peux ni lire ni écrire; mais on dit que je serai guéri avant le mois de juin. En attendant, je vous demande toujours votre protection pour avoir les livres que j'ai demandés.

Ce n'est pas encore, je crois, le temps des contes; mais on enverra, le plus tôt qu'on pourra, à mon cher frère quelque bagatelle sur laquelle on lui demandera son avis.

J'ai peur que l'exploit signifié par M. de Créqui* à son curé ne soit une plaisanterie. Les Français ne sont pas encore dignes que la chose soit vraie.

Nous avons un bien mauvais temps; ma santé est encore plus mauvaise. Je reprocherai bien à la nature de me faire mourir sans avoir vu mon cher frère. Recommandez-moi aux prières des fidèles. *Orate, fratres. Écr. l'inf....*

* M. de Créqui Canaples. Il demandait à ne plus être nommé dans les prières du prône, etc. (Voyez le *Dictionnaire philosophique*, article PRIÈRES.)

LETTRE MMMDCCLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1er février.

L'aveugle des Alpes a lu, comme il a pu, et avec plus de plaisir que de facilité, la consolante lettre du 25 du mois de janvier, dont ses anges gardiens l'ont régalé. Le grand docteur Tronchin lui couvre les yeux d'une pommade adoucissante, où il entre du sublimé corrosif. Jésus-Christ ne se servait que de boue et de crachat, en criant *ephpheta*[1]; mais les arts se perfectionnent.

Mes anges avaient donc reçu le cinquième acte de la conjuration un peu radoubé; ils en sont donc contents, on pourrait donc se donner le petit plaisir de se moquer du public, de faire jouer la pièce de l'ex-jésuite, en disant toujours qu'on va jouer *Olympie*. Ce serait un chef-d'œuvre de politique comique, qui me paraît si plaisant, que je ne conçois pas comment mes conjurés ne se donnent pas cette satisfaction.

Cependant j'en reviens toujours à mon grand principe que la volonté de mes anges soit faite au *tripot* comme au ciel!

[1]* On lit ces mots dans les Rituels : *Diceremus Ephpheta quod est aperire*. (Lib. de Myster. I.) (L. D. B.)

Je remercie tendrement mes anges de toutes leurs bontés; c'est à eux que je dois celles de M. le duc de Prâlin, qui me conservera mes dîmes en dépit du concile de Latran, et qui fera voir que les traités des rois valent mieux que des conciles. Figurez-vous quel plaisir ce sera pour un aveugle d'avoir entre les Alpes et le mont Jura une terre grande comme la main, très joliment bâtie de ma façon, ne payant rien au roi ni à l'Église, et ayant d'ailleurs le droit de mainmorte sur plusieurs petites possessions.

Je devrai tout cela à mes anges et à M. le duc de Prâlin. Il n'y a que le succès de la conspiration qui puisse me faire un aussi grand plaisir.

Je les félicite du gain du procès de la *Gazette littéraire,* qui fera braire l'âne littéraire. On m'avait envoyé d'Angleterre un gros paquet adressé, il y a un mois, à M. le duc de Prâlin, pour travailler à sa gazette, dans le temps que j'avais encore un œil; mais il faut que le diable, comme vous dites, soit déchaîné contre tous mes paquets.

Il paraît (et je suis très bien informé) qu'on a de grandes alarmes à Versailles sur *la Tolérance,* quoique tous ceux qui ont lu l'ouvrage en aient été contents. On peut bien croire que ces alarmes m'en donnent. Je m'intéresse vivement à l'auteur, qui est un bon théologien et un digne prêtre; je

ne m'intéresse pas moins à l'objet de son livre, qui est la cause de l'humanité. Il n'y a certainement d'autre chose à faire, dans de telles circonstances, qu'à prier frère Damilaville de vouloir bien employer son crédit et ses connaissances dans la typographie, pour empêcher le débit de cet ouvrage diabolique, où l'on prouve que tous les hommes sont frères.

Je supplie très instamment mes anges consolateurs de savoir, par le protecteur de la conspiration des roués, si l'on me sait mauvais gré à Versailles de cette *Tolerance* si honnête. Il peut en être aisément informé, et en dire trois mots à mes anges, qui m'en feront entendre deux; car, quoique je ne sois pas un moine de couvent, je ne veux pourtant pas déplaire à M. le prieur. La liberté a quelque chose de céleste, mais le repos vaut encore mieux.

Ma nièce et moi, nous remercions encore une fois nos anges; nous présentons à M. le duc de Prâlin les plus sincères remerciements; nous en disons autant à frère Cromclin, qui d'ailleurs est un des fidèles de notre petite église. J'ai lu, à propos d'église, le réquisitoire de maître Omer contre maître de Beaumont. Je ne sais rien de plus ennuyeux, si ce n'est peut-être le mandement de Beaumont, que je n'ai point encore vu. Je ne trouve de raisonnable, dans toutes ces fadaises

importantes, que la déclaration du roi, qui ordonne le silence.

LETTRE MMMDCCLX.

A M. DAMILAVILLE

4 février.

Mon cher frère, je suis dans les limbes de toute façon, car mes yeux ne voient plus, et je ne sais rien de ce qui se passe. Mais je vois, à vue de pays, la paix renaître dans l'intérieur du royaume, l'argent circuler, l'Opéra-Comique triompher, Grandval revenir grasseyer à l'hôtel des comédiens ordinaires du roi, et l'Opéra attirer la foule dans la belle salle du Louvre; mais, si j'étais à Paris, j'aimerais bien mieux souper avec vous et avec Platon que de voir toutes ces belles choses.

Laissons toujours dormir *la Tolérance*. Le bon prêtre qui est l'auteur de cet ouvrage me mande qu'il serait au désespoir de scandaliser les faibles. Mais si vous pouviez en prendre pour vous une douzaine d'exemplaires, et les faire circuler, avec votre prudence ordinaire, entre des mains sûres et fidèles, vous rendriez par-là un grand service aux honnêtes gens, sans alarmer la délicatesse de ceux qui craignent que cet ouvrage ne soit trop répandu.

De tous les contes j'ai choisi le plus court et le plus philosophique, pour l'envoyer à mon cher frère. Les dames n'y entendront rien, mais les philosophes devineront plus qu'on ne leur en dit.

Au reste, *Thélème*[1] ne doit trouver place que dans un petit recueil que les gens de bien feront un jour. L'ouvrage est trop petit et trop sage pour être imprimé séparément.

Je suppose à présent tout tranquille, ce qui est bien triste pour des Français. Il ne s'agit plus que des plaisirs qu'ils peuvent goûter à la Comédie-Italienne. Qu'est-ce que c'est que cet *Idoménée*[2] ? l'a-t-on joué? cela vaut-il mieux que celui de Crébillon?

Je n'entends point parler du terrible ouvrage du lourd Crévier contre Montesquieu[3], ni du livre intitulé *Fonctions du Parlement*[4]. Si frère Thieriot veut bien m'envoyer ces livres, il me fera plaisir.

Je prie mon frère de vouloir bien faire parvenir l'incluse à frère du Molard, au Gros-Caillou. Frère du Molard est un bon cacouac,

> Et sait du grec, madame, autant qu'homme de France.
> MOLIÈRE, *Femm. sav.*, act. III, sc. V.

[1]* *Thélème et Macare*, contes en vers. POÉSIES. (L. D. B.)

[2]* Tragédie de Le Mierre. (L. D. B.)

[3]* *Observations sur le livre de l'Esprit des Lois*, par Crévier. Paris, 1764. 1 vol. in-12. (L. D. B.)

[4]* *Lettres historiques sur les fonctions essentielles du Parlement.* (L. D. B.)

Le petit livret attribué à Saint-Évremont fait-il un peu de fortune? L'âge, la maladie, les fluxions sur les yeux, n'attiédissent point mon saint zèle.

Vivez heureux, et *écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCLXI.

DE LOUIS-EUGÈNE,

DUC DE WURTEMBERG.

A La Chablières, ce 4 fevrier.

Je sais bien bon gré, monsieur, à cette belle princesse de me rappeler dans l'honneur de votre souvenir. C'est une marque bien précieuse qu'elle me donne de son amitié, et je saisis cette occasion avec tout l'empressement possible pour vous en remercier tous deux.

Si le titre de philosophe est le partage de ceux qui sont véritablement heureux, je conviens, monsieur, que j'y ai quelque droit. Je coule ma tranquille vie entre une épouse et un enfant que j'aime de tout mon cœur. Mes occupations domestiques sont à-la-fois mes devoirs et mes plaisirs, et je borne tous mes desirs à les remplir avec tendresse et avec exactitude.

Ce sont ces mêmes devoirs qui me privent du bonheur d'aller vous voir à Fernei. Ma femme, qui me charge de vous présenter ses hommages, est déja assez avancée dans sa nouvelle grossesse, et je n'ai garde de l'abandonner dans une situation que mon absence lui rendrait encore plus pénible; et il me semble que ceci suffit pour vous prouver combien je l'aime.

J'ignore parfaitement quelles seront les fêtes de Stut-

gard [1] et de Louisbourg; mais ce que je sais, c'est que tous les jours, que dis-je? tous les instants sont des fêtes pour moi; car il ne me faut qu'une caresse de ma femme et un sourire de mon enfant pour les rendre tels. Après cela, vous sentez bien, monsieur, que je ne desire pas de changer de manière d'être. Mais, si toutefois la fortune avait résolu de me faire passer dans une autre situation, encore ne désespèrerais-je pas de vivre heureux, et voici comme je ferais: je vivrais avec beaucoup de simplicité; je m'environnerais, autant qu'il me serait possible, d'honnêtes gens; je n'aurais pour but de ma conduite que le bonheur de ceux qui me seraient confiés, et je n'écouterais, pour le remplir, que la voix de ma conscience et ce motif si louable et si consolant par lui-même: voilà mon secret, et je suis bien persuadé que vous daignerez l'approuver. Je ne vous en dirai pas davantage; car que pourrais-je vous dire après cela? mais ce qui est bien sûr, c'est que l'avenir n'altèrera jamais ma façon de penser à votre égard, et que je me ferai toujours un plaisir de vous convaincre des sentiments d'attachement que je vous ai voués, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

Louis-Eugène, duc de Wurtemberg.

[1] On avait aussi donné l'année précédente des fêtes au duc de Wurtemberg, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de ce prince (le 11 février); elles avaient duré quatorze jours. Uriot, bibliothécaire de la cour de Wurtemberg, en avait publié une description qui parut la même année à Stutgard, chez Cottu, 176 p. in-8°. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCLXII.

DE FRÉDÉRIC,

LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Cassel, 6 février.

Monsieur, j'ai reçu, avec tout le plaisir imaginable, votre lettre avec le *Traité sur la Tolérance*. Je l'ai lu, et on n'a pas de peine à y reconnaître son auteur, toujours plein de feu, d'idées neuves et d'un jugement admirable. Le sort de cette pauvre famille des Calas m'a touché jusqu'au fond de l'ame. Comment se peut-il que dans un siècle aussi éclairé que celui où nous vivons il se commette encore de pareilles choses, qui feraient honte aux siècles les plus reculés? J'ai eu soin de vous faire remettre par un marchand de Genève un petit secours pour cette pauvre famille. Que je serais charmé si je pouvais espérer de vous voir à ma cour! Je suis au désespoir que votre santé vous en empêche. Il faudra donc, malgré moi, me borner à vous prier de me donner souvent de vos nouvelles, auxquelles je m'intéresse beaucoup.

Je lis et relis vos ouvrages toujours avec le même plaisir. J'ai vu représenter *Olympie* à Manheim, avec un plaisir infini; et en dernier lieu, sur mon théâtre, les comédiens français nous ont donné *Sémiramis*, et ils se sont surpassés.

Je suis avec beaucoup d'amitié et d'estime, monsieur, vôtre très humble et très obéissant serviteur,

FRÉDÉRIC, landgrave de Hesse.

LETTRE MMMDCCLXIII.

A M. DAMILAVILLE.

8 février.

Bon! tant mieux! ils sont piqués: c'est ce que nous voulions. Quand les mulets de ce pays-là ruent, c'est une preuve qu'ils ont senti les coups de fouet.

Mon cher frère doit avoir reçu *Thélème*, et je suis bien sûr que Macare[1] est chez lui. J'ai été bien content des deux tomes de figures que j'ai reçus de Briasson; je vois que l'*Encyclopédie* sera un des plus beaux monuments de la nation française, malgré certains petits polissons qui y ont mis la main, et d'infames polissons qui ont voulu nous priver d'un ouvrage si utile.

Mon cher frère, j'ai des nouvelles assez satisfesantes sur *la Tolérance*. On souhaite d'abord que vous en donniez quelques exemplaires à des personnes qui les trompetteront dans le monde comme un ouvrage honnête, religieux, humain, utile, capable de faire du bien, et qui ne peut faire de mal, etc. Alors il aura son passe-port et marchera la tête levée. Rendez donc, mon cher frère, ce

[1] Ce mot grec (*Makar*) signifie bonheur. (L. D. B.)

service aux honnêtes gens. Que frère Thieriot, dont on n'a jamais de nouvelles, en fasse passer quelques uns à M. de Crône, à M. de Montigni-Trudaine[1], à M. le marquis de Ximenès. C'est une œuvre charitable que je recommande à votre piété.

Songez toujours que vous m'aviez promis les sottises de Crévier sur Montesquieu. Je le paierai, sans faute, de toutes ses peines, dès que j'aurai son mémoire final.

On doit vous avoir envoyé une seconde *Lettre du Quaker*[2], qui est un sermon très orthodoxe et très charitable. Ces petits ouvrages font beaucoup de bien aux bonnes ames, et nourrissent la dévotion.

Je ne sais rien de nouveau de votre pays, et dans le nôtre il n'y a que de la pluie. Ma santé est toujours bien mauvaise; les fenêtres de la maison tombent: les Fréron seront bien aises:

> « Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor! »
>
> VIRG., *Æneid.*, lib. IV, v. 624.

Il y a des gens qui font du bien dans les provinces; faites-en à Paris, mon cher frère. *Écr. l'inf....*

[1]* Trudaine de Montigni, fils de Trudaine, intendant des finances; il lui succéda dans sa place. (L. D. B.)

[2]* FACÉTIES. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCLXIV.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernei, 11 février.

Et, pour vous souhaiter tous les *bonheurs* ensemble,
Ayez un petit-fils, *seigneur*, qui *vous* ressemble.
CORNEILLE, *Rodogune*, act. V, sc. IV.

Cela est d'autant plus nécessaire que, selon ce que j'entends dire, il n'y a personne qui vous ressemble aujourd'hui. Où est l'éclat, la gaieté, le brillant, qui vous accompagnaient de mon temps? Votre nom allait noblement et gaiement d'un bout de l'Europe à l'autre. Bien peu de gens soutiennent comme vous l'honneur de la nation, et mon héros laissera peu d'imitateurs.

Monseigneur le maréchal m'a bien fait l'honneur de me mander qu'il mariait M. le duc de Fronsac, mais le nom de la future[1] est resté au bout de la plume; ainsi je ne lui fais qu'un demi-compliment; mais puisse votre maison s'éterniser comme vous avez immortalisé votre nom! Je commence à espérer que je ne perdrai pas les yeux, quoiqu'ils soient dans un très piteux état; et si jamais vous retournez à Bagnères, je me ferai donner un ordre, signé *Tronchin*, pour vous y aller faire ma cour.

[1] Mademoiselle de Hautefort. (L. D. B.)

Je ne sais pas si vos noces sont déja faites, mais je suis bien sûr que vous êtes le plus agréable et le plus gai de toute la compagnie. Jouissez longtemps de toutes les belles graces que la nature vous a faites. Je ne dois pas vous importuner en vous félicitant; et les occupations de la noce, des présentations, des visites, m'avertissent de vous renouveler mon tendre et profond respeet sans bavarderie*.

* Dans l'édition de Kehl il se trouve ici une lettre à M. d'Argental, du 11 février, qui, à quelqne différence près, est la même que celle qui est imprimée sous le n° MMMDCXLI, à la date du 7 septembre 1763. Il est indubitable que c'est une de ces lettres faites de plusieurs qui se serout trouvées sans ancune date; et pour que le lecteur n'ait rien à regretter, on donne ici les deux passages de la lettre de février qui n'étaient pas dans celle du 7 septembre. Le dernier de ces passages se retronve dans une autre lettre en termes un peu différents.

« Il faut que M. le duc de Prâlin se donne avec vous le plaisir « d'attraper le public; c'est une vraie opératiou de ministre. M. Mar- « cel vons enverra une lettre sonmise pour la reine Clairon, qui sera « de la même écriture que la première. Je ne connais point de cou- « spiration mieux arrangée. Nons verrons si celle de Rousseau eontre « Genève réussira mieux. Il est vrai qu'il a sept ou huit cents per- « sonnes dans son parti; mais je tiens que mes trois conspirateurs « valent mieux que les associés de Jean-Jacques.

« Mais eomment vout les yeux de M. d'Argental? Pour moi, je « n'en ai plus. Celles qui se mettaient à la fenêtre ne s'y mettent plus, « les mouleuses eessent de mondre, l'amandier fleurit, la eorde « d'argent est cassée sur la foutaine [1]; adieu les tragédies. »

[1]* C'est le fond d'une énigme antique pour désigner la vieillesse (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCLXV.

A M. LE COMTE DE SADE.

Fernei, 12 février.

Vous remplissez, monsieur, le devoir d'un bon pasteur de Laure*, et je vous crois allié de Pétrarque, non seulement par le goût et par les graces, mais parceque je ne crois point du tout que Pétrarque ait été assez sot pour aimer vingt ans une ingrate. Je suis sûr que vos Mémoires vaudront beaucoup mieux que les raisons que vous donnez de m'avoir abandonné si long-temps; vous n'en avez d'autres que votre paresse.

Je suis enchanté que vous ayez pris le parti de la retraite; vous me justifiez par-là, et vous m'encouragez. Si je n'étais pas vieux et presque aveugle, Paul irait voir Antoine, et je dirais avec Pétrarque:

« Moves' il vecchiarel canuto e bianco
« Dal doce loco, ov' ha sua et à fornita,
« E dalla famigliuola sbigottita
« Che vede il caro padre venir manco. »

PART. I: SON. XIV.

* La célèbre Laure avait épousé Hugues de Sade. — Le comte de Sade avait envoyé à Voltaire le premier volume in-4° des *Mémoires sur la vie de Pétrarque*.

J'irai vous voir assurément à la fontaine de Vaucluse. Ce n'est pas que mes vallées ne soient plus vastes et plus belles que celles où a vécu Pétrarque; mais je soupçonne que vos bords du Rhône sont moins exposés que les miens aux cruels vents du nord. Le pays de Gex, où j'habite, est un vaste jardin entre des montagnes; mais la grêle et la neige viennent trop souvent fondre sur mon jardin. J'ai fait bâtir un château très petit, mais très commode, où je me suis précautionné contre ces ennemis de la nature: j'y vis avec une nièce que j'aime; nous y avons marié mademoiselle Corneille à un gentilhomme du voisinage qui demeure avec nous; je me suis donné une nombreuse famille que la nature m'avait refusée, et je jouis enfin d'un bonheur que je n'ai jamais goûté que dans la retraite. Je ne puis laisser la *famiglia sbigottita:* vous feriez donc bien, vous, monsieur, qui avez de la santé, et qui n'êtes point dans la vieillesse, de faire un pélerinage vers notre climat hérétique. Vous ne craindrez pas le souffle empesté de Genève; monsieur le légat vous chargera d'*agnus* et de reliques; vous en trouverez d'ailleurs chez moi; et je vous avertis d'avance que le pape m'a envoyé par M. le duc de Choiseul un petit morceau de l'habit de saint François, mon patron. Ainsi vous voyez que vous ne risquez rien à faire le voyage: d'ailleurs la ville de Calvin est remplie de philo-

sophes, et je ne crois pas qu'on en puisse dire autant de la ville de la reine Jeanne.

Il y a long-temps que je n'ai été à ma petite campagne des Délices; je donne la préférence au petit château que j'ai bâti, et je l'aimerai bien davantage, si jamais vous daignez prendre une cellule dans ce couvent : vous m'y verrez cultiver les lettres et les arbres, rimer et planter. J'oubliais de vous dire que nous avons chez nous un jésuite qui nous dit la messe; c'est une espèce d'Hébreu que j'ai recueilli dans la transmigration de Babylone: il n'est point du tout gênant,

« Non tanta superbia victis. »
VIRG., *Æn.*, lib. I, v. 529.

il joue très bien aux échecs, dit la messe fort proprement; enfin c'est un jésuite[1] dont un philosophe s'accommoderait. Pourquoi faut-il que nous soyons si loin l'un de l'autre, en demeurant sur le même fleuve!

Je suis bien aise que messieurs d'Avignon sachent que c'est moi qui leur envoie le Rhône; il sort du lac de Genève, sous mes fenêtres, aux Délices. Il ne tient qu'à vous de venir voir sa source; vous combleriez de plaisir votre vieux serviteur,

[1]* Antoine Adam, ex-jésuite et professeur de rhétorique au collège de Dijon, s'était retiré à Fernei où Voltaire l'accueillit et le conserva long-temps. (L. D. B.)

qui ne peut vous écrire de sa main, mais qui vous sera toujours tendrement attaché.

LETTRE MMMDCCLXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 février.

Si Pygmalion la forma,
Si le ciel anima son être,
L'amour fit plus, il l'enflamma;
Sans lui que servirait de naître?

Si mes anges trouvent ces versiculets supportables, à la bonne heure, sinon au rebut. J'aurai du moins eu le mérite de leur avoir obéi sur-le-champ, et c'est un mérite que j'aurai toujours.

Mes anges me donnent de très bonnes raisons d'avoir mis Le Kain de la conspiration; ils ont très bien fait; je les applaudis, je leur ai toujours dit: « Votre volonté soit faite; » mais je joins l'approbation à la résignation.

Je répète à mes anges que la nation a enfin trouvé son vrai génie, sa vraie gloire, qui est l'opéra comique. On me mande pourtant qu'il y a de très belles choses dans *Idoménée*, car je suis encore assez bon Français pour aimer le *tripot* de Melpomène.

Je joins ici la liste des tripotiers, que mes anges me demandent; j'y joins aussi un petit extrait pour la *Gazette littéraire*, dont j'envoie le double à M. Arnaud; je l'ai cru digne de votre curiosité. Tout Fernei (au curé près) remercie mes anges et M. le duc de Prâlin. Bien est-il vrai que M. le duc de Prâlin m'a fait tenir hier un petit paquet de je ne sais où, et qui contient les Sermons dont j'envoie l'extrait; mais pour le gros paquet délivré à M. le comte de Guerchi par Paul Vaillant, schérif de Londres, je n'en ai point de nouvelle; et tout ce que je peux faire, c'est de joindre ici un petit mémoire de ce que contenait ce tardif paquet, qui était préparé depuis six mois, et qui viendra probablement en qualité d'almanach de l'année passée.

Mes yeux sont encore en très mauvais état; mais dès que j'aurai des yeux et des livres nouveaux, je fournirai à M. l'abbé Arnaud tous les mémoires dont je pourrai m'aviser.

N. B. Pour peu qu'il y ait encore de bonne foi chez les hommes, mes anges doivent avoir reçu un double des *Trois manières.* M. Janel lui-même doit leur avoir envoyé deux *Olympies;* plus, des remontrances sur *Olympie*, accompagnées d'une lettre. Il y avait aussi une lettre avec *les Trois manières*, dans un paquet adressé à M. de Courteilles. Si rien de tout cela n'est arrivé, à quel saint dés-

ormais avoir recours? Je présente à mes anges la plus respectueuse tendresse.

LETTRE MMMDCCLXVII.

A M. D'ALEMBERT.

13 février.

Gardez-vous bien, mon très cher philosophe, d'alarmer la foi des fidèles par vos cruelles critiques. Je ne vous demande pas de changer d'avis, parceque je sais que les philosophes sont têtus; mais je vous conjure d'immoler vos raisonnements au bien de la bonne cause. Le bon homme, auteur de *la Tolérance,* n'a travaillé qu'avec les conseils de deux très savants hommes. Vous vous doutez bien que ce n'est pas de son chef qu'il a cité de l'hébreu. Ces deux théologiens sont convenus avec lui, à leur grand étonnement, que ce peuple abominable qui égorgeait, dit-on, vingt-trois mille hommes pour un veau, et vingt-quatre mille pour une femme, etc.; ce même peuple pourtant donne les plus grands exemples de tolérance; il souffre dans son sein une secte accréditée de gens qui ne croient ni à l'immortalité de l'ame ni aux anges. Il a des pontifes de cette secte. Trouvez-moi sur le reste de la terre une plus forte preuve de tolérantisme dans un gouvernement.

Oui, les Juifs ont été aussi indulgents que barbares; il y en a cent exemples frappants: c'est cette énorme contradiction qu'il fallait développer, et elle ne l'a jamais été que dans ce livre.

On a très long-temps examiné, en composant l'ouvrage, s'il fallait s'en tenir à prêcher simplement l'indulgence et la charité, ou si l'on devait ne pas craindre d'inspirer de l'indifférence. On a conclu unanimement qu'on était forcé de dire des choses qui menaient malgré l'auteur à cette indifférence fatale, parcequ'on n'obtiendra jamais des hommes qu'ils soient indulgents dans le fanatisme, et qu'il faut leur apprendre à mépriser, à regarder même avec horreur les opinions pour lesquelles ils combattent.

On ne peut cesser d'être persécuteur sans avoir cessé auparavant d'être absurde. Je peux vous assurer que le livre a fait une très forte impression sur tous ceux qui l'ont lu, et en a converti quelques uns. Je sais bien qu'on dit que les philosophes demandent la tolérance pour eux; mais il est bien fou et bien sot de dire que, « quand ils « y seront parvenus, ils ne tolèreront plus d'autre « religion que la leur: » comme si les philosophes pouvaient jamais persécuter ou être à portée de persécuter! Ils ne détruiront certainement pas la religion chrétienne; mais le christianisme ne les détruira pas, leur nombre augmentera toujours;

les jeunes gens destinés aux grandes places s'éclaireront avec eux, la religion deviendra moins barbare, et la société plus douce. Ils empêcheront les prêtres de corrompre la raison et les mœurs. Ils rendront les fanatiques abominables, et les superstitieux ridicules. Les philosophes, en un mot, ne peuvent qu'être utiles aux rois, aux lois et aux citoyens. Mon cher Paul de la philosophie, votre conversation seule peut faire plus de bien dans Paris que le jansénisme et le molinisme n'y ont jamais fait de mal; ils tiennent le haut du pavé chez les bourgeois, et vous dans la bonne compagnie. Enfin, telle est notre situation, que nous sommes l'exécration du genre humain, si nous n'avons pas pour nous les honnêtes gens; il faut donc les avoir à quelque prix que ce soit; travaillez donc à la vigne, *écrasez l'inf....* Que ne pouvez-vous point faire sans vous compromettre? ne laissez pas une si belle chandelle sous le boisseau. J'ai craint pendant quelque temps qu'on ne fût effarouché de *la Tolérance*, on ne l'est point; tout ira bien. Je me recommande à vos saintes prières et à celles des frères.

Le petit livret de *la Tolérance* a déja fait au moins quelque bien. Il a tiré un pauvre diable des galères, et un autre de prison. Leur crime était d'avoir entendu en plein champ la parole de Dieu prêchée par un ministre huguenot. Ils ont

bien promis de n'entendre de sermon de leur vie. On a dû vous donner *Macare et Thélème;* je crois d'ailleurs que Macare est votre meilleur ami, et vous le méritez bien.

N. B. M. Galatin était chargé pour vous de deux exemplaires cachetés. *Écr. l'inf...*, vous dis-je.

LETTRE MMMDCCLXVIII.

A M***.

Dans le fond de mon ermitage,
Loin de l'illusion des cours,
Réduit, hélas! à vivre en sage,
Ne l'ayant pas été toujours,
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge;
La retraite est mon seul recours.
Je ne ferai plus de voyage.

Que la Gloire avec les Amours
Couronnent devers Cracovie
Un prince aimé de sa patrie,
Qui lui promet de si beaux jours;
Trop éloigné de sa personne,
Je me borne à former des vœux;
On lui décerne une couronne,
Et je voudrais qu'il en eût deux.

Voilà, mon cher philosophe, les prédictions du Nostradamus de Fernei, que vous pouvez montrer à M. le comte de Mnizek, à qui je présente mes respects. J'ai déja lu avec grand plaisir quelque

chose de votre *Logique ;* je me flatte que bientôt il en paraîtra dans la *Gazette littéraire* un extrait dont vous ne serez pas mécontent.

Conservez toujours un peu d'amitié pour ce vieux malade qui est obligé de dicter vers et prose.

LETTRE MMMDCCLXIX.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Fernei, 14 février.

Votre ami, monsieur, me fait trop d'honneur, et je suis obligé de vous avouer ma turpitude et ma misère. Le goût de la liberté, le voisinage de la Bourgogne, où j'ai quelque bien, la beauté de la situation dont on m'avait fait des éloges très mérités, m'ont engagé à bâtir dans le pays que j'habite depuis dix ans; mais une ceinture de montagnes couvertes de neiges éternelles gâte tout ce que la nature a fait pour nous. En vain nous sommes sous le quarante-sixième degré de latitude, les vents sont toujours froids et chargés de particules de glace. Presque aucune plante délicate ne réussit dans ce climat; on est obligé de semer de nouvelle graine de brocoli tous les deux ans; toutes les belles fleurs dégénèrent. Les vignes, quoique plus méridionales que celles

de Bourgogne, ne produisent que de mauvais vin; le froment qu'on sème rend quatre pour un, tout au plus; les figues n'ont point de saveur, les oliviers ne peuvent croître. Enfin nous avons un très bel aspect avec un très mauvais terrain; mais aussi nous lisons, nous imprimons ce qui nous plaît, et cela vaut mieux que des olives et des oranges.

Je vous avoue à-la-fois ma misère et mon bonheur. Ce bonheur serait parfait, si je pouvais jamais embrasser un homme de votre mérite. Ma vieillesse et mes maux me privent d'une si douce espérance, sans m'ôter aucun de mes sentiments.

LETTRE MMMDCCLXX.

A M. DAMILAVILLE.

15 février.

Ah, mons Crévier! ah, pédant! ah, cuistre! vous aurez sur les oreilles. Vous l'avez bien mérité, et nous travaillons actuellement à votre procès. Vous entendrez parler de nous avant qu'il soit peu, mons Crévier.

Mes chers frères auront des contes de toutes les façons; un peu de patience, et tout viendra à-la-fois. J'ai reçu la première partie des *Lettres histo-*

riques sur les *fonctions* du Parlement. Il est plaisant que cela paraisse imprimé à Amsterdam : il faut que l'auteur croie avoir dit par-tout la vérité, puisqu'il a fait imprimer son livre hors de France. Je remercie bien mon cher frère, et j'espère qu'il aura la bonté de me faire tenir la seconde partie. Je fais venir souvent des livres sur leur titre, et je suis bien trompé. Ils ressemblent presque tous aux remèdes des charlatans; on les prend sur l'étiquette, et on ne s'en porte pas mieux. Mais au moins il y a quelque chose de consolant dans les mauvais livres : quelque mauvais qu'ils soient, on y peut trouver à profiter, et même dans celui du lourd Crévier contre le sautillant Montesquieu.

Tout ce que j'apprends des dispositions présentes conduit à croire qu'on ne fera pas mal de répandre quelques exemplaires de *la Tolérance*. Tout dépend de l'opinion que les premiers lecteurs en donneront. Il s'agit ici de servir la bonne cause, et je crois que mon cher frère ne s'y épargnera pas.

Je ne sais si je lui ai mandé que cet ouvrage avait déja opéré la délivrance de quelques galériens condamnés pour avoir entendu, en plein champ, de mauvais sermons de sots prêtres calvinistes. Il est évident que nos frères ont fait du bien aux hommes. On brûle leurs ouvrages; mais il faudra bientôt dire : *Adora quod incendisti, in-*

cende quod adorasti[1]. Puissent les frères être toujours unis contre les méchants! Qu'ils fassent seulement, pour l'intérêt de la raison, la dixième partie de ce que les autres font pour l'intérêt de l'erreur, et ils triompheront.

On dit que le contrôleur-général a fait retrancher les pensions sur la cassette, supprimer les tables des officiers de la maison, et diminuer les revenant-bons des financiers. Ces ménages de bouts de chandelles ne sont peut-être pas ce qui fait fleurir un état; mais, si on encourage le commerce et l'agriculture, on pourra faire quelque chose de nous.

J'embrasse tendrement mon cher frère et les frères. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCLXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 février.

J'envoie à mes anges de petits extraits où il y a des choses assez curieuses, qui pourront les amuser un moment, après quoi ils pourront envoyer ce chiffon à MM. Arnaud et compagnie, qui mettront mes matériaux en ordre. S'ils n'ont

[1] C'est le mot de saint Remi au Sicambre Clovis, lorsqu'il le baptisa. (L. D. B.)

pas reçu un paquet des *Trois manières*, il y a certainement quelqu'un qui a une quatrième manière sûre de voler les paquets à la poste; et c'est sur quoi M. le duc de Prâlin pourrait interposer doucement son autorité et ses bons offices.

Le déposant affirme, de plus, avoir adressé à M. Janel (remarquez bien cela), à M. Janel luimême, deux exemplaires d'*Olympie*, dont plusieurs pages griffonnées à la main.

Plus, un mémoire justificatif contre les cruels qui veulent faire mourir Statira au cinquième acte.

Plus, un petit conte; mais je ne suis pas sûr que ce conte ait été mis dans les paquets. Ce n'est qu'une opinion probable : ce qui est démontré, c'est que je suis à mes anges avec respect et tendresse.

LETTRE MMMDCCLXXII.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Fernei, 18 février.

Il y a long-temps, monseigneur, que j'hésite à vous envoyer ce petit conte; mais comme il m'a paru un des plus propres et des plus *honnêtes*, je passe enfin par-dessus tous mes scrupules; vous verrez même, en le parcourant, que vous y étiez

un peu intéressé; et vous sentirez combien je suis fâché de ne pouvoir vous nommer. Votre éminence a beau dire que le sacré collége n'est pas heureux en poëtes, j'ai dans mon portefeuille des choses qui feraient honneur à un consistoire composé de Tibulles; mais les temps sont changés : ce qui était à la mode du temps des cardinaux Du Perron et de Richelieu ne l'est plus aujourd'hui; cela est douloureux.

Je ne sais si votre éminence est au Plessis ou à Paris; si elle est à la campagne, c'est un vrai séjour pour des contes; si elle est à Paris, elle a autre chose à faire qu'à lire ces rapsodies. On m'a dit que vous pourriez bien être berger d'un grand troupeau; si cela est, adieu les belles-lettres. Je ne combattrai pas l'idée de vous voir une houlette à la main; au contraire, je féliciterai vos ouailles, et je suis bien sûr que vos pastorales seront d'un autre goût que celles du Pui-en-Velai; mais j'avoue qu'au fond de mon cœur j'aimerais mieux vous voir la plume que la houlette à la main. J'ai dans la tête qu'il n'y a personne au monde plus fait par la nature, et plus destiné par la fortune, pour jouir d'une vie charmante et honorée, que vous l'êtes; toutes les houlettes du monde n'y ajouteront rien; ce ne sera qu'un fardeau de plus; mais faites comme il vous plaira, il faut que chacun suive sa vocation. Je n'en ai aucune pour jouer de

la harpe dont vous m'avez parlé; cet instrument ne me va pas, j'en jouerais trop mal :

« Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ. »
Hor., *de Art. poet.*, v. 385.

J'ai été enchanté que vous ayez retrouvé à Versailles votre ancienne amie; cela lui fait bien de l'honneur dans mon esprit. Je suppose que M. Duclos, notre secrétaire, est toujours très attaché à votre éminence. Il a le petit livre de *la Tolérance;* je vous demande en grace de le lire et de le juger.

Je n'ai plus de place que pour mon profond respect et mon tendre attachement.

Le Vieux de la montagne.

LETTRE MMMDCCLXXIII.

A M. LE PRINCE DE LIGNE[1].

A Fernei, 18 février.

Monsieur le prince, il n'y a que le bel état où mes yeux sont réduits qui m'ait pu priver du plaisir et de l'honneur de vous répondre. Je suis devenu à-peu-près aveugle, et je suis dans l'âge où l'on commence à perdre tout, piéce à piéce. Il faut

[1] * Cousin et non beau-fils de la princesse de Ligne du Luxembourg; madame du Deffand l'appelle le Gilles du chevalier de Boufflers (lettre à Walpole, du 3 auguste 1768). (L. D. B.)

savoir se soumettre aux ordres de la nature ; nous ne sommes pas nés à d'autres conditions. Cela fait un peu de tort à notre théâtre : il n'y a point de rôle pour un vieux malade qui n'y voit goutte, à moins que je ne joue celui de Tirésie. Je n'ai d'autre spectacle que celui des sottises et des folies de ma chère patrie. Je lui ai bien de l'obligation ; car, sans cela, ma vie serait assez insipide. Après avoir tâté un peu de tout, j'ai cru que la vie de patriarche était la meilleure. J'ai soin de mes troupeaux comme ces bonnes gens ; mais, Dieu merci ! je ne suis point errant comme eux, et je ne voudrais, pour rien au monde, mener la vie d'Abraham, qui s'en allait, comme un grand nigaud, de Mésopotamie en Palestine, de Palestine en Égypte, de l'Égypte dans l'Arabie-Pétrée, ou à pied ou sur un âne, avec sa jeune et jolie petite femme, noire comme une taupe, âgée de quatre-vingts ans ou environ, et dont tous les rois ne manquaient pas d'être amoureux. J'aime mieux rester dans mon ermitage avec ma nièce et la petite famille que je me suis faite.

Madame Denis a dû vous dire, monsieur, combien votre apparition nous a charmés dans notre retraite ; nous y avons vu des gens de toutes les nations, mais personne qui nous ait inspiré tant d'attachement, et donné tant de regrets. Daignez encore recevoir les miens, et agréer le respect

avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur le prince, etc.

LETTRE MMMDCCLXXIV.

A M. D'ALEMBERT.

18 février.

Tu dors, Brutus! et Crévier veille *.

Souffrirez-vous, mon cher et intrépide philosophe, que ce cuistre de Crévier attaque si insolemment Montesquieu dans les seules choses où l'auteur de l'*Esprit* sur *les lois* a raison? n'est-ce pas vous attaquer vous-même, après le bel éloge que vous avez fait du philosophe de Bordeaux? Le malheureux Crévier vous désigne assez visiblement dans sa sortie contre les philosophes à la fin de son ouvrage. Vous devez le remercier, car il vous fournit le sujet d'un ouvrage excellent; et vous pouvez, en le réfutant avec le mépris qu'il mérite, dire des choses très utiles, que votre style rendra très intéressantes. C'est à vous de venger la raison outragée.

On dit que le parlement de Toulouse refuse

* Parodie du vers de *la Mort de César*, acte II, scène II:

. . . . . Tu dors, Brutus! et Rome est dans les fers!

d'enregistrer la déclaration du roi qui ordonne le silence; on ne vous l'a pas ordonné. Daignez travailler pour l'instruction des honnêtes gens et pour la confusion des sots. Je vous embrasse très tendrement, et je me recommande à vos prières.

LETTRE MMMDCCLXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 février.

L'un de mes anges peut donc écrire de sa main, Dieu soit loué! N'ont-ils pas bien ri tous deux du propos de la virtuose Clairon? Votre conspiration me paraît de plus en plus très plaisante; je ris aussi dans ma barbe. Je vous réponds que, si nosseigneurs du *tripot* y ont été attrapés, nosseigneurs du parterre y seront pris. Puissions-nous jouir de ce plaisir vite et long-temps!

A l'égard d'*Olympie*, je n'ai plus qu'un mot à dire, c'est qu'à l'impossible nul n'est tenu, et qu'il m'est absolument impossible de faire le remue-ménage qu'on me propose. J'ai tourné la chose de mille façons; je me suis essayé, j'ai travaillé, et mon instinct m'a dit: Vieux fou, de quoi t'avises-tu de vouloir mieux faire que tu ne peux?

Mes anges doivent avoir reçu un paquet de

matériaux pour la *Gazette littéraire*, adressé à M. le duc de Prâlin. Je le servirai assurément tant que je pourrai.

Mes anges ne m'ont point mandé qu'il avait consulté MM. Gilbert de Voisins et d'Aguesseau de Frêne. Je leur ai sur-le-champ envoyé un mémoire qui n'est pas de paille, et dont je vais faire tirer copie pour mes anges gardiens, si la poste qui va partir nous en donne le temps.

N. Voici mon consentement pour ce gros Grandval; mais, pour mademoiselle Dubois, comment voulez-vous que je fasse? dites-le-moi. Je serais fort aise qu'on jouât *le Droit du Seigneur*, quoique je ne sois guère homme à jouir d'un si beau droit. Vous pensez bien que je ne connais mademoiselle d'Épinai que par le droit que les premiers gentilshommes ont sur les actrices. Pour mes anges, ils ont des droits inviolables sur mon cœur pour jamais.

LETTRE MMMDCCLXXVI.

A M. BERTRAND,

PREMIER PASTEUR A BERNE.

A Fernei, 21 février.

Mon cher philosophe, si j'avais eu du crédit, j'aurais dit *lapidibus istis ut aurum fiant*[1]. Je vous en aurais au moins fait avoir le double : mais les occasions sont si rares, qu'il ne fallait pas manquer celle-là. Je n'ai d'autre cabinet que mes champs, mes prés et mes bois : le soleil et le coin du feu me paraissent les plus belles expériences du monde.

J'ignore encore pourquoi ma bougie et mes bûches se changent en flammes, et pourquoi un épi en produit d'autres ; c'est ce qui fait que je m'amuse à faire des *Contes de ma mère l'oie*. Ce n'est pas un conte que ma tendre amitié pour vous.

[1] Dic lapidi huic ut panis fiat. (*Évangile* de saint Luc, ch. IV, v. 3.) (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCLXXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

22 février.

Mon cher et ancien ami, vous en usez avec nous comme les jansénistes avec la communion; vous nous écrivez

A tout le moins une fois l'an [1].

Cela n'empêche pas que nous ne vous aimions tous les jours. Nous prétendons d'ailleurs être plus philosophes à Fernei que vous ne l'êtes à Launai; car nous ne fesons nulle infidélité à nos campagnes, et vous quittez la vôtre. Le fracas et les folies de Paris ont encore pour vous des charmes; mais il paraît que les tragédies nouvelles n'en ont guère.

Vous me parlez de contes; en voici un que je vous donne à deviner. Pour peu que vous vous ressouveniez de votre grec, vous n'aurez pas de peine; et, si vous n'aviez pas quitté Launai, j'aurais cru que Macare était chez vous. Mais vous êtes homme à le mener de la campagne à la ville. Macare est certainement chez mademoiselle Cor-

[1] Ce vers, car c'en est un, est tiré des Commandements de l'Église. (L. D. B.)

neille, aujourd'hui madame Dupuits : elle est folle de son mari; elle saute du matin au soir, avec un petit enfant dans le ventre, et dit qu'elle est la plus heureuse personne du monde. Avec tout cela, elle n'a pas encore lu une tragédie de son grand-oncle, ni n'en lira. Son grand-oncle commenté vous arrivera, je crois, avant qu'il soit un mois. Les Anglais, qui viennent ici en grand nombre, disent que toutes nos tragédies sont *à la glace;* il pourrait bien en être quelque chose; mais les leurs sont *à la diable.*

Il est fort difficile à présent d'envoyer à Paris des *Tolérances* par la poste; mais frère Thieriot, tout paresseux qu'il est, tout dormeur, tout lambin, pourra vous en faire avoir une, pour peu que vous vouliez le réveiller.

J'ai été pendant trois mois sur le point de perdre les yeux, et c'est ce qui fait que je ne peux encore vous écrire de ma main. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments.

Si vous aimez les contes, dites à M. d'Argental qu'il vous fasse lire chez lui *les Trois manières.*

Adieu, mon cher et ancien ami. V.

LETTRE MMMDCCLXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 22 février.

Je crains, mon cher et illustre maître, que votre frère et disciple Protagoras ne vous ait contristé par ce que vous appelez ses cruelles critiques. Quoique vous m'assuriez que mes lettres vous divertissent, je suis encore plus pressé de vous consoler que de vous réjouir. Je vous prie donc de regarder mes réflexions comme des enfants perdus, que j'ai jetés en avant sans m'embarrasser de ce qu'ils deviendraient, et sur-tout d'être persuadé que ces enfants perdus n'ont été montrés qu'à vous, pour en faire tout ce qu'il vous plaira, et leur donner même les étrivières s'ils vous déplaisent. Permettez-moi, cependant, toujours sous les mêmes conditions, d'ajouter deux ou trois réflexions, bonnes ou mauvaises, à celles que je vous ai déja faites. Les Juifs, cette canaille bête et féroce, n'attendaient que des récompenses temporelles, les seules qui leur fussent promises : il ne leur était défendu ni de croire ni d'attaquer l'immortalité de l'ame, dont leur charmante loi ne leur parlait pas. Cette immortalité était donc une simple opinion d'école sur laquelle leurs docteurs étaient libres de se partager, comme nos vénérables théologiens se partagent en scotistes, thomistes, malebranchistes, descartistes, et autres rêveurs et bavards en *istes.* Direz-vous pour cela que ces messieurs sont tolérants, eux qui jetteraient si volontiers dans le même feu calvinistes, anabaptistes, piétistes, spinosistes, et sur-tout philosophes, comme les Juifs auraient jeté Philistins, Jébuséens, Amorrhéens, Cananéens, etc., dans un beau feu que les pharisiens auraient allumé d'un côté, et

les sadducéens de l'autre? Juifs et chrétiens, rabbins et sorbonistes, tous ces polissons consentent à se partager entre eux sur quelques sottises; mais tous crient de concert haro sur le premier qui osera se moquer des sottises sur lesquelles ils s'accordent. C'est une impiété de ne pas convenir avec eux que Dieu est habillé de rouge, mais ils disputent entre eux si les bras sont de la couleur de l'habit.

J'ai bien peur, ainsi que vous, mon cher et illustre confrère, qu'on ne puisse faire un traité solide de la tolérance, sans inspirer un peu cette indifférence fatale qui en est la base la plus solide. Comment voulez-vous persuader à un honnête chrétien de laisser damner tranquillement son cher frère? mais, d'un autre côté, c'est tirer la charrue en arrière que de dire le moindre mot d'indifférence à des fanatiques qu'on voudrait rendre tolérants. Ce sont des enfants méchants et robustes qu'il ne faut pas *obstiner*, et ce n'est pas le moyen de les gagner que de leur dire : « Mes chers amis, « ce n'est pas le tout que d'être absurde, il faut encore n'être « pas atroce. » La matière est donc bien délicate, et d'autant plus que tous les prédicateurs de la tolérance (parmi lesquels je connais même quelques honnêtes prêtres et quelques évêques qui ne les en désavouent pas) sont véhémentement suspectés (comme disent nosseigneurs du Parlement), et plusieurs atteints et convaincus de cette maudite indifférence si raisonnable et si pernicieuse. Mon avis serait donc de faire à ces pauvres chrétiens beaucoup de politesses, de leur dire qu'ils ont raison, que ce qu'ils croient et ce qu'ils prêchent est clair comme le jour, qu'il est impossible que tout le monde ne finisse par penser comme eux; mais qu'attendu la vanité et l'opiniâtreté humaines, il est bon de permettre à chacun de penser ce qu'il voudra, et qu'ils auront bientôt le plaisir de voir tout le monde de leur avis; qu'à la vérité il s'en damnera bien quelques uns en chemin jusqu'au moment marqué par Dieu le père pour cette convic-

tion et réunion universelle, mais qu'il faut sacrifier quelques passagers pour amener tout le reste à bon port.

Voilà, mon cher et grand philosophe, sauf votre meilleur avis, comme je voudrais plaider notre cause commune. Je travaille en mon petit particulier, et selon mon petit esprit (*pro mentulâ meâ*, comme disait un savant et humble capucin), à donner de la considération au petit troupeau. Je viens de faire entrer dans l'Académie de Berlin Helvétius et le chevalier de Jaucourt. J'ai écrit à votre ancien disciple les raisons qui me le fesaient desirer, et la chose a été faite sur-le-champ; car cet ancien disciple est plus tolérant et plus indifférent que jamais. Je voudrais seulement qu'il prît le temple de Jérusalem un peu plus à cœur.

J'ai lu et je sais par cœur *Macare et Thélème;* cela est charmant, plein de philosophie, de justesse, et conté à ravir. On vous dira comme M. Thibaudois : *Conte-moi un peu, conte;* et, *Je veux que tu me contes*, etc. C'est bien dommage que vous vous soyez avisé si tard de ce genre, dans lequel vous réussissez à ravir comme dans tant d'autres. Ce n'est pourtant pas que je n'aie entendu faire de belles critiques de ce charmant ouvrage à des gens qui à la vérité sont un peu difficiles, excepté sur les feuilles de Fréron. Ce sont pourtant des gens que vous louez, que vous croyez de vos amis, à qui vous écrivez, et même en prose et en vers : je vous les laisse à deviner *; mais, si vous devinez juste, ne me trahissez pas, et faites-en seulement votre profit.

A propos de lettres, vous en avez écrit une charmante au prince Louis, qui en est ravi; il la montre à tout le monde; et en vérité il mérite ce que vous lui dites par la manière dont il se conduit avec les gens de lettres.

Nosseigneurs du Parlement travaillent à force leurs grosses et pesantes remontrances sur le mandement de l'ar-

* La marquise du Deffand.

chevêque de Paris en faveur des jésuites : cela est bien long, et sur-tout bien important. On prétend pourtant que l'effet de ces remontrances sera d'expulser les frères jésuites de Versailles, et peut-être du royaume : je leur souhaite à tous un bon voyage. Leur ami Caveirac, auteur de l'Apologie de la Saint-Barthélemi, a fait en leur faveur un ouvrage forcené qui a pour titre : *Il est temps de parler*[1]; je crois qu'on y répondra par : *Il est temps de partir.* Notez que ce Caveirac, qui écrit pour de l'argent, a autrefois fait des factums contre le père Girard en faveur de la Cadière : ainsi sont faits ces marauds-là.

Adieu, mon cher maître. Vous me conseillez de rire, j'y fais de mon mieux, et je vous assure que j'ai bien de quoi. Je ne sais de quel côté le vent tournera pour l'auteur des *Quatre Saisons;* mais, si son ambition se borne à faire le saint-chrême et à donner la confirmation, je le trouve bien modeste pour un cardinal philosophe. J'aimerais mieux qu'il donnât un soufflet au fanatisme en l'expulsant, qu'à ses diocésains en les confirmant. Adieu, encore une fois; je vous embrasse et vous révère. Vous prétendez que mes lettres vous amusent; je vous répondrai comme le feu médecin Dumoulin, grand fesse-mathieu de son métier : « Mes en« fants, disait-il à ses héritiers, vous n'aurez jamais autant « de plaisir à dépenser l'argent que je vous laisse que j'en ai « eu à l'amasser. »

[1] *Ou compte rendu des pièces légales de Ripert de Monclar, et de tous les évènements arrivés en Provence à l'occasion de l'affaire des jésuites*, 1763. 2 vol. in-12. Cet ouvrage n'est pas de Caveirac, mais bien de l'abbé Dazès. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCLXXIX.

A M. ROBERT,

PROFESSEUR ÉMÉRITE DE PHILOSOPHIE, A PARIS.

Au château de Fernei, 23 février.

Je vous remercie, monsieur, et je vous félicite de votre *Plan d'Études.* Il semble qu'autrefois les colléges n'étaient institués que pour faire des grimauds; vous ferez des gens de mérite. On n'apprenait que ce qu'il fallait oublier, et, par votre méthode, on apprendra ce qu'il faudra retenir le reste de sa vie. La vraie philosophie prendra la place des sophismes ridicules, et la physique n'en sera que meilleure, en s'appuyant sur les expériences et sur les mathématiques plus que sur les systèmes. Newton a calculé le pouvoir de la gravitation, mais il n'a pas prétendu deviner ce que c'est que ce pouvoir. Descartes devinait tout: aussi n'a-t-il rien prouvé. Locke s'est contenté de montrer la marche et les bornes de l'entendement humain : malheur à ceux qui voudraient aller plus loin!

Votre plan, monsieur, est un service rendu à la patrie. Il faut espérer que les Français feront enfin de bonnes études, et qu'on y connaîtra même le droit public, qui n'y a jamais été ensei-

gué. Je souhaite que tous ces nouveaux secours forment de nouveaux génies. Je suis près de finir ma carrière; mais je me consolerai par l'espérance que la génération nouvelle vaudra mieux que celle que j'ai vue. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE MMMDCCLXXX.

A FRÉDÉRIC,

LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

24 février.

Monseigneur, l'aveugle remercie votre altesse sérénissime pour les roués et autres martyrs; votre bonne œuvre pourra être récompensée dans le ciel, mais elle n'y sera pas plus louée qu'elle l'est sur la terre. On va juger incessamment le procès que la pauvre famille Calas intente à leurs juges. Il est vrai que cette abominable aventure semble être du temps de la Saint-Barthélemi, ou de celui des Albigeois. La raison a beau élever son trône parmi nous, le fanatisme dresse encore ses échafauds, et il faut bien du temps pour que la philosophie triomphe entièrement de ce monstre.

J'ai encore à remercier votre altesse sérénissime d'avoir donné la préférence aux acteurs français sur les châtrés italiens. Je n'ai jamais pu m'accoutumer à voir les rôles de César et d'Alexandre fre-

donnés en fausset par un chapon. Vous avez bien raison de faire plus de cas de votre cœur et de votre esprit que de vos oreilles. Que n'ai-je de la santé et de la jeunesse! j'irais à Cassel, et n'irais pas plus loin. Agréez le profond respect, etc.

LETTRE MMMDCCLXXXI.

A M. DAMILAVILLE.

26 février.

Ce n'est pas assurément un ministre d'état qui a écrit les *Lettres historiques sur les fonctions essentielles du Parlement*. J'ai reçu, grace aux bontés de mon cher frère, le tome second de cet ouvrage. L'auteur est un homme très instruit; mais il ressemble à don Quichotte, qui voyait par-tout des chevaliers et des châteaux quand les autres ne voyaient que des meuniers et des moulins à vent. Ne pourriez-vous point me dire à qui on attribue ce livre[1]?

J'ai lu *Blanche*[2]. Nous prenons donc à présent nos tragédies chez les Anglais? quand prendrons-nous ce qu'ils ont de bon?

[1] Par Le Paige. Amsterdam, 1753. 2 parties in-12. (N. D.)

[2] *Blanche et Guiscard*, tragédie de Saurin jouée le 25 septembre 1763, imitée de l'anglais de Thomson qui en avait pris le sujet dans le *Mariage par vengeance*, épisode du Roman de *Gil Blas*. (L. D. B.)

Il y a un petit volume du doux Caveirac, intitulé *Il est temps de parler*. On ne devrait pas avoir le temps de le lire; mais je suis curieux. J'ai à peu près tout ce qui s'est fait pour et contre les jésuites; envoyez-moi, je vous prie, le doux Caveirac. Voudriez-vous aussi avoir la bonté de me faire connaître le conte de Piron, intitulé *la Queue*[1]? On prétend que le public a dit, comme le compère Mathieu[2]:

> Messire Jean, je n'y veux point de queue.

Que dites-vous du parlement de Toulouse, qui ne veut pas enregistrer l'ordre du roi, de garder le silence? Il faut que ces gens-là soient de grands bavards. A-t-on répondu à ce faquin de Crévier? Nous le tenons d'un autre côté sur la sellette; il sera condamné au moins à l'amende honorable.— *Quid novi? Écr. l'inf....*

Encore un mot à mon cher frère. Il a dû recevoir par M. de Laleu un certificat de vie, par lequel il apparaît que je suis possesseur de soixante-dix ans. Je souhaite vivre encore quelques années, pour embrasser mon frère, et pour aider à *écr. l'inf....*

[1]* C'est probablement le portrait du diable. (L. D. B.)

[2]* C'est-à-dire le compère Pierre, dans le conte de La Fontaine intitulé *la Jument du compère Pierre*. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCLXXXII.

A M. SAURIN.

28 février.

Vous avez fait, monsieur, bien de l'honneur à ce Thomson. Je l'ai connu, il y a quelque quarante années. S'il avait su être un peu plus intéressant dans ses autres pièces, et moins déclamateur, il aurait réformé le théâtre anglais, que Gilles Shakspeare a fait naître et a gâté; mais ce Gilles Shakspeare, avec toute sa barbarie et son ridicule, a, comme Lope de Véga, des traits si naïfs et si vrais, et un fracas d'action si imposant, que tous les raisonnements de Pierre Corneille sont à la glace en comparaison du tragique de ce Gilles. On court encore à ses pièces, et on s'y plaît en les trouvant absurdes.

Les Anglais ont un autre avantage sur nous, c'est de se passer de la rime. Le mérite de nos grands poëtes est souvent dans la difficulté de la rime surmontée, et le mérite des poëtes anglais est souvent dans l'expression de la nature. Le vôtre, monsieur, est principalement dans les pensées fortes, exprimées avec vigueur; je vois dans tous vos ouvrages la main du philosophe.

Vous savez qu'il n'y a pas un mot de vrai dans

l'histoire de Sigismunda et de Guiscardo; mais je vous sais bon gré d'avoir donné des louanges à ce Mainfroi dont les papes ont dit tant de mal, et à qui ils en ont tant fait. Un temps viendra, sans doute, où nous mettrons les papes sur le théâtre, comme les Grecs y mettaient les Atrée et les Thyeste, qu'ils voulaient rendre odieux. Un temps viendra où la Saint-Barthélemi sera un sujet de tragédie[1], et où l'on verra le comte Raimond de Toulouse braver l'insolence hypocrite du comte de Montfort. L'horreur pour le fanatisme s'introduit dans tous les esprits éclairés. Si quelqu'un est capable d'encourager la nation à penser sagement et fortement, c'est vous, sans doute. Je ne suis plus bon à rien; je suis comme ce Danois qui, étant las de tuer à la bataille d'Hochstedt, disait à un Anglais: « Brave Anglais, va-t'en tuer le reste, « car je n'en peux plus. »

Adieu, mon cher philosophe. Vous ne me parlez plus de votre ménage; je me flatte qu'il est toujours heureux; conservez un peu d'amitié à votre véritable ami.

[1] * Elle le fut en 1789, grace à M. J. Chénier qui donna son *Charles IX ou l'École des Rois*, le 4 novembre. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCLXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 février.

Voici ce que je dis d'abord à mes anges sur leur lettre du 23 de février; je les remercie du fond de mon cœur de toutes leurs bontés; je leur envoie une lettre de M. le premier président de Dijon, qui fera connaître à M. le duc de Prâlin qu'il peut, en toute sûreté, protéger les mécréants contre les prêtres.

J'ajoute, à propos de la *Gazette littéraire*, que je pourrai rendre de plus prompts services en italien qu'en anglais, quand les choses seront en train. La raison en est que les Alpes sont plus près de l'Italie que de l'Angleterre. Mais il me semble que je ne dois établir aucune correspondance, ni faire venir les livres nouveaux d'Italie, sans un ordre exprès de M. le duc de Prâlin. Je le servirai tant que l'ame me battra dans le corps, et que j'aurai un reste de visière; et quand je serai aveugle tout-à-fait, je dirai *buona notte*.

Mes anges, *que servirait de vivre* est fort bien; mais trouvez-moi une rime à *ivre*.

Pour *Olympie*, il y a du malheur, il y a de la fatalité dans mon fait. Je suis avec elle comme

M. de Ximenès avec mademoiselle Clairon; vous savez qu'en trois rendez-vous il perdit partie, revanche et le tout. Il arrive à mon imagination le même désastre qu'essuya sa tendresse. Mais j'aime bien les roués! Je suis fâché à présent de n'avoir pas joué un tour; c'était de faire attendre des changements pour Pâques, et, en attendant, on aurait pu donner les roués: mais n'en parlons plus; il faut se soumettre à sa destinée.

Il y a du malheur cette année sur les tragédies, et vous m'en avez envoyé une preuve.

Vous avez dû recevoir force rogatons; j'y joins une lettre ostensible que je vous écris pour être montrée à M. le duc de Duras; je crois que cela vaut mieux que de lui écrire en droiture.

Respect et tendresse à mes anges.

LETTRE MMMDCCLXXXIV.

A M. D'ALEMBERT.

1er mars.

Je dois vous dire, mon très cher philosophe, que si j'avais des citoyens à persuader de la nécessité des lois, je leur ferais voir qu'il y en a partout, même au jeu qui est un commerce de fripons, même chez les voleurs;

« Hanno lor leggi i malandrini ancora. »

C'est ainsi que le bon prêtre, auteur de *la Tolérance* a dit aux Welches, nommés Francs et Français : Mes amis, soyez tolérants, car César, qui vous donna sur les oreilles et qui fit pendre tout votre parlement de Bretagne, était tolérant. Les Anglais, qui vous ont toujours battus, reconnaissent depuis cent ans la nécessité de la tolérance. Vous prétendez que votre religion doit être cruelle autant qu'absurde, parcequ'elle est fondée, je ne sais comment, sur la religion du petit peuple juif, le plus absurde et le plus barbare de tous les peuples; mais je vous prouve, mes chers Welches, que tout abominable qu'était ce peuple, tout atroce, tout sot qu'il était, il a cependant donné cent exemples de la tolérance la plus grande. Or, si les tigres et les loups de la Palestine se sont adoucis quelquefois, je propose aux singes mes compatriotes de ne pas toujours mordre, et de se contenter de danser.

Voilà, mon cher philosophe, tout le mystère de ce bon prêtre. Il voulait dans son texte inspirer de l'indulgence, et rendre dans ses notes les Juifs exécrables. Il voulait forcer ses lecteurs à respecter l'humanité, et à détester le fanatisme. Six personnes des plus considérables de votre royaume ont approuvé ces maximes, et c'est beaucoup.

On n'aurait pas, il y a soixante ans, trouvé un seul homme d'état, à commencer par le chancelier

d'Aguesseau, qui n'eût fait brûler le livre et l'auteur. Aujourd'hui on est très disposé à permettre que ce livre perce dans le public avec quelque discrétion, et je voudrais que frère Damilaville vous en fît avoir une demi-douzaine d'exemplaires, que vous donneriez à d'honnêtes gens qui le feraient lire à d'autres gens honnêtes; ces sages missionnaires disposeraient les esprits, et la vigne du Seigneur serait cultivée.

Je sais bien, mon cher maître, qu'on pouvait s'y prendre d'une autre façon pour prêcher la tolérance: eh bien, que ne le faites-vous? qui peut mieux que vous faire entendre raison aux hommes? qui les connaît mieux que vous? qui écrit comme vous d'un style mâle et nerveux? qui sait mieux orner la raison? mais venons au fait. Cette tolérance est une affaire d'état, et il est certain que ceux qui sont à la tête du royaume sont plus tolérants qu'on ne l'a jamais été; il s'élève une génération nouvelle qui a le fanatisme en horreur. Les premières places seront un jour occupées par des philosophes; le règne de la raison se prépare; il ne tient qu'à vous d'avancer ces beaux jours, et de faire mûrir les fruits des arbres que vous avez plantés.

Confondez donc ce maraud de Crévier; fessez cet âne qui brait et qui rue.

Vraiment je sais très bien à quoi m'en tenir

depuis long-temps sur la personne dont vous me parlez*; mais entre quinze-vingts il faut se pardonner bien des choses. Vous avez vous-même à lui pardonner plus que moi; vous savez d'ailleurs que dans la société on dit du bien et du mal du même individu vingt fois par jour. Pourvu que la vigne du Seigneur aille bien, je suis indulgent pour les pécheurs et les pécheresses. Je ne connais rien de sérieux que la culture de la vigne; je vous la recommande; provignez, mon cher philosophe, provignez.

Je suis bien aise que les *Contes de* feu *Guillaume Vadé* vous amusent. Mademoiselle Catherine Vadé, sa cousine, en a beaucoup de cette espèce, mais elle n'ose les donner au public. Son cousin Vadé les fesait pour amuser sa famille pendant l'hiver au coin du feu; mais le public est plus difficile que sa famille. Elle craint beaucoup que quelque libraire ne s'empare de ce précieux dépôt, comparable au chapitre des torche-culs de Gargantua. Ce sont de petits amusements qu'il faut permettre aux sages: on ne peut pas toujours lire les pères de l'Église, il faut se délasser. Riez, mon cher philosophe, et instruisez les hommes. Conservez-moi votre amitié. *Écr. l'inf....*

* Voyez la lettre MMMDCCLXXVIII.

LETTRE MMMDCCLXXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 mars.

Je n'ai ni lu ni aperçu, mon cher et illustre maître, cet ouvrage ou rapsodie de Crévier dont vous me parlez; et j'en ignorerais l'existence, si vous ne preniez la peine de m'écrire de Genève qu'un cuistre dans son galetas barbouille du papier à Paris. Vous êtes bien bon de le croire digne de votre colère, et même de la mienne, qui ne vaut pas la vôtre. Que voulez-vous qu'on dise à un homme qui, parlant dans son *Histoire romaine* d'un cordonnier devenu consul, dit, à ce qu'on m'a assuré, que cet homme *passa du tranchet aux faisceaux?* Il faut l'envoyer écrire chez son compère le savetier les sottises qu'il se chausse dans la tête; voilà tout ce qu'on y peut faire. Sérieusement ce livre est si parfaitement ignoré, que ce serait lui donner l'existence qu'il n'a pas que d'en faire mention; et je vous dirai, comme le valet du Joueur:

Laissez-le aller;
Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier [1]?

Il est vrai que cette canaille janséniste, dont Crévier fait gloire d'être membre, devient un peu insolente depuis ses petits ou grands succès contre les jésuites; mais ne craignez rien, cette canaille ne fera pas fortune; le dogme qu'ils prêchent et la morale qu'ils enseignent sont trop absurdes

[1] Ces vers ne sont pas dans *le Joueur*, de Regnard; ils se trouvent dans *les Ménechmes*, acte III, sc. II. (L. D. B.)

pour étrenner. La doctrine des ci-devant jésuites était bien plus faite pour réussir; et rien n'aurait pu les détruire s'ils n'avaient pas été persécuteurs et insolents. Les voilà qui font tous leurs paquets plutôt que de signer; cela est attendrissant. Les jansénistes sont un peu déroutés de leur voir tant de conscience, dont ils ne les soupçonnaient pas. J'ai écrit en m'amusant quelques réflexions fort simples sur l'embarras où les jésuites se trouvent entre leur souverain et leur général. Le but de ces réflexions est de prouver qu'ils font une grande sottise de se laisser chasser, et qu'ils peuvent en conscience (puisque conscience y a) signer le serment qu'on leur demande; mais je suis si aise de les voir partir que je n'ai garde de les tirer par la manche pour les retenir; et si je fais imprimer mes réflexions, ce sera quand je les saurai arrivés à bon port, pour me moquer d'eux; car vous savez qu'il n'y a de bon que de se moquer de tout. Une autre raison me fait desirer beaucoup de voir, comme on dit, leurs talons; c'est que le dernier jésuite qui sortira du royaume emmènera avec lui le dernier janséniste dans le panier du coche, et qu'on pourra dire le lendemain, les *ci-devant soi-disant jansénistes*, comme nosseigneurs du Parlement disent aujourd'hui, les *ci-devant soi-disant jésuites*. Le plus difficile sera fait quand la philosophie sera délivrée des grands grenadiers du fanatisme et de l'intolérance; les autres ne sont que des cosaques et des pandoures qui ne tiendront pas contre nos troupes réglées. En attendant, toutes les dévotes de la cour, que les jésuites absolvaient des petits péchés commis dans leur jeune âge, crient beaucoup contre la persécution qu'on leur fait souffrir, et sur la précipitation avec laquelle on les expulse. Je leur ai répondu que le Parlement ressemblait à ce capitaine suisse qui fesait enterrer sur le champ de bataille des blessés encore vivants; et qui, sur les représentations qu'on lui fesait, répondait que, si on voulait s'amuser à les écouter, il n'y

en aurait pas un seul qui se crût mort, et que l'enterrement ne finirait pas.

A propos de Suisse, savez-vous que frère Berthier se retire dans votre voisinage? les uns disent à Fribourg; les autres, chez l'évêque de Bâle. Il prétend qu'il ne veut plus aller chez des rois, puisqu'on l'accuse de les vouloir assassiner; mais l'évêque de Bâle est roi aussi dans son petit village; et, à sa place, je ne me croirais pas en sûreté. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ce frère Berthier, si scrupuleux sur son vœu d'obéissance, ne l'est pas tant sur son vœu de pauvreté, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'il s'en aille avec quatre mille livres de pension pour la bonne nourriture qu'il a administrée aux enfants de France. Par ma foi, mon cher maître, si cet homme est si près de chez vous, vous devriez quelque jour le prier à dîner, et m'avertir d'avance; je m'y rendrais; nous nous embrasserions; nous conviendrions réciproquement, nous, que nous ne sommes pas chargés de foi; lui, qu'il est ennuyeux; et tout serait fini, et cela ressemblerait à l'âge d'or.

On dit que le *Corneille* arrive. J'ai bien peur qu'il n'excite de grandes clameurs de la part des fanatiques (car la littérature a aussi les siens), et que vous ne soyez réduit à dire, comme George-Dandin: « J'enrage de bon cœur d'avoir tort « lorsque j'ai raison [1]. » Après tout, l'essentiel est pourtant d'avoir raison; cela est de précepte, et la politesse n'est que de conseil. L'éclaircissement, comme dit la comédie, nous éclaircira sur la sensation que produira cet ouvrage. En attendant, riez, ainsi que moi, de toutes les espèces de fanatiques, loyolistes, médardistes, homéristes, cornélistes, racinistes, etc.; ayez soin de vos yeux et de votre santé; aimez-moi comme je vous aime, et écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire; mais sur-tout laissez ce

[1] MOLIÈRE, *George Dandin*, acte I, scène VII. (L. D. B.)

Crévier en repos. Quand les généraux sont bien battus, comme Jean-George et Simon son frère, les goujats doivent obtenir l'amnistie. Adieu, mon cher maître; il faut que je respecte bien peu votre temps pour vous étourdir de tant de balivernes.

LETTRE MMMDCCLXXXVI.

A MADAME D'ÉPINAI.

A Fernei, 2 mars.

En vous remerciant, madame, de la bonté que vous avez d'informer des gens de l'autre monde du bel établissement que vous faites dans celui-ci. Vous serez toujours ma belle philosophe, quand même vous m'auriez oublié. Je me mets aux pieds de madame votre fille, à condition qu'elle sera philosophe aussi.

Savez-vous bien que je suis quelquefois en commerce de lettres avec monsieur votre fils? Mais je lui demande pardon de n'avoir pas répondu à sa dernière lettre; j'étais extrêmement malade. Je ne sors presque plus du coin de mon feu; tout s'affaiblit chez moi, hors mon respectueux attachement pour vous. La tranquillité dont je jouis est la seule chose qui me fasse vivre. Je crois, madame, que vous avez mieux que de la tranquillité; vous devez jouir de tout le bonheur que vous méritez; vous faites celui de vos amis, il faut bien

qu'il vous en revienne quelque chose. Si avec cela vous avez de la santé, il ne vous manque rien. Pardonnez-moi, s'il vous plaît, de ne vous pas écrire de ma main; je deviens un peu aveugle; mais on dit que quand il n'y aura plus de neige sur nos montagnes, j'aurai la vue du monde la plus nette. Je ne veux pas vous excéder par une longue lettre; vous êtes peut-être occupée actuellement à coiffer la mariée. Je présente mes très humbles respects à la mère et à la fille.

LETTRE MMMDCCLXXXVII.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 4 mars.

Mon cher frère, j'ai reçu votre lettre du 26 de février. Vous êtes un homme inimitable; et plût à Dieu que vous fussiez imité! Vous favorisez les fidèles avec un zèle qui doit avoir sa récompense dans ce monde-ci et dans l'autre.

M. Herman, qui est l'auteur de *la Tolérance*, vous doit mille tendres remerciements, en qualité de votre frère; et Cramer, en qualité de libraire, vous en doit autant. Vous savez combien je m'intéresse à cet ouvrage, quoique j'aie été très fâché qu'on m'en crût l'auteur. Il n'y a pas de

raison à m'imputer un livre farci de grec et d'hébreu, et de citations de rabbins.

M. Herman trouve que l'idée d'en distribuer une vingtaine à des mains sûres, à des lecteurs sages et zélés, est la meilleure voie qu'on puisse prendre. Il faut toujours faire éclairer le grand nombre par le petit.

Mon avis est que, si la cour s'effarouchait de ce livre, il faudrait alors le supprimer, et en réserver le débit pour un temps plus favorable. Je ne suis point en France (et je suis même très aise qu'on sache que je n'y suis pas); mais j'aurai toujours un grand respect pour les puissances, et je ne donnerai aucun conseil qui puisse leur déplaire.

J'aime M. Herman, mais je ne veux point faire pour lui des démarches qu'on puisse me reprocher. Il pense lui-même comme moi, quoiqu'il ne soit pas Français, et il s'en rapporte entièrement à vos bontés et à votre prudence.

Je n'ai envoyé *les Trois manières* qu'à M. d'Argental, à condition qu'il vous les montrerait. Dieu me préserve d'être assez ingrat pour vous cacher quelque chose! Vous me rendrez un très grand service d'empêcher ce corsaire de Duchesne d'imprimer *les Trois manières*. Ce chien de Temple du goût*, ou du dégoût, a mis en pièces cinq ou six de mes ouvrages : je suis indigné contre lui.

* L'enseigne du libraire Duchesne.

Tout ce qui s'est fait depuis quelque temps étonne les étrangers; mais on est persuadé de la prudence du roi, et on croit que le royaume lui devra sa paix intérieure, comme il lui doit sa paix publique.

On dit qu'il y a dans Paris cinq députés du parlement de Toulouse; j'espère qu'ils ne nuiront point aux pauvres Calas.

Vous m'apprenez qu'on tourmente les protestants d'Alsace : vous savez qu'il n'y a point de calvinistes dans cette province; mais des luthériens à qui on a laissé tous leurs priviléges. Ils sont des sujets très fidèles, et n'ont jamais remué : je serais bien surpris qu'on les molestât. Ce n'est assurément pas l'intention de M. le duc de Choiseul qu'on persécute personne.

J'ai communiqué à M. Herman votre remarque sur le peuple juif. On ne peut être plus atroce et plus barbare que cette nation, cela est vrai; mais, si on trouve des exemples incontestables de la plus grande tolérance chez ce peuple abominable, quelle leçon pour des peuples qui se vantent d'avoir de la politesse et de la douceur! Si je voulais persuader à une nation d'être fidèle à ses lois, je ne trouverais point de meilleur argument que celui des troupes de voleurs qui exécutent entre eux les lois qu'ils se sont faites. Ainsi M. Herman

dit aux chrétiens : Si les barbares Juifs ont toléré les sadducéens, tolérez vos frères.

Voyez si vous êtes content de cette réponse de M. Herman.

Vous ne me parlez plus de Thieriot : est-il dans votre société aussi négligé que négligent?

Adieu, mon cher frère. Est-il vrai qu'il y ait des prêtres embastillés? c'est un bon temps pour *écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCLXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 5 mars.

Je reçois la lettre du 27 février, dont mes anges m'honorent. Je suppose qu'ils ont reçu l'*Épître aux auteurs de la Gazette littéraire**; je suppose aussi qu'ils ont reçu celle que j'ai pris la liberté de leur adresser pour M. de Cideville, qui probablement a quelquefois le bonheur de les voir, et qui demeure rue Saint-Pierre.

Je suppose encore qu'ils ont la lettre de M. le premier président de Dijon, qui est tout-à-fait encourageante, conciliante, qui tranche toute difficulté, qui met tout le monde à son aise.

* Voyez *Mélanges littéraires.*

Mes anges m'ordonnent d'envoyer aux comédiens ordinaires du roi la disposition de mes rôles; je l'envoie *in quantum possum, et in quantum indigent*. Si mes anges ne trouvent pas que ma lettre pour M. le duc de Duras suffise, il faudra bien en écrire une directement, car j'aime à obéir à mes anges; leur joug est doux et léger.

Non, pardieu! il n'est pas si doux; ils voudraient que, d'ici au 12 du mois, qu'on doit jouer cette *Olympie*, je leur fisse un cinquième acte. Je le voudrais bien aussi; ce n'est pas la mort de Statira au quatrième qui me fait de la peine, c'est la scène des deux amants au cinquième. C'est une situation assez forcée, assez peu vraisemblable, que deux amants viennent presser mademoiselle de faire un choix, dans le temps même qu'on brûle madame sa mère; mais je voulais me donner le plaisir d'un bûcher; et si Olympie ne se jette pas dans le bûcher aux yeux de ses deux amants, le grand tragique est manqué. La pièce est faite de façon qu'il faut qu'elle réussisse ou qu'elle tombe, telle qu'elle est. Ne croyez pas que je suis paresseux, je suis impuissant. Et puis d'ailleurs comment voulez-vous que je fasse à présent des vers? savez-vous bien que je suis entouré de quatre pieds de neige? j'entends quatre pieds en hauteur; car j'en ai quarante lieues en longueur; et, au bout de cet horizon, j'ai l'agrément de voir cinquante à

soixante montagnes de glace en pain de sucre. Vous m'avouerez que cela ne ressemble pas au mont Parnasse: les muses couchent à l'air, mais non pas sur la neige. Mon pays est fort au-dessus du paradis terrestre pendant l'été; mais pendant l'hiver il l'emporte de beaucoup sur la Sibérie. Si je fesais actuellement des vers, ils seraient à la glace.

On dit qu'on tolèrera un peu *la Tolérance;* Dieu soit béni? D'ailleurs je ne conçois rien à tout ce qu'on me mande de chez vous; il semble que ce soit un rêve; je souhaite qu'il soit heureux. Mes anges le seront toujours quelque train que prennent les affaires; ainsi je trouve tout bon.

Avez-vous lu le mandement de votre archevêque? Je sais que la pièce est sifflée; mais ne pourriez-vous pas avoir la bonté de me la faire lire? Certes ce que vous avez vu depuis quelques années est curieux.

Respect et tendresse.

Après cette lettre écrite et cachetée, des remords me sont venus au coin du feu. La scène d'Olympie entre ses deux amants, au cinquième acte, m'a paru devoir commencer autrement. Voici une manière nouvelle: je la soumets à mes anges: ils la jetteront dans le feu, si elle leur déplaît.

LETTRE MMMDCCLXXXIX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 7 mars.

Vous dites des bons mots, madame, et moi je fais de mauvais contes; mais votre imagination doit avoir de l'indulgence pour la mienne, attendu que les grands doivent protéger les petits.

Vous m'avez ordonné expressément de vous envoyer quelquefois des rogatons: j'obéis, mais je vous avertis qu'il faut aimer passionnément les vers pour goûter ces bagatelles. Si ce pauvre Formont vivait encore, il me favoriserait auprès de vous; il vous ferait souvenir de votre ancienne indulgence pour moi; il vous dirait qu'un demi-quinze-vingt a droit à vos bontés.

Il faut bien que j'y compte encore un peu, puisque j'ose vous envoyer de telles fadaises. J'ose même me flatter que vous n'en direz du mal qu'à moi. C'est là le comble de la vertu pour une femme d'esprit.

Vous me répondrez que la chose est bien difficile, et que la société serait perdue si l'on ne se moquait pas un peu de ceux qui nous sont le plus attachés. C'est le train du monde; mais ce n'est pas le vôtre, et nous n'avons, dans l'état où nous

sommes, vous et moi, de plus grand besoin que de nous consoler l'un l'autre.

Je voudrais vous amuser davantage et plus souvent; mais songez que vous êtes dans le tourbillon de Paris et que je suis au milieu de quatre rangs de montagnes couvertes de neige. Les jésuites, les remontrances, les réquisitoires, l'histoire du jour, servent à vous distraire, et moi je suis dans la Sibérie.

Cependant vous avez voulu que ce fût moi qui me chargeasse quelquefois de vos amusements. Pardonnez-moi donc quand je ne réussis pas dans l'emploi que vous m'avez donné; c'est à vous que je prêche la tolérance: un de vos plus anciens serviteurs, et assurément un des plus attachés, en mérite un peu.

LETTRE MMMDCCXC.

A M. DAMILAVILLE.

11 mars.

Mon cher frère, je vous prie de me mander s'il est vrai qu'on va jouer *Olympie;* si les *Moyens de rappel, en faveur des huguenots,* est un bon livre, si on peut avoir le mandement de Christophe, et celui du doux Caveirac; si l'ouvrage attribué à Saint-Évremont produit quelque bon fruit dans

le monde; si vous avez reçu un petit billet que j'écrivais à Mariette, dans lequel je l'avertissais que monsieur le premier président de Dijon avait envoyé f... f... mon adverse partie; si on continue ou si on abandonne le procès de la pauvre Calas, etc., etc., etc.

Je crois que frère Berthier a passé aujourd'hui auprès de chez moi pour aller à Soleure. Je suis très fâché de ne lui avoir pas donné à dîner; j'avais quelques Anglais avec moi qui auraient augmenté le plaisir de l'entrevue. Nous étions quinze à table, et je remarquais avec douleur que, excepté moi, il n'y en avait pas un qui fût chrétien. Cela m'arrive tous les jours; c'est un de mes grands chagrins. Vous ne sauriez croire à quel point cette maudite philosophie a corrompu le monde: la révolution des jésuites est bien moins étonnante et moins grande.

Mon frère, *écr. l'inf...*

LETTRE MMMDCCXCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 mars.

C'est donc demain, mes anges, que vous prétendez qu'on fera le service d'*Olympie* dans le couvent d'Éphèse. Je doute fort que vous ayez un

acteur digne d'officier et de jouer le rôle de l'hiérophante. J'ai représenté ce personnage, moi qui vous parle; j'avais une grande barbe blanche, avec une mitre de deux pieds de haut, et un manteau beaucoup plus beau que celui d'Aaron. Mais quelle onction était dans mes paroles! je faisais pleurer les petits garçons. Mais votre Brizard est un prêtre à la glace; il n'attendrira personne. Je n'ai jamais conçu comment l'on peut être froid; cela me passe. Quiconque n'est pas animé est indigne de vivre; je le compte au rang des morts.

Je n'entends point parler de votre *Gazette littéraire;* j'ai peur qu'elle n'étrenne pas. Si elle est sage, elle est perdue; si elle est maligne, elle est odieuse. Voilà les deux écueils; et tant que Fréron amusera les oisifs par ses méchancetés hebdomadaires, on négligera les autres ouvrages périodiques qui ne seront qu'utiles et raisonnables. Voilà comme le monde est fait, et j'en suis fâché. Mais le plus grand de mes malheurs est de n'avoir jamais pu parvenir à lire le mandement de Christophe, ni celui du doux Caveirac, dont la grosse face a, dit-on, été piloriée en effigie.

Vous avez reçu, sans doute, mes divins anges, un bel arrêt du Conseil, imprimé, que je vous ai envoyé pour mettre M. le duc de Prâlin à son aise.

Voici une grande nouvelle: on m'assure qu'on

a vu frère Berthier avec un autre frère, ce matin, allant par la route de Genève à Soleure. Si j'en avais été informé plus tôt, je les aurais priés à dîner.

Vous êtes heureux, mes anges, vous vivez au milieu des facéties: mais vous gardez votre bonheur pour vous, et vous ne m'en parlez jamais. Vous me parlez de Grandval plus que de Christophe; vous oubliez les autres comédies pour celles du faubourg Saint-Germain, vous ne daignez pas vous commuuiquer à un pauvre étranger. Quoi qu'il en soit, je vous adore.

LETTRE MMMDCCXCII.

DE FRÉDÉRIC,

LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Cassel, 13 mars.

Monsieur, c'est toujours avec un sensible plaisir que je reçois vos lettres. Il y règne un feu auquel l'on peut aisément découvrir le Nestor et le père de la littérature. Que je serais charmé si votre santé vous permettait dans la belle saison de venir ici, et de renouveler notre ancienne amitié!

Vous avez bien raison de n'avoir jamais pu vous faire à voir représenter à un chapon les rôles des empereurs romains. Ces cris perçants et ces cadences à la fin des airs m'ont toujours révolté, et j'avoue que, quoique j'en aie un qui soit assez bon, je préférerai toujours la tragédie et la

comédie françaises. Vous pourriez, monsieur, donner à mon spectacle un nouveau lustre, et qui le mettrait en réputation : ce serait de m'envoyer une tragédie qui n'aurait point encore paru. Fouillez seulement dans votre portefeuille, et alors vous pourrez aisément me faire ce plaisir.

Je suis avec les sentiments d'amitié la plus sincère, monsieur, votre très humble, etc.

FRÉDÉRIC, landgrave de Hesse.

LETTRE MMMDCCXCIII.

A M. LE CLERC DE MONTMERCI [1],

AVOCAT AU PARLEMENT DE PARIS.

Aux Délices, 13 mars.

Vous êtes donc, monsieur, comme Raphaël, qui s'amusait quelquefois à peindre des fleurs sur des pots de terre. Vraiment je vous suis bien obligé d'avoir orné à ce point mon vieux pot cassé. Vous avez prodigué des vers charmants sur le sujet le plus mince; j'en suis aussi honteux que reconnaissant.

J'ai encore à vous remercier d'avoir dit tant de bien de M. de Vauvenargues, homme trop peu connu, et bien digne de vos louanges et de vos regrets. C'était un vrai philosophe; il a vécu en

[1] * Auteur d'un poëme d'environ mille vers, imprimé en 1764, intitulé *Voltaire*. Il avait dès 1744 adressé une épître en vers à mademoiselle Dumesnil qui jouait le rôle de Mérope. (L. D. B.)

sage, et est mort en héros, sans que personne en ait rien su : je chérirai toujours sa mémoire. Tout ce que vous dites de lui m'attendrit autant que ce que vous dites de moi me fait rougir.

Je m'étonne qu'avec le talent de faire des vers si faciles, si agréables, si remplis de philosophie et de graces, vous ne choisissiez pas quelque sujet digne d'être embelli par vous. La nature vous a donné la pensée, le sentiment, et l'expression; il ne vous manque qu'une toile pour y jeter vos belles couleurs. Peu de gens sentiront votre mérite, vu le sujet que vous avez traité, et moi je le sens, malgré le sujet. Je m'intéresse à vous indépendamment de la reconnaissance; je voudrais savoir ce que vous faites; si vous êtes aussi heureux que philosophe; et je suis très fâché d'être à plus de cent lieues de vous. Une santé misérable et une fluxion horrible sur les yeux m'empêchent de vous remercier de ma main; mais elles n'ôtent rien aux sentiments avec lesquels je serai toujours le plus sincèrement du monde, monsieur, votre, etc.

LETTRE MMMDCCXCIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

14 mars.

Je vous conjure, mon cher monsieur, de ne point disputer avec les gens entêtés; la contradiction les irrite toujours, au lieu de les éclairer; ils se cabrent, ils prennent en haine ceux dont on leur cite les opinions. Jamais la dispute n'a convaincu personne; on peut ramener les hommes en les fesant penser par eux-mêmes, en paraissant douter avec eux, en les conduisant, comme par la main, sans qu'ils s'en aperçoivent. Un bon livre qu'on leur prête, et qu'ils lisent à loisir, fait bien plus sûrement son effet, parcequ'alors ils ne rougissent point d'être subjugués par la raison supérieure d'un antagoniste. Cette méthode est la plus sûre, et on y gagne encore l'avantage de se procurer le repos.

Je suis très édifié, monsieur, de voir que vous érigez un hôpital, et que par les justes mesures que vous avez prises, vous guérirez trois cents personnes par année. Nous ne sommes dans ce monde que pour y faire du bien.

Je vois que l'affaire des jésuites a effarouché quelques esprits, mais tout sera calmé par la sa-

gesse du roi. Vous savez sans doute qu'on a condamné au bannissement l'abbé de Caveirac, qui avait fait l'apologie de la Saint-Barthélemi, et qui s'était mis à faire celle des jésuites. Vous savez que ces Pères ne sont plus à Versailles; leur éloignement semble dissiper tout esprit de faction ; mais ce qu'il y a de plus heureux, c'est que les finances sont en très bon état. Les voisins de la France s'y intéressent autant que les Français ; le crédit public renaît : jamais on n'a été plus en droit d'espérer des jours heureux.

Il faut qu'il y ait eu quelques manœuvres secrètes de la part des jésuites, qui ont donné un peu d'alarmes, et qui ont peut-être fait saisir, dans le bureau des postes, des paquets indifférents qui ont pu être soupçonnés d'avoir quelques rapports à ces tracasseries. C'est un mal très médiocre dans la félicité publique. Je ne sais ce que c'est que la *Lettre du Quaker;* j'en ai entendu parler, mais je ne l'ai point vue; et, sur ce qu'on m'en a dit, je serais fâché qu'on l'attribuât à mes amis ou à moi.

Vous savez, monsieur, avec quels sentiments je vous suis dévoué pour la vie.

LETTRE MMMDCCXCV.

A M. DAMILAVILLE.

14 mars.

Mon cher frère, je reconnais votre cœur au zèle et à la douleur que l'intérêt d'un ami vous inspire. Vous avez l'un et l'autre une belle ame. Mais rassurez-vous; votre ami n'a certainement rien à craindre de la rapsodie dont vous me parlez. Quand même cette satire* aurait cours pendant huit jours (ce qui peut bien arriver, grace à la malignité humaine), la foule de ceux qui sont attaqués dans cette rapsodie ferait cause commune avec M. Diderot, et cette satire ne lui ferait que des amis. Mais, encore une fois, ne craignez rien; on m'écrit que cet ouvrage a révolté tout le monde. L'auteur n'est pas adroit. Quand on veut nuire dans un ouvrage, il faut qu'il soit bon par lui-même, et que le poison soit couvert de fleurs : c'est ici tout le contraire.

Il est vrai que l'auteur a des protecteurs; mais les protecteurs veulent être amusés, et ils ne le seront pas. L'ouvrage sera oublié dans quinze jours; et le grand monument qu'érige M. Diderot

* *La Dunciade*, de Palissot.

doit faire à jamais l'honneur de la nation. J'attends l'*Encyclopédie* avec l'impatience d'un homme qui n'a pas long-temps à vivre, et qui veut jouir avant sa mort. Plût à Dieu qu'on eût imprimé cet ouvrage en pays étranger! Quand Saumaise voulut écrire librement, il se retira en Hollande; quand Descartes voulut philosopher, il quitta la France: mais, puisque M. Diderot a voulu rester à Paris, il n'a d'autre parti à prendre que celui de s'envelopper dans sa gloire et dans sa vertu.

Il est bien étrange, je vous l'avoue, que la police souffre une telle satire, et qu'on craigne de publier *la Tolérance*. Mais rien ne m'étonne; il faut savoir souffrir, et attendre des temps plus heureux.

On dit que l'abbé de La Tour-du-Pin est à la Bastille pour les affaires des jésuites; c'est un parent de mademoiselle Corneille, devenue madame Dupuits. C'est lui qui sollicita si vivement une lettre de cachet pour ravir à mademoiselle Corneille l'asile que je lui offrais chez moi. Où en serait cette pauvre enfant, si elle n'avait eu pour protecteur que ce mauvais parent? Mon cher frère, les hommes sont bien injustes; mais de toutes les horreurs que je vois, la plus cruelle, à mon gré, et la plus humiliante, c'est que des gens qui pensent de la même façon sur la philosophie,

déchirent leurs maîtres ou leurs amis. On est indigné quand on voit Palissot insulter continuellement M. Diderot, qu'il ne connaît pas; mais je suis bien affligé quand je vois ce malheureux Rousseau outrager la philosophie dans le même temps qu'il arme contre lui la religion. Quelle démence et quelle fureur de vouloir décrier les seuls hommes sur la terre qui pouvaient l'excuser auprès du public, et adoucir l'amertume du triste sort qu'il mérite!

Mon cher frère, que je plains les gens de lettres! Je serais mort de chagrin, si je n'avais pas fui la France; je n'ai goûté de bonheur que dans ma retraite. Je vous prie de dire à votre ami combien je l'estime et combien je l'honore. Je lui souhaite des jours tranquilles; il les aura, puisqu'il ne se compromet point avec les insectes du Parnasse, qui ne savent que bourdonner et piquer. Mon ambition est qu'il soit de l'Académie; il faut absolument qu'on le propose pour la première place vacante. Tous les gens de lettres seront pour lui, et il sera très aisé de lui concilier les personnes de la cour, qui obtiendront pour lui l'approbation du roi. Je n'ai pas grand crédit assurément, mais j'ai encore quelques amis qui pourront le servir. Notre cher ange, M. d'Argental, ne s'y épargnera pas.

Je vois bien, mon cher ami, qu'il est plus aisé

d'avoir des satires contre le prochain que d'avoir le mandement de Christophe, et le livre intitulé *Il est temps de parler*.

Je vous embrasse de tout mon cœur. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCXCVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 mars.

Divins anges, j'ai reçu la *Gazette littéraire*, et j'en suis fort content. L'intérêt que je prenais à cet ouvrage, et la sagesse à laquelle il est condamné, me fesaient trembler; mais, malgré sa sagesse, il me plaît beaucoup. Il me paraît que les auteurs entendent toutes les langues; ainsi ce ne serait pas la peine que je fisse venir des livres d'Angleterre. Paris est plus près de Londres que Genève, mais Genève est plus près de l'Italie; je pourrais donc avoir le département de l'Italie et de l'Espagne, si on voulait. J'entends l'espagnol beaucoup plus que l'allemand, et les caractères tudesques me font un mal horrible aux yeux, qui ne sont que trop faibles. Je pense donc que, pour l'économie et la célérité, il ne serait pas mal que j'eusse ces deux départements, et que je renonçasse à celui d'Angleterre; c'est à M. le duc de

Prâlin à décider. Je n'enverrai jamais que des matériaux qu'on mettra en ordre de la manière la plus convenable. Ce n'est pas à moi, qui ne suis pas sur les lieux, à savoir précisément dans quel point de vue on doit présenter les objets au public; je ne veux que servir et être ignoré.

A l'égard des roués, je n'ai pas dit encore mon dernier mot; et je vois avec plaisir que j'aurai tout le temps de le dire.

Madame Denis et moi nous baisons plus que jamais les ailes de nos anges; nous remercions M. le duc de Prâlin de tout notre cœur. Les dîmes nous feront supporter nos neiges.

Je suis enchanté que l'idée des exemplaires royaux, au profit de Pierre, neveu de Pierre, rie à mes anges; je suis persuadé que M. de La Borde, un des bienfaiteurs, l'approuvera.

Nous nous amusons toujours à marier des filles; nous allons marier avantageusement la belle-sœur de la nièce à Pierre; tout le monde se marie chez nous; on y bâtit des maisons de tous côtés, on défriche des terres qui n'ont rien porté depuis le déluge; nous nous égayons, et nous engraissons un pays barbare; et, si nous étions absolument les maîtres, nous ferions bien mieux. Je déteste l'anarchie féodale; mais je suis convaincu par mon expérience que, si les pauvres seigneurs châtelains étaient moins dépendants de nosseigneurs

les intendants, ils pourraient faire autant de bien à la France que nosseigneurs les intendants font quelquefois de mal, attendu qu'il est tout naturel que le seigneur châtelain regarde ses vassaux comme ses enfants.

Je demande pardon de ce bavardage, mais quelquefois je raisonne comme Lubin, je demande pourquoi il ne fait pas jour la nuit. Mes anges, je radote quelquefois, il faut me pardonner, mais je ne radote point quand je vous adore.

LETTRE MMMDCCXCVII.

A M. DAMILAVILLE.

16 mars.

En réponse, mon cher frère, à votre lettre du 9 de mars, je ne suis point surpris que la plate et ennuyeuse satire, pour laquelle on avait obtenu une permission tacite, ait attiré à son auteur l'indignation et le mépris. Madame Denis, qui a voulu la lire, n'a jamais pu l'achever. Il n'y a certainement que les intéressés qui puissent avoir le courage de lire un tel ouvrage jusqu'au bout, et ceux-là n'en diront pas de bien. S'il y avait quelque chose de plaisant, ce serait de voir M. Diderot au nombre des sots.

Il faut bien se donner de garde de répondre en

forme à une telle impertinence; mais je pense qu'on ne ferait pas mal de désigner cet infame ouvrage dans l'*Encyclopédie*, à l'article *Satire*, et d'inspirer au public et à la postérité l'horreur et le mépris qu'on doit à ces malheureux qui prétendent être en droit d'insulter les plus honnêtes gens, parceque Despréaux s'est moqué, en passant, de quelques poëtes. Il faut avouer que le premier qui donna cet affreux exemple a été le poëte Rousseau, homme, à mon sens, d'un très médiocre génie. Il mit ses chardons piquants dans des satires où Boileau jetait des fleurs. Les mots de belître, de maroufle, de louve, etc., sont prodigués par Rousseau; mais du moins il y a quelques bons vers au milieu de ces horreurs révoltantes, et la prétendue *Dunciade* n'a pas ce mérite. Ceux qu'il attaque, et ceux qu'il loue, doivent être également mécontents; le public doit l'être bien davantage, car il veut être amusé, et il est ennuyé: c'est ce qui ne se pardonne jamais.

Je crois, mon cher frère, qu'il n'est pas encore temps de songer à la publication de *la Tolérance;* mais il est toujours temps d'en demander une vingtaine d'exemplaires à M. de Sartine. Vous les donneriez à vos amis, qui les prêteraient à leurs amis; cela composerait une centaine de suffrages qui feraient grand bien à la bonne cause; car, entre nous, les notes qui sont au bas des pages

sont aussi favorables à cette bonne cause que le texte l'est à la tolérance.

Je vous admire toujours de donner tant de soins aux belles-lettres, à la philosophie, au bien public, au milieu de vos occupations arithmétiques et des détails prodigieux dont vous devez être accablé.

Puisque votre belle ame prend un intérêt si sensible à tout ce qui concerne l'honneur des lettres et les devoirs de la société, il faut vous apprendre que Jean-Jacques, ayant voulu imiter Platon, après avoir imité Diogène, vient de donner *incognito* un détestable opuscule *sur les dangers de la poésie et du théâtre*. Il m'apostrophe dans cet ouvrage, moi et frère Thieriot, sous des noms grecs; il dit que je n'ai jamais pu attirer auprès de moi que Thieriot, et que je n'ai réussi qu'à en faire un ingrat. Si la chose était vraie, je serais très fâché: j'ai toujours voulu croire que Thieriot n'était que paresseux.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher frère. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCXCVIII.

A MADAME DE FONTAINE.

Fernei, 19 mars.

Ma chère nièce, je n'ai qu'un moment pour vous dire combien je vous approuve et vous félicite. Il n'y a rien de si doux ni de si sage que d'épouser son ami intime. Vos arrangements, dont vous voulez bien me faire part, me paraissent très convenables pour toutes les parties intéressées; Hornoi y gagnera, votre château s'embellira, la vie y sera plus animée; tout le mal est dans cette horrible distance de votre château au mien.

Je vous prierai de m'instruire du jour de votre départ: il faut qu'un oncle s'arrange pour un petit présent de noces. Je voudrais bien être de la cérémonie, et signer au contrat. Je vais annoncer dans l'instant cette nouvelle à madame Denis, qui répète actuellement son rôle de Statira et qui le jouera bientôt sur un théâtre mieux entendu, mieux orné, mieux éclairé que celui de Paris.

Je suis très fâché de ne vous pas marier dans mon église en présence d'un grand Jésus, doré comme un calice, qui a l'air d'un empereur romain, et à qui j'ai ôté sa physionomie niaise. Nous

vous donnerions vraiment une belle fête, car nous sommes en train, et la tête m'en tourne.

Madame Denis arrive; elle pense comme moi. Nous vous embrassons tendrement, vous et le grand-écuyer de Cyrus* devenu mon neveu.

LETTRE MMMDCCXCIX.

A MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLACH.

A Fernei, 20 mars.

Madame, la bonté que votre altesse sérénissime a bien voulu témoigner dans l'aventure affreuse des Calas est une grande consolation pour cette famille désolée, et le secours que vous daignez lui donner pour soutenir un procès qui est la cause du genre humain est l'augure d'un heureux succès. Quand on saura que les personnes les plus respectables de l'Europe s'intéressent à ces innocents persécutés, les juges en seront certainement plus attentifs. Il s'agit de réhabiliter la mémoire d'un homme vertueux, de dédommager sa veuve et ses enfants, et de venger la religion et l'humanité en cassant un arrêt inique. Il est difficile d'y parvenir; ceux qui, dans notre France, ont acheté à prix d'argent le droit de juger les hommes, com-

* M. le marquis de Florian.

posent un corps si considérable qu'à peine le Conseil du roi ose casser leurs arrêts injustes. Il a fallu peu de temps pour faire mourir Calas sur la roue, et il faut plusieurs années et des dépenses incroyables pour faire obtenir à la famille un faible dédommagement, que peut-être encore on ne lui donnera pas. Heureux, madame, ceux qui vivent sous votre domination! Il est bien triste pour moi que mon âge et mes maux me privent de l'honneur de venir vous renouveler le profond respect avec lequel je serai toute ma vie, madame, de votre altesse sérénissime, etc.

LETTRE MMMDCCC.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

21 mars.

Je ne vous dirai pas, madame, que nous sommes plus heureux que sages; car nous sommes aussi sages qu'heureux. Vous tremblez que quelque malintentionné n'ait pris le petit mot qui regardait mon confrère Moncrif pour une mauvaise plaisanterie. J'ai reçu de lui une lettre remplie des plus tendres remerciements. S'il n'est pas le plus dissimulé de tous les hommes, il est le plus satisfait. C'est un grand courtisan, je l'avoue; mais ne serait-ce pas prodiguer la politique que de me

remercier si cordialement d'une chose dont il serait fâché? Pour moi, je m'en tiens, comme lui, au pied de la lettre, et je lui suppose la même naïveté que j'ai eue quand je vous ai écrit cette malheureuse lettre que des corsaires ont publiée.

Sérieusement, je serais très fâché qu'un de mes confrères (et sur-tout un homme qui parle à la reine) fût mécontent de moi : cela me ruinerait à la cour, et me ferait manquer les places importantes auxquelles je pourrai parvenir avec le temps; car enfin je n'ai que dix ans de moins que Moncrif, et l'exemple du cardinal de Fleuri, qui commença sa fortune à soixante-quatorze ans, me donne les plus grandes espérances.

Vous ferez fort bien, madame, de ne plus confier vos secrets à ceux qui les font imprimer, et qui violent ainsi le droit des gens. Je savais votre histoire du lion; elle est fort singulière, mais elle ne vaut pas l'histoire du lion d'Androclès[1]. D'ailleurs mon goût pour les contes est absolument tombé : c'était une fantaisie que les longues soirées d'hiver m'avaient inspirée. Je pense différemment à l'équinoxe : l'esprit souffle où il veut, comme dit l'autre.

[1]* Aulu-Gelle (N. Att., liv. V, ch. XIV) l'appelle Androclus. C'est cet esclave fugitif qui, condamné aux bêtes, fut reconnu dans l'arène à Rome et caressé par un lion auquel il avait soigné une patte grièvement blessée dans les déserts de l'Afrique. (L. D. B.)

Je me suis toujours aperçu qu'on n'est le maître de rien : jamais on ne s'est donné un goût; cela ne dépend pas plus de nous que notre taille et notre visage. N'avez-vous jamais bien fait réflexion que nous sommes de pures machines? J'ai senti cette vérité par une expérience continue; sentiments, passions, goûts, talents, manières de penser, de parler, de marcher; tout nous vient je ne sais comment. Tout est comme les idées que nous avons dans un rêve; elles nous viennent sans que nous nous en mêlions. Méditez cela; car nous autres, qui avons la vue basse, nous sommes plus faits pour la méditation que les autres hommes, qui sont distraits par les objets.

Vous devriez dicter ce que vous pensez quand vous êtes seule, et me l'envoyer; je suis persuadé que j'y trouverais plus de vraie philosophie que dans tous les systèmes dont on nous berce. Ce serait la philosophie de la nature; vous ne prendriez point vos idées ailleurs que chez vous; vous ne chercheriez point à vous tromper vous-même. Quiconque a, comme vous, de l'imagination et de la justesse dans l'esprit, peut trouver dans lui seul, sans autre secours, la connaissance de la nature humaine, car tous les hommes se ressemblent pour le fond, et la différence des nuances ne change rien du tout à la couleur primitive.

Je vous assure, madame, que je voudrais bien

voir une petite esquisse de votre façon. Dictez quelque chose, je vous prie, quand vous n'aurez rien à faire: quel plus bel emploi de votre temps que de penser? Vous ne pouvez ni jouer, ni courir, ni avoir compagnie toute la journée. Ce ne sera pas une médiocre satisfaction pour moi de voir la supériorité d'une ame naïve et vraie sur tant de philosophes orgueilleux et obscurs : je vous promets d'ailleurs le secret.

Vous sentez bien, madame, que la belle place que vous me donnez dans notre siècle n'est point faite pour moi; je donne, sans difficulté, la première à la personne à qui vous accordez la seconde. Mais permettez-moi d'en demander une dans votre cœur; car je vous assure que vous êtes dans le mien.

Je finis, madame, parceque je suis bien malade, et que je crains de vous ennuyer. Agréez mon tendre respect, et empêchez que M. le président Hénault ne m'oublie.

LETTRE MMMDCCCI.

A M. DAMILAVILLE.

26 mars.

Vous voyez bien, mon cher frère, que vous aviez conçu trop d'alarmes au sujet de frère

Platon; et qu'un aussi mauvais ouvrage que *la Palissotie* ne pouvait nuire en aucune manière qu'à son auteur. Il est vrai qu'il est protégé par un ministre*; mais ce ministre, plein d'esprit et de mérite, aime fort la philosophie, et n'aime point du tout les mauvais vers. S'il fut un peu sévère, il y a quelques années, envers l'abbé Morellet, il faut lui pardonner. L'article indiscret, inséré dans une brochure, au sujet de madame la princesse de Robèque, indigna tous les amis de cette dame, qui en effet n'apprit que par cette brochure le danger de mort où elle était. Je suis persuadé que tous nos chers philosophes, en se conduisant bien, en n'affectant point de braver les puissances de ce monde, trouveront toujours beaucoup de protection.

Ce serait assurément grand dommage que nous perdissions madame de Pompadour; elle n'a jamais persécuté les gens de lettres, et elle a fait beaucoup de bien à plusieurs. Elle pense comme vous; et il serait difficile qu'elle fût bien remplacée.

Je me console de n'avoir pu parvenir à voir les fatras de l'archevêque de Paris et de l'abbé de Caveirac, et je suis honteux de m'être fait une bibliothèque de tout ce qui s'est écrit, depuis

* M. le duc de Choiseul.

deux ans, pour et contre les jésuites. Il vaut bien mieux relire Cicéron, Horace et Virgile.

Vous aurez incessamment le *Corneille* commenté; j'ai pris la liberté de vous en adresser un ballot de quarante-huit exemplaires, dont je vous supplie d'envoyer douze à M. de Laleu; vous ferez présent des autres à qui il vous plaira; c'est à vous à distribuer vos faveurs. Il y a des gens de lettres qui ne sont pas assez riches pour acheter cet ouvrage, et qui le recevront de vous bien volontiers, gratis. Je vous supplie en grace d'en faire relier un pour M. Goldoni, d'en donner un exemplaire à M. de La Harpe, un autre à M. Le Mierre. Je compte bien que M. Diderot sera le premier qui aura le sien, quoique le fardeau immense dont il est chargé ne lui laisse guère le temps de lire des remarques sur des vers. Les fanatiques de Corneille n'y trouveront peut-être pas leur compte; mais je fais plus de cas du bon goût que de leur suffrage. J'ai tout examiné sans passion et sans intérêt, j'ai toujours dit ce que j'ai pensé, et je ne connais aucun cas dans lequel il faille dire ce qu'on ne pense point. Comptez, mon cher frère, que je dis la chose du monde la plus vraie, quand je vous assure de mon très tendre attachement.

LETTRE MMMDCCCII.

A M. COLLINI.

A Fernei, 28 mars.

Mon cher ami, je vous adresse un voyageur qui est digne de voir Manheim, votre bibliothèque, votre académie, et toutes vos raretés, mais surtout le respectable maître de toutes ces belles choses; c'est M. Mallet, d'une très bonne famille de Genève, homme d'un vrai mérite. Il a été longtemps à la cour de Copenhague, où il est fort regretté; il a fait l'*Histoire de Danemarck*[1], comme vous celle du Palatinat. Je vous prie de le recommander à M. Harold avec le même empressement que je vous le recommande.

Votre théâtre de Schwetzingen a porté bonheur à *Olympie;* on dit qu'elle est bien jouée et bien reçue à Paris. Le public a témoigné qu'il ne serait pas fâché de voir l'auteur; mais si je pouvais faire un voyage, ce serait vers le Rhin que j'irais, et non vers la Seine; mon état me permet moins que jamais ce bonheur. Je dépéris tous les jours;

[1]* Paul-Henri Mallet, né en 1730 à Genève où il mourut le 8 février 1807, a beaucoup et utilement écrit sur l'histoire du nord de l'Europe. Son *Histoire du Danemarck* est en 3 vol. in-4°, qui parurent successivement en 1758, 1765 et 1777. (L. D. B.)

je suis actuellement au lit, avec un peu de fièvre; mes souffrances sont continuelles; je fais ce que je peux pour ne pas perdre patience. On dit que la philosophie rend heureux; mais je crois que les gens qui ont dit cela se portaient bien. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE MMMDCCCIII.

A MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLACH.

A Fernei, 28 mars.

Madame, votre altesse sérénissime se doute bien que je porte une furieuse envie à celui qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre. Il jouira de l'avantage de voir une cour dans laquelle tout le monde voudrait vivre, et d'être admis auprès d'une princesse dont on voudrait être né sujet. C'est, madame, un citoyen de Genève, d'une des meilleures familles de cette république; il se nomme Mallet; il a été long-temps à la cour de Danemarck, où il est fort estimé; j'ose dire qu'il est digne d'être présenté à votre altesse sérénissime: personne n'est plus sensible que lui au mérite supérieur; enfin, madame, quoiqu'il ne soit qu'un voyageur, il deviendra votre sujet dès qu'il aura eu le bonheur de vous voir et de vous entendre; c'est le sort de tous ceux qui ont passé à Carlsruhe: cette noble

retraite est devenue, grace à votre altesse sérénissime, l'asile de la vertu et du bonheur. Que reste-t-il à tous ces rois qui ont ébranlé l'Europe par leurs guerres que de revenir chacun dans leur Carlsruhe? Vous êtes, madame, plus sage qu'eux tous, car vous êtes demeurée en paix chez vous, et ils sont forcés enfin de vous imiter.

Je suis avec un profond respect, madame, de vos altesses sérénissimes, etc.

LETTRE MMMDCCCIV.

A M. DAMILAVILLE.

30 mars.

J'ai à peine le temps, mon cher frère, de vous remercier, en deux mots, de tout ce que vous m'avez écrit de charmant, le 22 de mars. Les belles-lettres sont dans un étrange avilissement à Paris! mais je me trompe; ce ne sont pas les belles-lettres, ce sont les vilaines, les infames lettres; c'est la satire sans sel, la grossièreté sans esprit, l'envie sans aucune raison d'être envieux, la méchanceté dans toute sa laideur.

Plus on cherche à mordre notre ami Platon, et plus je lui suis attaché. Votre zèle pour la saine littérature est infatigable : vous êtes bien loin de

ressembler à ceux* qui ont le temps d'aller dîner tous les jours très loin de chez eux, et qui n'ont pas le temps, pendant six mois, d'écrire une seule lettre à leurs amis; ceux-là glacent le cœur, et vous l'échauffez. Je serais fort étonné si l'on permettait actuellement *la Tolérance*. J'ai toujours pensé qu'il fallait attendre; mais mon cher frère voit les choses de plus près, et mieux que moi.

Je crois que le frère Gabriel Cramer a fini d'imprimer les *Contes* de Guillaume Vadé[1]. Il y a des choses un peu vives; on y a ajouté quelques morceaux de Jérôme Carré[2]. Jérôme et Guillaume sont des gens hardis; mais la plaisanterie fait tout passer. Vous pouvez dire, dans l'occasion, aux gens difficiles, que c'est un recueil de plusieurs polissons, dont aucun ne se donnant pour un homme sérieux, ne mérite pas d'être examiné à la rigueur. Adieu, mon très cher frère.

* Thieriot.

[1]* Ils parurent en 1764 en 1 vol. in-8° de 392 pag. C'est un mélange de pièces tant en vers qu'en prose. (L. D. B.)

[2]* *Du Théâtre anglais* COMMENTAIRES DRAMATIQUES. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 avril.

Il faut que je demande les ordres de mes anges sur une affaire d'état de la plus grande importance. Je sais que la grande régle des conspirateurs est de n'admettre jamais dans leur complot que ceux qui peuvent les servir, et de tuer sans miséricorde tous ceux qui peuvent se douter de la conspiration. Il y a plusieurs mois que je balance sur la manière dont je dois m'y prendre pour assassiner M. de Chauvelin, l'ambassadeur. Il prétend, depuis un an, que je lui ai promis quelque chose pour le mois d'avril, et que ce n'est pas un poisson d'avril que je lui ai promis. Il était alors très vraisemblable qu'*Octave et Antoine*[1] paraîtraient avant Pâques; la destinée a voulu que *le Couvent d'Éphèse*[2] eût la préférence. Enfin nous voici au mois d'avril; voyez, mes anges, si vous voulez que M. de Chauvelin soit de la conspiration : son caractère semble l'en rendre digne; cela est absolument du ministère des affaires étrangères. Je ne ferai rien sans vos ordres. J'ai résisté

[1] La tragédie du *Triumvirat*. (L. D. B.)
[2] La tragédie d'*Olympie*. (L. D. B.)

une année entière; il ne sait rien du tout, et je ne rendrai la place que quand vous m'aurez ordonné de capituler. En ce cas, il faudra qu'il fasse serment, par écrit, lui et sa jeune femme, de ne jamais révéler la conspiration.

Il n'en est pas de même de M. de Thibouville; il croit fermement, avec mademoiselle Clairon, que je travaille à *Pierre-le-Cruel*. Il est bon de fixer ainsi les incertitudes des curieux; mais le fait est que je ne puis travailler à rien; je suis très malade; la fin de l'hiver et le commencement du printemps m'ont infiniment affaibli, et je crois qu'il faut dire adieu à toute espèce de vers et de prose. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que j'avais fourni quelques matériaux assez curieux pour votre gazette. J'ai encore un petit cahier à vous envoyer, supposé que vous ayez été contents des premiers; mais, après cela, je ne sais pas ce que je deviendrai: les nouveautés me manquent, et les forces aussi.

Je vous supplie de vouloir bien me donner des nouvelles de la santé de M. le duc de Prâlin; je suis fâché de le voir goutteux avant le temps; car il me semble que la goutte n'est bonne qu'à mon âge: il ne faut jamais qu'un ministre soit malade. C'est une chose affreuse que de souffrir et d'avoir à travailler, cela mine l'esprit et le corps. Il n'y a que l'entière liberté de n'avoir jamais rien à faire

que ce que je veux, et d'être le maître de tous mes moments, qui m'ait fait supporter la vie. Portez-vous bien, mes divins anges.

P. S. Voyez d'ailleurs, avec M. le duc de Prâlin, si vous voulez que j'assassine M. de Chauvelin, ou que je lui révèle le secret. Je sais bien qu'assassiner est le plus sûr, mais c'est un parti que je ne peux prendre sans votre permission expresse.

LETTRE MMMDCCCVI.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

2 avril.

Votre excellence est assez bonne pour avoir des griefs contre moi. J'en ai moi-même un bien fort; c'est que je n'en peux plus, c'est que j'ai absolument perdu la santé, et qu'étant menacé de perdre la vue, tout ce que je peux faire, c'est de dicter une malheureuse lettre. Je suis tombé tout d'un coup, mais ce n'est pas de bien haut. Je ne savais pas que madame l'ambassadrice eût été malade; je vous assure que je m'y serais plus intéressé qu'à ma propre misère, par la raison que j'aime beaucoup mieux les pièces de Racine que celles de Pradon, et que les beaux ouvrages de la nature inspirent plus d'intérêt que les autres.

J'avoue que j'ai eu grand tort de ne vous pas envoyer *les Trois manières;* mais, puisque vous les avez, je ne peux plus réparer mon tort: tout ce que je peux faire, c'est de vous donner *Madame Gertrude*[1], si vous ne l'avez pas.

A l'égard de ce qui devait vous revenir vers le mois d'avril, ne prenez pas cela pour un poisson d'avril, s'il vous plaît; je tiendrai ma parole tôt ou tard; mais donnez un peu de temps à un pauvre malade. J'ai été accablé de fardeaux que mes forces ne pouvaient porter; et, dans l'état où je suis réduit, il m'est impossible de m'appliquer. J'ai consumé la petite bougie que la nature m'avait donnée; il ne reste plus qu'un faible lumignon que le moindre effort éteindrait absolument.

Oserais-je demander à votre excellence si elle est contente de la *Gazette littéraire?* Il me semble que cette entreprise est en bonnes mains, et que, de tous les journaux, c'est celui qui met le plus au fait des sciences de l'Europe: c'est dommage qu'il ne parle point de mandements d'évêques, qu'on brûle tous les jours. Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera immanquablement, et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. Les Français arrivent tard à tout, mais enfin ils arrivent. La lumière s'est tellement

[1] *Ou l'Éducation d'une fille*, conte en vers. (L. D. B.)

répandue de proche en proche, qu'on éclatera à la première occasion; et alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux; ils verront de belles choses.

A propos, je n'ose vous envoyer un conte à dormir debout, qui est très indigne d'un grave ambassadeur; mais pour peu que madame l'ambassadrice se plaise aux *Mille et une Nuits*, je l'enverrai par la première poste. En attendant, voici un petit avis d'un nommé Vadé à mes chers compatriotes[1]. Ce Vadé-là était un homme bien difficile à vivre. Mille sincères et tendres respects.

LETTRE MMMDCCCVII.

A M. DAMILAVILLE.

2 avril.

Mon cher frère, je vous envoie l'avis d'Esculape-Tronchin. Tout Esculape qu'il est, il ne vous apprendra pas grand'chose: vous savez assez que la vie sédentaire fait bien du mal aux tempéraments secs et délicats. Si j'étais assez insolent pour ajouter quelque chose aux oracles d'Esculape, je conseillerais les eaux de Plombières, ou quelques autres eaux chaudes et douces, en cas que la for-

[1] *Discours aux Welches.* FACÉTIES. (L. D. B.)

tune de la malade lui permette de faire ce voyage sans s'incommoder, car il n'est permis qu'aux gens riches d'aller chercher la santé loin de chez eux; et, à l'égard des pauvres, ils travaillent et guérissent. Le voyage, l'exercice, des eaux qui lavent le sang et qui débouchent les canaux, rétablissent presque toujours la machine. Je voudrais aussi qu'on fît lit à part; un mari malsain et une femme malade ne se feront pas grand bien l'un à l'autre, attendu que mal sur mal n'est pas santé. Voilà l'avis d'un vieux routier qui n'est pas médecin, mais qui depuis long-temps ne doit la vie qu'à une extrême attention sur lui-même.

J'ai oublié, dans ma dernière lettre, de vous prier de m'envoyer *Macare* imprimé, avec la lettre au grand-fauconnier[1]. Il faut que ce grand-fauconnier ait le diable au corps de faire imprimer ces rogatons.

Ne pourrai-je jamais m'édifier avec l'Instruction pastorale de Christophe? Je suis fou des pastorales, depuis celle de Jean-George; elles m'amusent infiniment. Est-il vrai qu'il y a un jésuite, nommé *Desnoyers*, qui a bravement signé le formulaire imposé aux ci-devant soi-disant jésuites?

Est-il vrai qu'on a mis au pilori la grosse face de l'abbé Caveirac, apologiste de la Saint-Barthé-

[1] *Lettre au duc de La Vallière, sur Urceus Codrus.* (L. D. B.)

lemi et de l'institut de Loyola? S'il est de la maison de Caveirac[1], c'est un homme de grande qualité; mais il se peut que ce soit un polisson qui ait pris le nom de son village.

Il me paraît que nosseigneurs de Parlement vont grand train. Quand serai-je assez heureux pour avoir le libelle de ce prêtre? C'est un coquin qui ne manque pas d'esprit; il est même fort instruit des fadaises ecclésiastiques, et il a une sorte d'éloquence. Frère Thieriot devrait bien s'amuser un quart d'heure à m'écrire tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait. Vous ne me parlez plus de ce paresseux, de cc négligent, de ce loir, de cet ingrat, de ce liron qui passe sa vie à manger, à dormir et à oublier ses amis. Il n'a rien à faire; et vous, qui êtes accablé d'occupations désagréables, vous trouvez encore du temps pour écrire à votre frère.

Dieu vous le rende! vous avez une ame charmante. *Écr. l'inf....*

[1] Il s'appelait Jean Novi de Caveirac; né le 6 mars 1713 à Nîmes, il mourut en 1782. Il n'avait pas fait l'apologie de la Saint-Barthélemi, mais bien celle de la Révocation de l'édit de Nantes; ce qui ne vaut pas mieux. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCCVIII.

A M. PALISSOT.

Fernei, 4 avril.

Je n'avais pas envie de rire, monsieur, quand vous m'envoyâtes votre petite drôlerie[1]. J'étais fort malade. Mon aumônier, qui est, ne vous déplaise, un jésuite, ne me quittait point. Il me fesait demander pardon à Dieu d'avoir manqué de charité envers Fréron et Le Franc de Pompignan, et d'avoir raillé l'abbé Trublet, qui est archidiacre. Il ne voulait pas permettre que je lusse votre *Dunciade.* Il disait que je retournerais infailliblement à mes premiers péchés, si je lisais des ouvrages satiriques. Je fus donc obligé de vous lire à la dérobée. J'ai le bonheur de ne connaître aucun des masques dont vous parlez dans votre poëme. J'ai seulement été affligé de voir votre acharnement contre M. Diderot, qu'on dit être aussi rempli de mérite et de probité que de science, qui ne vous a jamais offensé et que vous n'avez jamais vu. Je vous parle bien librement; mais je suis si vieux, qu'il faut me pardonner de vous dire

[1]* *La Dunciade ou la Guerre des sots*, poëme satirique qui parut en 1764, et fut imprimé souvent en trois chants. Il s'est depuis étendu jusqu'à dix. (L. D. B.)

tout ce que je pense. Je n'ai plus que ce plaisir-là. Il est triste de voir les gens de lettres se traiter les uns les autres comme les parlements en usent avec les évêques, les jansénistes avec les molinistes, et la moitié du monde avec l'autre. Ce monde-ci n'est qu'un orage continuel : sauve qui peut. Quand j'étais jeune, je croyais que les lettres rendaient les gens heureux : je suis bien détrompé ! Il faut absolument que nous demandions tous deux pardon à Dieu, et que nous fassions pénitence. Je consens même d'aller en purgatoire, à condition que Fréron sera damné.

LETTRE MMMDCCCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 avril.

J'ai vu, mes anges, de fort bons vers de M. de La Harpe sur les talents naturels de mademoiselle Dumesnil, et sur les talents acquis de mademoiselle Clairon. Je me souviens qu'autrefois cette petite innocente de Gaussin me disait tout doucement : « Allez, allez ! mademoiselle Clairon sera « une grande actrice, mais ne fera jamais pleu-« rer. »

Mais quoi ! est-il possible que mademoiselle Clairon ne dise pas

> Empêchez-moi sur-tout de le revoir jamais.
> *Olympie*, act. III, sc. III.

d'une manière à se faire claquer, mais claquer pendant un quart d'heure? On trouve qu'il n'y a pas assez d'amour dans son rôle; je maintiens, moi, que ce vers vaut toute une églogue. Allez, allez, la pièce est pleine d'intérêt; et voilà ce qui la soutient. Que quelque auteur s'avise un jour de mettre un bûcher et point d'intérêt dans sa pièce, comptez qu'on y jettera Monsieur, pour réchauffer son ouvrage. Il faut qu'il y ait un grand appareil au spectacle, c'est mon avis; mais il faut que cet appareil fasse toujours une situation intéressante, et qui tienne les esprits en suspens: tel est le troisième acte de *Tancrède*, et le quatrième acte de *Mahomet*. Tâchons de parler à-la-fois aux yeux, aux oreilles et à l'ame; on critiquera, mais ce sera en pleurant. Je suis bien las des drames qui ne sont que des conversations; ils sont beaux, mais, entre nous, ils sont un peu à la glace.

Je suis très fâché que madame d'Argental ait pris médecine par nécessité; mais je serais plus fâché encore si elle l'avait prise sans nécessité; car c'est alors que les médecines font très grand

mal. J'ai lu votre écriture tout courant, et sans hésiter un moment, malgré toute la faiblesse de mes yeux. Mon cœur aime passionnément les caractères des deux anges. Envoyez-moi, je vous prie, quand vous n'aurez rien à faire, toutes les critiques possibles d'*Olympie:* qui sait si elles ne me piqueront pas d'honneur, et si à la fin je ne trouverai pas quelque chose de nouveau?

M. Gilbert de Voisins n'est-il pas infiniment plus vieux que moi? J'ai une très mauvaise opinion de ce corps-là, et je m'imagine qu'il pourrait bien m'aller juger incessamment dans l'autre monde: mais sur-tout que M. le duc de Prâlin se débarrasse vite de sa goutte, et qu'il songe bien sérieusement à sa santé. Je vous le répète, le ministère est un fardeau affreux quand on souffre.

On m'avait mandé que madame de Pompadour était absolument hors d'affaire; mais ce que vous me dites, le 29 de mars, me donne beaucoup de crainte. Je lui avais fait mon compliment sur sa convalescence; je suis bien fâché d'avoir eu tort. Mille tendres respects; tout Fernei baise le bout des ailes de mes anges.

LETTRE MMMDCCCX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 6 avril.

Je vous dois une réponse depuis long-temps, mon cher et illustre maître; et il y a plus de quinze jours que vous l'auriez, si je n'en avais été empêché par un débordement de bile, non pas au moral et au figuré (quoique en vérité ce monde si parfait en vaille bien la peine), mais au propre et au physique, et presque aussi abondamment que Palissot vient d'en verser dans sa *Dunciade*. Avez-vous lu ce joli ouvrage, ou plutôt avez-vous pu le lire? Il faut avouer que de pareils écrivains font bien de l'honneur à leurs Mécènes. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'auteur, pour avoir représenté, dans sa pièce des *Philosophes*, de très honnêtes gens comme des cartouchiens, a été loué à la cour, protégé, récompensé. Il s'avise, dans sa *Dunciade*, de dire que Crévier est un âne; Crévier, vieux janséniste, se plaint au Parlement; le Parlement veut mettre Palissot au pilori; et les protecteurs de Palissot le font exiler pour le soustraire au Parlement; on le traite avec la même faveur que l'archevêque de Paris. Dites après cela que les lettres ne sont pas favorisées. Quant à moi, j'en suis fort content; et, si je fais jamais une *Dunciade*, je me flatte d'en être quitte aussi pour quelques mois d'absence; mais je ne ferai point de *Dunciade*, ou, si j'avais le malheur d'en faire une, ce ne serait ni M. Blin, ni M. Du Rosoi, ni M. Sabatier, ni M. Rochon, ni même M. Fréron, que j'y mettrais, ce serait des noms plus illustres.

Laissons toutes ces infamies, et parlons d'*Olympie*. Je

vous félicite de son grand succès. Vous y avez fait des changements heureux. Le rôle de Statira et celui de l'hiérophante sont beaux, celui de Cassandre a des moments de chaleur qui intéressent, celui d'Antigone et d'Olympie m'ont paru faibles; mais mademoiselle Clairon y est admirable au dernier acte. Quand elle serait un mandement d'evêque, ou l'*Encyclopédie*, elle ne se jetterait pas au feu de meilleure grace. Voiture lui dirait qu'on ne lui reprochera pas de n'être bonne ni à rôtir ni à bouillir. Le spectacle est d'ailleurs grand et auguste, et cela s'appelle une tragédie bien étoffée : la représentation m'a fait très grand plaisir, et la lecture que j'en ai refaite depuis a ajouté au plaisir de la représentation.

J'ai lu aussi depuis peu, par une espèce de fraude, un certain conte intitulé *l'Éducation d'un prince* *; cela me paraît bien fort pour feu Vadé; croyez-vous qu'il ait fait cela? Pour moi, sans faire tort à la manière de Vadé, j'aime encore mieux ce conte-là que tous ceux qu'il nous a donnés, et que j'aime pourtant beaucoup. Mais, à propos de ces contes, permettez-moi, mon cher maître, de vous dire que vous êtes un drôle de corps. Je vous écris qu'une personne qui se dit de vos amies dénigre *Macare;* le fruit de cet avertissement (après m'avoir marqué le peu de cas que vous faites de cette personne et de ses jugements) est une longue lettre que vous lui écrivez, et à laquelle vous joignez le conte des *Trois manières* **, en la priant de vouloir bien lui être favorable; cela s'appelle offrir une chandelle au diable. Encore passe si vous n'en offriez qu'à des diables de cette espèce, qui, après tout, ne sont que des diablotins; mais vous avez des torts bien plus grands, et vous *sacrifiez sur les hauts lieux*, ce qui, comme vous le

* Voyez POÉSIES, tome II.
** Voyez POÉSIES, tome II.

savez, est une *abomination devant le Seigneur*, du moins, si je me souviens encore du livre des *Rois* et des *Paralipomènes*, dont vous vous souvenez mieux que moi.

Nous touchons au moment de n'avoir plus de jésuites; et ce qui m'étonne, c'est que les herbes poussent comme à l'ordinaire, et que le soleil ne s'obscurcit pas. La dernière éclipse même n'a pas été aussi forte que nous nous y attendions. L'univers ne sent pas la perte qu'il va faire (voilà un beau vers de tragédie).

J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien disciple; il me mande que depuis qu'il a fait la paix, il n'est en guerre ni avec les cagots ni avec les jésuites, et qu'il laisse à une nation belliqueuse comme la française le soin de ferrailler envers et contre tous.

Que je confonde, dites-vous, ce maraud de Crévier? je m'en garderai bien; je n'ai pas d'envie d'être au pilori ou exilé. Ah, monsieur Crévier! que je trouve que vous avez raison dans tout ce que vous dites!

Cette *Tolérance* n'est point encore tolérée, et je ne sais quand elle pourra parvenir à l'être. Il me semble qu'on n'en distribue point encore. Nous attendons le *Corneille;* il est entre les mains d'un cuistre nommé Marin, qui doit décider si le public pourra le lire. Il faut rire de cela, ainsi que de tout le reste. Adieu, mon cher confrère.

LETTRE MMMDCCCXI.

A FRÉDÉRIC,

LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

7 avril.

Monseigneur, si je suivais les mouvements de mon cœur, j'importunerais plus souvent de mes lettres votre altesse sérénissime; mais que peut un pauvre solitaire, malade, vieux et mourant, inutile au monde et à lui-même? Votre altesse sérénissime me parle de tragédies; donnez-moi de la jeunesse et de la santé, et je vous promets alors deux tragédies par an; je viendrai moi-même les jouer à Cassel, car j'étais autrefois un assez bon acteur. Rajeunissez aussi mademoiselle Gaussin, qui n'a rien à faire, et qui sera fort aise de recevoir de vous cette petite faveur. Nous nous mettrons tous les deux à la tête de votre troupe, et nous tâcherons de vous amuser; mais j'ai bien peur d'aller bientôt faire des tragédies dans l'autre monde; pour peu que Belzébuth aime le théâtre, je serai son homme. Les dévots disent en effet que le théâtre est une œuvre du démon : si cela est, le démon est fort aimable, car de tous les plaisirs de l'ame je tiens que le premier est une tragédie bien jouée.

J'envie le sort d'un Génevois qui va faire sa cour à votre altesse sérénissime. Il est bien heureux, mais il est digne de l'être; c'est un homme plein d'esprit et de sagesse. La liberté génevoise est une belle chose, mais l'honneur de vous approcher vaut encore mieux.

Je songe, monseigneur, que, pour perfectionner votre troupe, vous pourriez prendre, au lieu des chapons d'Italie, que vous n'aimez point, quelques uns de nos jésuites réformés; ils passaient pour être les meilleurs comédiens du monde; je crois qu'on les aurait actuellement à fort bon marché.

Pardonnez à un vieillard presque aveugle de ne vous pas écrire de sa main. Je suis, etc.

LETTRE MMMDCCCXII.

DU PRINCE LOUIS

DE WURTEMBERG.

Le. . . . .

Je serais trop heureux, monsieur, de mériter l'éloge que vous me donnez dans votre lettre. La bonne opinion que vous avez de moi me pénètre et m'encourage à m'en rendre digne. Il est plus singulier que difficile de suivre le bien, et c'est cette singularité qui écarte le grand nombre d'un chemin si peu battu. L'approbation d'un homme comme vous sert d'aiguillon à un cœur fait pour connaître la vertu, et de guide pour l'y conduire.

Je serais trop heureux si je pouvais encore avoir le bonheur de vous voir ici. Je ne partirai qu'après l'arrivée du roi à Berlin, et je ne doute nullement que j'aurai la satisfaction de vous assurer de bouche que l'on ne saurait être avec des sentiments plus distingués que les miens, votre, etc., LOUIS.

LETTRE MMMDCCCXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 avril.

Mes divins anges, voilà le *tripot* fermé; il ne vous revient plus qu'un quatrième acte des roués, que je vous enverrai quand il vous plaira; et ce sera à vous à me dire comment j'en dois user avec les ambassadeurs de France à Turin; c'est une affaire d'état dans laquelle je ne puis me conduire que par vos instructions et par vos ordres. Mais une affaire d'état plus considérable, que nous mettons plus que jamais, maman et moi, à l'ombre de vos ailes, c'est cette fatale dîme pour laquelle on recommence vivement les poursuites. Nous allons être à la merci d'un prêtre ivrogne, notre terre va être dégradée, tous les agréments dont nous jouissons vont être perdus, si M. le duc de Prâlin n'a pas pitié de nous. Cette affaire est enfin portée sur le rôle, et elle est la première pour la rentrée du Parlement : on dépouillera le

vieil homme[1] à la Quasimodo. Maman m'a proposé de mettre le feu au château, et de tout abandonner. Ce serait en effet un parti fort agréable à prendre, sur-tout après m'être ruiné à embellir cette terre; mais je crois qu'un bel arrêt du Conseil vaudrait bien mieux, et je l'espèrerai jusqu'au dernier moment. Nous vous demandons en grace de vouloir bien nous dire sur quoi nous pouvons compter, et ce que nous devons faire.

Je n'ai point reçu de nouvelles de M. le maréchal de Richelieu touchant son bellâtre de Bellecour; mais je vous avoue que j'ai toujours du faible pour *le Droit du Seigneur*, et que je serais curieux d'apprendre qu'il aura été joué, à la rentrée, par Grandval. Est-il possible que vous n'ayez que Le Kain pour le tragique, et qu'il soit si difficile de trouver des acteurs? Cela décourage des jeunes gens comme moi, et je crains bien d'être obligé de renoncer au théâtre à la fleur de mon âge.

Si vous le jugez à propos aussi, vous brûlerez, ou vous communiquerez à l'abbé Arnaud, le petit mémoire ci-joint. J'ai cru que ces discussions littéraires pourraient quelquefois piquer la curiosité du public, que le simple énoncé des ouvrages nouveaux n'excite peut-être pas assez. Si l'on ne

[1] Deponere veterem hominem. (Ép. de saint Paul aux Éphés., ch. IV, v. 22.) (L. D. B.)

peut faire nul usage de ces mémoires, il n'y aura de mon côté qu'un peu de temps perdu, et beaucoup de bonne volonté inutile. Il est difficile d'ailleurs de rencontrer de si loin le goût de ceux pour qui l'on travaille.

Respect et tendresse.

LETTRE MMMDCCCXIV.

A M. DAMILAVILLE.

12 avril.

Mon cher frère, c'est un ex-jésuite, archi-fanatique et archi-fripon, qui a fait le mandement de l'archevêque gascon, archi-imbécile. On dit que l'archi-bourreau de Toulouse l'a brûlé au haut ou au bas de l'escalier des plaids. Je ne sais si vous vous souvenez d'un chant de *la Pucelle*, dans lequel tous les personnages deviennent fous [1], et où chacun donne sur les oreilles à son voisin, qui le lui rend du plus grand cœur, de sorte que tous combattent contre tous, sans savoir pourquoi. Voilà bien l'image de tout ce qui se passe aujourd'hui. Il faut que les honnêtes gens profitent de la guerre que se font les méchants. La seule chose qui m'afflige, c'est l'inaction des frères. C'est une

[1] Chant XVII. (L. D. B.)

chose déplorable que l'auteur de la *Gazette ecclésiastique* puisse imprimer, toutes les semaines, les sottises qu'il veut, et que les frères ne puissent donner, une fois par an, un bon ouvrage, qui achèverait d'extirper le fanatisme. Les frères ne s'entendent point, ne s'ameutent point, n'ont point de ralliement; ils sont isolés, dispersés; ils se contentent de dire à souper ce qu'ils pensent, quand ils se rencontrent. Si Dieu avait permis que frère Platon, vous, et moi, eussions vécu ensemble, nous n'aurions pas été inutiles au monde. Mon cœur est desséché quand je songe qu'il y a dans Paris une foule de gens qui pensent comme nous, et qu'aucun d'eux ne sert la cause commune. Il faudra donc finir, comme Candide, par cultiver son jardin.

Puisse seulement notre petit troupeau demeurer fidèle! Adieu, mon cher frère. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCCXV.

A M. MARMONTEL.

Aux Délices, 12 avril.

On a fait bien de l'honneur, mon cher confrère, aux ouvrages de Simon Le Franc, en les fesant servir à envelopper du tabac. Je connais des citoyens de Montauban qui ont employé les

vers et la prose de ce grand homme à un usage qui n'est pas celui du nez. Ce qu'il y a de bien bon, c'est que, lorsque maître Simon nous fit l'honneur de demander une place à l'Académie, c'était dans le dessein d'y introduire après lui M. son frère Aaron. Tous deux prétendaient y faire une réforme, et s'ériger en dictateurs. Le ridicule nous a défaits de ces deux tyrans : Dieu veuille que nous n'en ayons pas d'autres! Il me semble que les lettres sont peu protégées et peu honorées dans le moment présent; et je suis le plus trompé du monde, si nous n'allons pas tomber sous le joug d'un pédantisme despotique. Nous sommes délivrés des jésuites, qui n'avaient plus de crédit, et dont on se moquait. Mais croyez-vous que nous aurons beaucoup à nous louer des jansénistes? Je plains sur-tout les pauvres philosophes; je les vois éparpillés, isolés et tremblants. Il n'y aura bientôt plus de consolation dans la vie que de dire au coin du feu une partie de ce qu'on pense. Que nous sommes petits et misérables, en comparaison des Grecs, des Romains et des Anglais!

Je ne sais nulle nouvelle de *Pierre Corneille:* les libraires de Genève se mêlent de tous les détails, et moi je n'ai eu d'autre emploi que celui de dire mon avis sur quelques pièces étincelantes des beautés les plus sublimes, défigurées par des

défauts pardonnables à un homme qui n'avait point de modèle. J'ai dit très librement ce que je pensais, parceque je ne pouvais dire ce que je ne pensais pas.

Je vous ferai parvenir un exemplaire, dès qu'un petit ballot qui m'appartient sera arrivé à Paris. La nièce de Pierre va nous donner incessamment un ouvrage de sa façon; c'est un petit enfant. Si c'est une fille, je doute fort qu'elle ressemble à *Émilie* et à *Cornélie;* si c'est un garçon, je serai fort attrapé de le voir ressembler à *Cinna:* la mère n'a rien du tout des anciens Romains; elle n'a jamais lu les pièces de son oncle; mais on peut être aimable sans être une héroïne de tragédie.

Adieu, mon cher confrère; le sort des lettres en France me fait pitié. Conservez-moi votre amitié, elle me console.

LETTRE MMMDCCCXVI.

A M. D'ALEMBERT.

14 avril.

Mon cher philosophe, auriez-vous jamais lu un chant de *la Pucelle**, dans lequel tout le monde

* Chant XVII.

est devenu fou, et où chacun donne et reçoit sur les oreilles à tort et à travers? Voilà précisément le cas de vos chers compatriotes les Français. Parlements, évêques, gens de lettres, financiers, anti-financiers, tous donnent et reçoivent des soufflets à tour de bras; et vous avez bien raison de rire; mais vous ne rirez pas long-temps, et vous verrez les fanatiques maîtres du champ de bataille. L'aventure de ce cuistre de Crévier fait déja voir qu'il n'est pas permis de dire d'un janséniste qu'il est un plat auteur. Vous serez les esclaves de l'université avant qu'il soit deux ans. Les jésuites étaient nécessaires, ils fesaient diversion; on se moquait d'eux, et on va être écrasé par des pédants qui n'inspireront que l'indignation. Ce que vous écrit un certain goguenard couronné doit bien faire rougir votre nation belliqueuse.

Répandez ce bon mot tant que vous pourrez; car il faut que vos gens sachent le cas qu'on fait d'eux en Europe. Pour moi, je gémis sérieusement sur la persécution que les philosophes et la philosophie vont infailliblement essuyer. N'avez-vous pas un souverain mépris pour votre France, quand vous lisez l'histoire grecque et romaine? trouvez-vous un seul homme persécuté à Rome, depuis Romulus jusqu'à Constantin, pour sa manière de penser? le sénat aurait-il jamais arrêté l'*Encyclopédie?* y a-t-il jamais eu un fanatisme

aussi stupide et aussi désespérant que celui de vos pédants?

Vraiment oui, j'ai donné une chandelle au diable; mais vous auriez pu vous apercevoir que cette chandelle devait lui brûler les griffes, et que je lui fesais sentir tout doucement qu'il ne fallait pas manquer à ses anciens amis.

A l'égard des hauts lieux dont vous me parlez, sachez que ceux qui habitent ces hauts lieux sont philosophes, sont tolérants, et détestent les intolérants, avec lesquels ils sont obligés de vivre.

Je ne sais si le *Corneille* entrera en France, et si on permettra au roi d'avoir ses exemplaires. Ce dont je suis bien sûr, c'est que tous ceux qui s'ennuient à *Sertorius* et à *Sophonisbe*, etc., trouveront fort mauvais que je m'y ennuie aussi; mais je suis en possession depuis long-temps de dire hardiment ce que je pense, et je mépriserai toujours les fanatiques, en quelque genre que ce puisse être. Ce qui me déplaît dans presque tous les livres de votre nation, c'est que personne n'ose mettre son ame sur le papier, c'est que les auteurs feignent de respecter ce qu'ils méprisent; vos historiens sur-tout sont de plates gens; il n'y en a pas un qui ait osé dire la vérité. Adieu, mon cher philosophe; si vous pouvez écraser l'*inf...*, écrasez-la, et aimez-moi, car je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE MMMDCCCXVII.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 16 avril.

Mon cher frère, mon cher philosophe, voici le temps arrivé où le fanatisme va triompher de la raison; mais la philosophie ne serait pas philosophie si elle ne savait s'accommoder au temps. On reprochait aux jésuites la persécution et une morale relâchée: les jansénistes persécuteront bien davantage, et auront des mœurs intraitables; il ne sera plus permis d'écrire; à peine le sera-t-il de penser. Les philosophes ne peuvent opposer la force à la force; leurs armes sont le silence, la patience, l'amitié entre les frères. Plût à Dieu que je fusse avec vous à Paris, et que nous pussions parvenir à les réunir tous! Plus on cherche à les écraser, plus ils doivent être unis ensemble. Je le répète, rien n'est plus honteux pour la nature humaine que de voir le fanatisme rassembler dans tous les temps sous ses drapeaux, faire marcher sous les mêmes lois, des sots et des furieux, tandis que le petit nombre des sages est toujours dispersé et désuni, sans protection, sans ralliement, exposé sans cesse aux traits des méchants et à la haine des imbéciles.

Je vous ai envoyé, mon cher frère, la réponse que j'ai faite à M. Marin; je vous ai supplié de la lui faire tenir, après l'avoir lue: il est même essentiel pour moi que M. de Sartine la voie. Frère Cramer a imprimé les *Contes* de Guillaume Vadé, qui sont très innocents, et y a joint quelques pièces étrangères qui pourraient alarmer les ennemis de la raison, et fournir des armes aux persécuteurs. Je suis bien aise qu'on sache que je ne prends en aucune manière le parti de ces ouvrages, que je ne me mêle pas de faire entrer en France une feuille de papier imprimé, que je n'exige rien, que je ne veux rien. Je n'ai quitté la France que pour vivre en repos. Il faut me laisser perdre mes yeux, et aller à la mort par la maladie, sans persécuter mes derniers jours.

Je ne vous parlerai point de frère Thieriot, il a mis l'indifférence à la place de la philosophie. Il me faut des cœurs plus sensibles; le vôtre inspire bien de la chaleur au mien. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCCXVIII.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Fernei, 17 avril.

Voilà *les Trois manières*. La discrétion et la crainte d'envoyer de gros paquets qui ne valent

pas le port m'empêchent d'envoyer à votre excellence d'autres rogatons, et d'ailleurs je crois que *les Trois manières* sont la moins mauvaise rapsodie du recueil.

Quant au poisson d'avril, vous ne l'aurez probablement qu'à la fin de mai, attendu que la sauce de ce poisson est trop difficile à faire, et qu'à mon âge je suis un assez mauvais cuisinier. Je me flatte que madame l'ambassadrice jouit actuellement d'une parfaite santé. Quand on est fait comme elle, comment peut-on être malade? Je lui ai vu l'air d'Hébé et d'Hygiée; mais l'air des Alpes est toujours dangereux à quiconque n'y est pas né.

On dit que madame de Pompadour est retombée, et que la rechute dans ces maladies-là est toujours dangereuse.

Adieu, monsieur; conservez vos bontés à ce vieux solitaire qui vous sera toujours attaché avec la tendresse la plus respectueuse.

LETTRE MMMDCCCXIX.

A M. DAMILAVILLE.

18 avril.

Ah! ah! mon cher frère! vous faites donc de très jolis vers! et vous les faites sur un bien triste

sujet! voilà la seule consolation de nous autres pauvres Français: il nous reste de pouvoir gémir avec nos amis, soit en vers, soit en prose.

Je vous disais, à propos de nos sages dispersés, ce que vous me disiez quand nos lettres se sont croisées. Nous pensons de même en tout. Je vous demande en grace de penser comme moi sur Guillaume Vadé et Jérôme Carré. Je vous répete qu'il y a dans ce recueil de Guillaume et de Jérôme deux ou trois pièces que je ne voudrais pas pour rien au monde ni avouer ni avoir faites: car enfin il faut un peu de politique, et il ne serait que ridicule de se sacrifier pour gens qui ne se soucient point du tout du sacrifice.

J'ai très grand'peur que les ouvriers de Gabriel Cramer n'aient mis à la tête de l'ouvrage le titre impertinent de *Collection complète des OEuvres de V.* Ce V. ne s'accommoderait point du tout de cette sottise, et je ne manquerais pas d'écrire à M. de Sartine pour désavouer le livre, et le prier très instamment de le supprimer. Je laisse aux Le Beau, aux Crévier, la petite gloire de faire imprimer leurs noms et leurs qualités en gros caractères à la tête de leurs déclamations de collége; je n'ai jamais eu cette ambition; et quand de maudits libraires ont mis mon nom à mes ouvrages, ils l'ont toujours fait malgré moi.

Je compte, mon cher frère, que vous avez eu

la bonté de donner la lettre à M. Marin. Je souhaite que M. de Sartine sache combien je m'intéresse peu à la plate gloire d'auteur et au débit de mes œuvres. M'imprimera qui voudra; pourvu qu'on ne me défigure pas, je suis content.

Avez-vous reçu les quarante-huit exemplaires du *Corneille*, que Cramer doit vous avoir envoyés? Je m'attends bien que des gens, qui n'ont que des préjugés au lieu de goût, ne seront pas contents de moi; mais il faut fouler aux pieds les préjugés dans tous les genres.

Mon cher frère, que ne puis-je m'entretenir avec vous!

LETTRE MMMDCCCXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 avril.

Nous élevons nos cris à nos anges, du sein des mers qui submergent nos vallées, entre nos montagnes de glace et de neige. Nous offrons volontiers à notre curé la dîme de tout cela; mais pour la dîme de nos blés, Dieu nous en préserve!

Après nos dîmes, l'affaire la plus intéressante est que mes anges aient la bonté de nous envoyer nos roués. J'y ai fait tant de corrections, tant de changements, j'y en ferai tant encore, qu'il faut

absolument que je fasse porter sur votre copie tous les petits cartons qu'il y faut faire. Voyez-vous, je cherche, par un travail assidu, à mériter vos bontés. Le Ximenès a beau me trouver décrépit, je veux que mes anges me trouvent jeune; je veux que la conspiration à la tête de laquelle ils sont, réussisse. Jamais rien ne m'a tant réjoui que cette conspiration. Mettez tout votre esprit, mes anges, toute votre adresse, toute votre politique, pour conduire à bien cette plaisante aventure le plus promptement que vous pourrez. Je vous renverrai votre copie, la première poste après celle où je l'aurai reçue.

Les frères Cramer ont envoyé à Paris les *Contes* de Guillaume Vadé, avec quelques autres pièces qu'on pourrait très bien brûler comme un mandement d'évêque. Vous pensez bien que ces pièces ne sont pas de moi. Lesdits frères Cramer se sont imaginé très mal-à-propos qu'ils vendraient mieux leurs denrées s'ils y mettaient mon nom. Ils ont fait imprimer un titre qui est très ridicule. Ils intitulent ce volume de *Contes* de Guillaume Vadé, *Suite de la Collection des Œuvres de V.* [1], etc. J'en

[1] * Cramer fit en effet imprimer, pour faire suite aux éditions des Œuvres de Voltaire, quelques nouveaux volumes, sur les faux titres desquels on lit : Collection complète, etc. Il est évident qu'il ne s'agit pas ici de l'édition de 1764, 20 vol. in-8°, qui parut sous le titre d'Œuvres diverses de M. de Voltaire. Ce ne fut qu'en 1768 que

ai éte indigné; ils m'ont promis de supprimer cette impertinence; j'ai tout lieu de croire qu'ils ne l'ont pas fait; en ce cas, je vous demande en grace de vous servir de tout votre crédit pour faire saisir l'ouvrage. J'en écrirai moi-même à M. de Sartine avec une violente véhémence, et je me vengerai de cet horrible attentat d'une façon exemplaire. Je voudrais que mon nom fût anéanti, et que mes œuvres subsistassent. J'aime les *Contes* de Guillaume Vadé; mais je voudrais qu'on ne parlât jamais de moi. Je voudrais n'être connu que de mes anges, et je prétends bien que je serai entièrement ignoré dans notre belle conspiration; mais je vous avertis qu'il faudra absolument un nom; car, si on ne nomme personne, on me nommera. Il faudra au moins dire que c'est un jeune jésuite; par exemple celui au derrière duquel Pompignan marchait à la procession, ou bien quelque abbé qui veut être prédicateur du roi.

Que voulez-vous que je dise à M. de Richelieu, quand il me mande qu'il a arrangé tout avec ses camarades les premiers gentilshommes? Je ne crois pas que, de ma petite métairie des Délices, en pays génevois, je puisse lutter honnêtement contre quatre grands officiers de la couronne. Ma destinée est d'être écrasé, persécuté, vilipen-

Cramer donna l'édition in-4°, 30 volumes, qui furent ensuite portés à 45 à cause des suppléments. (L. D. B.)

dé, bafoué, et d'en rire. Pour me dépiquer, je mets sous les ailes de mes anges le petit mémoire ci-joint pour la *Gazette littéraire*. Je n'ai encore rien reçu d'Italie et d'Espagne. Je tire de mon cerveau ce que je peux, mais ce cerveau est bientôt desséché; il n'y a que le cœur d'inépuisable.

LETTRE MMMDCCCXXI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

22 avril.

Il faut donc que vous sachiez, madame, qu'il y avait un prêtre dans mon voisinage; son nom était d'Étrées. Ce n'était point la belle Gabrielle, et ce n'était point le cardinal d'Étrées; car c'était un petit laquais natif du village d'Étrées, lequel vint à Paris faire des brochures, se mettre dans ce qu'on appelle *les ordres sacrés*, dire la messe, faire des généalogies, dénoncer son prochain, et qui enfin a obtenu un prieuré à ma porte, et non pas à ma prière.

Il était là le coquin, et il écrivait en cour, comme nous disons, nous autres provinciaux; il écrivait même en parlement, et il y avait du bruit, et j'étais très peu lié avec madame de Jaucourt, et je ne savais pas si elle était plus philosophe qu'huguenote; et il y a des occasions où il faut ne

se mêler absolument de rien; m'entendez-vous à présent?

M'entendez-vous, madame? et ignorez-vous combien l'inquisition est respectable? Vous êtes au physique malheureusement comme les rois sont au moral; vous ne voyez que par les yeux d'autrui. Mandez-moi *s'il y a sûreté;* et soyez très sûre que toutes les fois qu'on pourra vous amuser sans rien risquer, sans vous compromettre, on n'y manquera pas.

Ma situation est un peu épineuse; il y a des curieux qui ouvrent quelquefois les lettres arrivantes de Genève. Vous m'entendez parfaitement, et vous devez savoir que je vous suis tendrement attaché. Je donnerai, quand on voudra, un de mes yeux pour vous faire rattraper les deux vôtres.

M. le chevalier de Boufflers, avec son esprit, sa candeur, sa gaucherie pleine de graces, et la bonté de son caractère, ne sait ce qu'il dit. Le fait est que je suis dans un climat singulier, qui ne ressemble à rien de ce que vous avez vu. Il y a dans une vaste enceinte de quatre-vingts lieues, un horizon bordé de montagnes couvertes d'une neige éternelle. Il part quelquefois de cet olympe de neige un vent terrible qui aveugle les hommes et les animaux; c'est ce qui est arrivé à mes chevaux et à moi par notre imprudence. Mes yeux ont été deux ulcères pendant près de deux ans. Une bonne femme m'a

guéri à-peu-près; mais quand je m'expose à ce maudit vent, adieu la vue. C'était à M. Tronchin à m'enseigner ce qu'il fallait faire, et c'est une vieille ignorante qui m'a rendu le jour.

Il faut, à la gloire des bonnes femmes, que je vous dise que, dans notre pays, nous sommes fort sujets au ver solitaire, à ce ver de quinze ou vingt aunes de long, qui se nourrit de notre substance, comme cela doit être dans le meilleur des mondes possibles. C'est encore une bonne femme qui en guérit, et le grand Tronchin en raisonne fort bien.

Sachez encore, madame, que les femmes commencent à inoculer la petite-vérole; qu'elles en font un jeu, tandis que votre Parlement donne des arrêts contre l'inoculation, et que vos facultés welches disent des sottises. Voyez donc combien je respecte le beau sexe.

La *Destruction des Jésuites*[1] est la destruction du fanatisme. C'est un excellent ouvrage; aussi votre inquisition welche l'a-t-elle défendu. Il est d'un homme supérieur qui vient quelquefois chez vous: c'est un esprit juste, éclairé, qui fait des Welches le cas qu'il en doit faire; il contribue beaucoup à détruire, chez les honnêtes gens, le plus absurde et le plus abominable système qui ait jamais affligé l'espèce humaine. Il rend en cela un très

[1]* Par d'Alembert. 1 vol in-12. (L. D. B.)

grand service; avec le temps les Welches deviendront Anglais. Dieu leur en fasse la grace!

M. le président Hénault m'a mandé qu'il avait quatre-vingt-un ans : je ne le croyais pas. La bonne compagnie devrait être de la famille de Mathusalem. J'espère du moins que vous et vos amis serez de la famille de Fontenelle [1]. Mais voici le temps de dire avec l'abbé de Chaulieu [2] :

> Ma raison m'a montré, tant qu'elle a pu paraître,
> Que rien n'est en effet de ce qui ne peut être,
> Que ces fantômes vains sont enfants de la peur, etc.

Voici sur-tout le temps de vivre pour soi et ses amis, et de sentir le néant de toutes les brillantes illusions.

Madame la maréchale de Luxembourg [3] n'a point répondu au petit mémoire dont vous me parlez. Il est clair que son protégé a tort avec moi; mais il est sûr aussi que je ne m'en soucie guère,

[1]* Qui mourut à quatre-vingt-dix-neuf ans dix mois vingt-huit jours. (L. D. B.)

[2]* Épître à La Fare, en 1695. (L. D. B.)

[3]* La maréchale duchesse de Luxembourg était sœur du duc de Villeroi; elle avait épousé en premières noces le duc de Boufflers de qui elle avait eu un fils, mort à Gênes de la petite-vérole. Suivant Walpole (en 1756): « Elle a été fort jolie, fort adonnée au plaisir « et fort malicieuse. Sa beauté est passée; elle n'a plus d'amants, « et craint l'approche du diable. » La duchesse de Lauzun était l'enfant unique du duc de Boufflers mort à Gênes; elle périt sur l'échafaud en 1794. (L. D. B.)

et que je plains beaucoup ses malheurs et sa mauvaise tête*.

Vous ne me parlez point des Calas. N'avez-vous pas été un peu surprise qu'une famille obscure et huguenote ait prévalu contre un parlement, que le roi lui ait donné trente-six mille livres, et qu'elle ait la permission de prendre un parlement à partie? On a imprimé à Paris une lettre que j'avais écrite à un de mes amis, nommé Damilaville: on y trouve un fait singulier qui vous attendrirait, si vous pouviez avoir cette lettre.

En voilà, madame, une un peu longue, écrite toute de ma main: il y a long-temps que je n'en ai tant fait; je crois que vous me rajeunissez.

Je tâcherai de vous faire parvenir tout ce que je pourrai par des voies indirectes. Quand vous aurez quelques ordres à me donner, ayez la bonté de faire adresser la lettre à M. Wagnière, chez M. Souchai, négociant à Genève; et ne faites point cacheter avec vos armes. Avec ces précautions, l'on dit ce que l'on veut; et c'est un grand plaisir, à mon gré, de dire ce qu'on pense.

Adieu, madame; je suis honteux d'avoir recouvré un peu la vue pour quelques mois, pendant que vous en êtes privée pour toujours. Vous avez besoin d'un grand courage dans le meilleur des

* J. J. Rousseau.

mondes possibles. Que ne puis-je servir à vous consoler!

LETTRE MMMDCCCXXII.

A M. DAMILAVILLE.

23 avril.

Comptez, mon cher frère, que les vrais gens de lettres, les vrais philosophes, doivent regretter madame de Pompadour. Elle pensait comme il faut; personne ne le sait mieux que moi. On a fait, en vérité, une grande perte.

J'ai lu la Vie du chancelier de L'Hôpital[1]; c'est l'ouvrage d'un jeune homme, mais d'un jeune homme philosophe. Ce chancelier l'était, et je ne crois pas que notre d'Aguesseau doive lui être comparé. Il y a des discours de L'Hôpital aux parlements dont ils ne seront pas trop contents. On ne parlerait pas aujourd'hui sur un pareil ton.

Il y a des fanatiques par-tout. Ceux qui ne savent pas distinguer les beautés de Corneille d'avec ses défauts ne méritent pas qu'on les éclaire; et ceux qui sont de mauvaise foi ne méritent pas qu'on leur réponde. Si je suis obligé de dire un mot, ce ne sera qu'en faveur de la liberté de penser, et ce qui me paraît la vérité.

[1] Par Lévesque de Pouilli. (L. D. B.)

Je suis trop heureux, je vous le répète, que la philosophie et les lettres m'aient procuré un ami tel que vous.

LETTRE MMMDCCCXXIII.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

Aux Délices, 23 avril.

Je crois, monseigneur, que vous avez fait une véritable perte. Madame de Pompadour était sincèrement votre amie; et, s'il m'est permis d'aller plus loin, je crois, du fond de ma retraite allobroge, que le roi éprouve une grande privation; il était aimé pour lui-même par une ame née sincère, qui avait de la justesse dans l'esprit, et de la justice dans le cœur : cela ne se rencontre pas tous les jours. Peut-être cet événement vous rendra encore plus philosophe; peut-être en aimerez-vous encore mieux les lettres; ce sont là des amies qu'on ne peut perdre, et qui vous accompagnent jusqu'au tombeau. Songez que, dans le seizième siècle, ceux qui cultivaient les lettres avec le plus de succès étaient gens de votre étoffe : c'étaient les Médicis, les Mirandole, les cardinaux Sadolet, Bembo, Bibiena, de La Pole, et plusieurs prélats dont les noms composeraient une longue liste.

Nous n'avons eu, dans ces derniers temps, que le cardinal de Polignac qui ait su mêler cette gloire aux affaires et aux plaisirs; car les Fénélon et les Bossuet n'ont point réuni ces trois mérites. Quoi qu'il en soit, tout ce que je prétends dire à votre éminence, c'est que nous n'avons aujourd'hui que vous, c'est qu'il faut que vous soyez aujourd'hui à notre tête, que vous nous protégiez, et sur-tout que vous nous fassiez prendre un meilleur chemin que celui dans lequel nous nous égarons tous aujourd'hui.

Je ne sais si vous avez lu quelque chose des *Commentaires sur Corneille;* j'en avais déja soumis quelques uns à votre jugement, et vous m'aviez encouragé à dire la vérité. Je me doute bien que ceux qui ont plus de préjugés que de goût, et qui ne jugent d'un ouvrage que par le nom de l'auteur, seront un peu effarouchés des libertés que j'ai prises; mais enfin je n'ai pu dire que ce que je pensais, et non ce que je ne pensais pas. J'ai voulu être utile, et je ne l'aurais pas été si j'avais été un commentateur à la façon des Dacier. Ce Commentaire n'a pas seulement servi au mariage de mademoiselle Corneille, mariage qui ne se serait jamais fait sans vos générosités, et sans celles des personnes qui vous ont secondé; il fallait encore empêcher les jeunes gens de tomber dans le faux, dans l'outré, dans l'ampoulé, défauts qu'on ren-

contre trop souvent dans Corneille au milieu de ses sublimes beautés.

Si vous avez du loisir, je vous exhorte à lire la Vie du chancelier de L'Hôpital; vous y trouverez des faits et des discours qui méritent, je crois, votre attention. Je voudrais que le petit livre de *la Tolérance* pût parvenir jusqu'à vous; il est très rare, mais on peut le trouver. Je crois d'ailleurs qu'il est bon qu'il soit rare. Il y a des vérités qui ne sont pas pour tous les hommes et pour tous les temps. Que votre éminence conserve ses bontés à son Vieux de la montagne, qui lui est attaché avec le plus tendre et le plus profond respect.

LETTRE MMMDCCCXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 avril.

Quoique madame de Pompadour eût protégé la détestable pièce de *Catilina* [1], je l'aimais cependant, tant j'ai l'ame bonne; elle m'avait même rendu quelques petits services; j'avais pour elle de l'attachement et de la reconnaissance; je la regrette, et mes divins anges approuveront mes sentiments. Je m'imagine que sa mort produira quel-

[1] Tragédie de Crébillon. (L. D. B.)

que nouvelle scène sur le théâtre de la cour; mes anges ne m'en diront rien, ou peu de chose. *Olympie* est morte pour Versailles, et je pense que mademoiselle Clairon veut l'enterrer aussi à Paris. Elle est comme César; elle ne veut point du second rang, et préfère sa gloire aux intérêts de sa patrie. Tout le monde doit se rendre à des sentiments si nobles.

J'envoie à mes anges, pour leur divertissement, un petit extrait qui peut être inséré dans la *Gazette littéraire*, pour laquelle ils m'ont inspiré un grand intérêt. J'espère que leur protection y fera insérer ce mémoire, quand même les auteurs auraient déja parlé du sujet. Je me résigne à la volonté de Dieu sur toutes les choses de ce monde, et particulièrement sur les droits des pauvres terres du pays de Gex. Je tremble d'être obligé de plaider à Dijon: je demande en grace à mes anges de me dire bien nettement à quoi je dois m'attendre. Les bontés de M. le duc de Prâlin me sont encore plus chères que mes dîmes; et cependant mes dîmes me tiennent terriblement à cœur. Mes divins anges, priez pour nous en ce saint temps de Pâques.

Je reconnais la bonté de mes anges à ce qu'ils font pour Pierre Corneille. Je crois qu'on peut donner quelques exemplaires à Le Kain, et qu'on ne peut mieux les placer, quoique dans mes re-

marques je condamne quelquefois les comédiens, qui mutilent les pauvres auteurs.

LETTRE MMMDCCCXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 avril.

Je reçois, mes divins anges, la lettre du 19 avril, qui n'est point du tout griffonnée, et que mes beaux yeux d'écarlate ont très bien lue. Nous sommes pénétrés, maman et moi, de vos bontés angéliques, et de celles de M. le duc de Prâlin. Il est vrai que nous sommes un peu embarrassés avec le parlement de Dijon, parceque si nous lui disons : Notre affaire est au Conseil, nous l'indisposons; si nous demandons des délais, nous semblons nous soumettre à sa juridiction. Monsieur le premier président ne peut refuser plus long-temps de mettre la cause sur le rôle. Je m'abandonne à la miséricorde de Dieu.

Pour l'affaire des roués, elle est toute prête, et j'ose croire qu'ils vaudront mieux qu'ils ne valaient. J'attends votre copie pour la charger d'énormes cartons depuis le commencement jusqu'à la fin.

Honneur et gloire aux auteurs de la *Gazette littéraire!* qu'ils retranchent, qu'ils ajoutent, qu'ils

adoucissent, qu'ils observent les convenances que je ne peux connaître de si loin; tout ce que j'envoie leur appartient, et non à moi. Je me suis adressé à Cramer pour l'Espagne et l'Italie, mais je n'ai rien du tout.

Ce Duchesne est comme la plupart de ses confrères; il préfère son intérêt à tout, et même il entend très mal son intérêt en baissant un prix qu'il devrait augmenter. J'ai passé ma vie dans ces vexations-là; je n'ai connu que vexations, et j'espère bien en essuyer jusqu'à mon dernier jour. Je m'attends bien aussi aux clameurs des fanatiques de Pierre Corneille; mais je n'ai pu dire que ce que je pense, et non ce que je ne pense pas. Il me suffit du témoignage de ma bonne conscience. Puissent mes deux anges jouir d'une santé parfaite! que les eaux fassent tout le bien qu'elles peuvent faire! Je vous souhaite beaucoup de bonnes tragédies et de bonnes comédies pour cet été; mais ni les étés ni les hivers ne donnent pas beaucoup de ces sortes de fruits; ils sont très rares en tous pays. Aimez-moi, je vous en conjure, indépendamment de votre passion pour le théâtre. Je vous aime uniquement pour vous, et je vous serai attaché à tous deux jusqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE MMMDCCCXXVI.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

An château de Fernei, 25 avril.

Mon cher maître, votre grave magistrat a l'air d'avoir la gravité des chats-huants. Ils ont la mine sérieuse, et ils craignent que les oiseaux ne leur donnent des coups de bec. Il ne veut donc pas

Qu'on découvre en riant la tête de Midas[1] ?

Il faut qu'il ait ses raisons. Non, l'agriculture n'est point un sujet riant pour des Parisiens. Ils ne savent pas la différence d'un sillon à un guéret; mais ils se connaissent en ridicule: malheur à qui chanterait Cérès, au lieu de rire des sots!

Je voudrais que vous lussiez l'*Appel aux Nations*[2], au sujet de notre procès du théâtre de Paris contre le théâtre de Londres. J'ai été malheureusement le premier qui aie fait connaître en France la poésie anglaise. J'en ai dit du bien comme on loue un enfant maussade devant un enfant qu'on

[1] *Épître sur l'Agriculture, à madame Denis.* (L. D. B.)

[2] Cet ouvrage, qui avait paru en 1761, fut réimprimé sous ce titre: *Du Théâtre Anglais, par Jérôme Carré.* (L. D. B.)

aime, et à qui on veut donner de l'émulation; on m'a trop pris à mon mot.

> Biaux chires leups, n'écoutez mie
> Mère tenchent chen fieux qui crie.
>
> LA FONTAINE, liv. IV, fab. XVI.

L'archidiacre est l'agresseur; il a donc tort. Ne pouvait-il pas louer La Motte et son *OEdipe* en prose, sans attaquer gens qui ont bec et ongles? Ce monde-ci est une guerre; j'aime à la faire, cela me ragaillardit.

> Ille
> « Qui me commôrit (melius non tangere, clamo)
> « Flebit, et insignis totâ cantabitur urbe. »
>
> HOR., lib. II, sat. 1.

Il n'y a rien de si dangereux qu'un homme indépendant comme moi, qui aime à rire, et qui hais les sots; mais je ne mets pas l'archidiacre au rang des sots; et, après l'avoir pincé tout doucement, je lui accorde généreusement la paix.

Mon cher maître, il y a long-temps que nous sommes dans le siècle du petit esprit; celui du génie est passé.

Tout est devenu brigandage; sauve qui peut! C'est bien assez qu'il y ait eu un *Siècle* depuis la fondation de la monarchie; Rome n'en a eu qu'un. Il n'y a pas de quoi crier: buvons gaiement la lie de notre vin.

A propos, je suis fâché que nous mourions sans nous revoir.

« Urbis amatorem *Olivetum* salvere jubemus
« Ruris amatores. »

Hor., lib. I, ep. x.

LETTRE MMMDCCCXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Avril.

Je croyais avoir envoyé *Thélème* à mes anges; mais puisque je l'ai oublié, je répare ma faute. Il se peut faire qu'aucun de mes anges ne sache le grec; mais, comme ils ont le nez fin, ils verront bientôt que *Thélème* signifie *la volonté, le desir*, et que *Macare* signifie *le bonheur;* et puis ils ont Macare chez eux, ils feront avec lui le commentaire.

Il me semble encore que mes anges m'avaient ordonné de donner *Olympie* à mademoiselle Dubois. L'ai-je fait? je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que j'adore toujours mes anges du culte d'hyperdulie. Permettez-vous que je fourre ici l'incluse ?

LETTRE MMMDCCCXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er mai.

Mes charmants anges, voici vos roués; je les ai rajustés comme j'ai pu. Ne me demandez pas un vers de plus, pas un hémistiche; car je deviens si vieux, si vieux, si dur, si sec, si stérile, si incapable, qu'il faut avoir pitié de moi. Il faut être possédé du démon pour faire une tragédie. Je n'en connais pas une seule qui n'ait de grands défauts, et la multitude des détestables est prodigieuse.

Faites-moi un plaisir, mes anges; dites-moi habilement si madame la duchesse de Gramont a personnellement du crédit auprès du roi; j'aurais peut-être besoin qu'elle lui dît un mot; car, tout Suisse qu'on est, on ne laisse pas de se souvenir de sa patrie: enfin j'ai besoin de savoir si je peux m'adresser à madame la duchesse de Gramont pour une chose extrêmement aisée à faire. J'ai pardonné aux mânes de madame de Pompadour les prédilections qu'elle avait pour la *Sémiramis* de Crébillon, pour son *Catilina* et pour son *Triumvirat.* Ce sont, sans contredit, les plus impertinents et les plus barbares ouvrages qu'un ennemi

du bon sens ait jamais pu faire. Madame de Pompadour me fesait l'honneur de me mettre immédiatement après ce grand homme; mais, après tout, elle m'avait rendu quelques bons offices dont je me souviendrai toujours.

On dit que M. de Marigni fait travailler à un superbe mausolée pour Pradon, l'abbé Nadal et Danchet : je lui recommande Guillaume Vadé; car, pour moi, qui ne serai pas enseveli en terre sainte, je ne prétends pas aux monuments. Dites-moi, je vous prie, ce qu'on fait au *tripot*, quel nouveau chef-d'œuvre on représente. On dit que la salle est déserte aux comédies, depuis la retraite de mademoiselle d'Angeville; vous n'avez qu'un acteur tragique; le *tripot* me paraît aller mal.

Mes anges, conservez votre santé l'un et l'autre; que les eaux vous fassent du bien! Ayez tout le plaisir que vous pourrez; cela n'est pas toujours aussi aisé qu'on le pense.

Respect et tendresse.

LETTRE MMMDCCCXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 3 mai.

Mes anges, les anges doivent avoir reçu les roués, cartonnés en cent endroits. Je ne sais pas

quel acteur jouera le rôle d'Octave, mais il est impossible à l'auteur de ne pas faire d'Octave un jeune homme; il n'avait que vingt et un ans au temps des proscriptions : on le donne dans toute la pièce comme un homme qui lutte contre les passions de la jeunesse, comme un jeune débauché qui s'est formé sous Antoine à la licence, au crime et à la politique.

Je me donne mille mouvements pour empêcher qu'on ne vende l'édition de *Corneille* à d'autres qu'aux souscripteurs, et pour empêcher les libraires d'imprimer les *Commentaires* à part; mais que puis-je du fond de mes vallées au pied du mont Jura? Je ressemble à saint Jean comme deux gouttes d'eau; il s'appelait la voix qui crie dans le désert, et vous savez que les voix de ces braillards des déserts ne sont guère entendues dans les villes.

Madame ange prend-elle toujours des eaux? monsieur ange va-t-il toujours à la Comédie? s'amuse-t-il? lui donne-t-on de belles pièces nouvelles? J'ignore tout. Je n'ai pas pu avoir les quatre vers qui sont au bas du portrait du duc de Sulli, donné par madame de Pompadour à M. le contrôleur-général; il était fort aisé de faire quatre jolis vers sur cette galanterie.

Nous avons un billet de douze mille francs, payable au mois de septembre, pour en faire un emploi en faveur de M. et de madame Corneille,

réversible à leur fille. Je prie M. de Laleu de chercher un emploi sûr; j'ai, Dieu merci, rempli tous les devoirs que je me suis imposés. Je n'ai plus qu'à traîner doucement les restes d'une vieillesse très languissante, et je voue ce petit reste à mes anges, à qui je souhaite santé, prospérité, amusement et gaieté.

LETTRE MMMDCCCXXX.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 5 mai.

Je reçois, mon cher frère, votre lettre du 28 d'avril. Frère Cramer m'assure qu'il a ôté mon nom qu'il avait mis malheureusement à la tête des *Contes* de Guillaume Vadé, et qu'il n'en paraîtra pas un seul exemplaire avec ce malheureux titre.

Au reste, je ne prends nul intérêt à Guillaume Vadé, ni à son recueil, ni aux autres pièces qu'on a pu y insérer; et, pour peu que l'on trouve dans ce recueil des choses trop hardies, qui me seraient sans doute imputées, je vous demande en grace de dire à M. de Sartine que non seulement je n'ai nulle part à ces pièces, mais que j'en demande moi-même la suppression, supposé qu'on me les attribue. Je sais à quel excès pourrait se porter une cabale dangereuse de fanatiques qui n'ont

que trop de crédit. J'avais, dans madame de Pompadour, une protectrice assurée; je ne l'ai plus. Je suis dans ma soixante et onzième année, et je veux finir mes jours en paix : je suis une victime échappée au couteau des prêtres; il faut que je paisse en repos dans les pâturages où je me suis retiré.

Mon cher frère, abuserai-je encore de vos bontés jusqu'à vous prier de vouloir bien faire donner à Briasson le papier ci-joint? S'il n'est pas du nombre des libraires qui ont le privilége de Corneille, il les connaît du moins, et il peut leur faire parvenir cette déclaration de ma part, en cas qu'elle soit approuvée par vous et par mes anges. Elle peut toujours servir à différer l'exécution de l'entreprise très hasardée des libraires; c'est servir, autant que je le peux, la famille Corneille. L'auteur de *Cinna* m'est cher, malgré *Théodore*, *Pertharite*, *Agésilas* et *Suréna;* comme j'aime les belles-lettres malgré l'horrible abus qu'on en fait.

La permission qu'on a donnée à Frérou de les déshonorer deux fois par mois, la secrète envie de gens en place qui prétendaient à l'éloquence, ont été des coups mortels; et la littérature est devenue un champ de bataille, dans lequel le pédant en robe noire a écrasé le philosophe, et où l'araignée de l'*Année littéraire* a sucé son sang. Le pis de tout cela, c'est la dispersion des fidèles : c'est

là le grand objet de vos gémissements et des miens.

S'ils avaient pu se rassembler, c'eût été la plus belle époque de l'histoire de l'esprit humain. Les stoïciens, les académiciens, les épicuriens, formaient des sociétés considérables. Le sénat de Rome, partagé entre ces trois sectes, n'en était pas moins le maître de la terre connue. Et on ne peut rassembler six philosophes dans le misérable pays des Welches! En ce cas, renonçons de bonne grace à la petite supériorité que nous prétendons dans la littérature, et avouons franchement que nous sommes des demi-barbares.

Orate, fratres, et *écr. l'inf...* tant que vous pourrez.

Que nos lettres, mon cher frère, ne soient que pour nous et pour les adeptes.

LETTRE MMMDCCCXXXI.

A M. BERTRAND.

Aux Délices, 7 mai.

Je me flatte, mon cher philosophe, que vous avez reçu, ou que vous recevrez bientôt, un petit présent de l'électeur Palatin au-dessus du prix du cabinet d'histoire naturelle; ce sera le pot-de-vin du marché. Je voudrais que vous eussiez une fortune égale à votre mérite. Je crois qu'on est à

présent un peu occupé à Berne de la situation des affaires de Lucerne. Non seulement les Bernois rendent leurs sujets heureux, mais ils veulent aussi le bonheur de leurs voisins. Ce sont là de ces occasions où M. de Freudenreich ne s'épargne pas. Je vous prie de lui présenter mes respects, aussi bien qu'à madame. Conservez-moi votre amitié, et comptez sur les sentiments qui m'attachent à vous pour jamais. V.

LETTRE MMMDCCCXXXII.

A M. D'ALEMBERT.

Aux Délices, 8 mai.

Les uns me disent, mon cher philosophe, qu'il y aura un lit de justice; les autres, qu'il n'y en aura point, et cela m'est fort égal. Quelques uns ajoutent qu'on fera passer en loi fondamentale du royaume l'expulsion des jésuites, et cela est fort plaisant. On parle d'emprunts publics, et je ne prêterai pas un sou; mais je vous parlerai de vous et de Corneille. On me trouve un peu insolent, et je pense que vous me trouvez bien discret; car, entre nous, je n'ai pas relevé la cinquième partie des fautes : il ne faut pas découvrir la turpitude de son père. Je crois en avoir dit assez pour être utile; si j'en avais dit davantage, j'aurais passé

pour un méchant homme. Quoi qu'il en soit, j'ai marié deux filles pour avoir critiqué des vers; Scaliger et Saumaise n'en ont pas tant fait.

Avez-vous regretté madame de Pompadour? oui, sans doute, car dans le fond de son cœur elle était des nôtres; elle protégeait les lettres autant qu'elle le pouvait: voilà un beau rêve de fini. On dit qu'elle est morte avec une fermeté digne de vos éloges. Toutes les paysannes meurent ainsi; mais à la cour la chose est plus rare, on y regrette plus la vie, et je ne sais pas trop bien pourquoi.

On me mande qu'on établit une inquisition sur la littérature; on s'est aperçu que les ailes commençaient à venir aux Français, et on les leur coupe. Il n'est pas bon qu'une nation s'avise de penser; c'est un vice dangereux qu'il faut abandonner aux Anglais. J'ai peur que certains hommes d'état ne fassent comme madame de Bouillon, qui disait: « Comment édifierons-nous le public « le vendredi saint? fesons jeûner nos gens. » Ils diront: Quel bien ferons-nous à l'état? persécutons les philosophes. Comptez que madame de Pompadour n'aurait jamais persécuté personne. Je suis très affligé de sa mort.

S'il y a quelque chose de nouveau, je vous demande en grace de m'en informer. Vos lettres m'instruisent, me consolent et m'amusent, vous le savez bien; je ne peux vous le rendre, car

que peut-on dire du pied des Alpes et du mont Jura?

Rencontrez-vous quelquefois frère Thieriot? Je voudrais bien savoir pourquoi je ne peux pas tirer un mot de ce paresseux-là.

On m'a dit que vous travaillez à un grand ouvrage; si vous y mettez votre nom, vous n'oserez pas dire la vérité: je voudrais que vous fussiez un peu fripon. Tâchez, si vous pouvez, d'affaiblir votre style nerveux et concis, écrivez platement; personne assurément ne vous devinera; on peut dire pesamment de très bonnes choses; vous aurez le plaisir d'éclairer le monde sans vous compromettre; ce serait là une belle action, ce serait se faire tout à tous pour la bonne cause, et vous seriez apôtre sans être martyr. Ah! mon Dieu! si trois ou quatre personnes comme vous avaient voulu se donner le mot, le monde serait sage, et je mourrai peut-être avec la douleur de le laisser aussi imbécile que je l'ai trouvé.

Avez-vous toujours le projet d'aller en Italie? Plût à Dieu! je me flatte qu'alors je vous verrais en chemin, et je bénirais le Seigneur. Je vous embrasse de trop loin, et j'en suis bien fâché.

LETTRE MMMDCCCXXXIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 9 mai.

C'est moi, madame, qui vous demande pardon de n'avoir pas eu l'honneur de vous écrire, et ce n'est pas à vous, s'il vous plaît, à me dire que vous n'avez pas eu l'honneur de m'écrire. Voilà un plaisant honneur: vraiment il s'agit entre nous de choses plus sérieuses, attendu notre état, notre âge et notre façon de penser. Je ne connais que Judas dont on ait dit qu'il eût mieux valu pour lui de n'être pas né, et encore est-ce l'Évangile qui le dit: Mécène[1] et La Fontaine ont dit tout le contraire:

> Mieux vaut souffrir que mourir,
> C'est la devise des hommes.
>
> Fables, liv I, f. xvi.

[1] Sénèque (ép. 101 : *sur la mort de Sénécion*) nous a conservé ces vers de Mécène auxquels La Fontaine a fait allusion, fab. xv du liv. I:

> « Debilem facito manu,
> « Debilem pede, coxâ;
> « Tuber adstrue gibberum;
> « Lubricos quate dentes :
> « Vita dum superest, benè est.
> « Hanc mihi, vel acutâ
> « Si sedeam cruce, sustine. »

(L. D. B.)

Je conviens avec vous que la vie est très courte et assez malheureuse; mais il faut que je vous dise que j'ai chez moi un parent de vingt-trois ans, beau, bien fait, vigoureux; et voici ce qui lui est arrivé : il tombe un jour de cheval à la chasse, il se meurtrit un peu la cuisse, on lui fait une petite incision, et le voilà paralytique pour le reste de ses jours, non pas paralytique d'une partie de son corps, mais paralytique à ne pouvoir se servir d'aucun de ses membres, à ne pouvoir soulever sa tête, avec la certitude entière de ne pouvoir jamais avoir le moindre soulagement : il s'est accoutumé à son état et il aime la vie comme un fou.

Ce n'est pas que le néant n'ait du bon, mais je crois qu'il est impossible d'aimer véritablement le néant malgré ses bonnes qualités.

Quant à la mort, raisonnons un peu, je vous prie: il est très certain qu'on ne la sent point; ce n'est point un moment douloureux; elle ressemble au sommeil comme deux gouttes d'eau; ce n'est que l'idée qu'on ne se réveillera plus qui fait de la peine; c'est l'appareil de la mort qui est horrible, c'est la barbarie de l'extrême-onctiou, c'est la cruauté qu'on a de nous avertir que tout est fini pour nous.

A quoi bon venir nous prononcer notre sentence? elle s'exécutera bien sans que le notaire et les prêtres s'en mêlent. Il faut avoir fait ses dispo-

sitions de bonne heure, et ensuite n'y plus penser du tout.

On dit quelquefois d'un homme : Il est mort comme un chien; mais vraiment un chien est très heureux de mourir sans tout cet attirail dont on persécute le dernier moment de notre vie. Si on avait un peu de charité pour nous, on nous laisserait mourir sans nous en rien dire.

Ce qu'il y a de pis encore, c'est qu'on est entouré alors d'hypocrites qui vous obsèdent pour vous faire penser comme ils ne pensent point, ou d'imbéciles qui veulent que vous soyez aussi sots qu'eux; tout cela est bien dégoûtant. Le seul plaisir de la vie à Genève, c'est qu'on peut y mourir comme on veut; beaucoup d'honnêtes gens n'appellent point de prêtres. On se tue, si on veut, sans que personne y trouve à redire; ou l'on attend le moment sans que personne vous importune.

Madame de Pompadour a eu toutes les horreurs de l'appareil, et celle de la certitude de se voir condamnée à quitter la plus agréable situation où une femme puisse être. Je ne savais pas, madame, que vous fussiez en liaison avec elle; mais je devine que madame de M...[1] avait contribué à vous en faire une amie. Ainsi vous avez fait une très

[1] Probablement madame de Marigni. (L. D. B.)

grande perte, car elle aimait à rendre service. Je crois qu'elle sera regrettée, excepté de ceux à qui elle a été obligée de faire du mal, parcequ'ils voulaient lui en faire; elle était philosophe.

Je me flatte que votre ami[1], qui a été malade, est philosophe aussi; il a trop d'esprit, trop de raison, pour ne pas mépriser ce qui est très méprisable. S'il m'en croit, il vivra pour vous et pour lui, sans se donner tant de peines pour d'autres. Je veux qu'il pousse sa carrière aussi loin que Fontenelle, et que dans son agréable vie il soit toujours occupé des consolations de la vôtre.

Vous vous amusez donc, madame, des *Commentaires sur Corneille*. Vous vous faites lire sans

[1] * Le président Hénault n'était plus guère philosophe. Il ne tarda pas à écrire à Voltaire (le 28 décembre 1765): « . . . . La religion est détruite; elle seule tenait bon contre les passions, elle seule avait droit d'aller jusqu'à leur cœur, où les lois ne peuvent atteindre. C'est fait de tous les devoirs de la société, de l'harmonie de l'univers. M. Bazing n'y laisse que des brigands.... Adieu, mon cher confrère! Dieu vous fasse la grace de couronner tous les dons dont il vous a comblé, par une véritable gloire qui n'aura point de fin! Pardonnez-moi d'être raisonnable, et recevez ce dernier gage de mon amitié. . . . . »

On lit encore dans une lettre de madame du Deffand à Voltaire (le 9 décembre 1770) en parlant du président: « Vous savez qu'il était devenu dévot, ou plutôt qu'il en avait embrassé l'état; son esprit n'était pas convaincu, ni son cœur n'était pas touché; mais il remplaçait les plaisirs et les amusements auxquels son âge le forçait de renoncer par de certaines pratiques. La messe, le bréviaire, etc., toutes ces choses étaient pour lui comme la question: elles lui fesaient *passer une heure ou deux*. » (L. D. B.)

quante ans! Votre plume est comme votre style, et pour moi je n'ai plus ni style ni plume.

Madame Denis vous écrit de sa main; je ne puis en faire autant. Il est vrai que l'hiver passé je fesais des contes, mais je dictais; et actuellement je peux à peine écrire une lettre. Je suis d'une faiblesse extrême, quoi qu'en dise M. Tronchin; et mon ame, que j'appelle *Lisette*, est très mal à son aise dans mon corps cacochyme. Je dis quelquefois à Lisette: Allons donc, soyez donc gaie comme la Lisette de mon ami. Elle répond qu'elle n'en peut rien faire, et qu'il faut que le corps soit à son aise pour qu'elle y soit aussi. Fi donc, Lisette! lui dis-je; si vous me tenez de ces discours-là, on vous croira matérielle. Ce n'est pas ma faute, a répondu Lisette; j'avoue ma misère, et je ne me vante point d'être ce que je ne suis pas.

J'ai souvent de ces conversations-là avec Lisette, et je voudrais bien que mon ancien ami fût en tiers; mais il est à cent lieues de moi, ou à Paris, ou à Launai, avec sa sage Lisette; il partage son temps entre les plaisirs de la ville et ceux de la campagne. Je ne peux en faire autant; il faut que j'achève mes jours auprès de mon lac, dans la famille que je me suis faite. Madame Denis, maîtresse de la maison, me tient lieu de femme; mademoiselle Corneille, devenue madame Dupuits, est ma fille; ce Dupuits a une sœur que j'ai

mariée aussi; et, quoique je sois à la tête d'une grosse maison, je n'ai point du tout l'air respectable.

J'ai été fort affligé de la mort de madame de Pompadour; je lui avais obligation; je la pleure par reconnaissance. Il est bien ridicule qu'un vieux barbouilleur de papier, qui peut à peine marcher, vive encore, et qu'une belle femme meure à quarante ans, au milieu de la plus belle carrière du monde. Peut-être si elle avait goûté le repos dont je jouis, elle vivrait encore.

Vous vivrez cent ans, mon ami, parceque vous allez de Paris à Launai et de Launai à Paris, sans soins et sans inquiétudes. Ce qui pourra me conserver, c'est le petit plaisir que j'ai de désespérer le marquis de Lézeau. Il est tout étonné de ne m'avoir pas enterré au bout de six mois. Je lui joue, depuis plus de trente ans, un tour abominable. On dit que nous avons un contrôleur-général qui ne pense pas comme lui, et qui veut que tout le monde soit payé.

Bonsoir, mon ancien ami; soyez heureux aux champs et à la ville, et aimez-moi.

LETTRE MMMDCCCXXXV.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 11 mai.

Mon cher frère, ce que vous me dites de l'*Intolérance* m'afflige, et ne m'étonne point. Je m'y attendais, et c'est par cette raison que je vous ai supplié de dire à M. de Sartine que je ne répondais ni ne pouvais répondre de tout ce qu'on s'avise d'imprimer sous mon nom; bien entendu que vous n'auriez la bonté de faire cette démarche que quand vous la jugeriez nécessaire.

J'écrirai incessamment à M. le maréchal de Richelieu au sujet de ce comte d'Olban. Je ne conçois pas cette rage de vouloir paraître en public, quand on déplaît au public. Ce n'est pas l'amour qu'il fallait peindre aveugle, c'est l'amour-propre.

Je ne sais aucunes nouvelles du théâtre de Paris. On dit que Le Kain est le seul qu'on puisse entendre. Nous manquons d'hommes presque en tous les genres. Si nous n'avons point de talents, tâchons au moins d'avoir de la raison.

J'ai toujours sur le cœur la tracasserie qu'on m'a voulu faire avec Cramer. N'est-il pas bien singulier qu'un homme s'avise d'écrire de Paris à Genève que je jette feu et flamme contre les Cra-

mer, que je parle d'eux dans toutes mes lettres avec dureté et mépris, que je veux faire saisir leur livre, etc. Et pourquoi, s'il vous plaît, tout ce fracas? parceque je n'ai pas voulu que mon nom figurât avec la famille Vadé, et que je me suis cru indigne de cet honneur. Quand on l'a ôté, j'ai été content, et voilà tout.

Vous me feriez grand plaisir d'écrire à Gabriel qu'on l'a très mal informé; que celui qui lui a mandé ces sottises n'est qu'un semeur de zizanie. M. Cromelin, qui est un ministre de paix, ne la sèmera pas sans doute, et je crois avoir fait assez de bien aux Cramer pour être en droit de compter sur leur reconnaissance. Je ne veux avoir pour ennemis que les fanatiques et les Fréron. Les Cramer sont mes frères; ils sont philosophes, et les philosophes doivent être reconnaissants; je leur ai fait présent de tous mes ouvrages, et je ne m'en repens point.

Quant à l'édition qu'on veut faire des Commentaires du *Corneille*, détachés du texte, je crois que les libraires de Paris doivent me savoir quelque gré des mesures que je leur propose, uniquement pour leur faire plaisir. Je ne veux que le bien de la chose. Je donne tout gratis aux comédiens et aux libraires. Je fais quelquefois des ingrats; ce n'est pas la seule tribulation attachée à la littérature

Cramer s'était chargé de donner des exemplaires du *Corneille* à Le Kain, à mademoiselle Clairon, à mademoiselle Dumesnil; pour moi, je n'en ai qu'un seul exemplaire, encore est-il sans figures. Je ne me suis mêlé de rien, sinon de perdre les yeux avec une malheureuse petite édition de *Corneille*, en caractère presque inlisible; édition curieuse et rare, sur laquelle j'ai fait la mienne. J'ai été le seul correcteur d'épreuves; je me suis donné des peines assez grandes pendant deux années entières; elles ont servi du moins à marier deux filles; mais je ne me suis mêlé en aucune manière des autres détails.

Adieu, mon cher frère. Vous m'avez envoyé un livre sur l'inoculation; cela me fait croire qu'elle sera bientôt défendue. O pauvre raison, que vous êtes étrangère chez les Welches!

LETTRE MMMDCCCXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 14 mai.

Voici, mes divins anges, un petit chiffon pour vous amuser, et pour entrer dans la *Gazette littéraire*. Je n'ai rien d'Italie ni d'Espagne. Si M. le duc de Prâlin veut m'autoriser à écrire au secrétaire de votre ambassadeur à Madrid, et au mi-

nistre de Florence, j'aurai bien plus aisément, et plus vite, et à moins de frais, tous les livres de ce pays-là, qui pourront m'être envoyés en droiture. Je ne crois pas qu'après la belle lettre de Gabriel Cramer, que je vous ai envoyée, il s'empresse beaucoup de me servir. Il est évident que c'est Cromelin qui a fait cette tracasserie, uniquement pour le plaisir de la faire. Il aura trouvé sur-tout que j'ai manqué de respect à la majesté des citoyens de Genève. Vous me feriez un très grand plaisir de me renvoyer la lettre dans laquelle je me plaignais assez justement d'avoir vu mon pauvre nom joint au nom illustre de Guillaume Vadé. Je voudrais voir si je suis en effet aussi coupable qu'on le prétend.

Tout le monde s'adresse à moi pour avoir des *Corneilles*. Les souscripteurs qui n'avaient point payé la moitié de la souscription n'ont point eu le livre. Tout ce que je sais, c'est que ni madame Denis, ni madame Dupuits, ni moi, n'en avons encore. Lorsque je commençai cette entreprise, les deux frères Cramer, qui étaient alors tous deux libraires, offrirent de se charger de tout l'ouvrage en donnant quarante mille francs à mademoiselle Corneille. On en a tiré enfin environ cinquante-deux mille livres, dont douze pour le père et quarante mille livres de net pour la fille. De ces quarante mille livres il y en a eu environ trente

mille de payées, lesquelles trente ont composé la dot de la sœur de M. Dupuits. Le reste n'est payable qu'au mois d'auguste ou de septembre.

Je m'imagine que vous avez reçu tout ce qui concerne la conspiration; ainsi il ne tiendra qu'à vous de mettre le feu aux poudres quand il vous plaira, comme disait le cardinal Albéroni. Pour moi, mes anges, je me sens dans l'impossibilité totale de travailler davantage à ce drame. Mes roués ne feront jamais verser de larmes, et c'est ce qui me dégoûte; j'aime à faire pleurer mon monde: mais du moins les roués attacheront, s'ils n'attendrissent pas. Je vous demande en grace qu'on n'y change rien, qu'on donne la pièce telle qu'elle est. Jouissez du plaisir de cette mascarade, sans que les comédiens me donnent l'insupportable dégoût de mutiler ma besogne. Les malheureux jouent *Régulus*[1] sans y rien changer, et ils défigurent tout ce que je leur donne. Je ne conçois pas cette fureur: elle m'humilie, me désespère et me fait faire trop de mauvais sang.

J'avais une grace à demander à madame la duchesse de Gramont, mais je ne sais si je dois prendre cette liberté. Je ne sais rien, je ne vois le monde que par un trou, de fort loin, et avec de très mauvaises lunettes. Je cultive mon jardin

[1] Tragédie de Pradon, restée au théâtre et qui date de 1688. (L. D. B.)

comme Candide; mais je ne suis point de son avis sur le meilleur des mondes possibles; je crois seulement avec fermeté que vous êtes de tous les anges les plus aimables et les plus remplis de bonté pour moi : aussi ma dévotion pour vous est sans bornes.

LETTRE MMMDCCCXXXVII.

A M. BERTRAND,

PREMIER PASTEUR A BERNE.

Aux Délices, 15 mai.

« Iliacos intra muros peccatur et extra. »
Hor., lib. I, ep. II.

Mais, mon cher philosophe, Berne aura la gloire de tout pacifier; il lui suffira de dire: *Quos ego*[1]... On ne connaît pas trop ici les fadaises de Guillaume Vadé; ce sont des joujoux faits pour amuser des Français, et dont les têtes solides de la Suisse ne s'accommoderaient guère. Cependant, s'il y a ici quelques exemplaires, je ne manquerai pas de vous en faire avoir un. J'aimerais bien mieux être chargé par l'électeur Palatin de vous présenter quelque chose de plus essentiel.

Je vous suis infiniment obligé de la bonté que

[1] * Virgile, *Én.*, liv. I, v. 135. (L. D. B.)

vous avez eue de m'envoyer ces *Irrigations*[1]. Je vous supplie de présenter mes très humbles remerciements à l'auteur respectable; nous lui devrons, mes vaches et moi, de grandes actions de graces. Nous ne sommes pas, dans notre pays de Gex, de si bons cultivateurs que les Bernois; mais je fais ce que je peux pour les imiter, et je crois rendre service à mon prochain, quand je fais croître quatre brins d'herbe sur un terrain qui n'en portait que deux. J'ai bâti des maisons, planté des arbres, marié des filles; l'ange exterminateur n'a rien à me dire, et je passerai hardiment sur le pont aigu. En attendant, je vous aimerai bien véritablement, mon cher philosophe, tant que je végéterai dans ce monde.

LETTRE MMMDCCCXXXVIII.

A M. LE CLERC DE MONTMERCI.

Aux Délices, 16 mai.

Il y a des traits charmants, monsieur, dans tous les ouvrages que vous faites, des vers heureux et pleins de génie. Souffrez seulement que je vous dise qu'il ne faut pas prodiguer l'or et les diamants. Quand vous voudrez vous amuser à faire

[1] *Traité de l'irrigation des prés*, par M. Bertrand. 1764. In-12. (L. D. B.)

des vers, gardez-vous de trop d'abondance. Vous savez mieux que moi que quatre bons vers valent mieux que quatre cents médiocres. Quand vous en ferez peu, vous les ferez tous excellents. Vous sentez qu'il faut que je vous estime beaucoup pour oser vous parler ainsi.

Si vous n'avez rien à faire, et que vous vouliez quelquefois m'écrire des nouvelles de littérature, ou même des nouvelles publiques, à vos heures de loisir, vous me ferez beaucoup de plaisir; mais sur-tout ne vous gênez pas. On ne doit faire ni vers ni prose, ni même écrire un billet, que quand on se sent en verve. C'est l'attrait du plaisir qui doit nous conduire en tout; malheur à celui qui écrit, parcequ'il croit devoir écrire! Vous êtes philosophe, et par conséquent un être très libre. Ma philosophie est la très humble servante de la vôtre, et l'amitié que vous m'avez inspirée me fait espérer que vous en aurez un peu pour moi. Que cette amitié commence par bannir les cérémonies.

LETTRE MMMDCCCXXXIX.

DE M. PANCKOUCKE,

LIBRAIRE A PARIS.

A Paris, 16 mai.

Monsieur, j'ai trouvé dans le fonds de M. Lambert une partie d'édition d'un Recueil de vos *Romans*, etc. Je desire-

rais en donner une nouvelle au public, en y joignant les *Contes de Guillaume Vadé*, etc. J'ornerai cette édition d'estampes, de culs-de-lampe, etc.

Quoique j'aie acquis, monsieur, par la cession de M. Lambert, le droit de réimprimer le Recueil de ces *Romans*, je crois devoir vous en demander la permission, et je recevrai comme une grace celle que vous voudrez bien m'accorder.

Il y a bien de l'imprudence, sans doute, au libraire de l'*Année littéraire* de vous demander des graces; mais je vous ai déja prié de croire, monsieur, que je suis bien loin d'approuver tout ce que fait M. Fréron. Il vous a sans doute donné bien des raisons de le haïr; et cependant lui il ne vous hait point. Personne n'a de vous une si haute estime, personne n'a plus lu vos ouvrages, et n'en sait davantage. Ces jours derniers encore, dans la chaleur de la conversation, il trahissait son secret, et disait du fond de son cœur que vous étiez le plus grand homme de notre siècle. Quand il lit vos ouvrages immortels, il est ensuite obligé de se déchirer les flancs pour en dire le mal qu'il n'en pense pas. Mais vous l'avez martyrisé tout vivant par vos répliques; et ce qui doit lui être plus sensible, c'est que vous l'avez déshonoré dans la postérité. Tous vos écrits resteront. Pensez-vous, monsieur, que dans le secret il n'ait pas à gémir des rôles que vous lui faites jouer? J'ai souvent desiré pour votre repos, pour ma satisfaction particulière, et pour la tranquillité de M. Fréron, de voir la fin de ces querelles. Mais comment parler de paix dans une guerre continuelle? Il faudrait au moins une trêve de deux mois; et, si vous daigniez prendre confiance en moi, vous verriez, monsieur, que celui que vous regardez comme votre plus cruel ennemi, que vous traitez ainsi, deviendrait, de votre admirateur secret, votre admirateur public.

Je suis, etc. PANCKOUCKE.

LETTRE MMMDCCCXL.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 19 mai.

Je vous remercie bien, mon cher frère, de votre lettre du 11 de mai. Je me souviens que Catherine Vadé pensait comme vous, et disait à Antoine Vadé, frère de Guillaume: Mon cousin, pourquoi faites-vous tant de reproches à ces pauvres Welches? Eh! ne voyez-vous pas, ma cousine, répondit-il, que ces reproches ne s'adressent qu'aux pédants qui ont voulu mettre sur la tête des Welches un joug ridicule? Les uns ont envoyé l'argent des Welches à Rome; les autres ont donné des arrêts contre l'émétique et le quinquina; d'autres ont fait brûler des sorciers; d'autres ont fait brûler des hérétiques, et quelquefois des philosophes. J'aime fort les Welches, ma cousine; mais vous savez que quelquefois ils ont été assez mal conduits. J'aime d'ailleurs à les piquer d'honneur, et à gronder ma maîtresse.

Voilà ce que disait ce pauvre Antoine, dont Dieu veuille avoir l'ame! et il ajoutait que, tant que les Welches appelleraient un *angiportus*, *cul-de-sac*, il ne leur pardonnerait jamais.

A l'égard du dessein où sont les libraires de Pa-

ris d'imprimer les remarques à part, ce dessein ne pourrait être exéeuté que long-temps après que M. Pierre Corneille, le petit-neveu, se serait défait de sa pacotille; et, si je ne puis empêcher cette édition, il vaut mieux qu'elle soit bien faite et correcte qu'autrement. Ainsi, quand vous verrez mes anges, je vous prie d'examiner avec eux s'il n'est pas convenable de faire dire aux libraires, de ma part, que je les aiderai de tout mon cœur dans leur projet; cette espérance qu'ils auront les empêchera de se hâter, et ils pourront faire un petit présent à M. Pierre: voilà quelle est mon idée.

Dans ma dernière lettre, il y en avait une pour Briasson, qui ne regarde en aucune manière l'édition de *Corneille*. Je lui demande seulement la *Démonstration évangélique* de Huet, dont j'ai besoin. Je sais que cette démonstration n'est pas géométrique; mais on se sert quelquefois en français du mot de *démonstrations* pour signifier fausses apparences.

Il est fort plaisant qu'on dise que Jérôme Carré a proposé la paix à maître Aliboron. En vérité c'est comme si on prétendait que Morand, en disséquant Cartouche, lui fit proposer un accommodement.

J'ai reçu le factum pour Potin et pour l'huma-

nité; j'en remercierai frère Beaumont. *Interim*, *écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCCXLI.

A MADAME GEOFFRIN.

Aux Délices, 21 mai.

M. le comte de Creutz[1], madame, était bien digne de vous connaître; il mérite tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire de lui. S'il y avait un empereur Julien au monde, c'était chez lui qu'il devrait aller en ambassade, et non chez des gens qui font des auto-da-fé, et qui baisent la manche des moines. Il faut que la tête ait tourné au sénat de Suède, pour ne pas laisser un tel homme en France: il y aurait fait du bien, et il est impossible d'en faire en Espagne.

Je vous souhaite, madame, les jours et l'estomac de Fontenelle; vous avez tout le reste. Agréez le respect du Vieux de la montagne.

[1] Ambassadeur de Suède en Espagne. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCCXLII.

A M. MARMONTEL.

Aux Délices, 21 mai.

Mon cher confrère, je n'ai eu chez moi M. le comte de Creutz qu'un jour. J'aurais voulu passer ma vie avec lui. Nous envoyons rarement de pareils ministres dans les cours étrangères. Que de Welches, grand Dieu, dans le monde! Je vous avoue que je suis de l'avis d'Antoine Vadé, qui prétend que nous ne devons notre réputation dans l'Europe qu'aux gens de lettres. Ils ont fait sans doute une grande perte dans madame de Pompadour. Nous ne pouvions lui reprocher que d'avoir protégé *Catilina* et *le Triumvirat;* elle était philosophe. Si elle avait vécu, elle aurait fait autant de bien que madame de Maintenon a fait de mal. M. le comte de Creutz me disait qu'en Suède les philosophes n'avaient besoin d'aucune protection; il en est de même en Angleterre: cela n'est pas tout-à-fait ainsi en France. Dieu ait pitié de nous, mon cher confrère! M. de Creutz m'apporta aussi une lettre du très philosophe frère d'Alembert. Dites, je vous prie, à ce très digne et très illustre frère que je ne lui écris point, parceque je lui avais écrit quelques jours auparavant.

Vous devez avoir reçu un *Corneille;* vous en recevrez bientôt un autre. Cramer a un chaos à débrouiller; je ne me suis mêlé en aucune manière des détails de l'édition; et je n'ai encore en ma possession qu'un exemplaire imparfait, que je n'ai pas même relu.

J'ai été très affligé de *la Dunciade*, ainsi que de la comédie des *Philosophes;* mais j'ai toujours pardonné à Jérôme Carré les petits compliments qu'il a faits de temps en temps à maître Aliboron dit Fréron. Ce Fréron n'est que le cadavre d'un malfaiteur qu'il est permis de disséquer.

On dit que frère Helvétius est allé en Angleterre, en échange de frère Hume. Je ne sais si notre secrétaire perpétuel me conserve toujours un peu d'amitié. Les frères doivent se réunir pour résister aux méchants, dont on m'a dit que la race pullule. Frère Saurin doit aussi se souvenir de moi dans ses prières. J'exhorte tous les frères à combattre avec force et prudence pour la bonne cause. Adressons nos communes prières à saint Zénon, saint Épicure, saint Marc-Antonin, saint Épictète, saint Bayle, et tous les saints de notre paradis. Je vous embrasse bien tendrement. *Frère* V.

LETTRE MMMDCCCXLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 21 mai.

Que le nom d'ange vous convient bien, et que vous êtes un couple adorable! que les libraires sont Welches, et qu'il y a encore de Welches dans le monde! Tout ira bien, mes divins anges, grace à vos bontés. Vous avez raison, dans votre lettre du 14 de mai, d'un bout à l'autre. Je conçois bien qu'il y a quelques Welches affligés; mais il faut aussi vous dire qu'il y avait une page qui raccommodait tout; que cette page ayant été envoyée à l'imprimerie un jour trop tard, n'a point été imprimée; que cet inconvénient m'est arrivé très souvent, et que c'est ce qui redoublait ma colère de Ragotin[1] contre les libraires.

J'ai eu une longue conversation avec mademoiselle Catherine Vadé, qui s'est avisée de faire imprimer les fadaises de sa famille. Elle a retrouvé dans ses papiers ce petit chiffon que je vous présente pour consoler les Welches.

J'ai eu l'honneur aussi de parler aux roués. Il est très vrai qu'il ne faut pas dire si souvent à Au-

[1]* Allusion au personnage de ce nom dans le *Roman comique* de Scarron. (L. D. B.)

guste qu'il est un poltron; mais quand on veut corriger un vers, vous savez que souvent il en faut réformer une douzaine. Voyez si vous êtes contents du petit changement. En voilà quelques uns depuis la dernière édition; vous pourriez, pour vous épargner la peine de coudre tous ces lambeaux, me renvoyer la pièce, et je mettrais tout en ordre.

Je corrige tant que je peux avant la représentation, afin de n'avoir plus rien à corriger après.

A l'égard des coupures, et de ces extraits de tragédie, et de ces sentiments étranglés, tronqués, mutilés, que le public, lassé de tout, semble exiger aujourd'hui, ce goût me paraît welche. C'est ainsi que dans *Mérope* on a mutilé, au cinquième acte, la scène du récit, en le fesant faire par un homme, ce qui est doublement welche. Il fallait laisser la chose comme elle était; il fallait que mademoiselle Dubois fît le récit, qui ne convient qu'à une femme, et qui est ridicule dans la bouche d'un homme. Ces irrégularités serraient le cœur du pauvre Antoine Vadé.

Serez-vous assez adorables pour dire à monsieur le premier président de Dijon combien nous lui sommes attachés? Le ciel se déclare en notre faveur; car ce M. Le Beault, qui préside actuellement le parlement de Bourgogne, est celui qui

nous fournit de bon vin, et il n'en fournit point aux curés.

Nota. Ce n'est point un ex-jésuite qui a fait les roués, c'est un jeune novice qui demanda son congé dès qu'il sut la banqueroute du père La Valette, et qu'il apprit que nosseigneurs du Parlement avaient un malin vouloir contre saint Ignace de Loyola. Le public, sans doute, protégera ce pauvre diable; mais le bon de l'affaire, c'est qu'elle amusera mes anges. Je crois déja les voir rire sous cape à la première représentation.

Je ne pourrai me dispenser de mettre incessamment M. de Chauvelin de la confidence. Comme c'est une affaire d'état, il sera fidèle. S'il était à Paris, il serait un de vos meilleurs conjurés; mais vous n'avez besoin de personne. Je viens de relire la pièce; elle n'est pas fort attendrissante. Les Welches ne sont pas Romains; cependant il y a je ne sais quel intérêt d'horreur et de tragique qui peut occuper pendant cinq actes.

Je mets le tout sous votre protection. Respect et tendresse.

LETTRE MMMDCCCXLIV.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 23 mai.

Vos dernières lettres, mon cher frère, m'ont fait un plaisir bien sensible. Tout ce que vous me dites m'a touché. J'ai écrit sur-le-champ à mademoiselle Catherine Vadé; elle m'a envoyé le papier ci-joint, et elle m'a dit que c'est tout ce qu'elle peut faire pour les Welches. Les véritables Welches, mon cher frère, sont les Omer, les Chaumeix, les Fréron, les persécuteurs et les calomniateurs; les philosophes, la bonne compagnie, les artistes, les gens aimables, sont les Français, et c'est à eux à se moquer des Welches.

On dit que, pour consoler ces Welches de tous leurs malheurs, on leur a donné une comédie fort bonne qui a un très grand succès; mais j'aimerais encore mieux quelque bon livre de philosophie qui écrasât pour jamais le fanatisme, et qui rendît les lettres respectables. Je mets toutes mes espérances dans l'*Encyclopédie*.

Je me doutais bien que quelque libraire de Paris ferait bientôt une édition des Commentaires sur Corneille, séparément du texte; et c'était pour prévenir cet abus welche que j'avais imaginé de

faire les propositions les plus honnêtes aux libraires qui ont le privilége; cela conciliait tout, et Pierre, neveu de Pierre, aurait eu le temps de se défaire de sa cargaison, par les mesures que je voulais prendre; mais tout se vend avec le temps, excepté la belle édition du galimatias de Crébillon, faite au Louvre.

Je ne suis pas fâché que mademoiselle Clairon n'ait pas repris *Olympie;* il faut la laisser desirer un peu au public. Cette pièce forme un spectacle si singulier qu'on la reverra toujours avec plaisir, à-peu-près comme on va voir la rareté, la curiosité; elle ne doit pas être prodiguée.

Est-il vrai que frère Helvétius est en Angleterre? On dit que la France a fait l'échange d'Helvétius contre Hume. Je viens de passer une journée entière avec le comte de Creutz, ambassadeur de Suède à Madrid. Plut à Dieu qu'il le fût en France! c'est un des plus dignes frères que nous ayons. Il m'a dit que le nouveau *Catéchisme,* imprimé à Stockholm, commençait ainsi:

D. Pourquoi Dieu vous a-t-il créé et mis au monde?

R. Pour le servir et pour être libre.

D. Qu'est-ce que la liberté?

R. C'est de n'obéir qu'aux lois.

Ce n'est pas là le catéchisme des Welches.

Mon cher frère, si jamais M. Le Clerc de Mont-

merci fait des vers, dites-lui qu'il en fasse moins, par la raison même qu'il en fait quelquefois de fort beaux; mais *multiplicasti gentem, non multiplicasti lætitiam.* Le moins de vers qu'on peut faire c'est toujours le mieux.

Je viens de recevoir le mot de l'énigme de la belle paix entre l'illustre Fréron et moi. Panckoucke m'écrit une longue lettre, par laquelle il demande un armistice, et propose des conditions. Je vous enverrai la lettre et la réponse, dès que j'aurai des yeux ou la parole.

Bonsoir; j'ai trente lettres à dicter; mon imagination se refroidit, mais mon cœur est toujours bien chaud pour vous. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCCXLV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

24 mai.

Vous me faites une peine extrême, madame; car vos tristes idées ne sont pas seulement du raisonner, c'est de la sensation. Je conviens avec vous que le néant est, généralement parlant, préférable à la vie. Le néant a du bon; consolons-nous; d'habiles gens prétendent que nous en tâterons. Il est bien clair, disent-ils, d'après Sénèque et Lucrèce, que nous serons, après notre

mort, ce que nous étions avant de naître; mais, pour les deux ou trois minutes de notre existence, qu'en ferons-nous? Nous sommes, à ce qu'on prétend, de petites roues de la grande machine, de petits animaux à deux pieds et à deux mains comme les singes, moins agiles qu'eux, aussi comiques, et ayant une mesure d'idées plus grande. Nous sommes emportés dans le mouvement général imprimé par le Maître de la nature. Nous ne nous donnons rien, nous recevons tout; nous ne sommes pas plus les maîtres de nos idées que de la circulation du sang dans nos veines. Chaque être, chaque manière d'être tient nécessairement à la loi universelle. Il est ridicule, dit-on, et impossible que l'homme se puisse donner quelque chose, quand la foule des astres ne se donne rien. C'est bien à nous d'être maîtres absolus de nos actions et de nos volontés quand l'univers est esclave!

Voilà une bonne chienne de condition, direz-vous. Je souffre, je me débats contre mon existence, que je maudis et que j'aime; je hais la vie et la mort. Qui me consolera, qui me soutiendra? La nature entière est impuissante à me soulager.

Voici peut-être, madame, ce que j'imaginerais pour remède. Il n'a dépendu ni de vous ni de moi de perdre les yeux, d'être privés de nos amis,

d'être dans la situation où nous sommes. Toutes vos privations, tous vos sentiments, toutes vos idées sont des choses absolument nécessaires. Vous ne pouviez vous empêcher de m'écrire la très philosophique et très triste lettre que j'ai reçue de vous; et moi je vous écris nécessairement que le courage, la résignation aux lois de la nature, le profond mépris pour toutes les superstitions, le plaisir noble de se sentir d'une autre nature que les sots, l'exercice de la faculté de penser, sont des consolations véritables. Cette idée, que j'étais destiné à vous représenter, rappelle nécessairement dans vous votre philosophie. Je deviens un instrument qui en affermit un autre, par lequel je serai affermi à mon tour. Heureuses les machines qui peuvent s'aider mutuellement!

Votre machine est une des meilleures de ce monde. N'est-il pas vrai que, s'il vous fallait choisir entre la lumière et la pensée, vous ne balanceriez pas, et que vous préféreriez les yeux de l'ame à ceux du corps? J'ai toujours desiré que vous dictassiez la manière dont vous voyez les choses, et que vous m'en fissiez part; car vous voyez très bien, et vous peignez de même.

J'écris rarement, parceque je suis agriculteur. Vous ne vous doutez pas de ce métier-là; c'est pourtant celui de nos premiers pères. J'ai toujours été accablé d'occupations assez frivoles qui

engloutissaient tous mes moments; mais les plus agréables sont ceux où je reçois de vos nouvelles, et où je peux vous dire combien votre ame plaît à la mienne, et à quel point je vous regrette. Ma santé devient tous les jours plus mauvaise. Tout le monde n'est pas comme Fontenelle. Allons, madame, courage; traînons notre lien jusqu'au bout.

Soyez bien persuadée du véritable intérêt que mon cœur prend à vous, et de mon très tendre respect.

P. S. Je suis très aise que rien ne soit changé pour les personnes auxquelles vous vous intéressez. Voilà un conseiller du Parlement surintendant des finances; il n'y en avait point d'exemple. Les finances vont être gouvernées en forme. L'état, qui a été aussi malade que vous et moi, reprendra sa santé.

LETTRE MMMDCCCXLVI.

A M. PANCKOUCKE,

LIBRAIRE A PARIS.

Aux Délices, 24 mai.

Vous me mandez, monsieur, que vous imprimez mes *Romans*, et je vous réponds que, si j'ai fait des *Romans*, j'en demande pardon à Dieu; mais

tout au moins je n'y ai jamais mis mon nom, pas plus qu'à mes autres sottises. On n'a jamais, Dieu merci, rien vu de moi contre-signé et parafé *Cortiat*, secrétaire, etc. Vous me dites que vous ornerez votre édition de *culs-de-lampe* : remerciez Dieu, monsieur, de ce qu'Antoine Vadé n'est plus au monde; il vous appellerait *Welche* sans difficulté, et vous prouverait qu'un ornement, un *fleuron*, un petit *cartouche*, une petite *vignette* ne ressemble ni à un *cul* ni à une *lampe*.

Vous me proposez la paix avec maître Aliboron dit Fréron; et vous me dites que c'est vous qui voulez bien lui faire sa litière. Vous ajoutez qu'il m'a toujours estimé, et qu'il m'a toujours outragé. Vraiment voilà un bon petit caractère; c'est-à-dire que, quand il dira du bien de quelqu'un, on peut compter qu'il le méprise. Vous voyez bien qu'il n'a pu faire de moi qu'un ingrat, et qu'il n'est guère possible que j'aie pour lui les sentiments dont vous dites qu'il m'honore. *Paix en terre aux hommes de bonne volonté*[1]; mais vous m'apprenez que maître Aliboron a toujours été de volonté très maligne. Je n'ai jamais lu son *Année littéraire*, je vous en crois seulement sur votre parole.

Pour vous, monsieur, je vois que vous êtes de

[1] * Gloria in excelsis Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis. (L. D. B.)

la meilleure volonté du monde, et je suis très persuadé que vous n'avez imprimé contre moi rien que de fort plaisant pour réjouir la cour; ainsi je suis pacifiquement, monsieur, votre, etc.

LETTRE MMMDCCCXLVII.

A M. DE CHAMFORT.

Aux Délices, 25 mai.

Je vous fais, monsieur, des remerciements bien sincères de votre lettre et de votre pièce. *La Jeune Indienne* doit plaire à tous les cœurs bien faits. Il y a d'ailleurs beaucoup de vers excellents. J'aime à m'attendrir à la comédie, pourvu qu'il y ait du plaisant. Vous avez, ce me semble, très bien réussi dans ce mélange si difficile: je suis persuadé que vous irez très loin. C'est une grande consolation pour moi qu'il y ait dans Paris des jeunes gens de votre mérite. Je donnerais ici plus d'étendue aux sentiments que vous m'inspirez, si mes yeux presque aveugles me le permettaient. Je n'écris qu'avec une difficulté extrême; mais cette peine est bien adoucie par le plaisir de vous assurer de toute l'estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

LETTRE MMMDCCCXLVIII.

A M. DE LA HARPE.

Aux Délices, 25 mai.

Avec une fluxion sur les yeux, qui m'a privé de la vue pendant six mois, avec une extinction de voix qui m'empêche de dicter, il faut pourtant que je vous dise, mon cher confrère, combien vos lettres me font de plaisir. Vous avez l'esprit juste et vrai, votre goût est sûr, vous n'êtes dupe d'aucun préjugé; vous avez bien raison de dire que je n'ai pas remarqué toutes les fautes de Corneille, et cependant on crie sur la moitié que j'ai observée avec des regards très respectueux; mais les clameurs ne sont pas des raisons. Voudrait-on que j'eusse fait aux beautés de Corneille l'outrage d'encenser les défauts, et qu'à côté de ses admirables scènes (je ne dis pas de ses admirables pièces) j'eusse placé *Théodore*, *Pertharite*, *Andromède*, *la Toison d'Or*, *Tite et Bérénice*, *Othon*, *Pulchérie*, *Agésilas*, *Suréna*? J'ai jugé les ouvrages, et non l'auteur. J'ai dit ce que tout homme de goût se dit à lui-même quand il lit Corneille, et ce que vous dites tout haut, parceque vous avez la noble sincérité qui appartient au génie. N'est-il pas vrai que le grand tragique ne se rencontre que dans la

dernière scène de *Rodogune?* Mais ce sublime, sur quoi est-il fondé? sur quatre actes bien défectueux. Pourquoi Racine a-t-il été si parfait, sans pourtant faire aucun tableau qui approche de la dernière scène de *Rodogune?* c'est que le goût joint au génie ne produit jamais rien de mauvais. C'est à vous, mon cher confrère, à réunir ce que la nature partagea entre ces deux grands hommes.

Il faut bien du temps pour fixer le jugement du public. Vous savez avec quelle fureur on affectait de louer cette partie carrée de l'*Électre* de Crébillon, ce roman ténébreux, ces vers durs et hérissés, ces dialogues où personne ne répond à propos; cet Itys, cette Clytemnestre, cette Iphianasse. On commence à peine à ouvrir les yeux. Travaillez, mon cher confrère; faites oublier toutes ces extravagances boursouflées, tous ces vers welches. Il y a de très belles choses dans *Rhadamiste,* mais j'espère que votre *Timoléon* [1] vaudra mieux; votre goût pour la simplicité est le vrai goût, et il n'appartient qu'au grand talent. Il est bien singulier que vous n'ayez pas un *Corneille* commenté; vous étiez le premier sur la liste. Je suis très affligé de ce contre-temps; il sera réparé; il est trop juste que vous ayez votre modèle pour les belles scènes, et les remarques bonnes ou mauvaises de votre ami.

[1] * Cette tragédie fut représentée en 1764. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCCXLIX.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Aux Délices, 28 mai.

Voilà votre excellence associée à la conjuration. Si quelque curieux ouvre ce gros paquet, il croira, à ce grand mot, qu'il s'agit d'une affaire bien terrible.

Et quand il apprendra que M. le duc de Prâlin est un des principaux conjurés, il ne doutera pas que vous n'alliez mettre le feu en Italie. Mais, après tout, il n'y a que moi de méchant homme dans tout ceci, en y comprenant mes méchants vers.

Pour vous mettre bien au fait du plan des conjurés, il faut que je vous dise ce que vous savez peut-être déja aussi bien que moi. M. de Prâlin, qui veut s'amuser, et qui en a besoin, et M. et madame d'Argental, ont fait serment qu'on ne saurait point le nom de l'auteur; vous ferez, s'il vous plaît, le même serment avec madame l'ambassadrice. Il est bon de l'accoutumer aux grandes affaires.

On a lu une esquisse de la pièce à nosseigneurs les comédiens; on leur a fait croire que l'auteur

était un jeune pauvre diable d'ex-jésuite dont il fallait encourager le talent naissant. Les comédiens ont donné dans le panneau; et voilà la première fois de ma vie qu'on m'a pris pour un jésuite. Je me confie à vous; je suis bien sûr que le secret des conjurés est en bonnes mains. Je n'ai qu'un remords, et il est grand; c'est que la pièce ne soit pas tendre, et que les beaux yeux de madame de Chauvelin demeureront à sec. Je lui en demande mille pardons. Mais, en qualité d'ambassadrice, elle trouvera du *raisonner* et de fort vilaines actions qui peuvent amuser des ministres. Enfin j'envoie ce que j'ai et ce que j'ai promis. Si je ne vous ai pas ennuyé plus tôt, c'est que la pièce n'était pas faite, et que j'ai été obligé de donner tout mon temps à mon maître Pierre, que j'ai si mal imité.

Je crois que du temps de la Fronde les marauds que j'ai l'honneur de vous présenter auraient fort réussi.

Je suis étonné d'écrire une lettre de ma main; mais c'est que ma fluxion, qui désolait mes yeux, s'est jetée ailleurs. Je n'ai rien perdu.

On dit que vous avez à Turin une belle épidémie qui fait mourir les Piémontais. Je me flatte que les ambassadeurs n'ont rien à craindre, et que l'épidémie respecte le droit des gens.

J'ai eu l'honneur de voir votre ami, que vous

avez bien voulu charger d'une lettre pour moi. Il m'a paru digne de votre amitié.

Que vos excellences reçoivent avec amitié les respects du Vieux de la montagne.

LETTRE MMMDCCCL.

A M. COLLINI.

Aux Délices, 28 mai.

Mon cher confrère en historiographie, je crois que vous avez été très content de notre confrère, M. Mallet, qui s'en va historiographer le landgraviat de Hesse. Je vous présente toujours quelque étranger : en voici un[1] qui a une autre sorte de mérite; mais vraiment il n'est point étranger à Manheim; c'est un Palatin : il est vrai qu'il est réformé, et qu'il demande une cure réformée. Vous ne vous mêlez pas de ces œuvres pies ou impies, ni moi non plus. Il m'est fortement recommandé; et je vous le recommande autant que je peux. Dites-lui du moins comment il faut s'y prendre pour obtenir l'honneur de brailler en allemand pour de l'argent; indiquez-lui la route qu'en vérité je ne connais pas. Je vous écris de ma main; mais

[1] * C'était un jeune candidat de la communion réformée, qui se nommait Hilspach, et qui, sur la recommandation de Voltaire, fut fait ministre à Beaumenthal. (L. D. B.)

c'est avec une difficulté extrême : ma fluxion s'est jetée sur la gorge, et m'empêche de dicter. Je ne sais pas comment je suis en vie avec tous les maux qui m'assiégent : ils n'ont point encore pris sur l'ame, et ils laissent sur-tout des sentiments à un cœur qui est à vous.

LETTRE MMMDCCCLI.

A M. DAMILAVILLE.

1er juin.

Vraiment, mon cher frère, vous avez bon nez de ne point divulguer la petite correction fraternelle que le neveu de M. Ératou fait aux réformateurs et aux réformables. Il ne faut pas que, dans la place où vous êtes, vous vous mêliez de pareilles affaires. Les chers frères ont la force des lions quand ils écrivent; mais il faut qu'ils aient la prudence des serpents quand ils agissent.

J'ai lu enfin le mandement de l'archevêque de Paris; je vous avoue qu'il m'a paru modéré et raisonnable. Otez le nom de jésuite, il n'y aurait rien à répliquer; mais il n'y a pas moyen d'avoir raison quand on soutient une Société qui avait trouvé le secret, malgré sa politique, de déplaire à la nation depuis deux cents ans.

Est-il vrai qu'une jeune actrice a débuté avec

succès dans les rôles ingénus? Je m'intéresse beaucoup plus à une nouvelle actrice qu'à un nouveau prédicateur. J'aime le *tripot*, et je veux que les Welches aient du plaisir.

Dès que j'ai un moment de relâche à mes maux, je songe à porter les derniers coups à l'*inf...;* mais les frères sont dispersés, désunis, et j'ai peur d'être comme le vieux Priam:

« . . . . . Telum imbelle, sine ictu.
VIRG., *Æneid.*, lib. II, v. 544.

La lettre de M. Daumart est à-peu-près de même[1]; l'archevêque d'Auch en rit; il a cinquante mille écus de rente.

Adieu, mon cher frère; je vous aime tous les jours davantage; vous êtes ma consolation, et vous m'engagez à être plus que jamais.... *Écr. l'inf....*

[1] Voici la copie de cette lettre de M. Daumart à M. l'archevêque d'Auch; elle semble écrite sous la dictée de Voltaire:

A Fernei, 29 mai.

« Permettez, monseigneur, qu'un gentilhomme s'adresse à vous pour une chose qui vous regarde, et qui me touche.

« Affligé depuis quatre ans d'une maladie incurable, j'ai été recueilli dans un château de M. de Voltaire, sur les confins de la Bourgogne; il me tient lieu de père, ainsi qu'à la nièce du grand Corneille. Je lui dois tout: vous m'avouerez que j'ai dû être surpris et blessé quand on m'a dit que vous aviez traité, dans un mandement, mon bienfaiteur d'auteur mercenaire, et d'homme dont les sentiments erronés avaient disposé la nation à chasser les jésuites. Quant à l'épithète de mercenaire, daignez vous informer de votre neveu,

LETTRE MMMDCCCLII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 4 juin.

J'écris avec grand plaisir, madame, quand j'ai un sujet. Écrire vaguement et sans avoir rien à dire, c'est mâcher à vide; c'est parler pour parler, et les deux correspondants s'ennuient mutuellement et cessent bientôt de s'écrire.

Nous avons un grand sujet à traiter; il s'agit de bonheur, ou du moins d'être le moins malheureux qu'on peut dans ce monde. Je ne saurais souffrir que vous me disiez que plus on pense, plus on est malheureux. Cela est vrai pour les gens qui pen-

M. de Billat, s'il lui a prêté de l'argent en mercenaire; et quant aux jésuites, informez-vous aussi s'il n'a pas reçu et s'il n'entretient pas chez lui le père Adam, jésuite, qui a professé vingt ans la rhétorique à Dijon; informez-vous si, dans ses terres, il n'a pas mis tous les paysans à leur aise par ses bienfaits. Quand vous serez instruit, je m'assure que vous saurez un peu de mauvais gré à celui qui vous a donné de si faux mémoires, et qui a si indignement abusé de votre nom. La religion et la probité vous engageront sans doute à réparer sa faute; et vous sentirez quelque repentir d'avoir outragé ainsi, sans aucun prétexte, une famille qui sert le roi dans les armées et dans les parlements. J'attendrai l'honneur de votre réponse un mois entier.

« J'ai l'honneur d'être dans cette espérance, monseigneur, etc.

« DAUMART. »

(L. D. B.)

sent mal; je ne dis pas pour ceux qui pensent mal de leur prochain: cela est quelquefois très amusant; je dis pour ceux qui pensent tout de travers: ceux-là sont à plaindre, sans doute, parcequ'ils ont une maladie de l'ame, et que toute maladie est un état triste.

Mais vous, dont l'ame se porte le mieux du monde, sentez, s'il vous plait, ce que vous devez à la nature. N'est-ce donc rien d'être guéri des malheureux préjugés qui mettent à la chaîne la plupart des hommes, et sur-tout des femmes? de ne pas mettre son ame entre les mains d'un charlatan? de ne pas déshonorer son être par des terreurs et des superstitions indignes de tout être pensant? d'être dans une indépendance qui vous délivre de la nécessité d'être hypocrite? de n'avoir de cour à faire à personne, et d'ouvrir librement votre ame à vos amis?

Voilà pourtant votre état. Vous vous trompez vous-même quand vous dites que vous voudriez vous borner à végéter; c'est comme si vous disiez que vous voudriez vous ennuyer. L'ennui est le pire de tous les états. Vous n'avez certainement autre chose à faire, autre parti à prendre, qu'à continuer de rassembler autour de vous vos amis: vous en avez qui sont dignes de vous.

La douceur et la sûreté de la conversation est un plaisir aussi réel que celui d'un rendez-vous

dans la jeunesse. Faites bonne chère, ayez soin de votre santé, amusez-vous quelquefois à dicter vos idées, pour comparer ce que vous pensiez la veille à ce que vous pensez aujourd'hui; vous aurez deux très grands plaisirs, celui de vivre avec la meilleure compagnie de Paris, et celui de vivre avec vous-même. Je vous défie d'imaginer rien de mieux.

Il faut que je vous console encore, en vous disant que je crois votre situation fort supérieure à la mienne. Je me trouve dans un pays situé tout juste au milieu de l'Europe. Tous les passants viennent chez moi. Il faut que je tienne tête à des Allemands, à des Anglais, à des Italiens, et même à des Français, que je ne verrai plus; et vous ne vivez qu'avec des personnes que vous aimez.

Vous cherchez des consolations; je suis persuadé que c'est vous qui en fournissez à madame la maréchale de Luxembourg. Je lui ai connu une imagination bien brillante, et l'esprit du monde le plus aimable; j'ai cru même entrevoir chez elle de beaux rayons de philosophie; il faut qu'elle devienne absolument philosophe : il n'y a que ce parti-là pour les belles ames. Voyez la misérable vie qu'a menée madame la maréchale de Villars dans ses dernières années; la pauvre femme allait au salut, et lisait, en bâillant, les *Méditations* du père Croizet.

Vous qui relisez Corneille, madame, mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous pensez de mes remarques, et je vous dirai ensuite mon secret. Daignez toujours aimer un peu votre directeur, qui se ferait un grand honneur d'être dirigé par vous.

LETTRE MMMDCCCLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 juin.

Anges célestes, quoi! je ne vous ai pas mandé que Cornélie-Chiffon, que Chiméne-Marmotte nous avait donné une fille! il faut donc qu'il y ait eu une lettre de perdue, avec un petit cahier pour la *Gazette littéraire*. J'envoie ce paquet-ci, pour plus de sûreté, par M. le duc de Prâlin, à qui je l'adresse. Il n'est pas douteux que M. l'abbé Arnaud aura un *Corneille,* aussi bien que les héros et les héroïnes tragiques; mais il fallait que le ballot arrivât, et il faut que les exemplaires soient reliés. Je n'ai pas la moitié, à beaucoup près, des exemplaires que j'avais retenus.

Oui, je mourrai dans l'opinion que c'est une barbarie welche d'étrangler, de tronquer, de mutiler les sentiments; c'est l'Opéra-Comique qui a mis à la mode cette abominable coutume. On ne

veut plus rien aujourd'hui que par extrait; et voilà pourquoi on n'a pas fait un bon ouvrage, depuis trente ans, en prose ou en vers. O Welches! vous êtes dans la décadence, et j'en suis bien fâché.

J'ai mis enfin M. de Chauvelin, l'ambassadeur, dans la confidence de la conspiration. J'exige de lui et de madame sa femme le serment de ne rien révéler. Mais mon paquet sera assurément ouvert par M. le comte de Viri. Voilà à quoi on est exposé dans les grandes affaires.

Je vous remercie bien, mes anges, des espérances que vous me donnez pour mes dîmes. Si je triomphe de l'Église, ce sera de votre triomphe. L'Église et le parterre sont des gens difficiles.

J'écrirai à M. de Lorenzi et à M. Béliard, s'il ne me vient rien par la voie de Cramer. M. Algarotti, qui m'aurait tout fourni, vient de mourir[1].

J'ai eu l'honneur de voir aujourd'hui madame de Puiségur; elle a voulu que je la reçusse en bonnet de nuit et en robe de chambre. Ma fluxion a un peu quitté mes yeux pour se jeter sur tout le reste. Je suis l'homme de douleur; mais je souffre le tout assez gaiement: c'est le seul parti qu'il y ait à prendre dans ce monde.

Avez-vous vu les propositions de paix que m'a faites maître Aliboron, et ma petite réponse?

[1] * A Pise, le 3 mars 1764. (L. D. B.)

Portez-vous bien sur-tout, mes divins anges. Ayez la bonté de présenter mes très sincères remerciements à M. Arnaud. Pardon.

LETTRE MMMDCCCLIV.

A MADAME LA PRINCESSE DE LIGNE.

Aux Délices, 6 juin.

Brionne, de ce buste adorable modèle,
Le fut de la vertu comme de la beauté;
L'amitié le consacre à la postérité,
Et s'immortalise avec elle.

Vous vous adressez, madame, à une fontaine tarie, pour avoir un peu d'eau d'Hippocrène. Je ne suis qu'un vieillard malade au pied des Alpes, qui ne sont pas le mont Parnasse. Ne soyez pas surprise si j'exécute si mal vos ordres. Il est plus aisé de mettre madame de Brionne en buste qu'en vers. Vous avez des Phidias, mais vous n'avez point d'Homère qui sache peindre Vénus et Minerve.

D'ailleurs, madame, vous écrivez avec tant d'esprit, que je suis tenté de vous dire: Si vous voulez de bons vers, faites-les. Je ne peux que vous représenter la difficulté d'une inscription en rimes. Quatre vers sont bien longs sous un marbre; mais il en faudrait cent pour exprimer tout ce qu'on

pense de vous et de madame la comtesse de Brionne.

Jetez mes quatre vers au feu, madame, et mettez en prose,

L'AMITIÉ CONSACRE CE MARBRE A LA BEAUTÉ ET A LA VERTU.

Cela est plus dans le style qu'on appelle *lapidaire;* ou bien jetez encore au feu cette inscription, et mettez en deux mots votre pensée; cela vaudra beaucoup mieux.

Pardonnez à mon extrême stérilité, et agréez le profond respect, etc.

LETTRE MMMDCCCLV.

DE FRÉDÉRIC,

LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Wabern, le 7 juin.

Monsieur, j'ai reçu votre lettre avec tout le plaisir imaginable. Je suis bien fâché que votre santé ne vous permette pas de venir me voir ici. Je serais au comble de la joie si, quand elle serait rétablie, vous veniez me surprendre agréablement avec mademoiselle Gaussin, que j'aime toujours beaucoup, pour jouer la comédie. Je vous prie, monsieur, de mettre ce projet en exécution, et rien alors ne saurait passer mon contentement. Je vous écris d'un endroit où je me souviens toujours avec plaisir d'avoir passé des moments bien agréables par les charmes de votre conversation. Nous y avons grande compagnie, et j'y ai fait con-

struire dans l'orangerie un petit théâtre où l'on joue trois fois la semaine la comédie. Tantôt c'est comédie française, tantôt c'est comédie italienne. J'ai un arlequin excellent, qui est fort naturel, qui n'a aucun lazzi forcé, et qui ne charge pas trop son rôle. Nous eûmes dernièrement l'*Avare* de Molière. J'eus la curiosité de lire le lendemain l'original, duquel le comique français l'a copié presque mot pour mot, et je trouvai que l'*Aululaire* de Plaute était le tableau original. Molière a substitué une cassette au lieu d'un pot; dans Plaute, l'on entend les cris d'une femme en travail d'enfant derrière le théâtre; ce qui n'aurait pas été fort bien reçu sur le théâtre français. Dans Molière, c'est un enlèvement qui se termine par un mariage; l'on rend la cassette dans celui-ci, et dans Plaute, l'avare donne le trésor encore avec la fille. Les cris d'Harpagon et d'Euclion sont les mêmes après qu'ils s'aperçoivent que leur cassette a été volée. Enfin le dénouement de Molière est des plus forcés; il fait venir un homme de bien loin pour faire tous ces mariages, et pour faire faire un habit neuf à Harpagon, au lieu que le dénouement de Plaute s'amène beaucoup plus naturellement. L'avare y meurt et garde sa passion jusqu'au tombeau.

J'ai vu M. le professeur Mallet de Genève; j'en ai été fort content. Il me paraît être un homme d'esprit; je l'ai engagé à écrire l'histoire de la Hesse; il va commencer incessamment la première partie, qui ira jusqu'à Philippe-le-Magnanime; et la seconde, qui sera la plus intéressante et la plus difficile, ira jusqu'à nos jours. Je lui ferai donner de mes archives toutes les pièces justificatives dont il pourrait avoir besoin. Il desire d'écrire seulement un abrégé de cette histoire, voulant écrire pour tout le monde, et non simplement pour les savants.

Je vous prie de me donner souvent de vos nouvelles, auxquelles je m'intéresse beaucoup.

Je suis avec bien de la considération, monsieur, votre très humble, etc. FRÉDÉRIC, landgrave de Hesse.

LETTRE MMMDCCCLVI.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 8 juin.

Nous ne comptions pas, madame, que madame de Pompadour partirait avant nous. Elle a fait un rêve bien beau, mais bien court. Notre rêve n'est pas si brillant; mais il est plus long et peut-être plus doux; car, quoiqu'elle eût toutes les apparences du bonheur, elle avait pourtant bien des amertumes, et la gêne continuelle attachée à sa situation a pu abréger ses jours. Au reste, la vie est fort peu de chose dans quelque état qu'on se trouve, et il n'y a pas grande différence entre la plus courte et la plus longue; nous ne sommes que des papillons dont les uns vivent deux heures, et les autres deux jours. Je suis un papillon très attaché à vous, madame; il y a long-temps que je n'ai eu la consolation de vous écrire. Une fluxion sur les yeux, qui m'a presque ôté la vue, a dérangé notre commerce, mais elle n'a point été jusqu'à mon cœur. J'ai resté depuis dix ans dans ma retraite, comme vous dans la vôtre. Nous sommes constants; mais je ne suis pas si sage que

vous : aussi vivrez-vous plus de cent ans, et je compte n'en vivre que quatre-vingts. Vous auriez bien dû faire un joli jardin au Jard; cela est très amusant, et il faut s'amuser; les eaux, les fleurs et les bosquets consolent, et les hommes ne consolent pas toujours. Adieu, madame; mon cœur est à vous pour le reste de ma vie avec le plus tendre respect.

LETTRE MMMDCCCLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 11 juin.

Je me flatte que mes anges voudront bien faire payer à la mémoire de M. le comte Algarotti le petit tribut ci-joint [1].

Est-il vrai qu'on va jouer *Cromwell*, et que c'est le *Cromwell* de Crébillon, achevé par un M. Du Clairon? Si on fait parler ce héros du fanatisme comme il parlait, ce sera un beau galimatias; mais c'est avec du galimatias qu'il parvint à gouverner l'Angleterre; et c'est ainsi qu'on a quelquefois subjugué le parterre.

Voilà donc l'arrêt des juges de Toulouse cassé, mais les os du pauvre Calas ne seront pas raccom-

[1] * Inséré dans la *Gazette littéraire*. (L. D. B.)

modés. Qu'obtiendra-t-on en suivant ce procès? les juges de Toulouse seront-ils condamnés à payer les frais de leur injustice? Je baise le bout des ailes de mes anges en toute humilité.

LETTRE MMMDCCCLVIII.

A M. DE LA SAUVAGÈRE.

Aux Délices, 11 juin.

Je vous remercie, monsieur, de la bonté que vous avez eue de me faire part de vos découvertes et de vos observations[1]. Je m'applaudis de penser comme vous. J'ai toujours cru que la nature a de grandes ressources. Je suis dans un pays tout plein de ces productions terrestres que les savants s'obstinent à faire venir de la mer des Indes. Nous avons des cornes d'ammon, de cent livres et de deux grains. Je n'ai jamais imaginé que de petites pierres plates et dentelées fussent des langues de chiens marins, ni que tous ces chiens de mer soient venus déposer quatre ou cinq mille langues sur les Alpes. Il y a long-temps que je suis obligé de renoncer à toutes ces observations qui demandent de bons yeux. Les miens sont dans un triste état, et ne me permettent pas même de vous as-

[1] Sur la végétation spontanée des coquilles fossiles de l'étang du château des Places. (L. D. B.)

surer, de ma main, avec quels sentiments d'une estime respectueuse j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

LETTRE MMMDCCCLIX.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 13 juin.

Je serais curieux, mon cher frère, d'avoir un exemplaire du *Supplément aux Welches*, et je l'attends de vos bontés.

Cromwell a-t-il subjugué les esprits à Paris comme en Angleterre? a-t-il été un sublime fanatique, un respectable hypocrite, un grand homme abominable? Campistron l'aurait fait tendrement amoureux de la femme du major-général Lambert.

Vous sentez, mon cher frère, combien la cassation de l'arrêt toulousain me ranime. Voilà des juges fanatiques confondus, et l'innocence publiquement reconnue. Mais que peut-on faire davantage? pourra-t-on obtenir des dépens, dommages et intérêts? pourra-t-on prendre le sieur David à partie? Je vois qu'il est beaucoup plus aisé de rouer un innocent que de lui faire réparation.

Dites-moi, je vous prie, si la *Gazette littéraire* prend un peu de faveur. Il me semble que cette

entreprise pourrait un peu nuire au commerce de maître Aliboron dit Fréron. Je suis enfoncé à présent dans des recherches pédantesques de l'antiquité. Tout ce que je découvre dépose furieusement contre *l'inf*.... Ah! si les frères étaient réunis!

Je ne sais, mon cher frère, si vous avez donné un *Corneille* commenté à maître Cicéron de Beaumont; il doit en avoir un de préférence. N'est-il pas un des élus? permettez que je mette ici une lettre pour lui.

Il y a un M. Blin de Sainmore qui a fait un joli recueil de vers; il lui faut un *Corneille*. Je voudrais bien que frère Thieriot me fît l'amitié de le voir, et de lui donner de ma part un exemplaire. Frère Thieriot pourrait l'engager à donner un supplément des fautes que je n'ai pas remarquées, et à faire en général quelques bonnes réflexions sur l'art dramatique: ce M. Blin de Sainmore en est très capable.

Il y a encore un M. De Belloi qui a fait des tragédies, qui s'y connaît, qui aime Racine; il demeure dans l'impasse, dit-il, des Quatre-Vents. Vous m'avouerez qu'un homme qui donne son adresse dans un *impasse*, et non dans un *cul-de-sac*, n'est pas welche, et mérite un *Corneille*. Il me paraît essentiel d'en donner à ceux qui peuvent défendre le bon goût contre le préjugé.

Je vous supplie, mon cher frère, d'envoyer le petit billet ci-joint à M. Mariette*; vous pouvez lui dire ou lui faire dire que quatre personnes lui en enverront chacune autant, et que je paie ma quote part le premier. Cela m'épargnera la peine d'écrire; je n'ai pas de temps à perdre; l'*inf*... m'occupe assez.

Je vous embrasse, mon cher frère; je vous demande mille pardons de toutes les peines que je vous donne pour le *Corneille*. J'abuse excessivement de votre amitié.

LETTRE MMMDCCCLX.

A M. LE KAIN.

17 juin.

J'ai vu, mon cher et grand acteur, ce jeune ex-jésuite auteur de ce drame barbare. Il dit qu'un opéra-comique est beaucoup plus agréable; il prétend que ces trois coquins qu'on donne immédiatement après ce coquin de Cromwell révolteraient le public, et que voilà trop de barbaries; il dit qu'on mourra de chaud au mois de juillet, et que la pièce fera mourir de froid; il dit qu'il ne faut aux Welches que de la tendresse. Je ne peux, au

* M. Mariette ne voulut point recevoir le mandat; il fut renvoyé à M. de Voltaire.

pied des Alpes, savoir quel est le goût de Paris; je m'en rapporte à vous, et je vous plains de jouer la comédie pendant l'été. Heureusement votre salle est fraîche aux pièces nouvelles. Il est à croire que votre ex-jésuite en fera une belle glacière; sans cette espérance, je vous aurais conseillé de vous habiller de gaze.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

LETTRE MMMDCCCLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 juin.

Mes anges me permettent-ils de leur adresser ma réponse à Le Kain? Ils verront quels sont les sentiments du jeune ex-jésuite.

J'oubliai, dans ma dernière lettre, de dire que j'avais écrit à M. le duc de Choiseul, pour l'École militaire; mais j'ai peur de n'avoir pas grand crédit. J'avais flatté le fondateur de la Guiane d'orner sa colonie d'une trentaine de galériens qui sont sur les chantiers de Marseille, pour avoir écouté la parole de Dieu en pleine campagne. Ils avaient promis de s'embarquer avec chacun mille écus. Croiriez-vous que ces drôles-là quand il a fallu tenir leur parole, ont fait comme les compagnons d'Ulysse, qui aimèrent mieux rester co-

chons que de redevenir hommes? Mes gens ont préféré les galères à la Guiane.

Gabriel Cramer arrive à Paris; il jette quelquefois un coup d'œil curieux sur mon bureau; il avise des fatras de vers, et de là il se met dans la tête que je fais quelque maussade tragédie. J'ai beau nier et le gronder, il a cette idée. Avouez-lui que je travaille à *Pierre-le-Cruel*, sans lui demander le secret.

Une chose bien plus intéressante, c'est ce procès de Calas, renvoyé aux requêtes de l'hôtel, c'est-à-dire devant les mêmes juges qui ont cassé l'arrêt toulousain. Cette horrible aventure des Calas a fait ouvrir les yeux à beaucoup de monde. Les exemplaires de *la Tolérance* se sont répandus dans les provinces, où l'on était bien sot : les écailles tombent des yeux, le régne de la vérité est proche. Mes anges, bénissons Dieu.

LETTRE MMMDCCCLXII.

A M. FORMEI.

Aux Délices, 17 juin.

Il est vrai, monsieur, que nous ne sommes pas vous et moi de la première jeunesse. On dit dans le monde que la vie est courte, et qu'elle se passe en malheurs ou en niaiseries. J'ai pris ce dernier

parti; et il paraît que vous en faites autant: ce n'est pourtant pas une niaiserie que d'avoir de jolies filles qui jouent la comédie; et je vous fais mon compliment de tout mon cœur sur les agréments que vous goûtez dans votre famille. Réjouissez-vous dans vos œuvres, car c'est là votre portion; une de vos vocations, à ce que je vois, est de faire des journaux. Il y a long-temps que vous passez en revue les sottises des hommes, et quelquefois les miennes. Si vous y trouvez *utile dulci*, continuez.

C'est un Livonien très aimable qui vous rendra ma réponse. Il m'a trouvé constant dans mes goûts; j'habite depuis six ans les Délices sans m'en lasser; il est vrai qu'on ne joue point la comédie dans le sacré territoire de Genève, et c'est ce qui fait que je ne dis plus:

> Je ne décide point entre Genève et Rome.
> HENRIADE, ch. II, v. 5.

Je décide pour Rome sans difficulté; mais j'ai fait bâtir en France, à une lieue de Genève, un fort joli théâtre: envoyez-moi toutes vos filles, je leur donnerai des rôles.

Voulez-vous me faire un plaisir, quoique nous ne soyons pas de la même religion? c'est de faire donner ce petit billet au libraire de Berlin qui a imprimé *Timée de Locres*, et *Ocellus Lucanus*. Je

me doute que ce sont des radoteurs, et c'est pour cela même que je les veux lire; j'en ai lu tant d'autres!

Je suis affligé de la perte d'Algarotti; c'était le plus aimable *Infarinato* d'Italie. Vous aurez le plaisir de le louer, en attendant celui de me juger. Je perds la vue comme Tirésie, sans avoir su, comme lui, les secrets du ciel: c'est ce qui fait que je ne mets pas ici de ma main la belle et solide formule de votre très humble et très obéissant serviteur.

LETTRE MMMDCCCLXIII.

A M. DE FRESNEI.

Aux Délices, 18 juin.

J'ai reçu, monsieur, une lettre non datée, de Marmoutier, signée de Fresnei. Je suppose qu'elle me vient d'un homme très aimable que j'ai eu l'honneur de voir, il y a environ douze ans, à Strasbourg, et je ne suppose pas pourquoi il se trouve au milieu d'une troupe de bénédictins allemands. Je lui souhaite les cent mille livres de rente dont ces ivrognes jouissent. Je suis à-peu-près comme le vieux Tobie; je perds la vue, et je n'ai point de fils qui me la rende avec le secours de l'ange Raphaël. Je dicte ma réponse, et je la dicte

un peu au hasard, dans le doute où je suis si c'est le fils de madame de Fresnei de Strasbourg qui m'a fait l'honneur de se souvenir de moi. Je serai toujours très attaché au fils et à la mère. Il me parle dans sa lettre d'un homme de lettres* qui a beaucoup d'esprit et de talents, qui est, je crois, actuellement à Nanci. Je le supplie, s'il est lié avec cette personne dont il me parle, de lui dire que je suis pénétré d'estime pour elle. Il est vrai que je suis fort embarrassé à son sujet. Vous savez, monsieur, que toutes les puissances de ce monde ont été en guerre; les gens de lettres, qui sont fort loin d'être des puissances, y sont aussi; il se trouve que l'homme de mérite en question fait la guerre à des hommes de mérite dont je suis l'ami; je voudrais pouvoir être leur conciliateur.

Je suis moi-même en guerre de mon côté avec des gens qui sont ses ennemis; tout cela est difficile à arranger, mais je conclus qu'il faut rire, et passer ses jours gaiement.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que j'ai voués à M. et à madame de Fresnei, monsieur, votre, etc.

* M. Palissot.

LETTRE MMMDCCCLXIV.

A M. DAMILAVILLE.

18 juin.

Vous me ferez, plaisir, mon cher frère, de me faire avoir les bêtises de Fréron sur les *Commentaires de Corneille*. Figurez-vous que Panckoucke a communiqué à M. d'Aquin* sa lettre et ma réponse; ainsi, puisqu'elles sont connues, le droit des gens permet qu'on les imprime. Je crois même que la chose est nécessaire pour l'édification publique, et vous savez que l'édification des Français consiste à rire. Je crois ce temps-ci fort stérile en nouvelles; je suis d'ailleurs toujours comme ce personnage de *l'Écossaise* qui disait: Moins de nouvelles, moins de sottises.

Vous m'avez fait observer que, si le roi de Pologne prend tous ses exemplaires, il n'en restera plus pour faire des présents. Ma foi, je crois que le roi de Pologne doit faire comme le roi de France et comme moi, ne prendre que la moitié des exemplaires pour lesquels il a souscrit; encore n'en ai-je que le tiers, parcequ'il n'en restait plus: on n'en avait pas assez tiré. Il faudrait une cin-

* Rédacteur de *l'Avant-Coureur*.

quantaine d'yeux pour lire vingt-cinq *Corneilles;* le roi de Pologne n'en a que deux, comme moi, et encore ne sont-ils pas meilleurs que les miens. J'ai l'honneur d'être affligé de la vue comme lui.

Tout ceci, mon cher frère, est peu philosophique : j'aime mieux examiner la façon dont certaines choses qui vous déplaisent se sont établies dans le monde.

Songez à M. Blin de Sainmore; il m'a écrit une belle lettre très bien raisonnée sur les pièces admirables de Racine, et sur les scènes imposantes de Corneille. Il y a quelque soixante ans que l'abbé de Châteauneuf me disait : Mon enfant, laissez crier le monde; Racine gagnera tous les jours, et Corneille perdra.

Pardonnez-moi, encore une fois, mes importunités, et permettez que je mette ces trois lettres dans votre paquet. Vous voilà plus chargé des affaires du Parnasse que de celles du vingtième.

Je vous embrasse le plus tendrement du monde. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCCLXV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 20 juin.

Il faut, madame, que je vous parle net. Je ne crois pas qu'il y ait un homme au monde moins capable que moi de donner du plaisir à une femme de vingt-cinq ans, en quelque genre que ce puisse être. Je ne sors jamais; je commence ma journée pas souffrir trois ou quatre heures, sans en rien dire à M. Trouchin.

Quand j'ai bien travaillé, je n'en peux plus. On vient dîner chez moi, et la plupart du temps je ne me mets point à table; madame Denis est chargée de toutes les cérémonies, et de faire les honneurs de ma cabane à des personnes qu'elle ne reverra plus.

Elle est allée voir madame de Jaucourt; et c'est pour elle un très grand effort, car elle est malade et paresseuse. Pour moi, je n'ai pu en faire autant qu'elle, parceque j'ai été quinze jours au lit, avec un mal de gorge horrible.

Il faut vous dire encore, madame, que je ne vais jamais à Genève; ce n'est pas seulement parceque c'est une ville d'hérétiques, mais parcequ'on y ferme les portes de très bonne heure, et

que mon train de vie campagnard est l'antipode des villes. Je reste donc chez moi, occupé de souffrances, de travaux, et de charrues, avec madame Denis, la nièce à Pierre Corneille, son mari, et un ex-jésuite[1] qui nous dit la messe et qui joue aux échecs.

Quand je peux tenir quelque pédant comme moi, qui se moque de toutes les fables qu'on nous donne pour des histoires, et de toutes les bêtises qu'on nous donne pour des raisons, et de toutes les coutumes qu'on nous donne pour des lois admirables, je suis alors au comble de ma joie.

Jugez de tout cela, madame, si je suis un homme fait pour madame de Jaucourt. Il m'est impossible de parler à une jeune femme plus d'un demi-quart d'heure. Si elle était philosophe, et qu'elle voulût mépriser également saint Augustin et Calvin, j'aurais alors de belles conférences avec elle.

Pour M. Hume, c'est tout autre chose : vous n'avez qu'à me l'envoyer, je lui parlerai, et surtout je l'écouterai. Nos malheureux Welches n'écriront jamais l'histoire comme lui ; ils sont continuellement gênés et garrottés par trois sortes de chaînes : celles de la cour, celles de l'Église, et celles des tribunaux appelés parlements.

[1]* Le père Adam. Voyez *Biographie* de Voltaire, tom. I, p. 162, ma note sur cet ex-jésuite. (L. D. B.)

On écrit l'histoire en France comme on fait un compliment à l'Académie française; on cherche à arranger ses mots de façon qu'ils ne puissent choquer personne. Et puis je ne sais si notre histoire mérite d'être écrite.

J'aime bien autant encore la philosophie de M. Hume que ses ouvrages historiques. Le bon de l'affaire, c'est qu'Helvétius, qui dans son livre *de l'Esprit* n'a pas dit la vingtième partie des choses sages, utiles et hardies, dont on sait gré à M. Hume et à vingt autres Anglais, a été persécuté chez les Welches, et que son livre y a été brûlé. Tout cela prouve que les Anglais sont des hommes, et les Français des enfants.

Je suis un vieil enfant plein d'un tendre et respectueux attachement pour vous, madame.

LETTRE MMMDCCCLXVI.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Aux Délices, 20 juin.

Vous m'avez envoyé, mon illustre et cher confrère, le portrait* d'un des premiers hommes de France, et mon cœur vous répète ce que l'exergue

* Celui du président Hénault lui-même, au bas duquel est gravé ce vers de M. de Voltaire :

Qu'il vive autant que son ouvrage!

vous a dit. Riez d'une caricature qui me ressemble assez : c'est l'ouvrage d'un jeune homme de quinze ans, qui, en me voyant par la fenêtre, m'a croqué en deux minutes, et m'a gravé en quatre. Ce siècle est le siècle des graveurs; sans vous, il ne serait pas celui des grands hommes.

LETTRE MMMDCCCLXVII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 20 juin.

Par ma foi, monsieur, je crois que j'irai bientôt retrouver Francesco Algarotti. Sa conversation était fort agréable : je m'entretiendrai de vous avec lui; ce sera ma consolation; mais je ne me ferai point dresser de monument de marbre, quoiqu'il y ait en Suisse d'assez beau marbre et un assez bon sculpteur. Je trouve que les mausolées ne doivent être érigés que par les héritiers. Je suis affligé de sa perte; il avait du mérite, et c'était un des meilleurs *Infarinati* que nous eussions. Notre Goldoni ne passera pas sitôt par notre petit ermitage; il me paraît qu'il restera long-temps à Paris.

Je vois, monsieur, par votre lettre, que vous donnez les plus belles fêtes d'Italie. On peut faire ailleurs des courses de chevaux; mais vous courez sur le cheval Pégase; vous donnez des plaisirs à

l'esprit, tandis que d'autres en donnent aux yeux. Mes yeux ne sont plus guère capables d'avoir du plaisir : mon ame a un plaisir bien sensible à être aimée de la vôtre. Agréez, monsieur, les assurances de mon respectueux attachement.

LETTRE MMMDCCCLXVIII.

A M. D'AQUIN DE CHATEAU-LYON.

Aux Délices, 22 juin.

S'il vous était permis, monsieur, de rendre votre *Avant-Coureur*[1] aussi agréable que vos lettres, il ferait une grande fortune. Je vous supplie de continuer. J'aurai le plaisir d'avoir de vous ce que vous faites de mieux. Vous me contez très plaisamment des anecdotes fort plaisantes. Ne vous lassez pas, je vous prie : songez que je suis malade. Vous êtes médecin, autant qu'il m'en souvient. Vos lettres sont pour moi une excellente recette.

Je n'ai point lu cette lettre de Jean-Jacques dont vous me parlez. Moi, persécuteur ! moi, violent persécuteur ! C'est Jeannot lapin à qui on fait accroire qu'il est un foudre de guerre. Il y a deux ans que Jean-Jacques, auteur de quelques comédies, s'avisa d'écrire contre la comédie. Je ne sais

[1]* *L'Avant-Coureur* avait succédé à la *Feuille Nécessaire* dont le public n'avait pas ratifié le titre. (L. D. B.)

pas trop bien quelle était sa raison; mais cela n'était guère raisonnable.

Jean-Jacques ajouta à cette saillie celle de m'écrire que je corrompais sa patrie en fesant jouer la comédie chez moi en France, à deux lieues de Genève. Je ne lui fis point de réponse. Il s'imagina que j'étais fort piqué contre lui, quoiqu'il dût savoir que les choses absurdes ne peuvent fâcher personne. Croyant donc m'avoir offensé, il s'est allé mettre dans la tête que je m'étais vengé, et que j'avais engagé les magistrats de Genève à condamner sa personne et son livre. Cette idée, comme vous le voyez, est encore plus absurde que sa lettre. Que voulez-vous? Il faut avoir pitié des infortunés à qui la tête tourne; il est trop à plaindre pour qu'on puisse se fâcher contre lui.

Permettez-moi de souscrire pour votre *Avant-Coureur*. Si jamais d'ailleurs j'obtiens quelque crédit dans le sanhédrin de la comédie, je vous ferai recevoir spectateur, et vous pourrez me siffler à votre aise. Sans cérémonie.

LETTRE MMMDCCCLXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 juin.

Je crois, mes divins anges, toutes réflexions faites, qu'il faut que le roi de Pologne se contente du paquet qui est chez M. de Laleu depuis plus d'un mois, et qu'il fasse comme le roi son gendre et moi chétif; car, s'il prend les vingt-cinq exemplaires, il n'en restera plus pour ceux à qui j'en destinais. C'est une négociation que vous pouvez très bien faire avec M. de Hullin, qui est sans doute un ministre conciliant.

Je vous conjure, mes divins anges, de recommander le plus profond secret à messieurs de la *Gazette littéraire*. Je ne fais pas grand cas des vers de Pétrarque; c'est le génie le plus fécond du monde dans l'art de dire toujours la même chose; mais ce n'est pas à moi à renverser de sa niche le saint de l'abbé de Sade.

S'il fait d'aussi grandes chaleurs à Paris que dans ma grande vallée entre les Alpes, la glace de nos roués sera de saison. Le temps n'est pas trop favorable pour une pièce nouvelle; mais vous savez que vous êtes les maîtres de tout. Je conseille toujours aux acteurs de s'habiller de gaze. L'ex-

jésuite qui m'est venu voir, comme vous savez, m'a prié de vous engager à faire une correction importante; c'est de mettre *je me meurs*, au lieu de *je succombe*. Je lui ai dit que l'un était aussi plat que l'autre, et que tout cela était très indifférent. C'est au second acte. C'est Julie qui parle à Fulvie:

> A peine devant vous je puis me reconnaître,
> Je me meurs.
>
> *Le Triumvirat*, sc. IV.

Ce *je me meurs* est en effet plus supportable que *je succombe*, et sert mieux la déclamation. De plus, il y a un autre *succombe* dans la même scène, et il ne faut pas succomber deux fois. L'auteur pourra bien succomber lui-même, mais j'espère qu'on n'en saura rien.

Vraiment, mes anges, il faut confier à beaucoup de bavards que je fais *Pierre-le-Cruel*, et qu'il sera prêt pour le commencement de l'hiver; rien ne sera plus propre à dérouter les curieux qui parlent des roués, et qui les attribuent déja à Helvétius, à Saurin. Il faut les empêcher de venir jusqu'à nous.

Dites-moi un mot, je vous prie, de ces roués, et recommandez bien au fidèle Le Kain d'empêcher qu'on n'étrique l'étoffe, qu'on ne la coupe, qu'on ne la recouse avec des vers welches; il en résulte des choses abominables. Un Gui Duchesne achète le manuscrit mutilé, écrit à la diable; et

l'on est déshonoré dans la postérité, si postérité y a; cela dessèche le sang, et abrège les jours d'un pauvre homme. Quoi qu'il en soit, je baise le bout de vos ailes avec respect et tendresse.

LETTRE MMMDCCCLXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 juin.

Je reçois, au départ de la poste, une lettre d'un ange, du 18 de juin, et je suis très affligé que l'autre ange soit malade. Répondons vite.

Quant au vers,

> Le danger suit le lâche, et le brave l'évite,

si ce vers n'était pas précédé de ceux qui l'expliquent, il serait ridicule; mais, pour prévenir tout scrupule, il n'y a qu'à mettre:

> Le lâche fuit en vain, la mort vole à sa suite;
> C'est en la défiant que le brave l'évite.
> *Le Triumvirat*, acte IV, sc. VII.

Quant à l'affaiblissement qu'on demande de la description du combat de Pompée, c'est vouloir être froid pour vouloir paraître plus vraisemblable. Il y a des occasions où c'est n'avoir pas le sens commun que de vouloir trop chercher le sens commun. Je demande très instamment, très vi-

vement, qu'on ne change rien à cette scène. Je demande sur-tout qu'on suive les dernières corrections que j'ai envoyées; elles me paraissent favoriser beaucoup la déclamation, ce qui est un point très important. Il ne s'agit pas seulement de faire des vers, il faut en faire qui animent les acteurs.

On se mourait hier de chaud, on se meurt aujourd'hui, on est mort. Les comédiens ont le diable au corps de jouer une pièce nouvelle dans un temps où personne ne peut venir à la Comédie.

Quoi! vous n'auriez pas reçu les lettres où je vous parlais des Calas! J'apprends, mes divins anges, qu'il s'est tenu un conseil où vous avez admis la pauvre veuve. Vos bontés ne se refroidissent point; vous avez un grand avantage sur les autres hommes, c'est que vos vertus sont persévérantes. Vous ne me parlez point de la lettre de M. Panckoucke et de ma réponse[1]; la chose est pourtant plaisante, et mériterait d'être connue.

Je n'ai encore rien d'Italie: les Italiens, par ce temps-ci, ne font que la méridienne.

Je vous ai envoyé l'Éloge d'Algarotti, qui figurera bien dans la *Gazette littéraire*. Je vous ai écrit par M. le duc de Prâlin et par M. de Courteilles; celle-ci sera sous l'enveloppe de M. l'abbé Arnaud.

[1]* Voyez plus haut lettres MMMDCCCXXXIX et MMMDCCCXLVI.

(L. D. B.)

Remarquez, s'il vous plaît, que nous nous sommes rencontrés sous le masque de *Don Pèdre*. J'ai confié à M. de Thibouville que je travaillais fortement à ce *Don Pèdre*: serait-il assez méchant pour m'avoir gardé le secret?

Adieu, mes divins anges, rions, mais sur-tout que madame d'Argental n'ait plus son rhumatisme; il n'y a pas là de quoi rire.

LETTRE MMMDCCCLXXI.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLACH.

A Carlsruhe, le 26 juin.

Monsieur, le peu de moments que je vis M. Mallet, joint au titre d'être de vos amis, me fit bien desirer de le voir repasser chez nous, et prendre ma réponse. Je m'en flattais même si bien, que je la remis à ce moment; mais le sachant maintenant de retour à Genève, je ne perds plus un instant à vous remercier de la lettre du monde la plus flatteuse et la plus obligeante qu'il vous a plu m'écrire. Vous connaissez trop, monsieur, mon estime et mon admiration pour vous, pour ne point être persuadé que tous mes vœux ne tendent qu'à vous revoir, vous entendre, vous admirer, et vous prouver ma parfaite considération. Vous ne m'en dites plus rien, monsieur; voulez-vous que j'en perde toute espérance! j'en serais vivement touchée. Quelle satisfaction au moins pour moi de vous voir me conserver votre souvenir! c'est un dédommagement auquel j'ai quelque droit de prétendre par tout le cas que j'en fais. M. Mallet m'a remis, monsieur, vos deux derniers ouvrages; il ne pouvait me

donner rien de plus agréable. Vos Contes de *Guillaume Vadé* font bien preuve du feu et de la vivacité intarissable de votre génie. Enfin il n'est qu'un Voltaire; j'en suis si persuadée, que rien n'égalera jamais les sentiments de l'estime la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc. CAROLINE, margrave de Bade-Dourlach.

LETTRE MMMDCCCLXXII.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

Aux Délices, 27 juin.

Monseigneur, il faut que vous permettiez encore cette petite importunité. Je sais respecter vos occupations, mais il y a une bagatelle très importante pour moi, pour laquelle je vous implore: elle n'est ni sacerdotale, ni épiscopale, elle est académique. On va jouer une tragédie où votre éminence n'ira pas, et où je voudrais qu'elle pût aller. C'est ce *Triumvirat*, cet assemblage d'assassins et de coquins illustres, sur quoi je vous consultai l'année passée quand vous aviez du loisir. J'ai oublié de vous demander le secret, et je vous le demande aujourd'hui très instamment. On va donner la pièce sous le nom d'un petit ex-jésuite. Prêtez-vous à cette niche, si on vous en parle. Je vous prends pour mon confesseur: vous ne me donnerez peut-être pas l'absolution; cependant je vous jure que j'ai suivi vos bons avis autant que

j'ai pu. Si la pièce est sifflée, ce n'est pas votre faute, c'est la mienne.

Comme vous voilà établi mon confesseur, je vous avouerai, toute réflexion faite, que malgré mon extrême envie de vous voir uniquement à la tête des lettres, vivant en philosophe, cependant je vous pardonne d'être archevêque.

Je ne trouve qu'une bonne chose dans le Testament attribué au cardinal de Richelieu; c'est qu'il faut qu'un évêque soit homme d'état plutôt que théologien. Le métier est bien triste pour qui s'en tient aux fonctions épiscopales; mais un grand seigneur archevêque peut, dans les occasions, tenir lieu de gouverneur, d'intendant, de juge, et tant vaut l'homme, tant vaut son église. Si vous aviez siégé à Toulouse, l'horrible affaire de Calas ne serait pas arrivée. Je suis obligé de parler ici à votre éminence d'un archevêque de votre voisinage qui a fait un étrange mandement. Il m'y a fourré très indécemment : c'est M. d'Auch [1]. Il prenait bien son temps! tandis que je fesais mille plaisirs à son neveu, qui est un gentilhomme de mon voisinage. On dit que c'est un Patouillet, jésuite, qui est l'auteur de ce mandement brûlé à Toulouse. Il faut que ce Patouillet soit un fanatique bien mal instruit. Il ne savait pas que j'avais

[1] *Lettre pastorale.* FACÉTIES. (L. D. B.)

recueilli deux jésuites, dont l'un est mon aumônier et l'autre demeure dans un de mes petits domaines. Le temps où nous vivons, monseigneur, demande des hommes de votre caractère et de votre esprit à la tête des grands diocèses. Comme je ne suis qu'un profane, je n'en dirai pas davantage, et je vous demande votre bénédiction.

Je voudrais bien que vous pussiez lire *la Tolérance :* je crois que vous y trouveriez quelques uns de vos principes. L'ouvrage est un peu rabbinique, mais il vous amuserait.

J'aurai l'honneur d'écrire à votre éminence, quand elle sera tranquille au pays des Albigeois, et débarrassée de la grosse besogne.

Je la supplie de me conserver ses bontés, et d'agréer mon tendre respect.

LETTRE MMMDCCCLXXIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Fernei, 27 juin.

Notre commerce à tâtons devient vif, madame. Votre grand'taute fesait très bien de prendre le temps comme il vient, et les hommes comme ils sont; mais, quand le temps est mauvais, il faut un abri; et, quand les hommes sont ou méchants

ou prévenus, il faut ou les fuir ou les détromper : c'est le cas où je me trouve.

Vous ne vous attendiez pas à être chargée d'une négociation, madame. C'est ici où le quinze-vingt des Alpes a besoin des bontés de la très judicieuse quinze-vingt de Saint-Joseph.

Rousseau, dont vous me parlez, m'écrivit, il y a trois ans, ces propres mots, de Montmorenci : « Je ne vous aime point. Vous donnez chez vous « des spectacles ; vous corrompez les mœurs de ma « patrie, pour prix de l'asile qu'elle vous a donné. « Je ne vous aime point, monsieur, et je ne rends « pas moins justice à vos talents. »

Une telle lettre, de la part d'un homme avec qui je n'étais point en commerce, me parut merveilleusement folle, absurde et offensante. Comment un homme qui avait fait des comédies pouvait-il me reprocher d'avoir des spectacles chez moi, en France ? Pourquoi me fesait-il l'outrage de me dire que Genève m'avait donné un asile ? Eh ! j'en donne quelquefois ; je vis dans ma terre, je ne vais point à Genève. En un mot, je ne comprends point sur quel prétexte Rousseau put m'écrire une pareille lettre. Il a sans doute bien senti qu'il m'avait offensé, et il a cru que je m'en devais venger ; c'est en quoi il me connaît bien mal.

Quand on brûla son livre à Genève, et qu'il y fut décrété de prise de corps, il s'imagina que

c'était moi qui avais fait une brigue contre lui, moi qui ne vais jamais à Genève.

Il écrit à madame la duchesse de Luxembourg que je me suis déclaré son plus mortel ennemi; il imprime que je suis le plus violent et le plus adroit de ses persécuteurs. Moi, persécuteur! c'est Jeannot lapin qui est un foudre de guerre. Moi, j'aurais été un petit père Le Tellier! quelle folie! Sérieusement parlant, je ne crois pas qu'on puisse faire à un homme une injure plus atroce que de l'appeler persécuteur.

Si jamais j'ai parlé de Rousseau autrement que pour donner un sens très favorable à son *Vicaire savoyard,* pour lequel on l'a condamné, je veux être regardé comme le plus méchant des hommes. Je n'ai pas même voulu lire un seul des écrits qu'on a faits contre lui, dans cette circonstauce cruelle où l'on devait respecter son malheur, et estimer son génie.

Je fais madame la maréchale de Luxembourg juge du procédé de Rousseau envers moi, et du mien envers lui; je me confie à son équité, et je vous supplie de rapporter le procès devant elle. J'ambitionne trop son estime pour la laisser douter un moment que je sois capable de me déclarer contre un infortuné. Je suis si sensiblement touché, que je ne puis cette fois-ci vous parler d'autre chose.

Vous aurez sans doute chez vous M. d'Argenson, et vous vous consolerez tous deux du mal que la fortune a fait à l'un, et que la nature a fait à l'autre.

Adieu, madame. Pour moi, je serai consolé si vous me défendez de l'imputation calomnieuse que j'esssuie. Comptez sur mon très tendre et très sincère attachement.

LETTRE MMMDCCCLXXIV.

A M. DAMILAVILLE.

29 juin.

C'est à vous, mon cher frère, que je dois adresser ma réponse à madame de Beaumont. Me voilà partagé entre elle et son mari. Voilà un couple charmant : l'un protége généreusement l'innocence; l'autre rend la vertu aimable. Voilà des amis dignes de vous.

Quel M. Fargès, s'il vous plaît, a opiné si noblement? car il y en a deux. J'en connais un qui est haut comme un chou, et dont les jambes ressemblent assez à celles de l'abbé de Chauvelin; il lui ressemble sans doute aussi par le cœur et par la tête, puisqu'il a parlé avec tant de grandeur et de force.

J'ai déja écrit à M. le duc de La Vallière pour le

prier, en qualité de grand-veneur, de faire tirer sur le procureur-général de la commission, s'il ne prend pas l'affaire des Calas aussi vivement que nous-mêmes.

Serez-vous étonné si je vous dis que j'ai reçu une lettre anonyme de Toulouse, dans laquelle on ose me faire entendre que tous les Calas étaient coupables, et que les juges ne le sont que d'avoir épargné la famille? Je présume que, si j'étais à Toulouse, on me ferait un assez mauvais parti.

Que dites-vous de ce fou de Jean-Jacques qui prétend que je suis son persécuteur? Ce misérable, parcequ'il m'a offensé, ainsi que tous ses amis, s'imagine que je me suis vengé; il me connaît bien mal. Aimons la vertu, mon cher frère, et rions des fous. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCCLXXV.

A MADAME ÉLIE DE BEAUMONT.

A Fernei, le 29 juin.

Je vous dois, madame, de nouveaux remerciements et de nouveaux éloges. Votre joli roman [1] m'a fait vite quitter des fatras d'histoire qui m'occupaient.

[1] * *Lettres du chevalier de Roselle.* 1764, 2 vol. in-12. (L. D. B.)

L'histoire dit ce qu'on a fait;
Un bon roman, ce qu'il faut faire.
Vous nous avez peint trait pour trait
Les vertus avec l'art de plaire :
Et l'on peut dire en cette affaire
Que le peintre a fait son portrait.

Je ne suis pas moins touché du mémoire pour Potin [1] ou plutôt pour deux millions d'hommes. M. de Beaumont et vous, madame, êtes sûrs de l'estime publique. Souffrez que ma lettre soit pour vous deux, que je vous félicite d'appartenir l'un à l'autre, et que je joigne ma sensible reconnaissance, madame, au respect que j'ai pour vous.

LETTRE MMMDCCCLXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fernei, 29 juin.

Mes divins anges, vous devez avoir reçu, de la part de l'ex-jésuite, force vers pour les roués. Ce pauvre diable me dit toujours que la chaleur de la saison et la froideur de la pièce le font trembler. Il se souvient sur-tout qu'il a oublié de corriger ce vers,

A mon cœur désolé que votre pitié s'ouvre.

[1] *Mémoire en faveur de l'état des protestants français.* (L. D. B.)

Il dit qu'il ne manquera pas de le corriger pour la première poste; il dit qu'il n'est pas aujourd'hui fort en train.

J'ai reçu une lettre anonyme de Toulouse, assez bien raisonnée en apparence; mais le fond de la lettre est que tous les Calas étaient complices, et que les juges n'ont à se reprocher que de ne les avoir pas tous condamnés. Cette lettre ne me donne aucune envie d'avoir un procès à Toulouse.

Je pense toujours que M. de Hullin doit se contenter du paquet qui l'attend chez M. de Laleu, et que les rois titulaires feront gloire d'imiter les rois régnants.

Au reste, je me flatte que mes anges auront aisément trouvé quelque bavard qui parlera de *Pierre-le-Cruel* à des bavards de sa connaissance. M. de Chauvelin l'ambassadeur est dans le secret, comme vous le savez; je ne crois pas qu'il en parle à la sérénissime république. Je n'ai plus rien à dire. Respect et tendresse.

LETTRE MMMDCCCLXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 juin.

Anges, que je fatigue, et qui ne vous lassez pas de faire du bien, voici un petit billet pour le conjuré Le Kain. Mais ces extrêmes chaleurs, ce terrible mois de juillet, font frémir l'ex-jésuite.

N'est-ce pas en Éthiopie qu'on va au Conseil dans des cruches pleines d'eau? Je crois qu'il n'y a plus que ce moyen d'aller à la Comédie cet été.

Je crois que la *Gazette littéraire* m'a brouillé avec l'abbé de Sade. Ce n'est pas que je me reconnaisse *à la main d'un grand maître* dont l'abbé Arnaud a désigné l'auteur des *Remarques sur Pétrarque*[1]; mais enfin vous savez que j'avais demandé le plus profond secret. Je vous supplie de gronder l'abbé Arnaud de tout votre cœur. Encore une fois, je n'aime point Pétrarque, mais j'aime l'abbé de Sade. Je vois que j'ai été prévenu sur l'article d'Algarotti, et que la *Gazette littéraire* est servie beaucoup plus promptement que je ne pourrais l'être. Il me restera la partie du caprice. Dès que je trouverai un livre nouveau, je le prendrai pour

[1] * Voyez *Mélanges littéraires*, juin 1764. (L. D. B.)

prétexte pour débiter mes rêveries, comme j'ai fait sur l'article des songes; cela m'égaiera quelquefois, et pourra égayer la gazette. Mais à présent je n'ai pas trop envie de rire; mes yeux ne vont pas trop bien, ma santé fort mal. Que mes deux anges se portent bien, et je suis consolé.

LETTRE MMMDCCCLXXVIII.

A M. DE LA HARPE.

A Fernei, 30 juin.

Un vieux serviteur de Melpomène doit aimer son jeune favori; aussi, monsieur, pouvez-vous compter que je fais mon devoir envers vous. Vous m'aviez flatté d'un petit voyage avec M. de Ximenès.

Je suis bien aise d'apprendre que l'abbé Asselin est encore en vie [1]. Il y a environ soixante ans que je fis connaissance avec lui; et je crois qu'il était majeur. Je lui souhaite les années de Fontenelle.

Vous m'avez dit aussi un mot de J. J. Rousseau; c'est un étrange fou que cet étrange philosophe. J'avais encore de la voix et des yeux, il y a trois ans, et je jouais les vieillards assez passablement

[1] Il mourut le 11 octobre 1767. (L. D. B.)

sur le théâtre de mon petit château de Fernei; madame Denis (par parenthèse) jouait les rôles de mademoiselle Clairon avec attendrissement; quelques citoyens génevois venaient quelquefois à nos comédies et à nos soupers: il plut à Jean-Jacques de m'écrire ces douces paroles: « Vous « donnez chez vous des spectacles; vous corrompez « les mœurs de ma république, pour prix de « l'asile qu'elle vous a donné. »

J'eus assez de sagesse pour ne pas répondre à Jean-Jacques, et la république de Jean-Jacques ayant jugé à propos, depuis, de brûler son livre et de décréter de prise de corps sa personne, Jean-Jacques a imaginé que je m'étais vengé de lui, parcequ'il m'avait offensé, et que c'était moi qui avais engagé le Conseil de Genève à lui donner cette petite marque d'amitié. Le pauvre homme m'a bien mal connu. Il ne sait pas que je vis chez moi, et que je ne vais jamais à Genève; il devrait savoir que je ne me venge jamais des infortunés. Un de ses grands malheurs, c'est que la tête lui a tourné.

Adieu, monsieur; vous avez le mérite des véritables gens de lettres, et vous n'en avez pas les injustices. Comptez que je m'intéresse à vous aussi vivement que je plains Jean-Jacques.

LETTRE MMMDCCCLXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

30 juin.

Cette lettre, mon cher et illustre confrère, vous sera remise par M. Desmarets, homme de mérite et bon philosophe, qui desire de vous rendre hommage en allant en Italie, où il se propose des observations d'histoire naturelle qui pourraient bien donner le démenti à Moïse. Il n'en dira mot au maître du sacré palais; mais si par hasard il s'aperçoit que le monde est plus ancien que ne le prétendent même les Septante, il ne vous en fera pas un secret. Je vous prie de le recevoir et de l'accueillir comme un savant plein de lumières, et qui est aussi digne qu'empressé de vous voir. Adieu, mon cher et illustre confrère; je vous embrasse de tout mon cœur, et je voudrais bien partager avec M. Desmarets le plaisir qu'il aura de se trouver avec vous.

LETTRE MMMDCCCLXXX.

A M. GOLDONI.

A Fernei, 30 juin.

Mon cher favori de la nature, je suis toujours réduit à dicter. Je suis bien vieux; je perds la santé et la vue. Ne soyez point étonné d'avoir si rarement de mes nouvelles. Je vous ai présenté un *Corneille*, parceque celui qui fait honneur à

l'Italie doit avoir les ouvrages de l'auteur qui fait honneur à la France. C'est précisément par cette raison-là que je ne vous ai pas envoyé mes ouvrages. Une autre raison encore, c'est qu'il n'y en a à Paris que de détestables éditions. Si jamais vous venez à Fernei ou aux Délices, j'espère vous en présenter une moins incorrecte. J'attends les ouvrages dont vous voulez bien me flatter; ils me consoleront des miens.

Vivez gaiement à Paris, mon cher ami; ayez autant de plaisir que vous en donnez, et aimez toujours un peu un vieux solitaire qui vous est tendrement attaché jusqu'au dernier moment de sa vie.

LETTRE MMMDCCCLXXXI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Fernei, 1er juillet.

Je passe ma vie à me tromper, madame; mais aussi il y a des moments où vous n'avez pas raison en tout. Vous me dites que je ne veux pas voir madame de Jaucourt. Je serai assurément charmé si je peux l'attirer chez moi; mais je suis à deux grandes lieues d'elle; je ne sors point, et je ne peux sortir. Ma nièce est allée la voir, et madame de Jaucourt ne lui a pas rendu sa visite. Tout cela

s'arrangera comme on pourra, ainsi que toutes les bagatelles de ce monde.

Un autre reproche que vous me faites, c'est que je me suis vanté d'être votre confrère, et que je ne le suis pas tout-à-fait. Voici mon état.

J'ai des fluxions sur les yeux qui m'ont ôté l'usage de la vue des mois entiers; elles se promènent quelquefois dans les oreilles, et alors je vois, mais je suis sourd; elles tombent sur la gorge, et je deviens muet. Voilà un plaisant état pour courir après une jeune femme, à deux lieues de ma retraite. Les Parisiennes vont chez Esculape-Tronchin comme on va aux eaux de Forges; mais l'air des Alpes fait plus de mal que Tronchin ne fait de bien. Il faut un corps d'Hercule pour vivre ici; mais j'y suis libre, et j'ai trouvé que la liberté valait encore mieux que la santé. M'y voilà établi, je m'y suis fait une famille, je ne me transporterai point, je mourrai, comme Abraham, dans le coin de terre que j'ai acheté, et ce sera ma seule ressemblance avec le père des croyants.

Vous avez vu, madame, par ma dernière lettre, que le caractère de Jean-Jacques est aussi inconséquent que ses ouvrages. J'espère que madame la maréchale de Luxembourg me rendra la justice de croire que je ne hais point un homme qu'elle protége, et que je suis bien loin de persécuter un homme si à plaindre. Il n'a même été

persécuté que pour des sentiments qui sont les miens, et je serais une ame bien noire et bien sotte, de vouloir avilir une philosophie que j'aime, et de faire punir un homme accusé précisément des choses qu'on m'impute.

J'aime mieux vous parler de Corneille que de Rousseau; j'avoue encore que j'aime mille fois mieux Racine. Faites-vous relire les pièces de ce dernier, si vous ne les savez pas par cœur, et vous verrez si, après avoir entendu dix vers, vous n'aurez pas une forte passion de continuer. Dites-moi si au contraire le dégoût ne vous saisit pas à tout moment quand on vous lit Corneille. Trouvez-vous chez lui des personnages qui soient dans la nature, excepté Rodrigue et Chimène, qui ne sont pas de lui?

Cette Cornélie, tant vantée autrefois, n'est-elle pas, en cent endroits, une diseuse de galimatias, et une feseuse de rodomontades? Il y a des vers heureux dans Corneille, des vers pleins de force, tels que Rotrou en fesait avant lui, et même plus nerveux que ceux de Rotrou; il y a du raisonner; mais en vérité il y a bien rarement de la pitié et de la terreur, qui sont l'ame de la vraie tragédie. Enfin quelle foule de mauvais vers, d'expressions ridicules et basses, de pensées alambiquées et retournées, comme vous dites, en trois ou quatre façons également mauvaises! Corneille a des éclairs

dans une nuit profonde; et ces éclairs furent un beau jour pour une nation composée alors de petits-maitres grossiers, et de pédants plus grossiers encore, qui voulaient sortir de la barbarie.

Je n'ai commenté ce fatras que pour marier mademoiselle Corneille; c'est peut-être la seule occasion où les préjugés aient été bons à quelque chose. Je ne me passionne point pour Racine. Que m'importe sa personne? je n'ai vécu ni avec lui ni avec Corneille. Je ne vais point chercher de quelle mine sort un diamant que j'achète; je regarde à son poids, à sa grosseur, à son brillant, à ses taches. Enfin je ne puis ni sentir qu'avec mon goût, ni juger qu'avec mon jugement.

Racine m'enchante, et Corneille m'ennuie. Je vous avouerai même que je n'ai jamais lu ni ne lirai jamais une douzaine de ses pièces, que, grace au ciel, je n'ai point commentées. Ah! madame, quand vous voudrez avoir du plaisir, faites-vous relire Racine par quelqu'un qui soit digne de le lire; mais, pour le bien goûter, rappelez-vous vos belles années; car Montaigne a dit: « Crois-tu « qu'un malade rechigné goûte beaucoup les chan- « sons d'Anacréon et de Sapho? »

Je vous ai trop parlé de vers; une autre fois je vous parlerai philosophie. Mille tendres respects.

LETTRE MMMDCCCLXXXII.

A MADAME LA BARONNE DE VERNA[1],

A GRENOBLE.

Au château de Fernei, 3 juillet.

La conformité de votre état au mien est une nouvelle raison qui devait m'engager à répondre plus tôt à la lettre dont vous m'avez honoré; et c'est précisément ce qui m'en a empêché. Une fluxion sur les yeux, qui se joint à tous mes maux, m'ôte la liberté d'écrire; mais votre lettre est bien capable de me faire penser. Je vois que vous adoucissez vos souffrances par la lecture. C'est en effet une grande ressource; mais ce n'en est une que pour les bons esprits, qui sont en très petit nombre. Bien peu de dames cherchent à s'instruire; c'est un grand avantage que vous avez sur elles. Mes ouvrages ne sont pas dignes assurément de l'honneur que vous leur faites; mais vous y suppléez en pensant de vous-même les choses que je n'ai pas dites. Je ne fais que mettre sur la voie; je présente des esquisses, et vous achevez dans votre esprit ce que je n'ai fait qu'ébaucher.

Il y a des vérités qu'on ose à peine faire entre-

[1] Son mari était président du parlement de Grenoble. (L. D. B.)

voir au public, mais que des personnes comme vous saisissent tout d'un coup, et qu'elles développent. Je souhaite, madame, que ces vérités qui ne sont faites que pour les philosophes, vous soient de quelque consolation. La philosophie est le plus grand des remèdes; c'est la santé de l'ame; et il paraît que si votre corps souffre, votre ame se porte très bien. Vous ne trouverez point, madame, que ma philosophie soit rebutante, elle est même quelquefois un peu trop gaie. Dans ce dernier cas, j'ai besoin de votre indulgence.

Vous me faites bien regretter, madame, d'avoir si peu profité du temps que vous êtes venue passer à Genève. Vous aviez malheureusement alors plus besoin de M. Tronchin que de moi. Si jamais vous croyez en avoir besoin encore, daignez, madame, ne prendre d'autre maison que la mienne.

J'ai l'honneur d'être, avec bien du respect, etc.

LETTRE MMMDCCCLXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fernei, 6 juillet.

Mes divins anges, quoi! toujours un rhumatisme! Je conçois bien que nous autres agriculteurs des Alpes nous soyons souvent affligés de ce

fléau; mais un ange, une dame de Paris, qui n'est jamais exposée aux malignes influences de l'air! non, ce n'est pas là une maladie de dame. Que dit à cela M. Fournier? Mon cher ange, qui n'a point de rhumatisme, écrit très proprement, quoi qu'il en dise, et moi aussi, qui ai recouvré la vue jusqu'à ce que je la reperde. Cette vie est pleine de tribulations. Conservez votre santé, mes anges; cela vaut mieux que des pièces de théâtre, et surtout que les pièces d'aujourd'hui. Je fais donc *Pierre-le-Cruel*, comme dit M. de Thibouville; je l'ai même confié à M. de Ximenès; ainsi je ne crois pas qu'on puisse en douter. Pour vous, mes braves conjurés, vous avez employé un jésuite pour faire les roués. Je ne sais quel nom on donne à la pièce; je sais seulement qu'elle ne ressemble pas à *Bérénice*. Le petit jésuite dit qu'il est très loin de souhaiter qu'on l'imprime sitôt; il fera tout ce que vous ordonnez pour Le Kain: il desire seulement qu'on donne un honoraire à un jeune homme qui, depuis dix ans, a copié cinq ou six tragédies dix ou douze fois chacune, et à qui le petit jésuite doit quelque attention. Ledit défroqué ne veut jamais être connu, à moins qu'ayant été encouragé l'été par un petit succès, il n'en ait un grand pendant l'hiver, après avoir donné la dernière main à ses roués. Vous avez terminé noblement l'affaire du roi de Pologne, et

je vous en remercie. Cramer viendra sans doute chez vous, et vous lui recommanderez de presser son correspondant d'Italie de dépêcher les livres qu'il a promis, et alors je les aurai. Je suis toujours aux ordres de la *Gazette littéraire*, quoiqu'elle ait mis une certaine note trop flatteuse à l'extrait de Pétrarque; note à laquelle l'abbé de Sade s'obstine, dit-on, à me reconnaître.

Je suis à présent à sec, et accablé d'un ouvrage très considérable en faveur de la bonne cause. Mes chers anges, respect et tendresse.

LETTRE MMMDCCCLXXXIV.

A M. DAMILAVILLE.

6 juillet.

Mon cher frère, je ne perds pas le peu de temps qui me reste à vivre. Je me doute bien de ce que frère Cramer vous montrera; mais je ne crois pas que cet ouvrage doive jamais être vendu avec privilége. Je vous demande en grace de confondre tout barbare et tout faux frère qui pourrait me soupçonner d'avoir mis la main à ce saint œuvre. Je veux le bien de l'Église, mais je renonce de tout mon cœur au martyre et à la gloire. Sachez que Dieu bénit notre église naissante; trois cents *Mesliers*, distribués dans une province, ont opéré

beaucoup de conversions. Ah! si j'étais secondé! mais les frères sont tièdes, les frères ne sont point rassemblés: ce malheureux Rousseau n'est fidèle qu'à son caprice et à son amour-propre. C'était assurément l'homme le plus capable de rendre de grands services; mais Dieu l'a abandonné. Son *Vicaire savoyard* pouvait faire du bien; mais cela est noyé dans un roman absurde qu'on ne peut lire[1]. Enfin ce malheureux s'est rendu indigne de la bonne cause. J'ai été très fâché de l'excès de folie qui l'a porté à imprimer que je le persécutais; il est bien triste qu'un homme qui a passé quelque temps pour notre frère fasse accroire qu'un de nous le persécute. Mais que voulez-vous? ce pauvre homme m'ayant offensé, s'est imaginé que je m'étais vengé. Il ne connait pas les véritables frères. Une des faiblesses de ce pauvre fou est de mentir impudemment. Il se vante qu'on a voulu l'engager à écrire contre les jésuites: quelle pitié! les parlements avaient bien besoin de Jean-Jacques! Ils ont écrit eux-mêmes, et assurément mieux que lui.

Je vous embrasse pieusement, mon cher frère. *Écr. l'inf....*

[1]* On l'en a dégagé il y a quelques années. Sallior l'imprima in-24, sur papier fin (sans date, vers 1796). (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCCLXXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 juillet.

Si vous aviez l'houneur, mon cher et illustre maître, d'être Simon Le Franc, je vous dirais comme défunt le Christ à Simon Pierre : *Simon, dormis*[1] ? Il y a un siècle que je n'ai entendu parler de vous. Je sais que vous êtes très occupé, et même à une besogne très édifiante; mais laissez là le *Talmud* un moment pour me dire que vous m'aimez toujours, et après cela, je vous laisserai en liberté reprendre Moïse et Esdras au cul et aux chausses. Votre long silence m'a fait craindre un moment que vous ne fussiez mécontent de la liberté avec laquelle je vous ai dit mon avis sur le *Corneille*, comme vous me l'aviez demandé; cependant, réflexions faites, cet avis ne peut vous blesser, puisqu'il se réduit à dire que vous n'avez pas fait assez de révérences en donnant des croquignoles, et que vous auriez dû multiplier les croquignoles et les révérences. A propos de croquignoles, vous venez d'en donner une assez bien conditionnée à maître Aliboron et à l'honnête homme qui, comme vous le dites très plaisamment, lui *fait sa litière* *. Il est vrai que vous l'aviez belle, et qu'on ne peut pas présenter son nez de meilleure grace. Cette croquignole était d'autant plus nécessaire, que maître Aliboron, à ce qu'on m'a assuré, répandait sourdement que vous lui aviez fait faire des propositions de paix. J'ai prétendu que si vous lui en aviez fait, c'était apparemment comme Sganarelle en

[1]* *Évang.* de saint Marc, ch. XIV, v. 37. (L. D. B.)

* Voyez la lettre MMMDCCCXLVI.

fait à sa femme après l'avoir bien battue [1]. En attendant, maître Aliboron est allé faire les délices de la cour de Deux-Ponts, et il a laissé ses feuilles à fabriquer, pendant son absence, à quelques sous-marauds qui sont à sa solde; on prétend même qu'il va les quitter tout-à-fait pour être bailli ou maître d'école dans quelque village d'Allemagne. On assure aussi que le duc de Deux-Ponts, son digne ami et protecteur, qui a joué un rôle si brillant dans la dernière guerre à la tête des troupes de l'Empire, doit l'emmener à la cour de Manheim, qui se prépare à le fêter beaucoup, et qui apparemment a oublié l'honneur que vous avez fait, il y a quelques années, au maître de la maison.

Ce sont, je crois, de plates gens que tous ces petits principiaux d'Allemagne; et je me souviens que quand le roi de Prusse me demanda si, en retournant en France, je m'arrêterais dans toutes ces petites cours borgnes, je lui répondis que non, parceque *quand on vient de voir Dieu, on ne se soucie guère de voir saint Crépin.*

Savez-vous que je viens de recevoir de l'impératrice de Russie une lettre qui devrait être imprimée et affichée dans la salle du conseil de tous les princes? Elle me dit ces propres paroles : « On devrait faire dans tout gouverne« ment éclairé une loi qui défende aux citoyens de s'entre« persécuter, de quelque façon que ce soit... Les guerres de « plume, qui en décourageant les talents, détruisent le « repos des citoyens sous le misérable prétexte de quelques « différences d'opinion, sont aussi détestables que minu« tieuses... Vous me dites, ajoute-t-elle, que le Nord donne « des leçons au Midi : mais d'où vient donc que vous autres « peuples du Midi passez pour si éclairés, si les règles les « plus naturelles et les plus simples n'ont pas encore pris « racine chez vous? ou est-ce qu'à force de raffinement elles

[1] * Molière, *le Médecin malgré lui*, acte I, sc. I. (L. D. B.)

« vous ont échappé? » Comme elle vient de réunir au domaine de la couronne tous les biens du clergé, elle ajoute très plaisamment : « Chez nous on respecte trop le spirituel « pour le mêler au temporel, et celui-ci se prête à soulager « l'autre des vanités qui lui sont étrangères. » Avouez, mon cher philosophe, que tous les princes et princesses, sans en excepter le duc de Deux-Ponts, ne sont pas aussi avancés; mais, comme dit très bien la sainte Écriture, *l'esprit souffle où il veut* [1]. Je ne sais de quel côté le vent va souffler pour la philosophie. Voilà déja des parlements qui concluent à garder les jésuites : j'ai bien peur que ce ne soit enterrer le feu sous la cendre. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble, à en juger par bien de petites circonstances, que depuis la mort d'une certaine dame * (qui n'aimait pourtant pas les philosophes), le parti jésuitique commence à revirer tant soit peu de bord, à la vérité insensiblement, et comme le père Canaie, par un mouvement de fesse imperceptible. Si ce mouvement de fesse allait en s'accélérant comme la chute des graves, la pauvre philosophie se trouverait une seconde fois dans le margouillis dont Dieu et vous la vouliez préserver. En attendant, il faut qu'elle se tienne à la fenêtre, pour voir la fin de tout ceci, sans pourtant se refuser le plaisir de jeter de temps en temps quelques pétards aux passants qui lui déplairont, lorsqu'elle n'aura point à craindre que cette *mièvreté* la fasse mettre à l'amende. A propos, on m'a prêté cet ouvrage attribué à Saint-Évremont, et qu'on dit de Du Marsais, dont vous m'avez parlé il y a long-temps : cela est bon; mais le *Testament de Meslier* par extrait vaut encore mieux. On m'a parlé aussi d'un *Dictionnaire* ** où beaucoup d'honnêtes fri-

[1] * *Spiritus ubi vult spirat.* (*Évang.* de saint Jean, ch. III, v. 8.) (L. D. B.)

* Madame de Pompadour.

** *Le Dictionnaire philosophique.*

pons ont rudement sur les oreilles; je voudrais bien qu'il me fût possible d'en avoir un exemplaire. Si vous connaissiez l'auteur, vous devriez bien lui dire de m'en faire tenir un par quelque voie sûre; il peut être persuadé que j'en ferai bon usage. Eh bien ! voilà pourtant les Calas qui vraisemblablement gagneront tout-à-fait leur procès; et tout cela grace à vous. Messieurs les pénitents blancs devraient bien rougir d'être si noirs.

Adieu, mon cher philosophe, vous ne me parlez jamais de madame Denis; est-ce qu'elle m'a entièrement oublié? Je voudrais bien vous aller embrasser, mais j'ai un estomac qui me joue d'aussi mauvais tours que si je l'obligeais à digérer tout ce qui se fait et tout ce qui se dit en France.

LETTRE MMMDCCCLXXXVI.

A M. COLLINI.

A Fernei, 11 juillet.

Je ne crois pas, mon cher ami, qu'il me soit permis de solliciter auprès de S. A. E. pour un homme d'église; car, outre que je suis fort profane, j'ai toujours sur le cœur de n'être point venu me mettre aux pieds de monseigneur l'électeur. L'édition de *Corneille,* à laquelle il a fallu travailler deux ans et quelques mois, m'a retenu indispensablement auprès de Genève. J'ai été privé de la vue six mois entiers par une fluxion affreuse qui se promène encore sur ma pauvre figure, née très faible, et affligée de soixante et onze ans, qui

seront bientôt révolus. Je suis obligé de prendre médecine quatre fois par semaine; vous jugez bien que dans cet état je suis beaucoup plus digne de la boutique d'un apothicaire que de la cour d'un prince aimable, plein d'esprit et de connaissances. J'ai opposé autant que j'ai pu un peu de gaieté à la tristesse de ma situation; mais enfin la gaieté cède à la douleur et à la vieillesse. Si je pouvais compter seulement sur un mois d'un état tolérable, je vous assure, mon cher Collini, que je prendrais bien vite la poste, et que vous me verriez venir me mettre au rang des sujets de S. A. E., c'est-à-dire au nombre des gens heureux. Ce mot d'*heureux* n'est pas trop fait pour moi. A votre âge, mon cher Collini, on jouit de la vie; et au mien on la supporte. Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE MMMDCCCLXXXVII.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

A Fernei, par Genève, 12 juillet.

On a recours à ses amis dans l'occasion. Je commence, mon cher philosophe, à recouvrer la vue. Ma fluxion sur les yeux est tombée sur la gorge, et la première chose que j'aie lue de mes yeux

dans les nouvelles publiques, c'est que M. le duc de Wurtemberg a quitté ses états, que ses affaires sont dérangées, tous les paiements arrêtés. La seconde, c'est que le duc a emprunté beaucoup d'argent sur la terre de Horbourg et de Riquevir qui fournissaient jusqu'à présent au paiement d'une rente de 28,000 livres que j'ai sur lui, rente qui compose la meilleure partie de mon bien [1].

Je n'ai d'autres titres qu'une promesse de passer contrat, signée de la main du duc. Je crois même que je vous laissai en partant de Colmar un double de cette promesse. Si vous avez ce double, je vous prie de le faire homologuer au conseil souverain d'Alsace, et de le faire signifier au receveur de Horbourg et de Riquevir.

Ne pouvez-vous pas même, pour prévenir tout abus, lui faire signifier défense de payer à d'autres qu'à moi, en attendant la signification de la promesse du duc valant contrat? C'est ce que j'ignore, et ce que je ne propose qu'en cas que votre jurisprudence le permette.

Si vous n'avez pas ce double, mandez-moi, je vous prie, si je dois vous envoyer l'original ou si

[1]* Cette lettre et plusieurs des suivantes adressées à Dupont sont relatives à un prêt fait au duc de Wurtemberg. Ce prêt, qui remontait à 1753, lorsque Voltaire rentra de Prusse en France, s'était élevé à 200,000 francs qu'il voulait constituer en rentes sur sa tête et sur celles de ses neveux d'Hornoi, Mignot, etc. (L. D. B.)

je peux me contenter d'envoyer une copie légalisée.

Il est probable, mon cher ami, qu'on est instruit à Colmar de tout ce qui regarde cette affaire. Ayez la bonté de me dire ce que vous en savez, et aimez votre vieil ami V.

LETTRE MMMDCCCLXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 juillet.

Mes divins anges, je suis plus affligé des rhumatismes dont vous me parlez que de la petite disgrace de l'ex-jésuite. Est-il possible que l'un de mes anges souffre? cela est bien injuste.

J'ai communiqué au petit défroqué l'histoire de son infortune; il m'a demandé le secret. Il craint que, s'il était connu, cela ne l'empêchât d'avoir un bénéfice; mais sur-tout il vous supplie de recommander le secret à M. de Chauvelin. Il vous demande une grace, c'est de revenir en requête civile, et de hasarder deux ou trois représentations; car ce pauvre Poinsinet ayant protesté que le délit n'a pas été commis par lui, il se pourra que le public soit moins barbare. Un acteur pourrait annoncer que la pièce n'est point de celui à qui on l'attribuait, et qu'un jeune homme docile

en étant l'auteur, et ayant fait quelques changements, on compte sur un peu d'indulgence. Je pense qu'alors l'ouvrage pourrait se relever. On ne risque rien à hasarder la révision. Voyez ce qui est arrivé à *Oreste*, et même à *Zaïre*. Vous pourriez, mes anges, en venir à votre honneur; car enfin, si vous croyez la pièce passable, il faut bien qu'elle le soit.

On ne pourra refuser à Le Kain, qui a proposé la pièce, de la rejouer; mais enfin, si la chose était impraticable, en ce cas, je vous supplierais de redemander à Le Kain l'exemplaire, et de vouloir bien me le renvoyer pour ce pauvre ex-jésuite.

J'attends tous les jours des livres d'Italie; je ne perds pas assurément de vue la *Gazette littéraire*.

N. B. Mes anges, ne vous découragez pas sur le drame de l'ex-jésuite, à moins que vous n'y ayez senti du froid, car à cette maladie point de remède.

LETTRE MMMDCCCLXXXIX.

A M. DAMILAVILLE.

13 juillet [1].

Dieu me préserve, mon cher frère, d'avoir la

[1] * La date de cette lettre prouve que c'est par erreur qu'on a

moindre part au *Dictionnaire philosophique portatif*[1] ! j'en ai lu quelque chose; cela sent terriblement le fagot. Mais, puisque vous êtes curieux de ces ouvrages impies, pour les réfuter, j'en chercherai quelques exemplaires, et je vous les enverrai par la première occasion.

Frère Cramer vous a dit qu'il y avait un vieux pédant entouré de vieux in-folio dont le nom seul fait trembler, qui travaillait de tout son cœur à un ouvrage fort honnête; frère Cramer a raison. Je crois que la meilleure manière de tomber sur *l'inf...* est de paraître n'avoir nulle envie de l'attaquer, de débrouiller un peu le chaos de l'antiquité, de tâcher de jeter quelque intérêt, de répandre quelque agrément sur l'histoire ancienne, de faire voir combien on nous a trompés en tout, de montrer combien ce qu'on croit ancien est moderne, combien ce qu'on nous a donné pour respectable est ridicule, de laisser le lecteur tirer lui-même les conséquences.

Il est certain qu'en rassemblant certains points de l'histoire, on peut démêler les véritables sources

avancé que la première édition du *Dictionnaire philosophique portatif* n'avait paru qu'en septembre 1764. (L. D. B.)

[1]* Les éditeurs de Kehl et la plupart de leurs successeurs réunirent au *Dictionnaire philosophique* les *Lettres philosophiques*, les *Questions sur l'Encyclopédie*, et divers autres écrits analogues que Voltaire n'avait pas eu le dessein de rassembler et d'entasser dans un pareil recueil. (L. D. B.)

qu'on nous a long-temps cachées. Cela demande du temps et de la peine, mais l'objet le mérite. L'auteur m'a déja montré quelques cahiers : il dit que l'ouvrage sera sage, qu'il dira moins qu'il ne pense, et qu'il fera penser beaucoup. Cette entreprise m'intéresse infiniment.

Je suis bien loin de songer à des tragédies. On m'a mandé que *les Triumvirs* dont vous me parlez sont d'un jeune ex-jésuite qui a du talent. Les jésuites avaient au moins cela de bon qu'ils aimaient la comédie, et qu'ils en fesaient. Les jansénistes sont les ennemis de tout plaisir honnête.

Mon cher frère, quoique je sois absorbé dans des in-folio, je n'oublie pourtant pas *Corneille*. Il y a un jeune auteur qui a fait *la Jeune Indienne;* il s'appelle, je crois, M. de Chamfort. Il y a un M. du Clairon, auteur de *Cromwell*[1]. Il me semble que quiconque travaille pour le théâtre a droit à un *Corneille :* il faut que les disciples aient notre maître devant les yeux. Je vous supplie donc de vouloir bien avertir Duchesne d'envoyer prendre chez vous deux exemplaires pour ces deux messieurs : vous ferez, je crois, une très bonne œuvre.

Est-il vrai que M. le contrôleur-général rem-

[1] Antoine Maillet du Clairon, né en Bourgogne, commissaire de la marine et du commerce de France en Hollande, fit imprimer in-12 en 1764, sa tragédie de *Cromwell*, qui avait été jouée le 7 juin de la même année. (L. D. B.)

bourse quatre millions d'effets royaux? Cela n'a guère de rapport à *Corneille;* mais il faut s'instruire un peu des affaires publiques.

Je ne sais rien de nouveau; je moissonne mes champs, et quelques vérités éparses dans de mauvais livres; ce sont de vieux arsenaux dans lesquels je trouve des armes rouillées qui ne laisseront pas d'être aiguisées, et dont je tâcherai de me servir avec toute la discrétion possible.

Je gémis toujours de n'être pas aidé par quelqu'un de nos frères; cela fait saigner le cœur. Vous seul me consolez et m'encouragez.

Je vous embrasse de tout mon cœur. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCCXC.

A M. D'ALEMBERT.

16 juillet.

Mon grand philosophe, et pour dire encore plus, mon aimable philosophe, vous ne pouvez me dire ni *Simon, dors-tu?* ni *Tu dors, Brutus;* car assurément je ne me suis pas endormi, demandez-le plutôt à l'*inf....*

Comment avez-vous pu imaginer que je fusse fâché que vous soyez de mon avis? Non, sans doute, je n'ai pas été assez sévère sur les vaines déclamations, sur les raisonnements d'amour,

sur le ton bourgeois qui avilit le ton sublime, sur la froideur des intrigues; mais j'étais si ennuyé de tout cela, que je n'ai songé qu'à m'en débarrasser au plus vite.

Il se pourrait très bien faire que saint Crépin [1] prît à ses gages maître Aliboron; il m'a su mauvais gré de ce que j'avais une fluxion sur les yeux qui m'empêchait d'aller chez lui. L'impératrice de Russie est plus honnête; elle vous écrit des lettres charmantes, quoique vous ne soyez point allé la voir. C'est bien dommage qu'on ne puisse imprimer sa lettre, elle servirait à votre pays de modèle et de reproche.

Je souhaite de tout mon cœur qu'il reste des jésuites en France; tant qu'il y en aura, les jansénistes et eux s'égorgeront; les moutons, comme vous savez, respirent un peu quand les loups et les renards se déchirent. Le *Testament de Meslier* devrait être dans la poche de tous les honnêtes gens. Un bon prêtre, plein de candeur, qui demande pardon à Dieu de s'être trompé, doit éclairer ceux qui se trompent.

J'ai ouï parler de ce petit abominable *Dictionnaire;* c'est un ouvrage de Satan. Il est tout fait pour vous, quoique vous n'en ayez que faire. Soyez sûr que, si je peux le déterrer, vous en au-

[1] Le duc de Deux-Ponts. Voyez la lettre MMMDCCCLXXXV. (L. D. B.)

rez votre provision. Heureusement je n'ai nulle part à ce vilain ouvrage, j'en serais bien fâché; je suis l'innocence même, et vous me rendrez bien justice dans l'occasion. Il faut que les frères s'aident les uns les autres. Votre petit écervelé de Jean-Jacques n'a fait qu'une bonne chose en sa vie, c'est son *Vicaire savoyard,* et ce *Vicaire* l'a rendu malheureux pour le reste de ses jours. Le pauvre diable est pétri d'orgueil, d'envie, d'inconséquences, de contradictions et de misère. Il imprime que je suis le plus violent et le plus adroit de ses persécuteurs : il faudrait que je fusse aussi méchant qu'il est fou pour le persécuter. Il me prend donc pour maître Omer! il s'imagine que je me suis vengé parcequ'il m'a offensé. Vous savez qu'il m'écrivit, dans un de ses accès de folie, que « je corrompais les mœurs de sa chère répu-« blique, en donnant quelquefois des spectacles à « Fernei » qui est en France. Sa chère république donna depuis un décret de prise de corps contre sa personne; mais comme je n'ai pas l'honneur d'être procureur-général de la *parvulissime,* il me semble qu'il ne devrait pas s'en prendre à moi. J'ai peur, physiquement parlant, pour sa cervelle; cela n'est pas trop à l'honneur de la philosophie; mais il y a tant de fous dans le parti contraire, qu'il faut bien qu'il y en ait chez nous. Voici une folie plus atroce. J'ai reçu une lettre anonyme de

Toulouse, dans laquelle on soutient que tous les Calas étaient coupables, ét qu'on ne peut se reprocher que de n'avoir pas roué la famille entière. Je crois que, s'ils me tenaient, ils pourraient bien me faire payer pour les Calas. J'ai eu bon nez de toutes façons de choisir mon camp sur la frontière; mais il est triste d'être éloigné de vous, je le sens tous les jours; madame Denis partage mes regrets. Si vous êtes amoureux, restez à Paris; si vous ne l'êtes pas, ayez le courage de venir nous voir, ce serait une action digne de vous. Madame Denis et moi nous vous embrassons le plus tendrement du monde.

LETTRE MMMDCCCXCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 juillet.

Voici, mes anges, la lettre du conjuré de Turin, qui m'est venue après le récit que vous m'avez fait de notre défaite. Je suis persuadé que M. de Chauvelin vous a écrit dans le même goût; les conjurés en agissent rondement les uns avec les autres. Il me paraît bien difficile que mes anges, M. le duc de Prâlin, M. de Chauvelin, maman et moi (qui sommes assez difficiles), nous nous soyons tous si grossièrement trompés. Mon avis serait qu'au

voyage de Fontainebleau, M. de Prâlin ourdit, sous main, une petite brigue pour faire jouer les roués. Je présume qu'on ne se soucie point du tout à la cour d'humilier Poinsinet de Sivry, et que le ton de la pièce ne déplairait pas à beaucoup d'honnêtes gens, qui sont plus familiarisés que le parterre avec l'histoire romaine.

Amusez-vous, je vous prie, à me dire ce qui a le plus révolté ce cher parterre dans l'œuvre de Poinsinet de Sivry.

Comment se porte madame l'ange? Respect et tendresse.

LETTRE MMMDCCCXCII.

DU PRINCE HÉRÉDITAIRE DE BRUNSWICK.

Genève, le 16 juillet.

Monsieur, il m'est bien dur de devoir vous prier de remettre à demain le dîner que vous avez bien voulu m'offrir pour aujourd'hui. C'est monsieur l'ambassadeur de France qui en est la cause, et qui m'a arrêté pour ce midi, avant que j'eusse eu le plaisir de recevoir votre réponse. Ce ne sont pas les images des honneurs que l'on cherche quand on vient vous voir; leur réalité réside dans l'opinion que des hommes tels que vous portent de nous; et c'est à ceux-là que j'aspirerais si j'avais la vanité de croire que je puis y prétendre. Vous voir, vous admirer et vous offrir des hommages sincères, voilà les motifs qui m'appellent à Fernei. Recevez d'avance les assurances de la considération la plus

distingnée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc., le prince héréditaire DE BRUNSWICK.

LETTRE MMMDCCCXCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 juillet.

Comment se porte madame l'ange? Vous souvenez-vous de *Sémiramis?* comme elle fut jouée froidement, comme elle tomba à la première représentation? On dit qu'il n'y a point d'action dans les roués; il me semble qu'il y en a beaucoup, et qu'un Pompée un peu ferme eût fait une grande impression. Est-il vrai que Molé est incapable de jouer les rôles vigoureux? en ce cas, pourquoi lui avoir donné Pompée? L'ex-jésuite comptait que Le Kain jouerait ce rôle. Quoi qu'il en soit, mes divins anges, Le Kain a écrit au défroqué, et voici ma réponse, que je prends la liberté de vous adresser.

Plus j'y pense, plus je crois que la pièce, jouée avec chaleur, n'aurait point refroidi. Si je me trompe, détrompez-moi; car j'aime encore plus la vérité que je n'aime les jésuites, et presque autant que j'aime mes anges, à qui je suis dévoué pour toute ma vie.

LETTRE MMMDCCCXCIV.

A M. LE KAIN.

18 juillet.

Mon cher grand acteur, le petit ex-jésuite, auteur de ce malheureux drame, m'est venu trouver; il faut encourager la jeunesse : je l'ai engagé à retravailler son ouvrage, et il doit vous être remis. Je doute fort que, malgré tous ses soins, vous trouviez un libraire qui veuille l'imprimer; il n'y a que les succès qui enhardissent les libraires. Je crois que votre intérêt serait de reprendre la pièce sans annoncer de corrections, mais en distribuant de nouveaux rôles : il se pourrait que cette pièce bien représentée plût au moins à quelques amateurs. Je sais que le sujet n'en est pas fort touchant, je sais même que l'Opéra-Comique, où l'on joue les Contes de La Fontaine, et où il n'est question que de tétons, de baisers et de jouissances, inspire beaucoup de froideur pour tout spectacle sérieux; mais il y a un petit nombre de gens qui aiment les sujets tirés de l'histoire romaine; et, si ce petit nombre est content, vous tirerez alors quelque parti de l'impression. L'auteur m'a conjuré de vous engager à ne point demander de privilége; il vous prie

encore de supprimer ce titre emphatique de *Partage du Monde,* titre qui promet trop, qui ne tient rien, et qui n'est pas le sujet de la pièce. Il prétend que vous pourriez obtenir un ordre des premiers gentilshommes de la chambre pour jouer sa pièce à Fontainebleau; c'est une vraie pièce de ministres; vous en donneriez quelques représentations à Paris; cela demanderait peu de travail. Voyez ce que vous pouvez faire; mandez-moi vos idées, afin que je les communique au jeune auteur. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

Si vous voulez absolument faire imprimer l'ouvrage du petit défroqué, je pense qu'il faudra changer ses *a* en *o*. Il a voulu suivre mon orthographe, cela lui ferait tort; on le prendrait pour un disciple.

N. B. Si vous prenez ce stérile parti d'imprimer sans jouer, si vous jouez sans imprimer, si vous gardez le manuscrit du prêtre sans imprimer ni jouer; en un mot, quelque chose que vous fassiez, il vous prie de retrancher au quatrième acte, scène troisième, tout ce qui est entre ces deux vers :

Elle coûtera cher, elle sera fatale....
. . . .
Adieu; que mon épouse, en apprenant mon sort....
VARIANTES du *Triumvirat.*

Plus on retranche en prose, en vers, en tout

genre, excepté en finance, moins on fait de sottises.

LETTRE MMMDCCCXCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 juillet.

Il est bien juste qu'après avoir ennuyé mes anges, je les amuse. Voici de la pâture pour la *Gazette littéraire*. Ce morceau me paraît curieux. Il faut que je dise à mes anges qu'on trouve la *Gazette littéraire* un peu sèche, et qu'il eût été à souhaiter que les articles de pure annonce et les suppléments eussent été fondus ensemble une fois par semaine. Par ce moyen, chaque gazette eût été intéressante et piquante. Je crains toujours que la petite note mise par les auteurs au bas des *Remarques sur Pétrarque* [1] ne m'ait brouillé avec l'abbé de Sade.

Je suis encore persuadé qu'avec une vingtaine de vers les roués auraient un grand succès; mais on dit qu'il est impossible que Molé réussisse dans Pompée.

[1] * Ces remarques (voyez les MÉLANGES LITTÉRAIRES, avril 1764), attribuées d'abord à l'abbé Arnaud, sont de Voltaire, qui desirait conserver l'anonyme; la note dont il parle le contrariait, parcequ'il voulait n'être pas connu. (L. D. B.)

Mes chers anges, je vous prie d'obtenir qu'on ne retranche rien du petit morceau que j'ai l'honneur de vous envoyer.

Respect et tendresse.

Sûrement, par le temps qu'il fait, madame l'ange n'a plus de rhumatisme.

LETTRE MMMDCCCXCVI.

A M. DAMILAVILLE.

21 juillet.

On m'a dit, mon cher frère, qu'une traduction d'une pièce anglaise, en trois actes, intitulée *Saül et David*, se débite à Paris sous mon nom. C'est un libraire, nommé Besongne, qui a eu cette insolence et cette malice. Je regarde ces supercheries des libraires comme des crimes de faux : on est aussi coupable de mettre sur le compte d'un auteur un ouvrage dangereux que de contrefaire son écriture.

Je me trouve dans des circonstances épineuses, où ces odieuses imputations peuvent me faire un tort irréparable et empoisonner le reste de ma vie. Je veux bien être confesseur, mais je ne veux pas être martyr. Je vous prie, mon cher frère, au

nom de l'amour de la vérité, qui nous unit, de vouloir bien faire parvenir cette lettre à M. Marin. Il me semble qu'il vaut mieux s'adresser à ceux qui sont à portée de parler aux gens en place que de fatiguer, par des désaveux, dans des journaux, un public qui ne vous croit pas. C'est un triste métier que celui d'homme de lettres; mais il y a quelque chose de plus dangereux, c'est d'aimer la vérité.

Je ne me console point de voir que ceux qui devraient combattre les uns pour les autres, sous le même drapeau, soient ou des poltrons, ou des déserteurs, ou des ennemis. La folie de Rousseau m'afflige. Est-il vrai que c'est à Duclos qu'il écrivait cette indigne lettre dans laquelle il disait que j'étais *le plus violent et le plus adroit de ses persécuteurs?* y eut-il jamais une démence plus absurde? Moi, persécuter l'auteur du *Vicaire savoyard!* moi, persécuter quelqu'un! J'ai toujours sur le cœur cette étrange calomnie. Faut-il, mon cher frère, qu'on ait à-la-fois les fidèles et les infidèles à combattre, et qu'on passe pour un persécuteur, tandis qu'on est soi-même persécuté! Tout cela fait saigner le cœur: l'amitié seule d'un philosophe peut guérir ces blessures.

J'attends toujours une occasion pour vous envoyer un petit paquet pour vous et pour vos in-

times. Dieu nous garde de jeter le pain de Dieu aux chiens [1] !

Si la lettre de M. Panckoucke m'a fait rire, celle de M. Élie de Beaumont m'afflige. Est-il possible qu'on perde un tel procès, et qu'on ne soit pas le fils de son père, parceque ce père a fait un voyage en Suisse! Qu'on dise à présent que les Français ne sont pas des Welches!

Embrassez, je vous prie, pour moi M. et madame Élie. Leur imagination est comme le char de leur patron, elle est toute brillante; mais leur patron ne les valait pas.

Je vous embrasse tendrement, mon cher frère.

P. S. Frère Thieriot est donc à présent attaché à un archevêque, et le voilà devenu grand-vicaire de Cambrai. Il a passé sa vie dans des attachements qui ne lui ont pas réussi; il aurait été heureux s'il avait su qu'un ami vaut mieux que vingt protecteurs auxquels on se donne successivement.

J'oubliais de vous dire que frère Gabriel n'a point imprimé assez d'exemplaires du *Corneille*. Je l'ai laissé, comme de raison, le maître de toute

[1] Prose de saint Thomas d'Aquin (*Lauda, Sion!*), st. XXI:

« Ecce panis angelorum
. . . .
« Non mittendus canibus. »

(L. D. B.)

l'affaire. S'il avait imprimé autant d'exemplaires qu'il y avait de souscripteurs, il aurait eu plus d'argent, et mademoiselle Corneille aussi; mais il n'a compté que ceux qui avaient fait le premier paiement. J'en suis bien fâché, mais ce n'est pas ma faute; j'ai rempli mon devoir, et cela me suffit. Ceux qui n'ont pas eu d'exemplaires, et qui en demandent, peuvent en prendre chez M. Corneille, à qui le roi en a donné cent cinquante: madame d'Argental se fait un plaisir d'en débiter pour gratifier cet honnête homme. Je m'étonne que cela ne soit pas public dans Paris; mais dans Paris on ne sait jamais rien, on n'est instruit de rien, on ne sait à qui s'adresser, on ignore tout au milieu du tumulte.

Frère Gabriel a bien mal fait encore d'imprimer les trois volumes de remarques à part, sans me le dire. Les fautes d'impression sont innombrables. Il y a assez loin de ma campagne à Genève, et je n'ai pu revoir les épreuves. Tout va de travers en ce monde. Dieu soit loué!

LETTRE MMMDCCCXCVII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernei, 21 juillet.

Ma main me refuse le service aujourd'hui, monseigneur, attendu que mes yeux sont affligés de leur ancienne fluxion; ainsi mon héros permettra que je reprenne ma charge de dictateur. Il m'a été absolument impossible d'aller à Genève faire ma cour à M. le duc de Lorges. Vous savez d'ailleurs que je n'aime à faire ma cour qu'à vous.

M. le duc de Wurtemberg n'est point allé à Venise, comme on le disait; il reste chez lui pour mettre ordre à ses affaires; ce qui ne sera pas aisé. Son frère est toujours mon voisin, et mène la vie du monde la plus philosophique. Quoique les finances de la France soient encore plus dérangées que celles du Wurtemberg, il paraît cependant qu'on a beaucoup de confiance dans le nouveau ministère. M. de Laverdi fait assurément mieux que ses prédécesseurs, car il ne fait rien du tout, et cela donne de grandes espérances.

Je crois actuellement M. de Lauraguais jugé [1].

[1] La comtesse de Lauraguais avait attaqué son mari en séparation. L'affaire fut plaidée le 7 juillet, et remise au rapport de Saint-Fargeau. (L. D. B.)

Vous croyez bien que je m'intéresse au bienfaiteur du théâtre; il l'a tiré de la barbarie; et, s'il y a aujourd'hui un peu d'action sur la scène, c'est à lui qu'on en est redevable[1]. Avec tout cela, on peut fort bien avoir tort avec sa femme et avec soi-même; j'ai peur qu'il ne soit dans ce cas, et qu'il ne soit ni sage ni heureux.

J'ai toujours eu envie de prendre la liberté de vous demander ce que vous pensez de l'affaire de M. de Lalli[2] : on commence toujours en France par mettre un homme trois ou quatre ans en prison, après quoi on le juge. En Angleterre, on n'aurait du moins été emprisonné qu'après avoir été condamné, et il en aurait été quitte pour donner caution, comme dans la comédie de *l'Écossaise*. La Bourdonnais fut quatre ans à la Bastille; et, quand il fut déclaré innocent, il mourut du scorbut, qu'il avait gagné dans ce beau château.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de vous mander que M. Fargès, maître des requêtes, en opinant dans l'affaire des Calas, avait dit, en renforçant sa petite voix, qu'il fallait faire rendre compte au parlement de Toulouse de sa conduite inique et barbare. M. d'Aguesseau trouva l'avis un peu trop ferme : « Oui, messieurs, reprit M. Fargès, je per-

[1]* Voyez l'épître dédicatoire de *l'Écossaise*. (L. D. B.)

[2]* Voyez à la suite du *Siècle de Louis XV*, les *Fragments sur l'Inde*. (L. D. B.)

« siste dans mon avis; ce n'est pas ici le cas d'a-
« voir des ménagements. » Voilà tout ce qui est parvenu dans ma profonde retraite.

On me parle beaucoup de vos landes, qu'on a voulu défricher, et de votre mer, qu'on a voulu dessaler; je ne croirai ni l'un ni l'autre que quand vous aurez daigné me dire si la chose est vraie. Ces deux entreprises me paraissent également difficiles. Je souhaite non seulement que vous dessaliez l'Océan et la Méditerranée, mais que vous fassiez cette expérience sur cent vaisseaux de ligne.

Vous savez, monseigneur, que j'ai eu la hardiesse de vous demander si, dans la Saintonge et l'Aunis, les huguenots ont des espèces de temples. Je vous demande bien pardon d'être si questionneur.

Daignez recevoir, avec votre indulgence ordinaire, mes questions, mon tendre respect et mon inviolable attachement.

LETTRE MMMDCCCXCVIII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 24 juillet.

Quoique j'aie très peu vécu à Paris, mademoiselle, j'y ai vu retrancher au théâtre la première

scène de *Cinna*. Je vous félicite de l'avoir rétablie, et encore plus de n'avoir point dit, *ma chère ame*. Je vous prie de vouloir bien lire les remarques sur l'épître dédicatoire qui est au-devant de *Théodore* : vous y verrez que je mérite, aussi bien que M. Huerne, les censures de maître Le Dain; mais vous y verrez en même temps que les papes et leurs confesseurs approuvent un art que vous avez rendu respectable par vos talents et par votre mérite. J'ai passé ma vie à combattre en faveur de votre cause, et je suis presque le seul qui ait eu ce courage. Si les acteurs qui ont du talent avaient assez de fermeté pour déclarer qu'ils cesseront de servir un public ingrat, tant qu'on cessera de leur rendre les droits qui leur appartiennent, on serait bien obligé alors de réparer une si cruelle injustice. Il y a long-temps que je l'ai proposé; mes conseils ont été aussi inutiles que mes services.

Je ne sais comment les imprimeurs allemands ont imprimé dans *les Horaces*, *situation plus haute*, au lieu de *situation plus touchante;* mais ce sont des Allemands, et les Français ne seront que des Welches tant qu'ils s'obstineront à vouloir flétrir le seul art qui leur fasse honneur dans l'Europe. Médiocres et faibles imitateurs presque dans tous les genres, ils n'excellent qu'au théâtre, et ils veulent le déshonorer.

J'ai un assez joli théâtre à Fernei; mais je vais

le faire abattre, si vous n'êtes pas assez philosophe pour y venir. Vous seule m'avez quelquefois fait regretter Paris. Comptez que personne ne vous honore autant que votre, etc.

LETTRE MMMDCCCXCIX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

26 juillet.

Je commence, madame, par vous supplier de me mettre aux pieds de madame la maréchale de Luxembourg. Son protégé Jean-Jacques aura toujours des droits sur moi, puisqu'elle l'honore de ses bontés; et j'aimerai toujours l'auteur du *Vicaire savoyard*, quoi qu'il ait fait et quoi qu'il puisse faire. Il est vrai qu'il n'y a point en Savoie de pareils vicaires; mais il faudrait qu'il y en eût dans toute l'Europe.

Il me semble, madame, qu'au milieu de toutes vos privations vous pensez précisément comme madame de Maintenon, lorsqu'à votre âge elle était reine de France : elle était dégoûtée de tout; c'est qu'elle voyait les choses comme elles sont, et qu'elle n'avait plus d'illusions. Vous souvient-il d'une de ses lettres dans laquelle elle peint si bien l'ennui et l'insipidité des courtisans?

Si vous jouissiez de vos deux yeux, je vous

tiendrais bien plus heureuse que les reines, et surtout que leurs suivantes. Maîtresse de vous-même, de votre temps, de vos occupations, avec du goût, de l'imagination, de l'esprit, de la philosophie, et des amis, je ne vois pas quel sort pourrait être au-dessus du vôtre; mais il faut deux yeux, ou du moins un, pour jouir de la vie.

Je sais ce qui en est avec mes fluxions horribles qui me rendent quelquefois entièrement aveugle: je n'ai pas vos ressources; vous êtes à la tête de la bonne compagnie, et je vis dans la retraite; mais je l'ai toujours aimée, et la vie de Paris m'est insupportable.

Dieu soit béni de ce que M. le président Hénault aime le monde autant qu'il en est aimé, et qu'il vit dans une heureuse dissipation! J'aimerais peut-être encore mieux qu'il se partageât uniquement entre vous et lui-même : il ne trouvera jamais de société plus charmante que ces deux-là.

On m'a dit aujourd'hui du mal de la santé de M. d'Argenson; c'est le seul mal qu'on puisse dire de lui. Il ne se soucie guère que je m'intéresse à son bien-être, mais cela ne me fait rien, et je lui serai toujours très attaché. Il n'y a plus de santé dans le monde: j'entends dire que mon frère d'Alembert, qui vous fait quelquefois sa cour, est assez mal. Celui-là est bien philosophe, et méprise souverainement les pauvres préjugés qui empoi-

sonnent la vie. La plupart des hommes vivent comme des fous, et meurent comme des sots : cela fait pitié.

Ne lisez-vous pas quelquefois l'histoire ? ne voyez-vous pas combien la nature humaine est avilie depuis les beaux temps des Romains ? n'êtes-vous pas effrayée de l'excès de la sottise de notre nation ? et ne voyez-vous pas que c'est une race de singes, dans laquelle il y a eu quelques hommes?

Adieu, madame; je suis un peu malade, et je ne vois pas le monde en beau. Ayez soin de votre santé, supportez la vie, méprisez tout ce qui est méprisable ; fortifiez votre ame tant que vous pourrez, digérez, conversez, dormez.

J'oubliais de vous parler de Cornélie. C'était, à ce que dit l'histoire, une assez sotte petite femme qui ne se mêla jamais de rien. Corneille a très bien fait de l'ennoblir; mais je ne puis souffrir qu'elle traite César comme un marmouset.

Permettez-moi de croire que l'amour n'est pas la seule passion naturelle; l'ambition et la vengeance sont également l'apanage de notre espèce, pour notre malheur. Je souscris d'ailleurs à toutes vos idées, excepté à ce que vous dites sur l'abbé Pellegrin et sa *Pélopée*. Le grand défaut de notre théâtre, à mon gré, c'est qu'il n'est guère qu'un recueil de conversations en rimes.

Mille tendres respects.

LETTRE MMMDCCCC.

A M. DAMILAVILLE.

26 juillet.

On dit frère Protagoras malade : Dieu nous le conserve, mon cher frère! car, sans lui et frère Platon [1], que deviendraient les initiés?

Faudra-t-il donc que je meure sans avoir vu les derniers tomes de cette *Encyclopédie* dont j'attends mon salut? Dieu veuille que ces derniers tomes soient cent fois plus forts que les premiers! C'est ainsi qu'il faut répondre aux persécuteurs.

On en est en Hollande à la troisième édition de *la Tolérance;* cela prouve qu'on est plus raisonnable en Hollande qu'à Paris. Par quelle fatalité craint-on toujours la raison dans votre pays? est-ce parceque les Welches ne sont pas faits pour elle? ou est-ce parcequ'ils la saisiraient avec trop d'empressement? Que nos frères de Paris se consolent au moins par les progrès que fait la vérité dans les pays étrangers; ils sont prodigieux. Presque tous les Juifs portugais répandus en Hollande et en Angleterre sont convertis à la raison : c'est un grand pas, comme vous savez, mon cher frère,

[1] * *Protagoras* : c'est d'Alembert. *Platon* : c'est Diderot. (L. D. B.)

vers le christianisme. Pourquoi donc tant craindre la raison chez les Welches? O pauvres Welches! ne serez-vous célèbres en Europe que par l'Opéra-Comique?

M. Panckoucke est tout effaré de ce qu'une partie de sa lettre a couru; il dit qu'il la désavouera. J'ai la lettre signée de sa main, et je la ferai contrôler comme un billet au porteur. Ce que j'ai, je crois, de meilleur à faire, c'est de vous envoyer l'original. Vous verrez qu'on ne l'a point falsifié, et vous serez à portée de convaincre les incrédules pièces en main.

Mon cher frère aura, dans quinze jours, un petit paquet qu'un Génevois venu d'Angleterre lui apportera. Je suis bien malade, mais je combats jusqu'au dernier moment pour la bonne cause. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCCCI.

A M. DE FABRY.

28 juillet.

On ne peut être plus sensible que je le suis, mon cher monsieur, à toutes vos bontés. Je ne doute pas que monsieur l'intendant ne fasse justice de la rapine des commis; je vois que les gens du sieur Sédillot imitent leur maître. Je ne sais

pas si ce sieur est en droit de refuser communication des titres en vertu desquels il prétend que certains champs de la terre de Fernei doivent des lods et ventes au curé de Dieppe, abbé de Prévessin. Il a reçu l'argent sans montrer aucun titre, et a donné pour reçu, *Nous, baron de... écuyer, avons reçu*. Ce *Nous* est du style du roi quand il parle en son Conseil; je crois d'ailleurs que ce sieur n'est ni *écuyer* ni *baron* (à moins que par écuyer il n'entende cuisinier, suivant l'ancien langage, et par baron, le *barone* des Italiens, qui ne veut pas dire honnête homme). On dit que c'est lui qui a fait la belle affaire des *commis* qui ont saisi le blé de mon fermier. Je vous supplie de me faire savoir si on ne pourrait pas le désécuyer, le débaronniser juridiquement, et le forcer à montrer les titres de Prévessin.

Comptez sur l'attachement inviolable de votre, etc.

LETTRE MMMDCCCCII.

A M. PALISSOT.

Juillet.

Votre lettre, monsieur, est pleine de goût et de raison; vous connaissez votre siècle, et vous le peignez très bien. Les sentiments que vous vou-

lez bien me témoigner me flattent d'autant plus qu'ils partent d'un esprit très éclairé. Vous mériticz d'être l'ami de tous les philosophes, au lieu d'écrire contre les philosophes. Je vous répète encore que j'aurais voulu sur-tout que vous eussiez épargné M. Diderot; il a été persécuté et malheureux. C'est une raison qui devrait le rendre cher à tous les gens de lettres.

M. de Marmontel s'est trouvé dans le même cas. C'est contre les délateurs et les hypocrites qu'il faut s'élever, et non pas contre les opprimés. Je pardonne à Guillaume Vadé et à Jérôme Carré de s'être un peu moqués des ennemis de la raison et des lettres; je trouve même fort bon que, quand un évêque fait un libelle impertinent sous le nom d'*Instruction pastorale*, on tourne monseigneur en ridicule; mais nous ne devons pas déchirer nos frères. Il me paraît affreux que des gens de la même communion s'acharnent les uns contre les autres. Le sort des gens de lettres est bien cruel: ils se battent ensemble avec les fers dont ils sont chargés. Ce sont des damnés qui se donnent des coups de griffes. Maître Aliboron, dit Fréron, a commencé ce beau combat. Je veux bien que tous les oiseaux donnent des coups de bec à ce hibou, mais je ne voudrais pas qu'ils s'arrachassent les plumes en fondant sur la bête. Le Crévier, dont vous avez parlé, est un cuistre fanatique, qui a

écrit un livre impertinent contre le président de Montesquieu. Tous les gens de bien vous auraient embrassé, si vous n'aviez frappé que de telle canaille. Je ne sais pas comment vous vous tirerez de tout cela, car vous voilà brouillé avec les philosophes et les anti-philosophes. J'ai toujours rendu justice à vos talents; j'ai toujours souhaité que vous ne prissiez les armes que contre nos ennemis. Je ne peux, il est vrai, vous pardonner d'avoir attaqué mes amis, mais je vous remercie de tout mon cœur des ailes à l'envers que vous avez données à Martin Fréron. Vous voyez que je suis l'homme du monde le plus juste.

Permettez à un pauvre aveugle de supprimer les cérémonies.

LETTRE MMMDCCCCIII.

A M. COLLINI.

Fernei, 1er auguste.

Vous devriez engager monseigneur l'électeur à faire venir un livre intitulé *les Contes de Guillaume Vadé*. On dit qu'il y a des choses assez plaisantes, et qu'il est beaucoup question de Fréron dans cet ouvrage. Réjouissez-vous tant que vous pourrez, et aimez-moi toujours un peu.

LETTRE MMMDCCCCIV.

A M. COLLINI.

4 auguste.

Son altesse électorale, mon cher ami, a la bonté de m'écrire par M. Harold qu'il fera curé notre petit homme[1]. Je vous adresse ma réponse à M. Harold, dans laquelle il y a une lettre de remerciement pour monseigneur l'électeur. J'y joins une petite brochure touchant maître Aliboron, dit Fréron[2], que j'ai reçue de Paris. J'espère que vous la verrez, et qu'elle vous amusera. Je suis bien vieux et bien malade. *Vale*. V.

LETTRE MMMDCCCCV.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

4 auguste.

Mon cher ami, tout malade que je suis, mon cœur est si pénétré de vos soins obligeants, que je suspends tous mes maux pour vous remercier. Je reçois dans le moment des nouvelles de Mont-

[1] Hilspach, qui fut fait ministre à Beaumenthal. (L. D. B.)

[2] *Anecdotes sur Fréron*. MÉLANGES HISTORIQUES, t. II. (L. D. B.)

béliard qui m'obligent de tout suspendre. Je réclamerai vos bontés quand il faudra agir; mais dans ce moment où rien n'est à craindre, je ne dois pas précipiter une démarche qui déplairait. Je crois que vous entrez dans mes vues; je me recommande toujours à votre amitié. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments. V.

LETTRE MMMDCCCCVI.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Fernei, 6 auguste.

Vous êtes plus jeune que moi, madame, puisque vous faites des voyages; et moi, si j'en fesais, ce ne serait que pour venir vous voir. Vous avez de la santé, et vous la méritez par une sobriété constante et une vie uniforme. Je ne suis pas si sage que vous : aussi j'en suis bien puni. Je regrette comme vous madame de Pompadour, et je suis bien sûr qu'elle ne sera jamais remplacée. Elle aimait à rendre service, et était en état d'en rendre; mais mon intérêt n'entre pour rien dans les regrets que je donne à sa perte : ayant renoncé à tout, et n'ayant rien à demander, je n'écoute que mon cœur, et je pleure votre amie sans aucun retour sur moi-même.

Si vous êtes à Colmar, madame, je vous prie de

faire souvenir de moi monsieur le premier président votre frère. Je serai peut-être obligé, malgré ma mauvaise santé et ma faiblesse, de faire un tour dans votre Alsace pour quelques arrangements que j'ai à prendre avec M. le duc de Wurtemberg; mais alors il ne sera que le prétexte, et vous serez la véritable raison de mon voyage. Vous ne sauriez croire quel plaisir j'aurais à m'entretenir avec vous; nous parlerions du moins du passé pour nous consoler du présent. C'est la ressource des anciens amis. Regardons l'avenir en philosophes, jouissons avec tranquillité du peu de temps qui nous reste. Puissé-je venir philosopher avec vous au Jard! je ne vous dirais jamais assez combien je vous suis attaché; je croirais renaître en vous fesant ma cour. Je maudis mille fois l'éloignement des Alpes au Rhin. Adieu, madame; portez-vous bien, et conservez-moi des bontés qui font la consolation de ma vie.

LETTRE MMMDCCCCVII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

6 auguste.

Madame ange, puisque votre belle main écrit, je me flatte que vos jambes vont mieux; et c'est là une de mes consolations. Quand il fait bien beau,

j'écris aussi; mes fluxions sur les yeux me laissent alors quelque relâche, et je redeviens aveugle au temps des neiges: c'est du moins de la variété, et il en faut un peu dans la vie. J'aime déja votre ambassadeur vénitien de tout mon cœur. Je le supplierais d'accepter ma maison des Délices, où il pourrait vivre comme le signor Pococurante, et rétablir sa santé à son aise, si MM. les ducs de Lorges et de Randan n'avaient prévenu votre ambassadeur. Ils amènent des acteurs, ils veulent jouer la comédie sur mon petit théâtre de Fernei: vous devinez combien tout cela entraîne d'embarras. Les plaisirs bruyants ne sont pas faits pour un vieillard malingre tel que j'ai l'honneur de l'être. J'aimerais bien mieux philosopher paisiblement avec M. Tiepolo [1]. Je tâcherai de m'arranger pour le recevoir et pour lui plaire; je suis plus languissant que lui, et il me paraît que je lui conviens assez.

Je ne sais si c'est vous, madame, ou M. d'Argental qui a reçu un petit mémoire tiré d'Espagne, fort propre à figurer dans la *Gazette littéraire*. J'ai découvert un ancien *Cid* dont Corneille avait encore plus tiré que de celui de Guillem de Castro, le seul qu'on connaisse en France. C'est une anec-

[1] C'est probablement J. B. Tiepolo, peintre vénitien, qui mourut à Madrid en 1769; ou bien son fils, Jean-Dominique, graveur distingué. (L. D. B.)

dote curieuse pour les amateurs : je voudrais bien en déterrer quelquefois de pareilles, mais les correspondants que Cramer m'avait donnés ne me fournissent rien. Je ne sais s'il vous a rendu ses devoirs à Paris. Il a bien mal fait de faire imprimer séparément les Commentaires sur Corneille; il aurait été plus utile à la famille Corneille et aux Cramer d'augmenter le nombre des exemplaires pour les souscripteurs, et de supprimer sa petite édition : tout cela d'ailleurs est plein de fautes d'impression qu'il avait promis de corriger : mais qui promet de se corriger ne tient jamais sa parole en aucun genre; il n'y a que mon petit ex-jésuite qui songe sérieusement à se réformer. Il y travaille déja ; il m'a envoyé des situations nouvelles, des sentiments, des vers; j'espère que vous n'en serez pas mécontente. Il dit qu'il veut absolument en venir à son honneur, et qu'une conspiration conduite par vous doit réussir tôt ou tard. J'ai été assez édifié de la constance de ce jeune défroqué. Il ne s'est point dépité, il ne s'est point découragé, il a couru sur-le-champ au remède. Voici un petit mot qu'il vous supplie, madame, de faire remettre au grand acteur. Le petit jésuite supplie ses anges de lui renvoyer sa guenille; vous en aurez bientôt une nouvelle, il n'abandonne jamais ce qu'il a commencé : il dit qu'il faut mourir à la peine ou réussir; c'est un opiniâtre personnage.

Voici bientôt le temps où nous allons établir la pension de Pierre Corneille; ce sera M. Tronchin qui s'en chargera; elle ne peut être en meilleures mains; l'affaire sera plus prompte et plus nette; c'est un grand plaisir que M. Tronchin nous fait. La petite Corneille-Dupuits est à vos pieds, et moi aussi.

Ma nièce partage tous les sentiments qui m'attachent à vous pour la vie.

LETTRE MMMDCCCCVIII.

A M***[1].

Au château de Fernei, 6 auguste.

Mon âge et mes infirmités, monsieur, ne me permettent pas de répondre régulièrement aux lettres dont on m'honore. Je savais, il y a longtemps, l'heureux accouchement de madame de Voyer. J'ai été attaché toute ma vie à MM. d'Argenson. Monsieur et madame de Voyer étaient faits pour braver des préjugés aussi ridicules que funestes; et tous nos jeunes conseillers du Parlement, qui n'ont point eu la petite-vérole, seraient beaucoup plus sages de se faire inoculer que de rendre des arrêts contre l'inoculation. Si vous

[1]* Cette lettre est tirée des Mémoires du comte d'Argenson. (L. D. B.)

voyez monsieur et madame de Voyer, je vous prie, monsieur, de leur présenter mes hommages, et d'agréer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

VOLTAIRE,
Gentilhomme ordinaire du roi.

LETTRE MMMDCCCCIX.

A M. DAMILAVILLE.

9 auguste.

Mon cher frère, vous fatiguerai-je encore du dépôt de mes lettres, que vous avez la bonté de faire parvenir à leur destination? En voici une que je vous supplie de faire tenir à M. Blin de Sainmore, à qui vous avez donné un *Corneille*. Il a fait une petite brochure contre les préjugés de la littérature qui me paraît assez bien, quoiqu'elle ne soit pas assez approfondie. Vous savez qu'il faut encourager tous les ennemis des préjugés.

S'il vous restait quelques exemplaires de *Corneille*, je vous supplierais d'en faire tenir un à M. le marquis Albergati, sénateur de Bologne; mais comment envoyer à Bologne? je crois que tout va par les voitures publiques, et qu'en mettant le paquet à la diligence de Lyon, il arriverait

à bon port; mais je ne veux pas vous causer un tel embarras, et abuser à ce point de votre amitié et de votre activité, deux bonnes qualités que je souhaite à frère Thieriot.

Il faut que je vous conte que Palissot ne s'éloigne pas de vouloir se raccommoder avec les philosophes. Il m'a écrit plusieurs fois; je lui ai répondu que je ne pouvais lui pardonner d'avoir attaqué des gens de mérite qui, pour la plupart ayant été persécutés, devaient être sacrés pour lui.

J'en reviens toujours à gémir avec vous de voir les philosophes attaqués par ceux mêmes qui devraient l'être, par ceux qui pensent comme nous, et qui auraient combattu sous les mêmes étendards, s'ils n'avaient pas été possédés du démon de l'envie et de celui de la satire. Par quelle fureur enragée, quand on veut être satirique, n'exerce-t-on pas ce talent contre les persécuteurs des gens de bien, contre les ennemis de la raison, contre les fanatiques?

Dites-moi, je vous prie, si frère Platon est lié avec le secrétaire de notre Académie. Je crois que ce secrétaire ne sera jamais l'ennemi de la philosophie; mais je ne crois pas qu'il veuille se compromettre pour elle. Nous avons des compagnons, mais nous n'avons point de guerriers.

Vous souvenez-vous du petit ouvrage attribué à Saint-Évremont? On le réimprime en Hollande,

revu et corrigé, avec plusieurs autres pièces dans ce goût. On m'en a promis quelques exemplaires que je ne manquerai pas de faire passer à mon cher frère.

Bonsoir; je ferme ma lettre, et je vous jure que ce n'est pas pour être oisif. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCCCX.

A MADAME LA BARONNE DE VERNA,

A GRENOBLE.

A Fernei, 11 auguste.

Nous nous écrivons, madame, d'un bord du Styx à l'autre. Nous sommes deux malades qui nous exhortons mutuellement à la patience; mais la différence entre vous et moi, c'est que vous êtes jeune et aimable; vous n'avez pas le petit doigt du pied dans l'eau du Styx, et j'y suis plongé jusqu'au menton. Vous écrivez de votre main et avec la plus jolie écriture du monde, et moi je peux dicter à peine. Je vous suis très redevable de votre recette: il y a long-temps que j'ai épuisé tous les œufs de mes poules, et la couperose, et le nitre, et le sel, et l'eau fraîche, et l'eau-de-vie. Ayez la bonté de considérer, madame, que des yeux de soixante-onze ans ne sont pas comme les vôtres, et sont fort rebelles à la médecine. J'avoue, ma-

dame, qu'on a quelquefois la vie à d'étranges conditions; mais vous avez une recette dont j'use avec plus de succès que des blancs d'œufs : c'est de savoir souffrir, d'opposer la patience aux maux, de vivre aussi doucement qu'il est possible, et de tenir son ame dans la gaieté, quand le corps est dans la souffrance. Je voudrais, madame, pouvoir venir avec mon bâton de quinze-vingt auprès de votre chaise longue. Je vous crois philosophe, puisque vous faites tant que de m'écrire [1]... Il faut que vous ayez bien de la force dans l'esprit, puisque la faiblesse du corps en donne très souvent à l'ame. Comptez, madame, que les vraies consolations sont dans la philosophie [2]... Une malade pleine d'esprit et de raison est infiniment supérieure à une sotte qui crève de santé. Vous ne pouvez pas danser, mais vous savez penser : ainsi je vous félicite encore plus que je ne vous plains. Je souhaite cependant que vos yeux puissent vous voir usant de vos deux jambes. Madame Denis vous dit les mêmes choses, et j'y ajoute mon sincère respect.

[1]* Lorsque d'Aquin fit imprimer cette lettre dans son *Almanach littéraire* de 1786, il indiqua ici une lacune assez considérable qui depuis lui n'a pas été remplie. (L. D. B.)

[2]* Autre lacune, indiquée par d'Aquin. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCCCXI.

A M. PALISSOT.

11 auguste.

Si Paul avait été toujours brouillé avec Pierre et Barnabé, dont il parla si cavalièrement, vous m'avouerez, monsieur, que notre sainte religion aurait couru grand risque. La philosophie se trouvera fort mal de la guerre civile. J'ai toujours souhaité, comme vous savez, que les gens qui pensent bien se réunissent contre les sots et les fripons. Je voudrais de tout mon cœur vous raccommoder avec certaines personnes, mais je crois que je n'y parviendrai que quand j'aurai regagné les bonnes graces de Fréron et des Pompignan.

N'est-ce pas Hobbes qui a dit que l'homme était né dans un état de guerre? Je suis fâché que cet Hobbes ait raison. On m'a fait voir je ne sais quel poëme de l'abbé Trithème[1], intitulé *la Pucelle;* il y a un chant où tout le monde est fou; chacun des acteurs donne et reçoit cent coups de poing. Voilà l'image de ce monde. Je conclus avec Candide qu'il faut cultiver son jardin. En voilà trop pour un pauvre malade.

[1] * Voltaire lui attribue plaisamment son poëme de *la Pucelle*. Voyez notre note du tome XIV, p. 441. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCCCXII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

13 auguste.

Votre ami M. Tiepolo, madame, est arrivé très malade. J'ai envoyé tous les jours chez lui. Je lui ai mandé que j'étais à ses ordres. Je n'ai pu aller le voir; et voici mes raisons. J'ai prêté les Délices à MM. les ducs de Randan et de Lorges. M. le prince Camille arrive; madame la présidente de Gourgue et madame la marquise de Jaucourt sont à Genève; c'est une procession qui ne finit point. Je suis à deux lieues de cette ville. Si je fesais une visite, il faudrait que j'en fisse cent; ma santé ne me le permet pas. Je passerais ma vie à courir, je perdrais tout mon temps, et je ne veux pas en perdre un instant. Les tristes assujettissements auxquels mes maladies continuelles me condamnent me forcent à la vie sédentaire. Tout ce que je puis faire, c'est de bien recevoir ceux qui me font l'honneur de venir dans mon ermitage. J'ai acheté assez cher la liberté tranquille dans laquelle je finis mes jours, pour n'en pas faire le sacrifice. M. l'ambassadeur de Venise m'a promis qu'il viendrait à Fernei; nous aurons grand soin de l'amuser et de lui plaire; nous le promènerons; il

verra un pays plus beau que sa Brenta, et nous lui jouerons la comédie: c'est tout ce que je ferais pour un doge.

Je crois que vous recevrez à-la-fois M. d'Argental et ma lettre; ainsi, madame, je vais parler à tous deux de mon petit ex-jésuite. Il m'est venu trouver avec une lettre de M. de Chauvelin, l'ambassadeur, qui persiste toujours dans son goût pour les roués. Je lui ai dit que votre avis était qu'ils fussent imprimés, mais qu'il fallait en retrancher des longueurs, et même des scènes qui font languir l'action; qu'il fallait sur-tout y semer des beautés frappantes, et faire passer l'atrocité du sujet à la faveur de quelques morceaux saillants, fortifier le dialogue, retrancher, ajouter, corriger. Il n'en a pas dormi; il a réformé des actes entiers, un peu de dépit peut-être lui a valu du génie. Il a voulu que ses anges en vinssent à leur honneur, et que ce qu'ils ont cru passable devînt digne d'eux. Je suis très content des sentiments de ce pauvre diable, qui paraît vous être infiniment attaché; cela est tout jeune, et plein de bonne volonté.

Ayez donc la bonté, mes anges, de faire retirer l'exemplaire de Le Kain aussi bien que les rôles. Je conseillerais à Le Kain de faire imprimer l'ouvrage lui-même, et de le débiter à son profit; peut-être y gagnerait-il plus qu'avec un libraire.

Il y a tant de gens qui font des recueils de toutes les pièces bonnes ou mauvaises, qu'on ne risque presque rien. D'ailleurs le petit prêtre serait très fâché qu'il y eût un privilège; ces privilèges entraînent toujours des procès. C'est assez que notre grand acteur fasse un profit honnête de cette édition.

L'auteur compte vous envoyer l'ouvrage dès qu'il sera au net. Il ne faudra à Le Kain qu'une permission tacite. On mettra une petite préface au-devant de l'ouvrage, le tout sous l'approbation des anges, à qui l'ex-jésuite a voué un culte d'hyperdulie pour le moins.

Je n'ai pas la moindre facétie italienne pour fournir à la *Gazette*. De plus, comment pourrais-je y pourvoir à présent que j'ai les roués sur les bras? Un petit jésuite à conduire n'est pas une besogne aisée. Toutefois, divins anges, daignez dire dans l'occasion un mot des dîmes. Je crains la Saint-Martin autant que les buveurs l'aiment. Je suis à vos pieds et au bout de vos ailes.

LETTRE MMMDCCCCXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 auguste.

Mes divins anges, j'ai montré votre lettre et votre savant mémoire au petit défroqué. Je lui ai dit: Vous voyez que les anges pensent comme moi. Combien de fois, petit frère, vous ai-je averti qu'il ne fallait pas qu'on envoyât Julie prier Dieu, quand on va assassiner les gens! Cela seul serait capable de faire tomber une pièce. — Je m'en suis bien douté, m'a-t-il répondu, et j'ai eu toujours de violents scrupules. — Que n'avez-vous donc supprimé cette sottise? — Elle est corrigée, a dit le pauvre enfant, aussi bien que tous les endroits que vos anges reprennent. J'ai pensé absolument comme eux, mais j'ai corrigé trop tard. Je m'étais follement imaginé que la chaleur de la représentation sauverait mes fautes: je suis jeune, j'ai peu d'expérience, je me suis trompé. J'ose croire que si la pièce, telle qu'elle est aujourd'hui, était bien jouée à Fontainebleau, elle pourrait reprendre faveur.

Je vous avoue, mes anges, que la simplicité, la candeur, et la docilité de ce bon petit frère, m'ont attendri. Je vous envoie son drame, que je crois

assez passablement corrigé. Je le mets sous l'enveloppe de M. le duc de Prâlin, et je vous en donne avis.

Je n'ai pas encore pu voir votre aimable ambassadeur vénitien. Il est malade à Genève, et moi à Fernei. Des pluies horribles inondent la campagne, et interdisent tout voyage. J'envoie savoir tous les jours de ses nouvelles.

Vous ne m'aviez pas dit que vous feriez bientôt un tour à Villars. M. le duc de Prâlin a sans doute le plus beau palais qui soit autour de Paris, et dans la plus vilaine situation. On dit que tout est horriblement dégradé.

Je compte bien sur ses bontés pour nos pauvres dîmes. Gare la Saint-Martin! Respect et tendresse.

J'oubliais de vous dire que ce pauvre ex-jésuite a été très fâché qu'on ait intitulé son drame: *Le Partage du monde*. C'est un titre de charlatan.

LETTRE MMMDCCCCXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 auguste.

Vous avez probablement, divins anges, reçu le gros paquet adressé à M. le duc de Prâlin. Vous devez être las des fatras de mon ex-jésuite. Il n'y a que vos excessives bontés, soutenues de l'amour

du *tripot*, qui puissent combattre le dégoût que doit vous donner cette œuvre tant rapetassée. Pour moi, je n'en suis plus juge, et, à force de regarder, je ne vois plus rien. Monsieur l'ambassadeur persiste toujours dans son goût pour les roués; mais il est, comme moi, chez des Allobroges; et il se peut que dans la disette du bon, il trouve le mauvais passable. On me mande que la pauvre Comédie-Française est déserte, et qu'il faut que vous vous en teniez dorénavant à l'Opéra-Comique. Vous êtes en tous sens dans le temps de la décadence. Continuez, ô Welches! Je viens de lire deux nouveaux tomes de l'*Histoire de France*[1]. Mainbourg, Daniel, sont des Tite-Live en comparaison de cette rapsodie ampoulée. Tout est du même genre. Je ne veux plus rien écrire du tout, de peur que la maladie ne me gagne.

Est-il vrai que le marquis, frère de la marquise, n'a plus les bâtiments, et que tous les artistes le regrettent? Les mémoires de ce fou de d'Éon[2] courent l'Europe. Nouvel avilissement pour les Welches.

Que faire? cultiver son jardin, mais sur-tout

[1] Par Villaret, le premier continuateur de l'abbé Velly.

[2] Le chevalier d'Éon de Beaumont, mort à Londres le 21 mai 1810, auteur de 13 vol. in-8° de *Mémoires*, *d'Histoire*, etc. C'est à tort qu'on a imprimé plusieurs fois qu'il appartenait au sexe féminin : l'autopsie de son corps, laquelle eut lieu deux jours après sa mort, prouve le contraire. (L. D. B.)

conserver ses dîmes. Je vous implore contre la sainte Église.

LETTRE MMMDCCCCXV.

A M. BERTRAND.

A Fernei, 24 auguste.

Mon cher philosophe, j'ai rompu, Dieu merci, tout commerce avec les rois; ainsi je me trouve dans l'impuissance de servir votre parent. C'est la première fois qu'il m'arrive de me repentir de ma philosophie. Heureusement je prévois que vous n'aurez nul besoin de mon secours; M. de Kat est à portée de vous rendre service, et vous ne manquerez pas d'attestations de vos compatriotes. Un homme de votre nom ne peut être que très bien reçu. Plaignez-moi de vous être inutile, et conservez-moi une amitié qui est très utile à l'agrément de ma vie. V.

LETTRE MMMDCCCCXVI.

A M. DAMILAVILLE.

24 auguste.

Mon cher frère, je vous garderai assurément le secret sur ce que vous me mandez du secrétaire.

Ce n'était pas ainsi qu'en usaient les premiers fidèles. Pierre et Paul se querellèrent; mais ils n'en contribuèrent pas moins à la cause commune. Quand je songe quel bien nos fidèles pourraient faire, s'ils étaient réunis, le cœur me saigne.

Je n'ai assurément nulle envie de lier aucun commerce avec le calomniateur; j'ai été bien aise seulement de vous informer qu'il commençait à se repentir.

Eh bien! vous voyez que de tous les gens de lettres qui m'ont écrit que je n'avais pas assez critiqué Corneille, il n'y a que M. Blin de Sainmore qui ait pris ma défense. Soyons étonnés après cela que les philosophes nous abandonnent! Les hommes sont presque tous paresseux et poltrons, à moins qu'une grande passion ne les anime.

Je sens bien qu'on aurait pu faire un ouvrage plus instructif que la lettre de Sainmore; mais il importe fort peu qu'on se charge d'éclairer les hommes sur de mauvais vers, sur des pensées alambiquées et fausses, sur des personnages qui ne sont point dans la nature, sur des amours bourgeois et insipides : c'est contre des erreurs plus importantes et plus dangereuses qu'il faudrait leur donner du contre-poison. Ce qu'il y a de cruel, c'est que les empoisonneurs sont récompensés, et les bons médecins persécutés. Ne pourrai-je jamais faire avec vous quelque consultation? Vous avez

d'excellents remèdes; mais nos malades sont comme M. de Pourceaugnac, qui voulait battre son médecin.

Adieu, mon cher frère; vous êtes courageux, et n'êtes point paresseux : *Non sic Thieriot, non sic.* Ne nous rebutons pas; nous avons fait quelques cures, et c'est de quoi nous consoler. Courage. *Écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCCCXVII.

A M. BERTRAND.

Fernei, 28 auguste.

Dans le fond de mon ermitage,
Loin de l'illusion des cours,
Réduit, hélas! à vivre en sage,
Ne l'ayant pas été toujours,
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge,
La retraite est mon seul recours,
Je ne ferai plus de voyage.

Que la Gloire avec les Amours,
Couronnent, devers Cracovie,
Un prince aimé de sa patrie,
Qui lui promet de si beaux jours;
Trop éloigné de sa personne,
Je me borne à former des vœux;
On lui décerne une couronne,
Et je voudrais qu'il en eût deux.

Voilà, mon cher philosophe, les prédictions de

Nostradamus de Fernei, que vous pouvez montrer à M. le comte de Mnizek, à qui je présente mes respects.

J'ai déja lu avec grand plaisir quelque chose de votre *Logique;* je me flatte que bientôt il en paraîtra dans la *Gazette littéraire* un extrait dont vous ne serez pas mécontent.

Conservez toujours un peu de bonté pour ce vieux malade qui est obligé de dicter vers et prose.

LETTRE MMMDCCCCXVIII.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

A Fernei, 28 auguste.

Mon cher ami, je n'ai pu vous remercier plus tôt de vos bons offices; j'ai été malade, et je ne peux encore écrire de ma main. Mes pauvres yeux vont fort mal, mais j'espère que mon affaire ira bien. Il est question d'assurer la créance, sans déplaire au débiteur. J'attends des nouvelles de M. le prince de Wurtemberg; je vous manderai quelles sont ses résolutions; nous nous conduirons en conséquence; je voudrais bien que cette anicroche me fournît un prétexte de faire encore un voyage à Colmar; la véritable raison serait de

vous embrasser, et de philosopher un peu avec vous. Je vous embrasse de tout mon cœur, vous et toute votre famille. V.

LETTRE MMMDCCCCXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 août, ou auguste, ou sextile, comme il vous plaira.

Vous recevrez, mon cher et illustre maître, presque en même temps et peut-être en même temps que cette lettre, par le canal du frère Damilaville, un ouvrage intitulé *Sur le sort de la poésie en ce siècle philosophe*, avec d'autres pièces de littérature et de poésie, dont je recommande l'auteur à vos bontés. C'est un de mes amis, nommé Chabanon, de l'Académie des belles-lettres, qui est digne, par ses talents et par son caractère, de vous intéresser. Je crois que vous serez content et de l'ouvrage et de la lettre qu'il y a jointe, et je compte assez sur votre amitié pour moi, pour espérer que vons voudrez bien l'étendre jusqu'à lui.

Parlons un peu à présent de nos affaires. J'ai lu, par une grace spéciale de la Providence, ce *Dictionnaire* de Satan dont vous me parlez. Si j'avais des connaissances à l'imprimerie de Belzébuth, je le prierais de m'en procurer un exemplaire, car cette lecture m'a fait un plaisir de tous les diables. Vous, mon cher philosophe, qui êtes assez bien dans ce pays-là, à ce que m'a dit frère Berthier, ne pourriez-vous pas me rendre ce petit service? Je vous avoue que je serais bien charmé de pouvoir digérer un peu à mon aise ce que j'ai été obligé d'avaler gloutonnement, en mettant, comme on dit, les morceaux en double. Assurément, si

l'auteur va jamais dans les états de celui qui a fait imprimer cet ouvrage infernal, il sera au moins son premier ministre; personne ne lui a rendu des services plus importants; et il est vrai qu'il ne faut pas dire à celui-là ni *Tu dors*, *Brutus*, ni *Tu dors*, *Brute*.

A propos de brute, savez-vous que Simon Le Franc est à Paris? il est vrai que c'est bien incognito, et qu'il n'y tient pas de table de vingt-six couverts. Je l'aperçus l'autre jour à l'enterrement du pauvre M. d'Argenson, où il était comme parent, et moi comme homme de lettres. Il ne fit pas semblant de me voir, ni moi lui. Quelqu'un qui l'avait vu arriver me dit qu'il était entré avec un air d'embarras que tout son fanatisme orgueilleux et impudent ne pouvait cacher:

> Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
> Serrant la queue, et portant bas l'oreille.
> La Fontaine, liv. I, fab. xviii.

Il aurait peut-être le plaisir d'aller aussi à mon enterrement, si mon estomac avait continué à se dispenser de la digestion. Des amis, qui ne croient pas à la médecine plus que vous et moi, m'avaient conseillé et forcé, malgré ma répugnance, de voir un médecin, à-peu-près comme ils m'auraient conseillé de voir un confesseur. Les remèdes que j'ai faits n'ont servi qu'à empirer mon état; et je ne me trouve mieux que depuis que j'ai envoyé paître les remèdes et la médecine, qui est bien la plus ridicule chose, à mon avis, que les hommes aient inventée; à moins que vous ne vouliez mettre devant la théologie, qui en effet est bien digne de la première place dans le catalogue des impertinences humaines. Pour tout remède à mon estomac, je me suis prescrit un régime dont je me trouve très bien, et que je suivrai très fidèlement; et je compte qu'avant un mois mes entrailles rentreront dans l'ordre accoutumé.

Je doute fort qu'il en soit de même pour les jésuites, quoique plusieurs parlements aient jugé à propos de les conserver sous le masque, et d'enfermer ainsi le loup dans la bergerie.

Nosseigneurs de la classe de Paris ont prétendu être essentiellement et uniquement la cour des pairs. Nosseigneurs des autres classes en ont mis leur bonnet de travers; et en conséquence, parcequ'ils n'ont pas pu faire rouer le duc de Fitz-James, frère d'un évêque janséniste, leur bon ami, ils laissent au milieu de nous ces hommes qu'ils ont déclarés empoisonneurs publics, assassins, carthouchiens, sodomites, etc. Il y a bien à tout cela de quoi rire un peu de l'esprit conséquent qui dirige toutes les démarches de ces messieurs, et de l'esprit patriotique qui les anime.

J'ai reçu une belle et grande lettre de votre ancien disciple pleine d'une très saine et utile philosophie. C'est bien dommage que ce prince philosophe ne soit pas, comme autrefois, le meilleur ami du plus aimable et du plus utile de tous les philosophes de nos jours. Que ne donnerais-je point pour que cela fût!

J'oubliais vraiment un article de votre dernière lettre qui mérite bien réponse. *Si vous êtes amoureux*, dites-vous, *restez à Paris*. A propos de quoi me supposez-vous l'amour en tête? je n'ai pas ce bonheur ou ce malheur-là, et mes entrailles sont d'ailleurs trop faibles pour avoir besoin d'être émues par autre chose que par mon dîner, qui leur donne assez d'occupation pour qu'elles n'en cherchent point ailleurs. J'imagine bien qui peut vous avoir écrit cette impertinence, et à propos de quoi; mais il vaut mieux qu'on vous écrive que je suis amoureux que si on vous mandait des faussetés plus atroces dont on est bien capable. On n'a voulu que me rendre ridicule, et ce ridicule-là ne me fait pas grand mal. Je craindrais bien plus le ridicule de ne pas digérer. Digérer un peu et rire beaucoup, voilà à quoi je borne mes prétentions.

Mes amours prétendus me rappellent une chose charmante que j'ai lue sur l'amour-propre dans ce *Dictionnaire* du diable; que l'amour-propre ressemble à l'instrument de la génération, qui nous est nécessaire, qui nous fait plaisir, mais qu'il faut cacher. Cette comparaison est aussi charmante que juste. L'auteur aurait pu ajouter qu'il y a cette seule différence entre l'instrument physique et le moral, que le priapisme est l'état naturel et perpétuel du second, et que dans l'autre c'est une maladie dont frère Thieriot aurait pu nous donner autrefois des nouvelles, mais dont par malheur il est bien guéri. Adieu, mon cher philosophe et mon illustre maître.

LETTRE MMMDCCCCXX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Fernei, 31 auguste.

J'apprends, madame, que vous avez perdu M. d'Argenson. Si cette nouvelle est vraie, je m'en afflige avec vous. Nous sommes tous comme des prisonniers condamnés à mort qui s'amusent un moment sur le préau jusqu'à ce qu'on vienne les chercher pour les expédier. Cette idée est plus vraie que consolante. La première leçon que je crois qu'il faut donner aux hommes, c'est de leur inspirer du courage dans l'esprit; et, puisque nous sommes nés pour souffrir et pour mourir, il faut se familiariser avec cette dure destinée.

Je voudrais bien savoir si M. d'Argenson est

mort[1] en philosophe ou en poule mouillée. Les derniers moments sont accompagnés, dans une partie de l'Europe, de circonstances si dégoûtantes et si ridicules, qu'il est fort difficile de savoir ce que pensent les mourants. Ils passent tous par les mêmes cérémonies. Il y a eu des jésuites assez impudents pour dire que M. de Montesquieu était mort en imbécile, et ils s'en fesaient un droit pour engager les autres à mourir de même.

Il faut avouer que les anciens, nos maîtres en tout, avaient sur nous un grand avantage; ils ne troublaient point la vie et la mort par des assujettissements qui rendent l'une et l'autre funestes. On vivait du temps des Scipion et des César, on pensait et on mourait comme on voulait; mais, pour nous autres, on nous traite comme des marionnettes.

Je vous crois assez philosophe, madame, pour être de mon avis. Si vous ne l'êtes pas, brûlez ma lettre; mais conservez-moi toujours un peu d'amitié pour le peu de temps que j'ai encore à ramper sur le tas de boue où la nature nous a mis.

[1] Marc-Pierre Le Voyer d'Argenson né en 1697, ministre de la guerre, etc., fondateur de l'École militaire, mort en 1764 à sa terre des Ormes où il s'était retiré après sa disgrace en 1757. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCCCXXI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernei, 31 auguste.

J'eus une belle alarme ces jours passés, monseigneur, pour votre commandant de Guienne. J'envoyai de mon lit, dont je ne sors guère, savoir des nouvelles de la brillante santé que Tronchin lui avait promise; il venait de recevoir ses sacrements, et de faire son testament. La raison de cette opération soudaine, la voici :

Tronchin l'a condamné à ne manger que des légumes, des carottes, des fèves cuites à l'eau. Monsieur, a dit M. le duc de Lorges, je ne peux digérer votre galimafrée; elle me fait enfler le devant et le derrière. On lui a appliqué les sangsues pour le derrière, et on lui a fait la ponction pour le devant; les vents ont redoublé de fureur, mais les sacrements ont un peu apaisé la tempête, et il est actuellement hors de danger. M. le duc de Randan, son frère, et M. le duc de La Trimouille, sont arrivés avec vingt officiers : madame Denis veut absolument leur donner la comédie. Je vais recevoir mes sacrements aussi, pour avoir une raison valable de ne point faire le baladin à soixante-dix ans.

J'apprends dans ce moment la mort de M. d'Argenson, et j'en suis plus touché que de celle de l'empereur Iwan[1], parcequ'il était plus aimable. Il va se raccommoder avec madame de Pompadour, car ils ne pouvaient bien vivre ensemble que dans l'autre monde.

J'ai le ridicule de m'intéresser à l'élection d'un roi de Pologne; mais je crains fort que l'aventure du prince Iwan, supposé qu'elle soit vraie, n'empêche M. Poniatowski, favori de l'impératrice, d'être élu roi, comme il s'en flattait. On prétend qu'il y aura un peu de trouble au fond du Nord, pendant que mon héros fait régner la paix et les plaisirs dans son beau duché d'Aquitaine. Continuez cette douce vie, et daignez vous ressouvenir avec bonté de votre vieux courtisan redevenu aveugle, qui vous présente son tendre et profond respect.

[1] L'assassinat du prince Iwan VI Antonowitz, né le 20 auguste 1740, tué en 1764 au moment où Mirowitz essaya de le délivrer de la captivité dans laquelle il avait été plongé en décembre 1740. (L. D. B.)

LETTRE MMMDCCCCXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 septembre.

Mes divins anges, je vous crois à présent bien établis dans votre nouvelle maison. Vous vous êtes rapprochés de M. le duc de Prâlin, et vous avez très bien fait. J'ai montré vite votre dernière lettre au petit défroqué : elle ne l'a point effrayé; c'est un ingénu personnage. Je m'étais toujours défié, m'a-t-il dit, de cette Julie qu'on envoyait réciter son office dans sa chambre, et de ce Pompée qui se disait soldat, et de bien d'autres choses sur lesquelles cependant je me fesais illusion. J'étais si rempli de la prétendue beauté de quelques situations et de quelques caractères, que j'étouffais mes remords sur le reste.

> Faites choix d'un ami dont la raison vous guide,
> Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
> L'endroit que l'on sent faible, et qu'on veut se cacher.
>
> BOILEAU, *Art poét.*, ch. IV, v. 71.

Il m'assure que Pompée ne sera plus soldat; il voit bien que ce changement en exige d'autres, et qu'il faut raccommoder le bâtiment de manière que l'architecture ne soit point gâtée; cela demande un peu de soin ; il est près de s'y livrer : il

dit que la destinée de son pauvre drame est de voyager; il supplie mes anges de le lui renvoyer; il veut en venir à votre honneur et au sien; il proteste qu'il n'omettra rien pour gagner en dernier ressort ce procès qu'il a perdu en première instance; il aime à plaider quand vous prenez en main sa cause; il n'en démordra pas, je connais sa tête.

Mes anges, il me paraît que Catherine fournit de grands sujets de tragédie. Un feseur de drames aurait beaucoup à apprendre chez Catherine et chez Frédéric; mais je ne veux pas croire tout ce qu'on dit.

Quelque chose qui se passe dans le Nord, renvoyez-nous nos roués du Midi; notre jeune homme vous en renverra d'autres; c'est sa consolation. Il est venu quatre-vingts personnes dans sa chaumière avec MM. les ducs de Randan, de La Trimouille, non pas le La Trimouille de Dorothée, etc., etc. Madame Denis leur a joué Mérope, leur a donné une fête, et moi, je me suis mis au lit.

Vous ne m'avez pas seulement parlé du décès de M. d'Argenson, mon contemporain; vous ne vous souvenez pas que nous l'appelions *la chèvre;* vous ne vous souvenez de rien, pas même du prince Iwan.

Cependant je baise le bout de vos ailes.

LETTRE MMMDCCCCXXIII.

A M. DAMILAVILLE.

7 septembre.

Mon cher frère, ne donnerez-vous pas un de ces quatre volumes diaboliques à frère Protagoras? Il me semble qu'il n'a pas mal fait de refuser les honneurs qui l'attendaient dans le Nord. Il aurait eu beau se vêtir de peaux de martre, il y aurait laissé la sienne, car sa santé n'est pas digne de ce beau climat; et, tout bon géomètre qu'il est, il aurait eu peine à résoudre le problème de ce qui vient de se passer au bord de la mer Baltique. On conte cet événement avec des circonstances si atroces, qu'on croirait que ce sont des dévots qui ont conduit toute l'aventure. Après tout, cette barbarie n'est pas bien tirée au clair.

Mais les horreurs de ce monde ne doivent pas vous dégoûter de la philosophie. Au contraire nos philosophes devraient tous sentir qu'ils passent leur vie entre des renards et des tigres, et par conséquent s'unir ensemble et se tenir serrés.

Vous[1] avez sans doute reçu le paquet que je vous envoyai, il y a quelques jours, pour M. Blin

[1] * Toute cette fin de lettre est imprimée dans la *Correspondance* de Grimm comme terminant la lettre MMMDCCCCXXIX. (L. D. B.)

de Sainmore. Il se dévoue courageusement à la défense de la vérité, au sujet des *Commentaires*.

Bonsoir, mon cher philosophe; il y a peu de vrais frères.

Voudriez-vous bien faire passer cette lettre à frère Protagoras?

LETTRE MMMDCCCCXXIV.

A M. D'ALEMBERT.

7 septembre.

Mon cher philosophe, vos lettres sont comme vous, au-dessus de notre siècle, et n'ont assurément rien de welche. Je voudrais pouvoir vous écrire souvent pour m'en attirer quelques unes. C'est donc de votre estomac, et non pas de votre cœur, que vous vous plaignez! Vos calomniateurs se sont mépris. Il semble qu'on vous injurie, vous autres philosophes, quand on vous soupçonne d'avoir des sentiments. Il paraît que vous en avez en amitié, puisque vous avez été fidèle à M. d'Argenson après sa disgrace et après sa mort. Vous avez assisté à son enterrement comme son confrère; mais Simon Le Franc, qui n'est le confrère de personne, a prétendu y être comme parent: il fesait par vanité ce que vous fesiez par reconnaissance.

Vous me parlez souvent d'un certain homme*. S'il avait voulu faire ce qu'il m'avait autrefois tant promis, prêter vigoureusement la main pour écraser l'*inf*..., je pourrais lui pardonner; mais j'ai renoncé aux vanités du monde, et je crois qu'il faut un peu modérer notre enthousiasme pour le Nord; il produit d'étranges philosophes. Vous savez bien ce qui s'est passé, et vous avez fait vos réflexions; Dieu merci, je ne connais plus que la retraite. Je laisse madame Denis donner des repas de vingt-six couverts, et jouer la comédie pour ducs et présidents, intendants et passe-volants, qu'on ne reverra plus. Je me mets dans mon lit au milieu de ce fracas, et je ferme ma porte. *Omnia fert ætas.*

Vraiment j'ai lu ce *Dictionnaire* diabolique; il m'a effrayé comme vous; mais le comble de mon affliction est qu'il y ait des chrétiens assez indignes de ce beau nom pour me soupçonner d'être l'auteur d'un ouvrage aussi anti-chrétien. Hélas! à peine ai-je pu parvenir à en attraper un exemplaire. On dit que frère Damilaville en a quatre, et qu'il y en a un pour vous. Je suis consolé quand je vois que cette abominable production ne tombe qu'en si bonnes mains. Qui est plus capable que vous de réfuter en deux mots tous ces vains so-

* Le roi de Prusse.

phismes? Vous en direz au moins votre avis avec cette force et cette énergie que vous mettez dans vos raisonnements et dans vos bons mots; et si vous ne daignez pas écrire en faveur de la bonne cause, du moins vous écraserez la mauvaise, en disant ce que vous pensez. Votre conversation vaut au moins tous les écrits des saints Pères. En vérité le cœur saigne quand on voit les progrès des mécréants. Figurez-vous que neuf ou dix prétendus philosophes, qui à peine se connaissent, vinrent ces jours passés souper chez moi. L'un d'eux, en regardant la compagnie, dit: Messieurs, je crois que le Christ se trouvera mal de cette séance. Ils saisirent tous ce texte. Je les prenais pour des conseillers du prétoire de Pilate; et cette scène se passait devant un jésuite à la porte de Calvin! je vous avoue que les cheveux me dressaient à la tête. J'eus beau leur représenter les prophéties accomplies, les miracles opérés, et les raisons convaincantes d'Augustin, de l'abbé Houteville et du père Garasse, on me traita d'imbécile. Enfin la perversité est venue au point, qu'il y a dans Genève une assemblée qu'ils appellent *cercle*, où l'on ne reçoit pas un seul homme qui croie en Christ; et quand ils en voient passer un, ils font des exclamations à la fenêtre, comme les petits enfants quand ils voient un capucin pour la première fois. J'ai le cœur serré en vous mandant ces hor-

reurs, elles enflammeront peut-être votre zèle; mais vous aimez mieux rire que sévir. Conservez-moi votre amitié, elle me servira à finir doucement ma carrière. Je me flatte que votre d'Argenson, mon contemporain, est mort avec componction et avec extrême-onction. C'est là un des grands agréments de ceux qui ont le bonheur de mourir chez vous; on ne leur épargne, Dieu merci, aucune des consolations qui rendent la mort si aimable. Toutes ces choses-là sont si sages, qu'on les croirait inventées par des Welches, s'ils avaient jamais inventé quelque chose. *Vale.* Je vous conjure de crier que je n'ai nulle part au *Portatif.*

LETTRE MMMDCCCCXXV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

10 septembre.

Votre estampe est digne de vous et de M. Vanloo, mademoiselle; c'est un très beau tableau qui passera à la postérité, ainsi que votre nom. La grace que le roi vous a faite montre que les arts ne sont pas entièrement abandonnés. Je me flatte que le roi ne fera pas la même grace au curé de Saint-Sulpice. J'ai vu, dans quelques papiers publics, que ce prêtre avait fait banqueroute, et j'en ai été très édifié. Ce qui est bien sûr, c'est que ce

maraud-là ne m'enterrera pas. Je souhaite que vous enterriez tous ceux de Paris, et que vous ayez autant de bons acteurs qu'il y a de curés et de vicaires. Comptez, mademoiselle, sur le véritable attachement de celui qui a l'honneur de vous écrire.

LETTRE MMMDCCCCXXVI.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

12 septembre.

Je ne vois pas trop, monsieur, quel rapport ce pauvre Algarotti avait avec Ovide, sinon qu'ils avaient tous deux un grand nez. M. N...., qui a, je crois, tous ses papiers, peut donner un beau démenti à la dame dont vous me parlez. Il faut en effet que cette dame soit un peu méchante; j'ajouterais même, si j'osais, un peu folle. A propos de dame, je suis bien étonné que vous n'en ayez pas pour jouer la comédie. Comment peut-on s'en passer, et qui peut les remplacer? Nous en avons, nous autres, et d'excellentes, en comique et en tragique. Sans les femmes, point de plaisir en aucun genre; j'en parle en homme très désintéressé; car à soixante et onze ans on n'est pas soupçonné d'être subjugué par elles. Je ne connais que l'amitié, et vous m'en faites éprouver le charme.

LETTRE MMMDCCCCXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 septembre.

Anges conjurés, protecteurs des roués, j'ai fait lire, sans tarder, votre lettre du 3 de septembre au petit frère ex-jésuite; je lui ai donné votre mémoire. Vos anges, m'a-t-il dit, ne sont pas des sots; et sur-le-champ il s'est mis à refaire ce que je vous envoie, et ce que je vous supplie de me renvoyer enrichi de vos observations. Il a changé, en conséquence, le commencement du cinquième acte, et il me charge de mettre ces deux esquisses dans mon paquet. Il est convenu que les discours d'Octave et d'Antoine n'étaient que raisonnables, et ne pouvaient intéresser. J'avoue, me disait ce jeune homme avec candeur, que tout ce qui ne concerne pas le péril de Pompée et le cœur de Julie doit indisposer les spectateurs. Il faut toujours faire paraître les tyrans le moins qu'on peut. Les malheureux qu'ils oppriment, et ceux qui veulent se venger, ne peuvent trop paraître. J'avais manqué à cette règle, en m'attachant trop à développer le caractère d'Auguste: mais ce qui est bon dans un livre n'est pas bon dans une tragédie. Ces dissertations d'Octave et d'Antoine

étouffaient toute l'action; elle semble marcher à présent avec rapidité et avec intérêt, grace aux belles idées des anges. Il ne s'agira plus que de lui donner du coloris. J'espère que les anges renverront le tout, c'est-à-dire les cinq actes, le nouveau troisième acte, et le nouveau commencement du cinquième; après quoi le petit jésuite, aidé de leurs lumières, travaillera à son aise.

Les anges sont constants dans leur bonne volonté, et ils ont trouvé un petit drôle qui a mis son opiniâtreté à leur obéir.

Si je pouvais parler d'affaires, je remercierais tendrement des bontés qu'on a pour mes dîmes; je ne conçois pas trop comment on peut séparer la cause de Genève de la mienne. Je suis trop occupé de Pompée pour raisonner juste sur les traités faits avec les Suisses.

Respect, tendresse, reconnaissance.

LETTRE MMMDCCCCXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 septembre.

Divins anges, vous devez avoir reçu des fatras tragiques. Permettez que je vous parle d'un fatras de prose; c'est un *Dictionnaire philosophique portatif*, qu'on m'attribue, et que jamais je n'aurais

fait. Cela est rempli de vérités hardies que je serais bien fâché d'avoir écrites. M. Marin peut aisément empêcher que ce diabolique ouvrage n'entre chez les Welches. Si vous daignez lui dire ou lui faire dire un mot, je vous serai très obligé. Il faut sur-tout qu'il soit persuadé que cette œuvre infernale n'est point de moi. Si j'étais l'auteur de tout ce qu'on met sur mon compte, j'aurais à me reprocher plus de volumes que tous les Pères de l'Église ensemble. Le petit ex-jésuite est toujours au bout de vos ailes. Il attend les cinq, plus les trois, plus la première page du cinq. Cet opiniâtre candidat dit qu'il n'en démordra pas, dût-il travailler deux ans de suite; c'est bien dommage que cela soit si jeune. On a de la peine à le former; mais sa docilité et sa patience lui tiendront lieu de talent. Vous ne sauriez croire, mes anges, combien il vous aime.

LETTRE MMMDCCCCXXIX.

A M. DAMILAVILLE.

19 septembre.

Mon cher frère, je reçois votre lettre du 13, dans laquelle vous trouvez le procédé de la philosophe du Nord bien peu philosophe; et en même temps un de nos confrères me demande un *Dic-*

tionnaire philosophique pour elle; mais je ne l'enverrai certainement pas, à moins que je n'y mette un chapitre contre des actions si cruelles*. Ce dictionnaire effarouche cruellement d'autres criminels appelés les dévots. Je ne veux jamais qu'il soit de moi; j'en écris sur ce ton à M. Marin qui m'en avait parlé dans sa dernière lettre, et je me flatte que les véritables frères me seconderont. On doit regarder cet ouvrage comme un recueil de plusieurs auteurs fait par un éditeur de Hollande. Il est bien cruel qu'on me nomme; c'est m'ôter désormais la liberté de rendre service. Les philosophes doivent rendre la vérité publique et cacher leur personne. Je crains sur-tout que quelque libraire affamé n'imprime l'ouvrage sous mon nom; il faut espérer que M. Marin empêchera ce brigandage.

J'ai fait acheter *le Portatif* à Genève; il n'y en avait alors que deux exemplaires. Le consistoire des prêtres pédants, sociniens, l'a déféré aux magistrats; alors les libraires en ont fait venir beaucoup. Les magistrats l'ont lu avec édification, et les prêtres ont été tout étonnés de voir que ce qui eût été brûlé il y a trente ans est aujourd'hui très

* Des considérations politiques ont fait supprimer dans le temps ce passage, ainsi que plusieurs autres qui ne sont point dans l'édition de Kehl, et que nous avons cru devoir rétablir. (*Note de l'édition en 42 volumes in-8°.*)

bien reçu dans le monde. Il me paraît qu'on est beaucoup plus avancé à Genève qu'à Paris. Votre Parlement n'est pas encore philosophe.

Je voudrais bien avoir les factums des capucins. Mais pourquoi faut-il qu'il y ait des capucins? Courage! le royaume de Dieu n'est pas loin : les esprits s'éclairent d'un bout de l'Europe à l'autre. Quel dommage, encore une fois, que ceux qui pensent de la même manière ne soient pas tous frères! que ne suis-je à Paris, que ne puis-je rassembler le saint troupeau! que ne puis-je mourir dans les bras des véritables frères! *Interim, écr. l'inf....*

LETTRE MMMDCCCCXXX.

A M. D'ALEMBERT.

19 septembre.

On dit, mon cher philosophe, que vous perfectionnez les lunettes. Ceux qui ont de mauvais yeux vous béniront; mais moi, qui perds la vue dès qu'il fait froid et qu'il y a un peu de neige sur la terre, je ne profiterai pas de votre belle invention. Après avoir rendu hommage à votre physique, il faut que je vous parle morale. Il y en a tant dans ce diabolique *Dictionnaire*, que je trem-

ble que l'ouvrage et l'auteur ne soient brûlés par les ennemis de la morale et de la littérature.

Ce recueil est de plusieurs mains, comme vous vous en serez aisément aperçu. Je ne sais par quelle fureur on s'obstine à m'en croire l'auteur. Le plus grand service que vous puissiez me rendre est de bien assurer, sur votre part du paradis, que je n'ai nulle part à cette œuvre d'enfer, qui d'ailleurs est très mal imprimée et pleine de fautes ridicules. Il y a trois ou quatre personnes qui crient que j'ai soutenu la bonne cause, que je combats dans l'arène jusqu'à la mort contre les bêtes féroces. Ces bonnes ames me bénissent et me perdent. C'est trahir ses frères que de les louer en pareille occasion; il faut agir en conjurés, et non pas en zélés. On ne sert assurément ni la vérité ni moi, en m'attribuant cet ouvrage. Si jamais vous rencontrez quelques pédants à grand rabat ou à petit rabat, dites-leur bien, je vous en prie, que jamais ils n'auront ce plaisir de me condamner en mon propre et privé nom, et que je renie tout *Dictionnaire,* jusqu'à celui de la *Bible* par dom Calmet. Je crois qu'il y a dans Paris très peu d'exemplaires de cette abomination alphabétique, et qu'ils ne sont pas dans des mains dangereuses; mais, dès qu'il y aura le moindre danger, je vous demande en grace de m'avertir, afin que je désavoue l'ouvrage dans tous les papiers pu-

blics avec ma candeur et mon innocence ordinaires.

Il se répand des bruits fâcheux sur l'impératrice de toutes les Russies. On prétend qu'à son retour elle a trouvé un violent parti contre elle, et que le sang du prince Iwan ou Jean a crié vengeance. Je ne garantis rien, pas même la mort de ce prince, qui est trop avérée. Portez-vous bien, digérez, et aimez un peu qui vous aime beaucoup.

LETTRE MMMDCCCCXXXI.

A MADAME DU BOCCAGE.

Fernei, 19 septembre.

Je n'ai point voulu vous remercier, madame, sans avoir joui de vos bienfaits. C'est en connaissance de cause que je vous réitère les sentiments d'estime et de reconnaissance que je vous avais voués dès long-temps. J'ai lu la très jolie édition dont vous avez voulu me gratifier. Je ne connaissais point vos agréables *Lettres sur l'Italie;* elles sont supérieures à celles de madame de Montaigu[1]. Je connais Constantinople par elle, et Rome par vous; et, grace à votre style, je donne la préférence à Rome. Je ne m'attendais pas, madame, de voir mon

[1]* Milady Wortley Montague. (L. D. B.)

petit ermitage auprès de Genève célébré par la main brillante qui a si bien peint les vignes des cardinaux. Les grands peintres savent également exercer leurs talents sur les palais et sur les chaumières.

Soyez bien sûre, madame, que je suis aussi reconnaissant qu'étonné de l'extrême bonté avec laquelle vous avez bien voulu parler de moi. Je ne nie pas que je ne sois infiniment flatté de voir mon nom dans vos Lettres, qui passeront à la postérité; mais mon cœur, j'ose le dire, est encore plus sensiblement touché de recevoir ces marques d'amitié de la première personne de son sexe et de son siècle. J'ose dire, madame, que personne n'a plus senti votre mérite que moi; mais je ne me bornerai pas à vous admirer; j'aimais votre caractère autant que votre esprit, et l'éloignement des lieux n'a point diminué ces sentiments. Madame Denis les partage; elle est pénétrée, comme moi, de ce que vous valez. Recevez les hommages de l'oncle et de la nièce. Vous êtes au-dessus des éloges, vous devez en être fatiguée. On est bien plus sûr de vous plaire quand on vous dit qu'on vous est très tendrement attaché, et c'est bien certainement ce que je suis avec le plus sincère respect.

LETTRE MMMDCCCCXXXII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

21 septembre.

Eh bien! oui, madame, il serait tout aussi bon, pour le moins, de n'être pas né. L'*Évangile* ne l'a dit que de Judas, mais l'*Ecclésiaste* l'a dit de tous les hommes; et si Salomon a fait l'*Ecclésiaste*, vous êtes de l'avis du plus sage et du plus voluptueux de tous les rois. Remarquez seulement que Salomon ne parlait ainsi que quand il digérait mal. L'abbé de Chaulieu, qui valait bien Salomon, dit[1]:

> Bonne ou mauvaise santé
> Fait notre philosophie.

Je suis donc volontiers de votre avis quand je souffre, et nous n'aurons plus de querelles sur cet article. Je croirai avec vous qu'il eût beaucoup mieux valu au prince Iwan de n'être pas né, que d'être empereur au berceau pour vivre vingt-quatre ans dans un cachot, et pour y mourir de huit coups de poignard. Je serais homme à souhaiter de n'être pas né, si on m'accusait d'avoir

[1] Vers sur sa première attaque de goutte. (L. D. B.)

fait le *Dictionnaire philosophique;* car, quoique cet ouvrage me paraisse aussi vrai que hardi, quoiqu'il respire la morale la plus pure, les hommes sont si sots, si méchants, les dévots sont si fanatiques, que je serais sûrement persécuté.

Cet ouvrage, que je crois très utile, ne sera jamais de moi; je n'en ai envoyé à personne; j'ai même de la peine à en faire venir quelques exemplaires pour moi-même. Dès que j'en aurai, je vous en ferai parvenir; mais par quelle voie? je n'en sais rien. Tous les gros paquets sont saisis à la poste. Les ministres n'aiment pas qu'on envoie sous leur nom des choses dont on peut leur faire des reproches; il faut attendre l'occasion de quelques voyageurs.

Je suis indigné qu'un homme qui avait le sens commun ait passé les cinq dernières heures de sa vie avec un prêtre; deux minutes suffisaient. S'il faut payer chez vous ce tribut à l'usage, on doit acquitter cette dette le plus vite qu'il est possible. Je vous prie de dire à M. le président Hénault combien je regrette son ami.

Mais si nous avions eu le malheur de perdre M. Hénault, aurait-il fallu écrire à M. d'Argenson? Je n'ai point écrit à son fils, parceque son fils ne m'écrirait pas sur la mort de son père.

Savez-vous, madame, qu'il m'en coûte infiniment d'écrire? Je vois à peine mon papier, et je

suis très malade. Je vous écris parceque vous vous croyez très malheureuse, et que vous avez une ame forte à qui je dis quelquefois des vérités fortes; parceque vous m'avez dit quelquefois que mes lettres vous consolaient un moment; parceque j'aime à vous parler des malheurs de la vie humaine, des préjugés qui l'empoisonnent, et des horreurs ridicules dont on accompagne la mort.

Soyons philosophes, au moins dans nos derniers jours; ne les employons pas à nous sacrifier aux vanités du monde, à suivre des fantômes, à nous éviter nous-mêmes, à nous prodiguer au dehors, à nous repaître de vent. Vivez, philosophez avec vos amis; qu'ils trompent le temps avec vous; qu'ils égaient avec vous le chagrin secret de la vieillesse; qu'ils vivent pour eux et pour vous.

Adieu, madame; je vous aime de loin, et je vous aimerais encore plus de près.

LETTRE MMMDCCCCXXXIII.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Fernei, 21 septembre.

J'ai été si occupé de mon petit ex-jésuite, et ensuite si malingre, que je n'ai pas remercié votre

excellence de l'extrême bonté qu'elle a eue de daigner s'intéresser pour un gentilhomme savoyard. Ce Savoyard, nommé M. de La Balme, fera tout ce qui lui plaira; il suivra, s'il veut, les bons conseils de votre excellence. Je vous présente mes très humbles remerciements et les siens, et reviens à mon défroqué. Il veut absolument justifier la bonne opinion que vous avez eue de son entreprise; il veut que son drame soit aussi intéressant que politique. Ces deux avantages se trouvent rarement ensemble, témoin les douze ou treize dernières pièces du grand Corneille, qui raisonne, qui disserte et qui est bien loin de toucher. Notre petit drôle ajoute encore qu'il faut que le style soit de la plus grande pureté, sans rien perdre de la force qui doit l'animer, ce qui est extrêmement difficile; que toute tragédie doit être remplie d'action, mais que cette action doit toujours produire dans l'ame de grands mouvements, et servir à développer des sentiments qui aient toute leur étendue; car c'est le sentiment qui doit régner, et sans lui une pièce n'est qu'une aventure froide, récitée en dialogues. Enfin il veut vous plaire, et il vous enverra sa pièce que vous ne reconnaîtrez pas.

Malheureusement il n'y a point de rôle ni pour mademoiselle Clairon de Paris ni pour celle de Turin. Je me mets aux pieds de madame Chau-

velin-Clairon, dont il faut adorer les talents et les graces. Que l'une et l'autre excellence conservent leurs bontés au vieux laboureur de Fernei, qui a quitté le cothurne pour le semoir, et qui fait des infidélités à Melpomène en faveur de Cérès, mais qui ne vous en fera jamais.

LETTRE MMMDCCCCXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 septembre.

Je ne manque jamais de faire lire au petit prêtre les ordres célestes des anges; il a dévoré le dernier mandat, et voici comme il m'a parlé:

J'avais déja travaillé conformément à leurs idées, de sorte que les derniers ordres ne sont arrivés qu'après l'exécution des premiers. On trouvera des prêtres plus savants, mais non de plus dociles.

J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir; et, si je n'ai pas réussi, je suis un juste à qui la grace a manqué.

J'ai ôté toutes les dissertations cornéliennes qui anéantissent l'intérêt. Je respecte fort ce Corneille, mais on est sûr d'une lourde chute quand on l'imite.

Il me paraît qu'à présent toutes les scènes sont nécessaires, et ce qui est nécessaire n'ennuie point.

Il paraît qu'on s'est trompé quand on a dit que la pièce manquait d'action : il fallait dire que l'action était refroidie par les discours qu'Octave et Antoine tenaient sur l'amour, et sur le danger qu'ils ont couru.

L'action, dans une tragédie, ne consiste pas à agir sur le théâtre, mais à dire et apprendre quelque chose de nouveau, à sortir d'un danger pour retomber dans un autre; à préparer un événement, et à y mettre des obstacles. Je crois qu'il y a beaucoup de cette action théâtrale dans mon drame, de l'intérêt, des caractères, de grands tableaux de la situation de la république romaine, que le style en est assez pur et assez vif, et qu'enfin tous les ordres de vos divins anges ayant été exécutés, je dois m'attendre à une réparation d'honneur, si la pièce est bien jouée.

Je présume qu'il faut obtenir qu'on la représente à Fontainebleau, et que, si elle y réussit, on sera sûr de Paris; ce n'est pas la première fois qu'on a gagné un procès perdu en première instance, témoin *Brutus, Oreste, Sémiramis.*

Il n'est ni de l'intérêt de Le Kain, ni de celui de l'auteur, ni de celui des comédiens, qu'on commence par imprimer ce qui, étant tombé à la

représentation, n'engagerait pas les lecteurs à jeter les yeux sur l'ouvrage.

Ainsi a parlé le jeune prêtre, et il a fini par chanter une antienne à l'honneur des anges.

J'ai commencé, comme de raison, par le *tripot;* je passe aux dîmes.

Je n'ai point de termes, ni en prose, ni en vers, pour exprimer ma reconnaissance. J'écrirai donc à ce M. de Foutette.

Passons aux seigneurs Cramer. On a un peu gâté les Génevois; ils n'ont pas daigné seulement faire prendre les armes à leur garnison pour MM. les ducs de Randan, de La Trimouille et de Lorges, tandis qu'elle les prend pour un conseiller des Vingt-Cinq, lequel, en parlant au peuple assemblé, l'appelle mes souverains seigneurs. Ce pays-ci est l'antipode du vôtre.

Tout ce que je peux vous dire des princes en question, c'est que quand j'arrivai ils n'avaient pas de chausses, et qu'ils sont à présent fort à leur aise.

Ils m'avaient toujours fait accroire qu'ils avaient écrit à un libraire de Florence pour me faire avoir les livres italiens nouveaux. M. de Lorenzi[1] m'a mandé que ce libraire n'avait pas reçu de leurs

[1] * Le chevalier de Lorenzi, colonel au service de France, homme instruit dans les sciences abstraites, lié avec d'Alembert et J. J. Rousseau. (L. D. B.)

nouvelles; c'est ce qui fait que j'ai si mal servi votre *Gazette littéraire*.

Il n'y a pas, je crois, d'autre voie que celle de M. le duc de Prâlin pour vous faire tenir le livre infernal. Je mettrai sur votre enveloppe, *Mémoire aux anges;* mais donnez-moi vos ordres.

LETTRE MMMDCCCCXXXV.

A MADAME D'ÉPINAI.

25 septembre.

Un de nos frères, madame, que je soupçonne être le prophète bohémien, m'a écrit une belle lettre, par laquelle il veut quelques exemplaires d'un livre diabolique, auquel je serais bien fâché d'avoir la moindre part. Ma conscience même serait alarmée de contribuer au débit de ces œuvres de Satan; mais comme il est très doux de se damner pour vous, madame, et sur-tout avec vous, il n'y a rien que je ne fasse pour votre service. Je fais chercher quelques exemplaires à Genève: ces hérétiques les ont tous fait enlever avec avidité. La ville de Calvin est devenue la ville des philosophes; il ne s'est jamais fait une si grande révolution dans l'esprit humain qu'aujourd'hui. C'est une chose étonnante, que presque tout le monde

commence à croire qu'on peut être honnête homme sans être absurde; cela me fait saigner le cœur.

Je vous prie, madame, de me recommander aux prières des frères. Je prie Dieu continuellement pour eux comme pour vous, et pour la propagation du saint Évangile. Vous savez qu'Esculape-Tronchin va inoculer les parlements, tandis que vos Welches condamnent l'inoculation. Il n'y a, révérence parler, parmi les Welches que nos frères qui aient le sens commun. Vous, madame, qui joignez à ce sens commun les graces et l'esprit, vous êtes Française et nullement Welche; et moi, madame, je suis à vos pieds pour toute ma vie.

LETTRE MMMDCCCCXXXVI.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Au château de Fernei, 25 septembre.

Voici, mon cher ami, de quoi il s'agit: j'ai donné déja 100,000 liv. ces jours-ci au sieur Jean Maire sur son simple billet. Monseigneur le duc de Wurtemberg doit être content de ce procédé. Je vous envoie une lettre de change de 79,995 liv. que je vous prie de faire remettre audit sieur Jean Maire quand vous aurez la bonté

de lui faire passer l'acte. Je lui envoie encore 20,005 liv.; ainsi il aura 200,000 liv. net.

Je joins ici un croquis d'acte qui n'est pas prolixe, mais qui dit tout, et que je soumets à vos lumières et à vos bontés. Vous serez peut-être étonné de ma confiance dans les princes; mais il y a long-temps que je sais qu'il vaut mieux placer sur eux que sur les particuliers. M. le duc de Wurtemberg à 600,000 liv. de rente en France de biens libres.

M. Jean Maire est chargé de vous présenter vos honoraires. Voilà en peu de mots ce qui regarde cette affaire pécuniaire sur laquelle je vous demande le secret. J'ai été bien tenté de venir vous voir, mais il aurait fallu aller chez le duc de Wurtemberg et l'électeur Palatin; je ferais volontiers quatre-vingts lieues pour voir un ami. Vous vous apercevez par ma petite écriture que mes yeux sont en meilleur état; mais gare les neiges! c'est alors que je suis aveugle. Je vous embrasse très tendrement; madame Denis en fait autant. V.

LETTRE MMMDCCCCXXXVII.

A M. DE LA CHALOTAIS.

A Fernei, le 26 septembre.

Agréez, monsieur, que M. de La Vabre, qui vous présenta l'an passé une lettre de ma part, et que vous reçûtes avec tant de bonté, ait encore l'honneur de vous en présenter une. Il vous parlera de son affaire; mais moi je ne peux vous parler que de vous-même, de votre éloquence, des excellentes méthodes que vous avez daigné donner pour élever des jeunes gens en citoyens, et pour cultiver leur raison, qu'on a si long-temps pervertie dans les écoles. Vous me paraissez le procureur-général de la France entière.

J'ai relu plusieurs fois tout ce que vous avez bien voulu rendre public, et toujours avec un nouveau plaisir. Vous ne vous contentez pas d'éclairer les hommes, vous les secourez. J'ai vu dans des mémoires d'agriculture combien vous l'encouragez dans votre patrie. Je me suis mis au rang de vos disciples; j'ai semé du fromental à votre exemple, et j'ai forcé les terres les plus ingrates à rapporter quelque chose. Je trouve que Virgile avait autant de raison de dire:

« O fortunatos nimiùm, sua si bona norint! »
VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 458.

qu'il avait de tort de quitter la vie dont il fesait l'éloge. Il renonça à la charrue pour la cour; j'ai eu le bonheur de quitter les rois pour la charrue. Plût à Dieu que mes petites terres fussent voisines des vôtres! Les hommes qui pensent sont trop dispersés, et le nombre des philosophes est encore bien petit, quoiqu'il soit beaucoup plus grand que dans notre jeunesse. J'ai vu l'empire de la raison s'étendre, ou plutôt ses fers devenus plus légers. Encore quelques hommes comme vous, monsieur, et le genre humain en vaudra mieux.

Je vous supplie d'être bien persuadé du respect infini avec lequel je serai toute ma vie, etc.

LETTRE MMMDCCCCXXXVIII.

DE LOUIS-EUGÈNE,

DUC DE WURTEMBERG.

A La Chablières, ce 28 septembre.

Il est bien naturel, monsieur, que je seconde le juste empressement que M. le comte de Sinzendorf m'a témoigné avoir de rendre ses hommages à cet homme illustre qui a enchanté l'Europe par ses écrits immortels, et qui remplit l'univers du bruit de son nom.

Ce comte de Sinzendorf, frère de celui qui est à la tête des finances de sa majesté l'impératrice, est un jeune homme

plein d'esprit et de connaissances, et je ne doute pas que vous n'en soyez très content. Il voyage en philosophe, et je puis dire avec vérité qu'il a beaucoup vu, et très bien vu.

Il vous a réservé pour la bonne bouche, monsieur; et certes il ne pouvait pas mieux couronner la fin de ses voyages. Veuillez donc l'admettre au bonheur de vous voir, et daignez croire que je vous serai infiniment obligé de tous les moments délicieux que vous lui ferez passer.

Je saisis cette occasion pour vous renouveler les assurances sincères de l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc., Louis-Eugène, duc de Wurtemberg.

LETTRE MMMDCCCCXXXIX.

A M. DAMILAVILLE.

29 septembre.

Mon cher frère, la tempête gronde de tous côtés contre *le Portatif*. Quelle barbarie de m'attribuer un livre farci de citations de saint Jérôme, d'Ambroise, d'Augustin, de Clément d'Alexandrie, de Tatien, de Tertullien, d'Origène, etc.! N'y a-t-il pas de l'absurdité de soupçonner un pauvre homme de lettres d'avoir seulement lu aucun de ces auteurs? Le livre est reconnu pour être d'un nommé Dubut, petit apprenti théologien de Hollande. Hélas! je m'occupais tranquillement de la tragédie de *Pierre-le-Cruel*, dont j'avais déja fait quatre actes, quand cette funeste nouvelle est venue troubler mon repos. J'ai jeté dans le feu

et ce malheureux *Portatif* que je venais d'acheter, et la tragédie de *Pierre*, et tous mes papiers; et j'ai bien résolu de ne me mêler que d'agriculture le reste de ma vie.

Je vous le dis, je vous le répète, ce maudit livre sera funeste aux frères, si on persévère dans l'injustice de me l'attribuer. On sait comment la calomnie est faite. Voilà son style, dit-elle; ne le reconnaissez-vous pas à ce tour de phrase? Eh! madame l'impudente, qui vous a dit que M. Dubut n'a pas le même style? est-il donc si rare de trouver deux auteurs qui écrivent dans le même goût? est-il donc permis de persécuter un pauvre innocent, parcequ'on a cru reconnaître sa manière d'écrire? La calomnie répond à cela qu'elle n'entend point raison, qu'il faut venger Pompignan et maître Aliboron, et qu'elle poursuivra les philosophes tant qu'elle pourra.

Opposez donc, mon cher frère, votre éloquence à ses fureurs. En vérité les philosophes sont intéressés à repousser des accusations de cette nature. Non seulement il faut crier, mais il faut faire crier les criailleurs en faveur de la vérité. Rien ne serait d'ailleurs plus dangereux pour l'*Encyclopédie* que l'imputation d'un *Dictionnaire philosophique* à un homme qui a travaillé quelquefois pour l'*Encyclopédie* même; cela réveillerait la fureur des Chaumeix, et le *Journal chrétien* ferait beau bruit.

Je vous prie de m'envoyer des *Remarques* imprimées depuis peu sur l'*Encyclopédie*, en forme de lettres. C'est apparemment le secrétaire de l'envie qui a fait cet ouvrage. Mandez-moi si on daigne y répondre, et s'il serait à propos que les héritiers de Guillaume Vadé s'égayassent sur cet animal, quand ils n'auront rien à faire?

Je ne peux avoir sitôt le recueil que je vous ai promis; mais est-il possible qu'il ne vienne rien de Paris dans ce goût? Vos prophètes sont muets, les oracles ont cessé. Il y a trop peu de *Mesliers*, trop peu de *Sermons*[1], et trop de fripons.

Est-il vrai que l'archevêque de Paris revient à Conflans? il fera peut-être un mandement contre *le Portatif* pour s'amuser; mais il n'amusera pas le public.

Je vous embrasse tendrement, mon cher frère.

[1] * Le *Sermon des Cinquante*. (L. D. B.)

FIN DU SEIZIÈME VOLUME
DE LA CORRESPONDANCE.